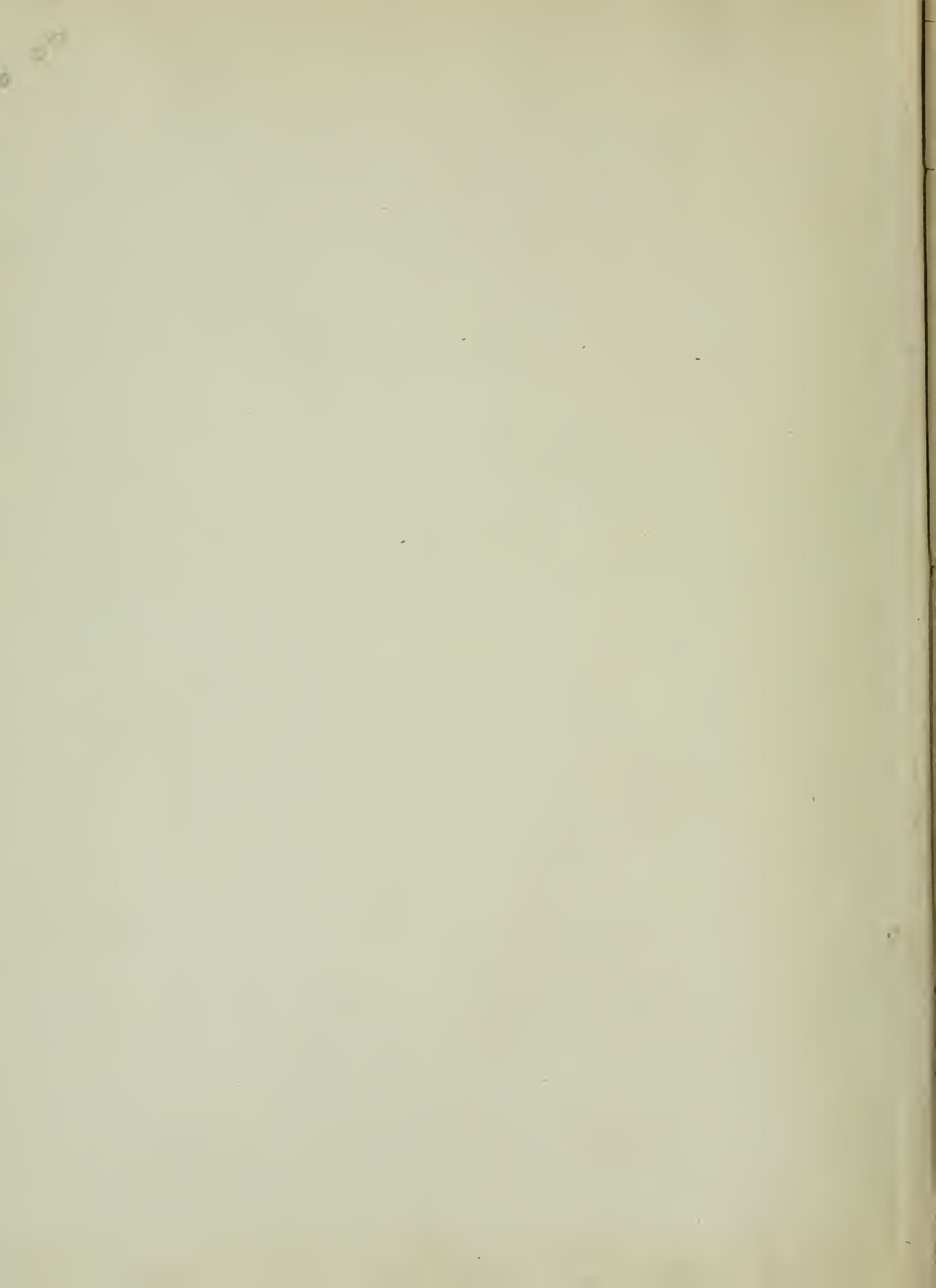
DES ANDES AU PARA

MARCEL MONNIER

PARIS
E. PLON, NOURRIT & Cie ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE 10.



DES ANDES AU PARA

DU MÊME AUTEUR

UN PRINTEMPS SUR LE PACIFIQUE (ILES HAWAI)

Ouvrage couronné par l'Académie française.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

DES ANDES AU PARA

ÉQUATEUR — PÉROU — AMAZONE

PAR

MARCEL MONNIER

DESSINS DE G. PROFIT

D'APRÈS LES CROQUIS ET PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1890


JUN
26
1986

Les notes qui suivent, détachées de mon journal de route, ont trait aux principaux épisodes d'un voyage accompli, en 1886-87, à travers le continent sud-américain, du Pacifique à l'Atlantique, de la côte du Pérou à l'embouchure du fleuve des Amazones. Il m'a été donné de mener à bien une entreprise qui, en raison de mon isolement absolu, offrait peu de chances de succès. Peut-être même cette situation d'un Européen livré à ses seules ressources, sans autres compagnons que les indigènes engagés sur le parcours, constitue-t-elle sinon le mérite, au moins l'originalité de la tentative et le motif de l'attention sympathique qui m'a été témoignée depuis mon retour en France.

Aucune Amérique ne reste à découvrir. Combien, depuis trois siècles, ont escaladé la Cordillère et descendu, sur le radeau ou sur la pirogue, les affluents du roi des fleuves? Aventuriers en quête d'un Eldorado, missionnaires intrépides, hommes d'épée, hommes de foi, hommes de science. Sur la liste déjà longue, la France compte nombre de ses fils et plus d'un martyr. Le champ des investigations se rétrécit de jour en jour, l'ère des grandes aventures touche à sa fin. Les lacunes des anciennes cartes disparaissent peu à peu, et bien téméraire serait celui qui, dédaigneux des sentiers déjà foulés, prétendrait ne frayer sa route qu'à travers l'inconnu.

Je ne sais quel philosophe a dit que la plupart des découvertes ne

sont que d'antiques vérités perdues et retrouvées. Sans pousser aussi loin le paradoxe, il faut reconnaître que, souvent, l'explorateur moderne se bornera à observer ce que d'autres ont déjà vu. Toutefois, si les itinéraires se croisent sur la carte, ce vaste filet n'est pas encore tellement serré qu'il ne soit aisé de passer entre les mailles.

D'ailleurs, l'Amérique, qui bientôt n'aura plus de secrets pour le géographe, ménage encore au naturaliste des trésors ignorés, à l'ethnographe de longues veilles. L'enquête relative à la généalogie de ses races demeure toujours ouverte. Quelle partie du vieux monde fut leur berceau? En vain jusqu'ici a-t-on interrogé les ruines colossales et la poussière des *huacas* profanés. Nul ne nous a jeté le mot de l'énigme : d'ingénieuses conjectures, rien de plus. Longtemps encore, les crânes, les monuments, les roches couvertes d'inscriptions étranges, les similitudes des idiomes, les traditions indigènes occuperont les loisirs de l'érudit et l'attention des Académies. L'Amérique, à cet égard, est encore la terre du mystère.

Au surplus, le présent volume ne prétend point hâter la solution de ces importants problèmes. Il n'y faut voir qu'une esquisse très sincère de la vie d'un voyageur isolé. Il n'en dissimulera pas les misères ; il s'efforcera d'en exprimer le charme pénétrant.

Ce n'est pas seulement le prestige des horizons nouveaux et de la difficulté vaincue qui vous séduit, alors qu'au milieu de l'épanouissement le plus complet de la nature tropicale, on suit pendant des mois les méandres mystérieux des rivières amazoniennes. Le voyageur, dans le silence des journées lumineuses, dans les troublantes rumeurs des nuits, pense aux transformations que subira ce sol vierge. Il cherche à démêler les ressources et les obstacles que réservent à l'entreprise européenne ces domaines de l'Indien errant et du coureur des bois, dont la splendeur faisait dire, il y a plus d'un demi-siècle, à Humboldt, que la création semblait avoir préparé là le dernier asile de l'homme, le

berceau d'une civilisation à venir. Il songe que de larges trouées, des routes seront ouvertes dans cette forêt où il a eu tant de mal à se frayer passage, où il a souffert, désespéré parfois; que des embarcations à vapeur remonteront la rivière aujourd'hui déserte, et, qui sait? qu'une ville peut-être s'élèvera au fond de l'anse solitaire où l'on vient de préparer le campement du soir.

Dans une expédition de ce genre, le hasard joue forcément un grand rôle, et des obstacles imprévus me contraignirent à modifier plus d'une fois mon itinéraire.

Je m'étais d'abord proposé de partir des plateaux de l'Équateur et de gagner le bassin de l'Amazone en suivant la vallée du Rio-Pastaza.

Cette grande rivière n'a point encore été explorée d'une manière complète comme les autres cours d'eau du même versant, le Morona, l'Iça, le Tigre, le Napo, le Yapura, successivement visités par Osculati, Crevaux, Orton, Simpson, Wiener, etc. — De là mon désir d'adopter cette voie. Par malheur, le volcan Tunguragua, qui commande précisément les sources du Pastaza et dont la dernière éruption remontait à 1797, s'était tout à coup ranimé quelques semaines seulement avant mon arrivée (janvier 1886). Toute la région environnante, dans un rayon de trente lieues, avait plus ou moins souffert. L'émotion causée par le fléau chez les populations indigènes ne me permettait plus de compter sur leur concours. Après un mois de démarches infructueuses, je dus renoncer à organiser l'expédition dans ce sens, et me résoudre à tenter la traversée du continent en prenant pour point de départ la côte péruvienne.

L'ordre dans lequel ces notes sont présentées témoigne de ces brusques changements de front imposés par les circonstances. Il correspond en outre aux grandes divisions du pays : la côte, mainte fois décrite, la Cordillère, enfin la région amazonienne.

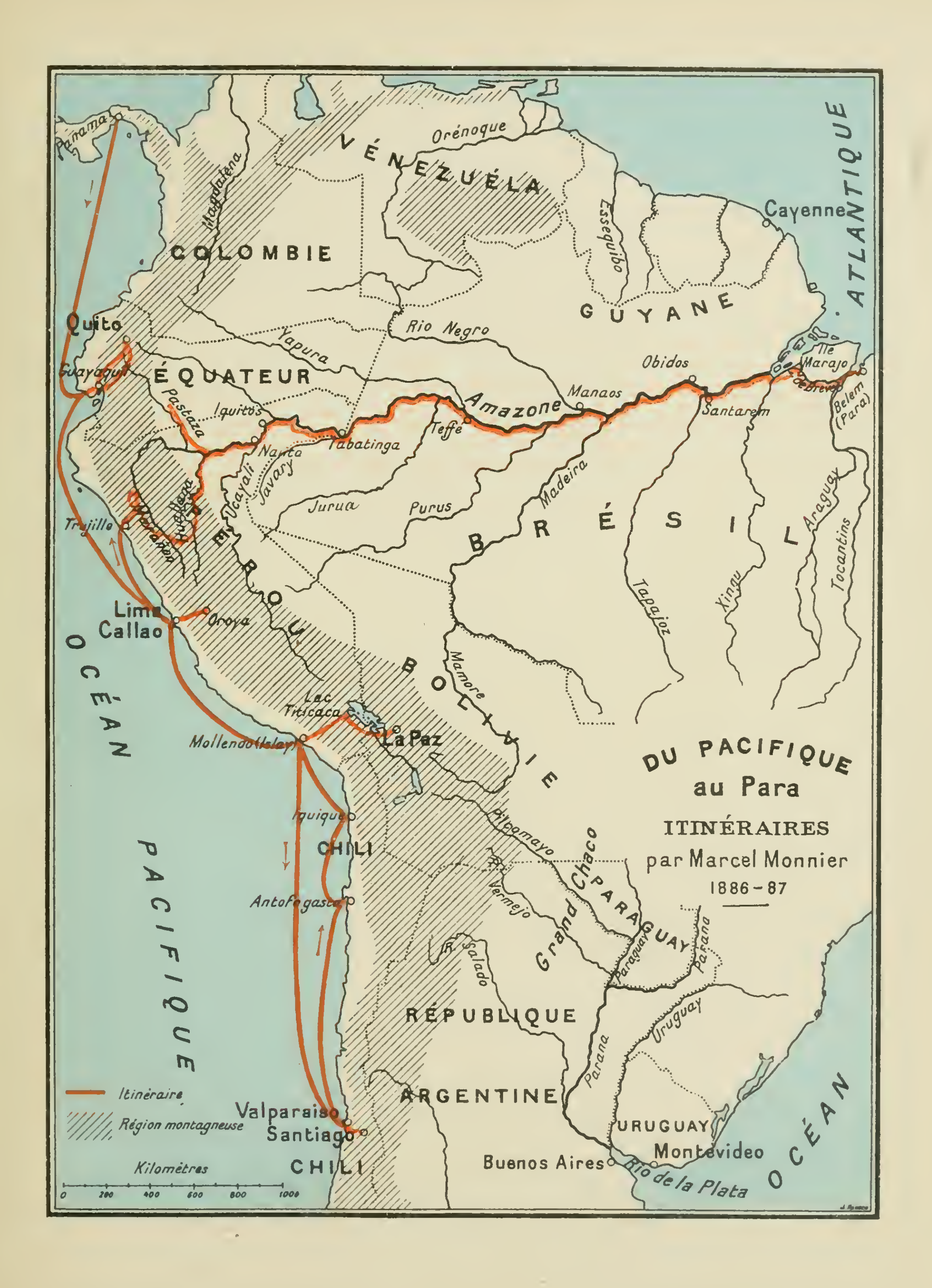
Qu'il me soit permis, en tête de ce livre, d'adresser un souvenir à

ceux dont les sympathies m'aidèrent sur ma route hasardeuse. Ils sont loin. Beaucoup d'entre eux ne pourraient déchiffrer ces lignes, et j'ai peu de chance de les revoir. Mais si jamais quelqu'une de ces feuilles volantes parvenait au delà des mers, je voudrais qu'elle portât l'expression de ma gratitude aux amis laissés sur cette terre péruvienne dont l'hospitalité me fut si douce. Partout je l'ai reçue, sur la côte comme dans la sierra, dans l'hacienda riche ou modeste, chez l'humble prêtre, dans la *tienda* du marchand, dans la hutte de boue du pauvre-*cholo*.

Il n'est pas jusqu'à mes compagnons recrutés au fond des forêts, le long des rivières, qui n'aient droit à ma reconnaissance. Si plus d'une fois leur caractère ombrageux, leur nonchalance, mirent ma patience à une rude épreuve, je ne saurais, pour si peu, garder rancune à ces grands enfants, qui ne connaissent point le prix des heures. En mainte occasion leurs défaillances furent rachetées par une docilité, une confiance ingénue, une énergie prête à tous les sacrifices.

Quelles que soient leur race, leur couleur et leur langue, que Dieu les garde, ces amis d'une heure, à qui j'ai dû d'oublier par moments la distance où je me trouvais des miens, les obstacles amoncelés, l'avenir sombre, — à qui plus d'une fois je dus la vie!

M. M.


DU PACIFIQUE
au Para
ITINÉRAIRES
par Marcel Monnier
1886-87
Itinéraire
Région montagneuse
Kilomètres
0 200 400 600 800 1000
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
COLOMBIE
VÉNÉZUÉLA
GUYANE
ÉQUATEUR
PÉROU
BOLIVIE
BRÉSIL
CHILI
PARAGUAY
RÉPUBLIQUE ARGENTINE
URUGUAY
Panama
Quito
Guayaquil
Trujillo
Lima
Callao
Oroya
Mollendo (Islay)
Lac Titicaca
La Paz
Iquique
Antofagasta
Valparaiso
Santiago
Buenos Aires
Montevideo
Rio de la Plata
Cayenne
Obidos
Manaos
Santarem
Belem (Para)
Ile Marajo
Breves
Iquitos
Tabatinga
Teffe
Nauta
Orénoque
Magdalena
Essequibo
Rio Negro
Yapura
Amazone
Pastaza
Ucayali
Javary
Jurua
Purus
Madeira
Tapajoz
Xingu
Araguay
Tocantins
Huallaga
Marañon
Mamoré
Pilcomayo
Vermejo
Salado
Grand Chaco
Paraguay
Parana
Uruguay

PREMIÈRE PARTIE

LA CÔTE



RADE DE PANAMA. — MOUILLAGE DE FLAMENCO.

CHAPITRE PREMIER

I. En rade de Panama. — Le mouillage de Flamenco. — Le *Bolivia*. — Histoire d'une veuve et d'une position stratégique. — II. Guayaquil. — III. Le rio Chimbo. — Yaguachi.

I

L'embarquement s'était effectué à quatre heures de l'après-midi par une chaleur intense, au milieu du nuage de poussière soulevé par le piétinement des nègres qui se disputaient les bagages sur le wharf couvert en tôle, où les sacs de café, les caisses, les ballots de toute nature et de toute provenance empilés jusqu'au toit, exhalaient une senteur âcre d'épicerie mal tenue. Un tintement de cloche, un coup de sifflet, et soudain, pêle-mêle, les passagers s'étaient rués à l'assaut de l'étroit remorqueur amarré aux pilotis. Alors, c'avait été une bousculade, une étrange cacophonie d'idiomes où le castillan sonore comme un clairon se mêlait à la petite flûte du chinois, aux aboiements du noir; bref, la symphonie accoutumée qui accompagne les arrivées et les départs dans le méchant havre de Panama. Puis, tant bien que mal, tout cela s'était tassé; chacun reprenait haleine et s'essuyait le

front. Aux imprécations, aux menaces avait succédé un vague murmure de bêtes souffrantes : par intervalles seulement, un appel suprême, un juron éclataient, ainsi qu'après une tempête le dernier sanglot de la mer apaisée.

La marée montait, battant l'estacade vermoulue. L'embarcation démarra.

Une heure plus tard, accoudé sur le bastingage du *Bolivia* mouillé devant Flamenco, à cent mètres de l'îlot où sont installés les ateliers et le dépôt de charbon de la « Pacific-Steam-Navigation Company », dont le pavillon flotte au sommet du roc, à côté de l'étendard britannique, je regardais la silhouette lointaine de Panama, toute rose dans le soleil couchant.

Il y a des villes dont les moindres détails mériteraient qu'on les observât à la loupe, d'autres, au contraire, qu'il est préférable d'examiner par le gros bout de la lorgnette. Celle-ci est du nombre. Semblable à ces bourgades d'Orient si blanches sous un ciel couleur d'indigo, mais si décevantes, elle n'est plus la même suivant qu'on la contemple de loin ou de près. Le badigeon écaillé, les taches des édifices rongés par le salpêtre et la mousse, s'étaient fondus sous un vernis lumineux. L'antique cathédrale, où des arbustes de taille respectable ont pris racine au faîte des tours, avait retrouvé un air de jeunesse et de fraîcheur. Les vieux remparts eux-mêmes, *las Bovedas* où, le soir, tout Panama vient respirer la brise marine, paraissaient défier les assauts des vagues et des hommes comme au temps de Vasco Nuñez de Balboa. On eût dit un ancien tableau, hideux naguère et craquelé, sorti méconnaissable des mains du rentoileur.

Le temps passait, la nuit était tombée. Une ligne de lumières tremblotantes, au ras de l'eau, indiquait seule la place de la ville, et le paquebot, toujours à l'ancre, roulait d'un rythme lent sous l'éternelle houle du Pacifique. Rien n'annonçait le départ. Qu'attendait-on ? Dieu le sait. Mais ici l'on attend toujours quelqu'un ou quelque chose, et les impatients sont les mal venus.

J'ai connu un vieux capitaine américain, — lequel, par parenthèse, n'avait pas reçu du ciel le don des langues, — qui m'avouait être resté dix

années à naviguer dans ces parages et n'avoir appris qu'un seul mot d'espagnol : *Caramba!* « Seulement, ajoutait-il, pendant les dix années suivantes, j'ai travaillé, et mon vocabulaire s'est enrichi d'un autre mot qui, je le sais maintenant par expérience, suffit à tout.

— Et ce mot est?...

— *Patienza!* »

Au fond, peu m'importait qu'on fût ou non ponctuel. Ce retard même avait je ne sais quel charme. Derrière le voile d'ombre qui l'enveloppait, mon regard cherchait à discerner une dernière fois ce triste port, célèbre dans le monde entier, où je laissais tant de compatriotes. Relations nées d'hier, aujourd'hui brisées : la rupture n'en est pas moins pénible. Il me semblait quitter de nouveau la France, et je me demandais ce que le sort réservait aux amis restés sur la rive. A ce sentiment d'angoisse irraisonnée s'ajoutait la perspective troublante du lendemain. J'allais entreprendre un long voyage à travers le continent. Viendrais-je à bout des difficultés? Cet Océan dont j'allais m'éloigner bientôt, me serait-il donné de le revoir jamais?... Pensées sans lien, fugitives et changeantes comme les images d'un kaléidoscope, qui assaillent l'esprit à la veille de tout acte décisif et provoquent un naïf désir de suspendre la marche des heures, d'éterniser le moment présent...

C'est à tout cela et à bien d'autres choses aussi folles que je rêvais, appuyé le long du bord, quand le *gong* résonna pour le dîner.

Nous étions peu de monde à table, la plupart de ceux qui partaient ayant pris place dans la *tolda*. On désigne ainsi, non pas une tente, comme le terme semblerait l'indiquer, mais l'entrepont. Les paquebots du Pacifique ne possèdent que deux catégories d'aménagements : 1° les salons et les cabines extérieures de première classe occupant la partie supérieure du navire, de la poupe à la proue; 2° un entrepont, qu'on pourrait appeler le plancher des vaches; car la viande sur pied constitue à elle seule presque tout le fret entre les différentes stations du littoral, notamment à

partir du Callao jusqu'au Chili. C'est là que le *vaquero* et l'émigrant dorment roulés dans leur couverture ou suspendus dans le hamac, au-dessus des menus colis empilés, au milieu des beuglements plaintifs du bétail bousculé par le roulis.

Tandis que s'accomplissaient, dans le salon, les rites d'un repas lacédémonien, composé de légumes cuits à l'eau et d'un brouet indéfinissable, j'observais les convives clairsemés : marchands de Guayaquil et de Valparaiso regagnant leurs comptoirs, le chargé d'affaires d'Allemagne au Pérou, deux officiers de la marine anglaise rejoignant l'escadre du Pacifique; enfin, un gentil ménage, un jeune attaché de légation français, sa femme et son bébé. Pas d'autres dames. Du moins hésitai-je un certain temps avant d'assigner un sexe à la personne assise en face de moi, de tournure grêle, surannée, fantasque, drapée de noir, qui mangeait du bout des dents, s'agitait fréquemment, se plaignait toujours.

Le commandant me tira d'incertitude en disant au maître d'hôtel :

« Occupez-vous de la señora. »

L'injonction était superflue. La señora! Mais la domesticité entière qu'elle faisait endéver n'avait d'yeux que pour elle et supportait sans broncher ses rebuffades. Je me retirai fort intrigué, non sans me demander quelle était cette passagère et quelle haute distinction sociale lui valait une situation aussi privilégiée, le personnel des bateaux n'ayant point coutume de manifester cette longanimité obséquieuse à l'égard des vieilles dames revêches, surtout lorsque ces dernières ont la malechance d'ignorer la langue anglaise.

Ma surprise n'échappa point au commandant. Dans la soirée, quand nous eûmes pris le large et que les feux de Panama eurent disparu sous l'horizon, il vint, le cigare aux lèvres, me rejoindre sur la dunette, s'assit près de moi et me dit, après avoir aspiré silencieusement quelques bouffées :

« Vous avez vu cette vieille dame?...

— Qui paraissait de si méchante humeur pendant le dîner?

— Elle-même. Savez-vous qui elle est?

— Vous m'obligerez en me l'apprenant.

— Eh bien, il n'y a pas de cela très longtemps, elle était notre propriétaire, et à présent...

— Votre propriétaire!... interrompis-je, surpris.

— Attendez, reprit-il, vous allez comprendre.

— A présent, disiez-vous?...

— A présent, elle est notre cauchemar! »

Alors, il s'expliqua. Peut-être, en arrivant à bord, avais-je remarqué la petite île devant laquelle nous étions ancrés. Assurément. J'avais eu trois bonnes heures pour cela. Eh bien, cette petite île, où la compagnie a établi ses ateliers de réparation et un dépôt de combustible, était autrefois la propriété de la señora, ou plutôt de son mari, un Colombien ou un Péruvien..., à moins qu'il ne fût du Chili..., on ne savait pas au juste, enfin, un habitant de la côte, qui louait, moyennant un bon prix, son rocher aux Anglais. Lui mort, ceux-ci firent à la veuve des offres d'achat. On s'entendit aisément. Mais ne voilà-t-il pas qu'au moment de signer, la vieille originale s'avisa de mettre à la vente une condition tout à fait inattendue et *sine quâ non!* Elle prétendait se réserver, sa vie durant, le droit de passage gratuit, en première classe, sur tous les bâtiments appartenant à ses acheteurs. Il fallut bien en passer par là, et depuis... Ah!... depuis, elle y avait élu domicile, positivement, passant de l'un à l'autre, au désespoir des capitaines dont elle était devenue la bête noire. Et exigeante avec cela, mon cher monsieur, et criarde! Jamais satisfaite du service; se faisant un malin plaisir d'exhaler ses plaintes devant les autres passagers, et discréditant la compagnie. Un monstre enfin, un monstre!

Je ne pus m'empêcher de rire.

« Elle ne descend donc pas à terre?

— Le moins possible, et pour cause. Imaginez-vous que, dans la plupart des escales, les douaniers lui barrent le passage.

— Ah!... Madame fait la contrebande.

— Elle n'a jamais fait que cela; aussi aujourd'hui est-elle signalée sur toute la ligne : dès qu'elle apparait avec son petit bagage, on la prie poliment de passer au large.

— Et maintenant, où va-t-elle?

— Je suppose que nous la garderons jusqu'au Callao, où nous devons croiser le *Mendoza,* à moins qu'elle ne continue jusqu'à Valparaiso pour se transborder sur le *Coquimbo,* qui appareille le soir même de notre arrivée. Elle n'a point encore poussé jusqu'à Liverpool, mais cela viendra. Je lui entendais dire tout à l'heure qu'elle essayerait peut-être de la ligne d'Europe avec le *Cotopaxi,* qui part le mois prochain. »

Il se tut, l'air navré.

« Ma foi, commandant, lui répondis-je, au point où en sont les choses, je ne vois guère qu'un remède.

— Oh!... lequel?

— Remariez-la. »

L'idée ne me serait jamais venue de raconter les tribulations et la servitude d'un nouveau genre qu'impose à la Compagnie du Pacifique le caprice d'une veuve inconsolée, si je n'y avais entrevu, une fois de plus, le procédé caractéristique de l'Anglais qui est, décidément, le plus habile collectionneur du monde. Avec quel art il sait profiter de l'occasion, au besoin la faire naître, discrètement, sans bruit! Un petit acte de vente passé entre une vieille dame et l'agent d'un armateur, quoi de plus simple? Et voici le drapeau du Royaume-Uni arboré. Rien n'empêcherait plus tard la compagnie maritime de repasser le marché à son gouvernement, tout en réalisant un bénéfice honnête qui conciliât les intérêts du commerçant et les exigences du patriotisme.

On me dira que ce n'est point l'Angleterre, mais un simple particulier qui détient un îlot de Flamenco, et que cela ne saurait suffire pour en faire une terre anglaise. Subtilité pure. Le pavillon, planté aujourd'hui pour le

compte d'une maison de commerce, demain représentera la nation. Les exemples abondent. Non que je prétende que, dans le cas actuel, les acquéreurs aient spéculé sur une pareille éventualité; mais la chose est-elle impossible, et pourrait-on leur en faire un crime? Sans doute, la position n'est point unique dans la rade de Panama, il s'en faut de beaucoup. Mais, située, à peu de chose près, dans l'axe du futur canal et à son débouché, on ne saurait lui refuser une certaine valeur. En tout cas, il est curieux pour qui a présente à la mémoire la campagne entreprise par la presse américaine s'inspirant de la doctrine de Monroë pour propéthiser l'occupation de l'isthme, l'établissement d'un fort à l'entrée du canal interocéanique; il est curieux, dis-je, de constater que le premier arrivé n'est pas Jonathan, mais John Bull. Tout ceci, encore une fois, à titre de simple trait de mœurs dont je me garderais bien de vouloir exagérer l'importance.

II

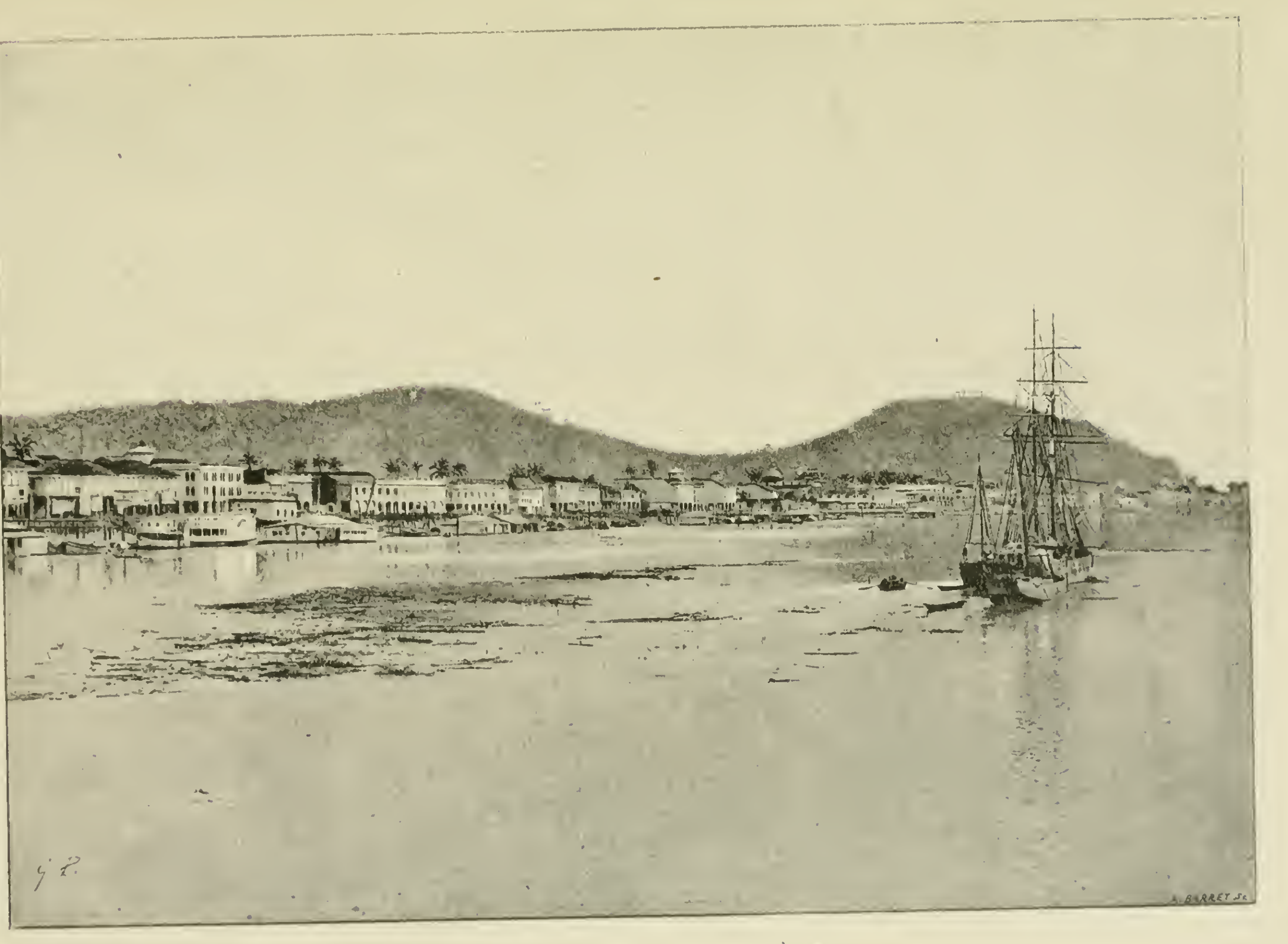
La distance de Panama à Guayaquil est de 816 milles. Le troisième jour après notre départ, dans la matinée, le *Bolivia* se trouvait en vue du cap Sainte-Hélène, le doublait dans l'après-midi, et jetait l'ancre à la nuit tombante par le travers de la grande île de Puna, à l'embouchure du rio Guayas. Le lendemain, dès l'aube, le pilote accostait, et, poussés par la marée, nous remontions le fleuve.

Je voyais pour la première fois un cours d'eau de l'Amérique équatoriale, un des plus humbles en vérité, dont la trace s'aperçoit à peine sur les cartes. Cependant l'impression éprouvée fut très vive. Je connaissais plusieurs grands fleuves : le Mississipi, pour l'avoir parcouru depuis son delta jusqu'au Missouri, le Saint-Laurent et, dans les contrées intertropicales, le Gange, l'Iraouaddy, le Salouen. Aucun ne pouvait être comparé à ce que j'avais sous les yeux. Le flot, les rives, le ciel, la lumière elle-même,

rien ne remuait en moi le souvenir d'une chose déjà vue. C'était sur la terre, sur l'eau, dans les parfums épars, la pâleur lactée des nuées courant sur un ciel rose, les frissons, les lointaines rumeurs de cette nature à peine éveillée, je ne sais quoi de magistral, de doux et de menaçant tout à la fois, la manifestation tranquille de la grandeur et de la force.

Depuis, l'occasion devait m'être bien souvent offerte d'assister à de tels spectacles. Mais, sans doute la faute en est à l'habitude qui émousse la faculté admirative, nul, parmi les plus surprenants, ne m'a fait oublier l'intensité de cette impression première.

Le majestueux Guayas n'est pas long. Son cours n'excède guère une cinquantaine de milles, à compter du point où il reçoit le dernier de ses tributaires. Ces affluents, dont les principaux sont les rios Vinces, Palenque, Daule, Zapotal, Caracol et Yaguachi, n'ont eux-mêmes, comme toutes les rivieres qui sous cette latitude descendent au Pacifique, qu'un développement assez restreint. Mais ils amènent de la Cordillère des courants énormes alimentés tant par la fonte des neiges que par les orages quotidiens qui crèvent sur les hauts plateaux. Confondus dans un même lit, ils forment un fleuve aussi large que le Mississipi à la Nouvelle-Orléans, aux rives plates couvertes de jungles et de forêts presque toujours inondées, au point de rendre incertaine la ligne de démarcation entre la terre et les eaux. Toutefois, ce qui le distingue, c'est moins son volume et l'exubérante végétation de ses bords que le nombre et la nature des épaves charriées par ses flots jaunes. On le croirait moucheté d'îles : il semble que l'on s'engage dans un archipel inextricable, et l'on se demande comment le navire parviendra à s'y frayer passage. Mais celui-ci poursuit sa route, sans jamais dévier pour éviter l'obstacle. Nul risque de s'échouer. Tout cela flotte. Le chenal tour à tour s'étrangle et s'élargit; les îles s'égrènent, s'enchevêtrent et se débrouillent, l'archipel entier tourbillonne au gré du courant. Ce sont là autant de parcelles du continent, débris de hallier, lambeaux de prairie arrachés au passage par la rivière dans sa partie torrentielle : le réseau serré



GUAYAQUIL, VU DE LA RIVIÈRE.

des racines en prévient la dislocation, les soutient comme une corbeille posée sur l'eau; et, par milliers, ces esquifs singuliers descendent lentement vers la mer pour aller se perdre au large avec tout ce qu'ils portent, buissons fleuris, herbes et lianes, arbustes encore droits sur leur tige, branches chargées de fruits, nids pleins d'oiseaux.

Au bout de trois heures, au delà d'un dernier coude de la rivière, une ligne de constructions légères, de maisons peintes, se dessinait sur la rive droite.

A distance et vue du pont d'un navire, la capitale commerciale de l'Équateur est plutôt séduisante, surtout sous la blonde lumière du matin. Un beau quai, le long duquel court une file de bâtiments à toits plats, dont le rez-de-chaussée s'abrite dans la pénombre d'une haute colonnade; les campaniles des églises et des couvents, le bariolage des édifices se détachant sur la verdure d'une colline isolée qui ferme l'horizon du côté du nord, tout ce paysage a de la couleur et de la gaieté.

Des embarcations de pêche, trois ou quatre voiliers, la coque défraîchie, les vergues noires, dans le négligé de voyageurs qui viennent de doubler le cap Horn; quelques petits vapeurs de rivière portant les couleurs équatoriennes, jaune, bleu et rouge, telle était pour le quart d'heure la clientèle du port. Elle y avait ses coudées franches et tenait peu de place sur la nappe immense du fleuve.

Sur la rive opposée, pas une âme. Rien que la prairie et les bois et, sur ces pâturages à demi submergés, chevaux, mules et bœufs enfouis jusqu'à la croupe dans l'herbe haute. A l'arrière-plan, dans une échancrure de nuages, se dresse la Cordillère lointaine.

Un instant même, le rideau de vapeurs en suspens au fond de l'horizon s'abaissa, et là-bas, dans le ciel, si haut qu'on eût pu la prendre pour quelque étoile attardée, apparut une pointe étincelante, le Chimborazo.

Aussitôt débarqués, adieu l'illusion. A la place du quai monumental, un

cloaque coupé de fondrières, de mares où nagent des détritus de toutes sortes : noix de coco, écorces, pelures, futailles vides ; un entassement de caisses brisées, de rails tordus, de charpentes et de ferrailles hors d'usage. La somptueuse colonnade est très mal en point. Les maisons chancellent sur les arcades affaissées. Elles penchent de-ci de-là, faisant la révérence, s'étayant l'une l'autre comme des matelots en goguettes. Rien de complet, rien de définitif; de belles rues dallées et, à deux pas de là, un carrefour où l'herbe croît; un bout de square joliment dessiné, mais hirsute, mal peigné, envahi déjà par la végétation folle. Planant sur le tout, une impalpable poussière, quand le temps est beau, ou des effluves infects, après la pluie.

Et pourtant, il serait injuste d'appeler Guayaquil une ville laide, et d'imputer à la seule incurie de ses habitants des imperfections qui sont les conséquences inévitables du climat. L'humidité de l'atmosphère et la fécondité du sol sont deux forces dissolvantes qui impriment bien vite aux choses les plus neuves un air d'abandon et de ruine. A moins d'entretenir, tous les dix pas, une escouade de travailleurs constamment occupés à épiler la voie publique, celle-ci prendra en quelques jours, malgré la circulation active, une apparence de pâturage. Ce sont là les petits désagréments d'un pays où la puissance d'expansion végétale est telle qu'on pourrait presque, en y regardant de près, voir l'herbe pousser.

Beaucoup de maisons ont bonne apparence. La toilette est pimpante, l'alignement correct, le fard éclatant. Celles-là font leur entrée dans le monde. On peut jurer que le menuisier et le peintre ne sont pas loin. Du maçon il n'est pas question. Le terrain, mou comme une éponge, supporterait difficilement le poids de la pierre. Toutes sont en bois, toujours très dur, résistant à l'action des insectes et de l'humidité, parfois d'essence précieuse. La plupart, véritables trompe-l'œil, sont enluminées de manière à simuler les assises, le grain du moellon, les veines du marbre. A Guayaquil, une maison en construction fait un peu l'effet d'un grand parasol

piqué en terre. Au rebours de ce qui se passe ailleurs, la première partie achevée est la toiture. On enfonce les longs pieux sur lesquels elle doit reposer, après quoi l'architecte et l'ouvrier s'occupent de se mettre à l'abri du soleil et des ondées. Cela fait, ils procéderont tout à loisir au montage et à l'ajustage des parties inférieures. La légèreté des parois, l'absence complète de croisées partout remplacées par des persiennes mobiles ouvrant sur une véranda font de ces résidences, moins d'intimes retraites fermées aux indiscrets, que des demeures à claire-voie, d'où le bruit des conversations, les rires, les sons du piano, les voix féminines arrivent aux oreilles du passant comme un caquetage d'oiseaux d'une volière.

Si la disposition du logis a sa raison d'être dans un pays tropical, nulle part, en revanche, le costume des classes aisées et riches n'est aussi peu en harmonie avec le climat. La redingote noire et le chapeau à haute forme n'ont que faire évidemment sous le ciel équatorial. Telle est pourtant l'impitoyable mode qui proscrit ici le vêtement blanc, d'un usage universel aux Indes. Le dirai-je? ce rigorisme m'a paru attester non point un raffinement d'élégance, mais le désir louable, bien qu'inavoué, d'économiser le blanchissage. Il s'attaque même au malheureux chapeau de paille, ce panama légendaire dont le prix varie de cinq cents francs à quinze sous, tissé par les paysans des provinces de Manabi, d'Esmeraldas, et dans certains villages du Pérou, partout enfin, sauf à Panama. La société semble avoir à cœur d'affirmer, par la coupe de ses vêtements, ses liens de parenté avec l'Europe. Quant à la population indienne ou métisse, elle se distingue par la sobriété de ses atours : le couvre-chef de paille et le *poncho* constituent toute sa garde-robe.

Les représentants de la race indigène qui errent par la ville ne s'adonnent à aucun métier régulier et tiennent généralement le travail, quel qu'il soit, en médiocre estime. Une occupation pourtant est en honneur parmi eux, c'est le transport et la vente de l'eau à domicile. Encore ce transport est-il effectué à dos de bourrique, le porteur d'eau se contentant de trotter

nonchalamment par derrière en criant sa marchandise. Détail à noter : si la plupart des conducteurs n'ont que peu ou point de culotte, les ânes en



UN « AGUADOR » A GUAYAQUIL.

revanche portent des pantalons, bleus, blancs, à carreaux, parfois même une sorte de jaquette, bref, un habillement complet qui les garantit contre les morsures des terribles moustiques. Cette sollicitude du propriétaire pour

sa bête est d'autant plus touchante qu'il professe à l'égard de son propre cuir la plus stoïque indifférence.

L'activité commerciale a pour principal foyer le quai et les rues adjacentes. Dans la pénombre des grands bazars échelonnés le long du fleuve, sous les arcades, sur les trottoirs de planches, au milieu de la chaussée, c'est, du matin au soir, un brouhaha continuel : *arrieros* excitant leurs mules, rixes entre portefaix, bruits de marteaux, craquements de caisses éventrées. C'est de là que, chaque année, plusieurs millions de kilogrammes de cacao sont expédiés vers l'Europe, là que sont disposées en menus ballots les marchandises destinées à approvisionner l'habitant des hautes terres. Les voies de communication sont telles qu'il est indispensable de réduire les colis de poids et de volume. Ceux qui dépasseraient une longueur de quatre-vingts centimètres, sur quarante de large et vingt-cinq d'épaisseur, franchiraient difficilement certains passages. Deux de ces ballots recouverts d'enveloppes imperméables et capitonnés de paille forment la charge d'une mule.

Il est vrai qu'on a vu accomplir plus d'une fois, avec succès, le tour de force consistant à faire arriver jusqu'à Quito un piano. Mais, sans parler des avaries auxquelles il était exposé pendant le trajet, le transport fait à bras nécessitait quinze ou vingt hommes, et le prix de revient du plus modeste instrument rendu à destination atteignait quinze à dix-huit cents piastres-papier, environ cinq mille francs. C'est payer bien cher de médiocre musique.

Les relations entre la côte et la Sierra, presque impraticables durant la saison pluvieuse, sont rétablies de la fin d'avril au commencement de décembre. Aussi, comme les beaux jours sont proches, le ban et l'arrière-ban des vendeurs, des commis et des emballeurs est-il sur les dents.

Guayaquil n'est pas une cité oisive, encore moins une ville de plaisir. C'est un entrepôt, le point de départ pour la capitale. Mais le voyage n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Il se complique non pas seulement de la

distance, laquelle en ligne directe n'excède pas cent lieues, mais encore de la différence de niveau. Guayaquil à demi noyé, Venise sans canaux, est moins favorisé que la reine de l'Adriatique reliée à la terre ferme par une chaussée et un chemin de fer. Ici, rien de pareil. La ville, des quatre points du compas, n'est accessible que par eau. Elle gît sur un sol détrempé, mouvant, à trois mètres au-dessus du niveau de la mer, alors que l'altitude de Quito varie, selon les quartiers, de deux mille huit cent cinquante à trois mille et quelques mètres.

Pour atteindre la métropole, l'une des plus élevées de la terre, il faut d'abord remonter pendant un jour ou deux, suivant la saison, le fleuve et l'un de ses affluents jusqu'au moment où le cours d'eau devient cascade, c'est-à-dire jusqu'à la base de la Sierra. Alors commence l'escalade à dos de mule, par des sentiers extraordinaires. Les passages varient d'une époque à l'autre. Ainsi, pour le moment, le plus direct, celui qui franchit le col de l'Arenal ou du Chimborazo, à une altitude d'environ cinq mille mètres, est inabordable. Il me faudra, en inclinant vers l'est, faire un détour plus long de deux ou trois journées. Le chemin sera toujours exécrable, mais je passerai, quitte à revenir par la route ordinaire si, comme on me le fait craindre, je suis contraint de regagner la côte devant l'impossibilité dûment constatée d'organiser, du plateau de Quito, mon expédition à l'intérieur du continent.

Les démarches auprès des autorités, les formalités de passeport exigées de quiconque se propose de voyager sur le territoire de la république, furent promptement expédiées grâce à l'obligeante intervention du vice-consul de France, M. Lasserre, dont je ne saurais oublier l'extrême courtoisie. Il avait bien voulu m'accueillir comme un ami. Des souvenirs communs, des voyages accomplis dans les mêmes régions, créaient entre nous autant de liens, et la connaissance fut bientôt faite. L'esprit encore rempli des souvenirs de l'Extrême-Orient, j'avais plaisir à trouver en M. Lasserre un ex-pionnier de nos possessions indo-chinoises, l'un des fidèles com-

pagnons de Francis Garnier en Annam et au Tonkin. Ses fonctions consulaires n'exigeaient pas moins de sang-froid et d'énergie que ses explorations passées. Dans un pays où l'équilibre politique est essentiellement instable, nos agents ont fort à faire de sauvegarder avec prudence et fermeté la dignité du pavillon et les intérêts de nos nationaux. Il faut les avoir vus à l'œuvre pour savoir les difficultés de la tâche, et le dévouement de ces hommes isolés, oubliés parfois dans un poste lointain, aux prises avec un climat terrible, mais soutenus par un ardent patriotisme. A cet égard, il m'a paru que la France possédait à Guayaquil un représentant d'un rare mérite, dont bon nombre de nos compatriotes ont pu apprécier les services.

Quoi qu'il en soit, les divers renseignements ne s'obtiennent point en une heure. Il faut aller de l'un à l'autre, recueillir des avis souvent contradictoires et tâcher d'en dégager une conclusion pratique; procéder aux préparatifs que nécessite un voyage de plus d'une semaine, rassembler les pièces du harnachement, les arrieros fournissant les montures, mais non les accessoires; enfin, s'assurer le concours d'un serviteur honnête, autant que possible. Tout cela exige quelques jours, énormément de patience, et l'on a ample loisir d'épuiser les sources d'intérêt que peut offrir la localité. Je mentirais en affirmant que les distractions abondent. Mais il y en a. On pourrait les diviser en trois catégories : politiques, aquatiques et religieuses.

Il peut être agréable, surtout quand les heures sont longues, de déterminer la topographie d'une ville, ses productions et son caractère. Si l'on m'invitait à rédiger, pour un dictionnaire géographique, le paragraphe concernant Guayaquil, je crois qu'il pourrait être condensé comme il suit :

Guayaquil. — Ville et port de l'Équateur, par 2° 11' 25" de lat. S. et 1° 12' 40" de long. O. Population : 25,000 habitants. Productions : cacao, fièvre jaune et révolutions.

Ce dernier article est de beaucoup le plus abondant sur le marché. La

révolution sévit à l'état endémique, et la ville étant la clef du pays, tous les efforts des insurgés doivent tendre à s'en emparer. Une fois maîtres du magasin aux provisions, le territoire est à leur merci. Or, quel que soit le gouvernement en vigueur, il y a infailliblement une armée de ces insurgés tenant la campagne. On les désigne sous le terme générique de *montoneros*, — « hommes de rien » (du substantif *monton*, — tas, ramassis). Le propre de ces fâcheux est d'aspirer, non pas précisément à s'emparer de ce qui ne leur appartient pas, mais plutôt à reconquérir ce que leur enleva le sort des batailles. Il ne faut pas perdre de vue qu'avant d'être hors la loi, ils ont, à une époque antérieure, personnifié le gouvernement légal, alors que les détenteurs actuels du pouvoir étaient de simples conspirateurs. Révolutionnaires aujourd'hui, ils redeviendront demain les plus fermes défenseurs de l'ordre et de la Constitution. Ce petit jeu de bascule n'est pas déplaisant à suivre, notamment pour celui qui n'a pas d'intérêts en souffrance, point d'affaires engagées sur la place, en un mot pour le particulier complètement détaché des soucis matériels, pour le philosophe et le moraliste. Mais l'espèce en est rare. Au demeurant, ces discordes civiles n'excitent pas autrement l'émotion. Si l'insurrection a le dessus et se prépare à faire dans la ville une entrée triomphale, les étrangers s'estiment suffisamment protégés par le drapeau de leur pays arboré au-dessus de la maison. Toutefois, les personnes méticuleuses poussent plus loin la prévoyance et, non contentes de hisser le pavillon au moment critique, ont recours à une inscription permanente tracée en caractères gigantesques. C'est ainsi qu'on peut voir, sur beaucoup de façades, s'étaler en lettres multicolores ces avis au lecteur : *Proprietad francesa — Proprietad inglesa — Proprietad italiana*, etc., etc.

En ce moment même, les montoneros opèrent dans la province voisine de Manabi. Le gouvernement vient d'envoyer au-devant d'eux des troupes sur de petits vapeurs de la rivière, et, plusieurs fois par jour, on publie des bulletins où les deux partis s'attribuent réciproquement la victoire.

Comme, en dépit des succès et des revers, la lutte se prolonge indéfiniment, il faut supposer que les blessures sont rarement très graves et les trépas peu authentiques. Quelquefois cependant les coups portent, et la marée descendante vient de ramener un des bateaux passablement détérioré, ses chaudières perforées, incapable de se mouvoir. Les combattants juchés sur ce foudre de guerre insuffisamment blindé mènent grand train et font de grands gestes; mais leur mine n'est pas celle de triomphateurs. *Patienza !*... Ils prendront leur revanche. L'esquif va être réparé tant bien que mal pendant la nuit et repartira demain pour la gloire.

Le président de la république, le señor Don Jose Maria Placido Caamaño, vient d'arriver à Guayaquil. Il a jugé opportun de descendre de Quito, comme Jupiter de son nuage, pour surveiller de près les événements. La démarche a failli lui coûter cher. A quelques lieues d'ici, au hameau de Yaguachi, il est tombé dans une embuscade. Son aide de camp a été tué, et lui-même n'échappa que par miracle, après avoir erré toute une nuit dans les marécages et la jungle. Actuellement, il est perplexe. Effectuer son retour quand les chemins sont si peu sûrs, cela mérite réflexion. D'autre part, une absence prolongée outre mesure n'est point non plus sans inconvénient. Situation troublante pour un chef d'État anxieux de regagner sa capitale.

Si captivante que soit l'étude des mouvements politiques, la société a d'autres passe-temps. Elle va aux bains. Guayaquil est bâti sur une langue de terre resserrée entre le fleuve et un bras de mer étroit, sinueux, s'enfonçant sous des forêts de mangliers pendant une vingtaine de lieues. On le nomme l'Estero Salado. L'eau du fleuve est bourbeuse, mais elle est douce et elle lave. Celle de l'Estero Salado est verdâtre, un peu moins limoneuse : elle est salée et ne lave point. On y accède en traversant une plaine marécageuse sur un rudiment de tramway remorqué par une mule. Une estrade en partie pourrie et quelques cabines forment tout l'établissement. Là, matin et soir, la société trempe. C'est le ren-

dez-vous fashionable : on y vient en toilette, les señoras drapées dans leur plus fine mantille, les caballeros sanglés dans les redingotes les mieux ajustées. Il y a une buvette où l'on consomme de la limonade et du lait de coco. Le site, blotti dans l'ombre, est délicieux, mais un peu mélancolique, et fait songer plutôt à la noyade d'Ophélie qu'aux ébats des nymphes.

Si ce n'est pour aller à l'église ou au bain, la femme fait peu de toilette et quitte rarement la maison. Elle passe sa journée dans le hamac, enveloppée d'un long peignoir, les cheveux dénoués tombant sur les épaules, entourée de ses enfants ou de quelques intimes. De méchantes langues en ont pris texte pour prétendre que les dames de Guayaquil recevaient les visites en chemise. Ce sont là des impertinents, mesdames, indignes de frôler le pan de votre tunique de dentelle et le bout de votre petit pied nu.

Gardons-nous de juger l'Équatorienne sur les apparences et de nous fier à ces dehors indolents. Il n'est peut-être pas de société créole où la femme ait adopté un genre de vie aussi sérieux, se montre plus attachée à ses devoirs de mère et d'épouse. A la différence de ce qu'on observe dans la plupart des contrées intertropicales où les mœurs ne sont rien moins qu'austères, où la vie d'intérieur est chose presque inconnue, elle possède à un haut degré l'amour de la famille, le goût d'une existence non point sévère, mais digne. C'est la compagne fidèle et dévouée, le plus souvent très supérieure au mari, dont elle partage avec une remarquable sérénité la bonne ou la mauvaise fortune. D'un courage qui va jusqu'à l'intrépidité, elle n'hésitera pas à risquer sa vie pour les siens : les annales des guerres civiles abondent en épisodes attestant sa force d'âme et sa valeur. Cette énergie de caractère dont plus d'un voyageur a été frappé mérite d'être signalée, en raison même de sa rareté sous des latitudes où l'on a peine à réagir contre l'influence alanguissante du climat.

La troisième catégorie de distractions appartient à un ordre plus élevé. Dans la plupart des pays espagnols, le culte est surtout un prétexte à mise en scène. Quand le théâtre fait défaut, et c'est ici le cas, l'église satisfait à la fois les aspirations artistiques et mystiques.

Plusieurs voyageurs très graves, — trop graves, — ont disserté à perte de vue sur la dégénérescence des belles cérémonies du culte catholique en parades vulgaires. Leur affliction me touche peu. Les formes, parfois très singulières, que revêt ici la manifestation du sentiment religieux me choqueraient, je l'avoue, dans le milieu de convention correcte où gravite notre existence européenne. Ici, elles s'harmonisent avec la prodigieuse exubérance de la nature ambiante. On ne saurait demander à des habitants de la zone torride ce je ne sais quoi de mesuré dans l'allure et dans le ton que nous traduisons par le mot goût. C'est là peut-être, bien plus que dans les rigueurs de l'inquisition espagnole, qu'il faut chercher le motif du peu de succès du protestantisme chez les nations méridionales. Le temple d'aspect glacial, lavé au lait de chaux, est à sa place sous le ciel brumeux du Nord. Il faut ici quelque chose d'éclatant et de théâtral, l'église parée, dorée, peinturlurée, les saints vêtus comme des rois de féerie, les vierges en robe de bal, l'encens, les fleurs, les fanfares, un appareil qui parle aux sens. La froide raison n'y trouvera pas son compte. J'en suis fâché pour elle, mais c'est comme cela, et tous les prêches du monde n'y changeraient rien.

Les sanctuaires ont poussé sur ce sol fécond avec une facilité surprenante. Citons au hasard la cathédrale, San Francisco, San Domingo, San Agustin, la Merced, la Concepcion, San Alejo, San José, et tant d'autres dont je renonce à faire le compte. Aucun ne s'écarte du style criard et rococo dont la chapelle des Pères Jésuites est un spécimen accompli. Toutes ces églises ont plus ou moins souffert de l'humidité ou des tremblements de terre : plusieurs sont veuves d'un clocher. L'une même est complètement à jour : la façade entière s'est détachée, et

pour réunir l'argent nécessaire à la réfection de cet appendice essentiel, le pasteur de la paroisse en est réduit à un pieux expédient. Deux fois la semaine, une Vierge de bois peint, en costume de manola, jupe à petits volants et mantille, sort de l'église en ruine sur les épaules de quatre porteurs. Précédée d'un tambour et d'un flageolet, elle fait une tournée dans la ville. Les aumônes ont beau pleuvoir, la somme est longue à recueillir, et les pérégrinations de la pauvre madone durent depuis des mois. On objectera que la promenade pourrait être quotidienne; mais il a fallu compter avec la susceptibilité des autres églises qui ont aussi des réparations à effectuer et des offrandes à solliciter par l'intermédiaire de leur patronne. La prudence commandait de s'abstenir de toute concurrence acharnée, et de ne pas inquiéter le voisin. A chacune son jour. Madone une telle se montre le lundi et le vendredi, Madone une telle le mercredi et le samedi, et tout le monde est d'accord.

Chacune de ces églises s'ouvre aux fidèles longtemps avant l'aurore. La première messe est célébrée à quatre heures du matin. A trois heures et demie précises, toutes les cloches sont mises en branle et carillonnent sans relâche pendant une demi-heure. Elles vous crient : « Allons, debout, bonnes gens, assez dormi! » Le sommeil serait bon pourtant; car ce moment qui précède l'aube est le seul où les moustiques donnent aux patients quelque répit. Mais bien naïf serait celui qui espérerait reprendre le rêve interrompu. A quatre heures trente, le branle-bas recommence pour annoncer la messe de cinq heures; à cinq et demie, celle de six, et ainsi de suite. La première nuit, on essaye de lutter, on se retourne dans le hamac. Peine perdue. Le lendemain, même tentative aussi vaine que la précédente. Alors, pris de rage, on se lève et, dans la nuit, guidé par la voix des cloches, on court à l'église la plus voisine, — elle n'est jamais bien éloignée, hélas! — et l'on assiste à cette messe noire qui est celle de la haute dévotion et du suprême bon ton, celle des élégants et des amou-

reux. C'est l'heure où se rencontrent le *novio* et la *novia,* les fiancés et ceux prêts à le devenir. Il s'échange alors, sous la voûte assombrie des temples, bien des paroles qui ne figurent pas dans le *Manuel du chrétien.* Mais honni soit qui mal y pense !

Le rituel local semble affectionner les cérémonies nocturnes. Lors des grandes fêtes, beaucoup de processions ont lieu la nuit. C'est la nuit de préférence que l'on porte le viatique aux malades, avec un luxe calculé suivant les moyens du client. Il y a des extrêmes-onctions de première, deuxième et troisième classe, sans compter le bon Dieu des indigents, le messager de bonne mort, celui qui va, comme chez nous, sans tambours ni fanfares, porté par le prêtre accompagné d'un enfant agitant une clochette.

J'ai assisté l'autre soir, sur le coup de neuf heures, au défilé d'un service de premier ordre. Le seul aspect de ce cortège eût suffi pour ne pas me faire regretter mon séjour à Guayaquil et les longueurs de l'attente. Ce sont là de ces spectacles inconnus en dehors de cette terre où se sont conservés presque intacts les mœurs, les préjugés, le mysticisme de l'Espagne du seizième siècle. D'abord déboucha d'un carrefour une file de pénitents porteurs de lanternes, fanaux énormes mesurant deux pieds carrés, colorés, enrubannés. Elle rasait les maisons à petits pas, s'allongeait à l'infini, tandis que, du lointain, arrivaient les tumultueux accords d'une musique militaire. Celle-ci exécutait avec tant de verve son pas redoublé, que je crus qu'il s'agissait d'une annonce de fête foraine. Mais derrière les musiciens, voici que surgissent des soldats, l'arme au bras, puis un monsieur en habit noir portant une bannière, deux rangées d'enfants de chœur balançant les encensoirs; enfin, dans un flamboiement de torches et de cierges, trois prêtres sous un dais à crépines d'or. A la suite, encore des soldats et toute une foule le cierge à la main. La procession lumineuse lentement se déroulait, de rue en rue. De chaque côté, sous les arcades, les passants tombaient à genoux, tête nue, et les femmes prosternées jusqu'à terre, disparaissant dans les plis de la *manta* sombre.

avaient l'air d'un essaim de mouches abattu sur les dalles. J'avais suivi le courant. Le dais fit halte devant une maison brillamment éclairée; les prêtres disparurent sous la voûte, et l'orchestre, campé devant la porte, préluda par un ouragan de cuivres à faire revenir un trépassé. Après un arrêt d'un quart d'heure, le défilé recommençait, non pour regagner en droite ligne la paroisse, mais variant son itinéraire de façon à se montrer un peu partout dans la ville.

Ces sortes de cérémonies sont fréquentes. Sans être le moins du monde à l'article de la mort, un malade, pour peu qu'il appartienne à l'élite mondaine, se fait un devoir d'y convier par invitation spéciale ses amis et connaissances. La maison alors est pavoisée, illuminée du haut en bas : à l'intérieur on allume les candélabres, les lustres, comme pour un bal. Les assistants sont en grande toilette; les serviteurs font la haie. La coutume veut, en pareil cas, que le malade désigne lui-même tel ou tel de ses parents ou de ses intimes pour ouvrir la marche devant le Saint Sacrement. Le choix équivaut à un témoignage d'affection et d'estime que les convenances interdisent de décliner. L'usage peut avoir des conséquences assez piquantes. Un de nos compatriotes en fit, ces jours-ci, l'expérience. Il avait épousé une charmante jeune fille appartenant à l'une des meilleures familles du pays. Son beau-père, étant souffrant, se fit apporter le viatique en grande pompe, comme il convenait à un homme de sa condition, et ne crut pas pouvoir mieux affirmer ses sentiments vis-à-vis de son gendre, qu'en le priant de présider la cérémonie. Peut-être ce dernier fut-il un peu confus d'un tel honneur qui l'exposait à la curiosité railleuse de la colonie européenne. Mais il fit bonne contenance, s'exécuta galamment, et tout Guayaquil put le voir passer, derrière la grosse caisse et les cymbales, portant, dans une attitude recueillie, une bannière immense à l'effigie de la Vierge. Je n'affirmerais pas que l'excellent garçon fût à la noce. Mais que ne fait-on pas pour un beau-père?



GUAYAQUIL VU DE « LAS PEÑAS »

Il existe cependant une maison religieuse dont la simplicité contraste avec le luxe tapageur de ses voisines. C'est un établissement d'éducation que dirigent des Françaises, les Sœurs de Picpus. Je suis allé leur faire visite un matin, et la façon gracieuse dont la supérieure a bien voulu m'accueillir, l'empressement qu'elle mit à me montrer l'institution dans tous ses détails, ne m'ont point fait repentir de ma démarche. Le pensionnat, situé au flanc des collines, *las Penas,* à l'extrémité de la ville, sur un étroit plateau qui commande un vaste panorama de la campagne et du fleuve, peut contenir une centaine d'élèves. C'est le seul de ce genre où les fillettes destinées, selon la coutume locale, à se marier fort jeunes, à quatorze ou quinze ans, puissent acquérir une certaine culture d'esprit. Sans doute ce vernis d'éducation ne résistera pas longtemps à l'énervante influence d'une vie oisive. Mais le peu qu'il en restera ajoutera un charme de plus à ces très séduisantes personnes.

Au moment de prendre congé, la porte d'une classe s'ouvrit, et les pensionnaires, traversant le préau fleuri, défilèrent devant nous deux par deux. Bonne Mère, pensai-je, vous devez avoir du mal à diriger tout ce petit monde. Il y a là quelques paires d'yeux d'un singulier éclat. La supérieure m'avait apparemment deviné, car elle ne put réprimer un sourire, et soupira. Ce soupir en disait long. Oui! elle avait fort à faire, la bonne Mère.

III

Mes préparatifs enfin terminés, les renseignements indispensables obtenus, il ne me restait qu'à me dérober aux prédictions plus ou moins maussades de mésaventures inévitables, en pleine période pluvieuse, sur les pentes de la Sierra. Une occasion se présentait de me rendre

autrement qu'en pirogue jusqu'au hameau de Yaguachi, sur le rio Chimbo, au delà duquel je devais poursuivre ma route par terre. Une chaloupe à vapeur allait partir, remorquant un chaland de charbon destiné au petit chemin de fer long d'une huitaine de lieues qui relie la rivière à la base de la montagne, en desservant plusieurs cultures de cacao. Je résolus d'en profiter. J'emmenais avec moi comme domestique un *meztizo claro* répondant au nom de Feliz Ortiz, dont le concours me serait précieux, pour assurer les moyens de transport sur l'itinéraire peu fréquenté que m'imposait la saison. Une fois dans la capitale, je ne désespérais pas d'embaucher des Indiens appartenant aux missions de l'Orient, à supposer qu'il fût possible d'entrer en relation avec eux à cette époque de l'année. Sur ce dernier point et sur bien d'autres, j'en étais réduit aux conjectures. Aussi, dans le doute et afin d'accélérer mon allure, avais-je limité mon bagage à ce qui pouvait tenir sur le dos d'une mule, laissant en dépôt au consulat les objets plus volumineux de campement et d'armement que je me réservais de faire adresser à Quito, le cas échéant.

Plusieurs amis avaient bien voulu m'accompagner pendant les premières heures, entre autres, le très aimable vice-consul de France et sa jeune femme.

La matinée était d'une splendeur et d'une limpidité bien rares à la fin de mars, qui coïncide ordinairement avec les dernières grandes pluies. Le quai, les maisons peintes de Guayaquil eurent bientôt disparu sous l'horizon brouillé de verdure et d'eau. En dépit de la charge accrochée au flanc de notre minuscule vapeur, nous avancions assez vite, aidés par la marée. Le fleuve s'étalait, coupé d'îles basses pour la plupart inhabitées. Pas une éminence, pas un renflement ne rompait l'uniformité des rives. Partout le silence plus imposant encore dans la clarté crue de midi. De loin en loin seulement, un toit de paille pointait au-dessus de la berge à l'ombre grêle des palmes, tellement enfoui sous les hautes herbes, les bananiers aux

larges feuilles, qu'il avait à peine forme d'habitation humaine. On eût dit la carapace de quelque animal monstrueux tapi dans la jungle. Sur les deux bords, çà et là, des caïmans vautrés dans la vase dormaient au soleil, la gueule grande ouverte. Par moments, l'un d'eux, surpris par le flot qui montait, relevait soudain la tête, battait l'air de sa queue énorme, et faisait le plongeon. La rivière en est infestée. De tous côtés on les voit venir à fleur d'eau pour respirer : chatouillés par la balle d'une carabine, ils exécutent un saut de carpe, soulevant une gerbe liquide qui retombe en pluie au loin. Des vols d'aigrettes blanches rasaient la terre. En certains endroits, ces ravissants oiseaux s'abattaient par bandes et, posés à la pointe des joncs, donnaient, sous le ciel tropical, l'illusion d'un champ de neige.

Au bout de quatre heures, nous avions atteint le confluent du rio Chimbo, et notre marche, jusque-là favorisée par le flux, se ralentit. Bientôt même il devint impossible de lutter contre l'action combinée du jusant et du courant. La machine faisait rage, soufflait, s'épuisait en vains efforts. Nous n'avancions plus d'une ligne. Quelques minutes plus tard nous perdions du terrain. Il fallut abandonner la remorque. Le chaland de charbon fut amarré à un arbre en attendant qu'on pût venir le reprendre au retour du flot. Ainsi allégés, nous repartions et, comme le soleil se couchait, débarquions devant le modeste hangar qui sert de *terminus* à l'unique voie ferrée de l'Équateur. Une demi-douzaine de huttes en bambou et en chaume occupaient l'étroite bande de terre comprise entre la rivière et la lisière des bois. C'était là le village de Yaguachi, habité par des métis cultivant le cacaotier sur les propriétés voisines. Les drôles, bien qu'en contact quotidien avec la grande messagère de la civilisation, la vapeur, m'ont paru d'un naturel plutôt défiant et hostile, en contraste manifeste avec les traditions hospitalières de ces contrées. Ce fut à grand'peine et en employant la menace que nous parvînmes à obtenir un gîte, je veux dire la simple faculté de suspendre nos hamacs à deux travées. L'installation et le souper, éclairés par une lampe primitive alimentée à l'huile de coco, n'en furent

pas moins gais, et la nuit, à part l'invasion cuisante de milliers de moustiques, se passa sans encombre.

De grand matin, nous prenions place dans le seul wagon de voyageurs en circulation sur cette voie de fer. Le consul, au moment d'y monter, me retraça sur le théâtre même du crime le guet-apens dont le président de la république avait failli être victime quelques jours auparavant. Les traces en étaient visibles encore. Le hangar criblé de balles, une tache d'un rouge sombre sur le trottoir de bois, la cloison mouchetée de sinistres éclaboussures, marquaient la place où le malheureux aide de camp était tombé. Quant au chef de l'État, se voyant au pouvoir des conjurés qui cernaient la station, il avait, sans perdre contenance, traversé le bâtiment d'un pas ferme, abattu d'un coup de revolver la sentinelle en faction sur la plate-forme dominant la rivière, et s'était jeté à l'eau. Les assaillants le crurent perdu. Nul ne pouvait admettre qu'il eût échappé aux caïmans voraces. Rien de plus vrai pourtant. Après avoir nagé pendant deux ou trois cents mètres, il avait pris pied sur l'autre rive et, dans la nuit, seul, à travers les fondrières, les marais empestés, la forêt hantée par les tigres, il était parvenu, après douze heures d'efforts surhumains, au bord du rio Guayas. Là une pirogue le recueillait et le conduisait à Guayaquil. L'épisode ne semble-t-il pas emprunté à quelque roman d'aventures et supposer un héros d'une trempe particulière, rude, bronzé, herculéen? J'eus l'occasion, quelques semaines plus tard, de rencontrer M. le président Caamaño. Je vis un homme jeune encore, élégant, mince, qui n'avait pas l'air fatal, mais le regard doux et les favoris corrects d'un clerc de procureur.

Le railway de Yaguachi, destiné à être prolongé dans un avenir plus ou moins lointain au delà des premiers contreforts de la Sierra jusqu'à la petite ville de Sibambi, s'arrête actuellement, après un parcours de dix lieues, à l'extrême limite de la plaine, en plein désert. C'est le type du petit chemin de fer économique, le principal article d'exportation de l'industrie nord-américaine dans le continent du Sud et les archipels du Pacifique. Ces

gens-là vous débitent des lignes complètes, à tant le mille, comme du drap à l'aune. La pose s'exécute de façon sommaire : une trouée dans le bois; les branches des arbres abattus, alignées tant bien que mal, serviront de traverses. De plate-forme, point. S'agit-il d'enjamber une fondrière, un ruisseau, quelques troncs grossièrement empilés suffiront à établir un pont provisoire. La voie, si l'on se place dans l'axe des rails, paraîtra bien un peu tortueuse et bossue. Il n'importe. L'essentiel est d'abord de passer, et l'on passe.

La ligne ne traverse qu'un pauvre village, Naranjito. Les autres haltes desservent des plantations de cacaotiers dont la culture est la plus grande source de richesse du pays. On dépasse des forêts entières de ces beaux arbres dont les feuillages luisants, d'un vert presque noir, formant couronne, se confondent et s'entrelacent au point d'intercepter complètement les rayons du soleil. Une promenade dans une exploitation de cacaotiers de l'Équateur fait songer à ces cryptes des vieilles cathédrales où flotte une lueur mystérieuse comme la nuit.

Au bout de deux heures le train s'arrêtait, parvenu à l'extrémité de la ligne, presque au pied d'une magnifique cascade qui se précipitait d'un rocher à pic à travers un réseau de lianes fleuries. Point de village. Une simple cabane. Le convoi ne vient jusqu'ici que pour renouveler sa provision d'eau, et confier quelques balles de marchandises aux bons soins des muletiers. Il fallut me séparer de mes aimables compagnons. Les adieux furent brefs, mais émus. On se pressa la main avec l'effusion de gens qui pensent ne jamais se revoir. Le temps de décrocher et de ratteler la machine, et le wagonnet disparaissait, me laissant dans la boue jusqu'à mi-jambes à l'entrée d'une gorge profonde où mugissait le rio Chimbo. De tous côtés, sur les pentes, la futaie géante et drue. Une dizaine de mules maigres attendaient, flanquées de leurs arrieros, gaillards trapus au masque glabre, aux grands yeux noirs très calmes. Ils vinrent offrir leurs services, avec ce salut de l'Indien civilisé qui rappelle les formules de politesse japonaises ou le *tchin-tchin* des fils du Ciel. Je jetai mon dévolu sur un per-

sonnage à la chevelure mérovingienne qui déclarait se nommer Manoel Ortiz, posséder trois bêtes de premier ordre, assurait-il, et ne désespérait pas de me conduire, dans ce galant équipage, jusqu'à la bourgade d'Ambato, distante d'une soixantaine de lieues. De ce point à Quito, le voyage



L' « ARRIERO » MANOEL.

en terrain découvert ne présente plus de difficultés et peut s'achever à cheval. Après d'assez longs pourparlers, le marché se trouva conclu, dont acte fut dressé, non par-devant notaire, mais par les soins du fonctionnaire préposé au maintien de la prise d'eau du chemin de fer, de la passerelle établie sur le torrent et du bon ordre en général. Voici la traduction textuelle de ce document :

« *Moi Manoel Ortiz, je reconnais avoir contracté avec le señor Don Marcel Monnier, pour la location de trois bêtes, deux de selle et une de charge, au prix de trente-trois pesos, moyennant lequel prix que je tiens dans la main, je promets de le conduire sain et sauf jusqu'à la cité d'Ambato, s'il plaît à Dieu.* »

Au bas de ce reçu, notre homme apposa en guise de signature un hiéroglyphe fantaisiste qui représentait, au gré du lecteur, une croix, un trèfle à quatre feuilles ou un oiseau.

Le temps se maintenait au beau, j'avais hâte de quitter cette gorge ruisselante; aussi donnai-je l'ordre de faire préparer sur-le-champ les montures, afin de gagner le soir même une petite hacienda, San Pablo, où je savais trouver un abri pour la nuit.

Une demi-heure plus tard, les bêtes harnachées et bridées, nous nous mettions en route. La mule de charge ouvrait la marche : l'arriero suivait, appuyé sur un long bambou, à demi nu, le poncho rejeté sur l'épaule, enfonçant jusqu'aux jarrets dans la glaise. Et, tandis que ma caravane, le torrent franchi, s'attaquait au sentier glissant qui se perdait là-haut dans les forêts, je me répétais la promesse souscrite par le muletier des Andes et sa formule hypothétique :

S'il plaît à Dieu !



CHAPITRE II

I. Région des forêts. — Premier aperçu des sentiers de la Sierra pendant la saison pluvieuse. — Région des pâturages. — II. Les Plateaux. — Au pied du Chimborazo. — Orages équatoriaux. — Riobamba. — Baños. — Éruption du Tunguragua. — III. Ambato. — La pluie de cendres. — Fête des Rameaux dans la Cordillère. — Police ecclésiastique. — Un avis aux voleurs. — IV. Latacunga et le Cotopaxi. — La *posada* de Tambillo.

I

L'hacienda de San Pablo, où je me proposais de passer la nuit, est plus que modeste.

Il est bon, avant d'aller plus loin, de s'expliquer nettement au sujet de ce terme d'*hacienda* qui reviendra plusieurs fois sous ma plume et pourrait éveiller dans l'esprit du lecteur l'idée d'une demeure d'aspect seigneurial, tenant de la ferme et du manoir, où le châtelain entouré des raffinements du confort moderne, au centre d'une propriété vaste comme une province, vit au milieu de serviteurs de tout sexe et de toute nuance, de chevaux de race et de troupeaux innombrables. Ce serait exagérer beaucoup la réalité. Sans doute, des établissements de ce genre, considérables sinon luxueux dans le sens que nous attachons à ce mot, existent ailleurs que dans les livres. Encore sont-ils rares et les rencontre-t-on de préférence à proximité des villes ou des voies de communication fluviales et maritimes qui seules permettent l'installation d'un gros matériel, le développement des travaux agricoles, l'exportation des produits. Tout autre est la résidence de l'*hacendado* vulgaire. Ce n'est, dans bien des cas, qu'une misérable bâtisse en torchis dont ferait fi le dernier de nos paysans. Telle quelle, elle

commande parfois, il est vrai, surtout sur les hauts plateaux, une grande industrie pastorale ; parfois, en revanche, dans les terres chaudes, quelques mètres carrés seulement, plantés de cannes ou de bananiers. Il convient donc de prendre l'expression dans son sens littéral, qui est tout uniment « culture », « domaine rural », quelle que soit l'importance du domaine ou de la culture.

A San Pablo, il ne s'agissait que d'un essai de défrichement dans l'immense futaie dont un arpent à peine était abattu. Sur cet étroit espace, entre les énormes souches restées debout comme les assises d'une colonnade écroulée, les cannes à sucre plantées dans un beau désordre dressaient leurs plumets d'un vert pâle. La maison, de la dimension d'une cabane de charbonnier, était faite de troncs superposés dont on avait bouché les interstices avec de la terre mêlée de paille ; le tout coiffé d'un toit d'écorce. A l'intérieur, deux pièces : l'une, à peu près aussi spacieuse qu'une cabine de navire, contenait un hamac et une table clouée au mur ; l'autre renfermait l'alambic primitif destiné à la fabrication de la *borracha* ou alcool de canne. Il se compose d'une cuve en bois revêtue d'une couche épaisse de glaise et enchâssée dans un four conique en terre battue. Un tube en bambou fait communiquer la cuve avec une jarre reposant dans un bassin rempli d'eau froide. Nul autre appareil d'évaporation et de condensation. La liqueur obtenue par ce procédé barbare est le nectar de l'Amérique méridionale. On vous l'offrira sur toute l'étendue des Cordillères, sur les bords mêmes de l'Amazone, dans le Brésil entier, où elle prend le nom de *cachaca* sans acquérir d'autre qualité appréciable. C'est l'eau de feu de l'Indien, la source d'ivresse bestiale et féroce.

Plusieurs Américains du Sud m'ont reproché amicalement ce jugement tant soit peu sévère. Mais, malgré toute ma bonne volonté et le désir de plaire à mes hôtes, jamais je n'ai pu me faire à cette infernale boisson. Je n'ai d'ailleurs que trop de motifs pour lui garder rancune. Elle provoqua une bonne part des difficultés survenues dans mes relations avec l'indi-

gène. Aussi ne suis-je pas fâché de lui dire son fait une fois pour toutes.

Nous arrivions à l'hacienda comme le soir tombait, après quatre heures de marche extrêmement pénible. Donner un aperçu des sentiers de la Sierra dans la région chaude, pendant la saison des pluies, est chose impossible. Il faut avoir gravi ces coulées de terre mouvante et grasse où nul caillou n'offre un appui au sabot de la mule, avoir roulé avec sa monture dans la boue gluante, s'être enlisé jusqu'à la ceinture dans les bourbiers masqués par une végétation traîtresse, pour se faire une idée des épreuves endurées. Je n'y insisterai donc pas et préfère ne me rappeler que la majesté des bois sous lesquels nous cheminions. Plusieurs fois par heure, il fallait franchir à gué quelque torrent bondissant d'un vallon latéral. Ces eaux n'avaient plus la teinte sale du Guayas. C'étaient la fraîcheur et la limpidité du ruisseau alpestre, au lit encombré, non de rochers, mais d'arbres morts, géants ensevelis dans un linceul d'écume. A cinquante pieds au-dessus de nos têtes, les lianes reliant les maîtresses branches étendaient leurs guirlandes. Ici, deux colosses inclinés s'étreignaient au-dessus du torrent. Plus loin, c'était un câble multicolore jeté d'une rive à l'autre, fil d'araignée vacillant à la moindre brise, escarpolette où jouaient des singes ; et, sur les lianes, sur les rameaux, partout, des grappes de ces orchidées énormes, moins appréciées peut-être du collectionneur que les parasites de terre tempérée, mais autrement décoratives. J'ai vu des sites aussi remarquables, mais rien qui surpassât en ce genre les forêts riveraines du rio Chimbo.

La nuit fut exécrable. La lumière à peine éteinte, une armée de cancrelats se mit en campagne et prit sur nous ses ébats comme en pays conquis. Nous étions quatre dans l'étroit réduit, y compris le propriétaire du logis. A la nuit close, un autre voyageur, dans une tenue encore plus piteuse que la nôtre, était venu demander asile. C'était un petit curé d'un village des Plateaux qui descendait à la côte. Forcé, une heure auparavant, d'abandonner sa monture qui s'était rompu une jambe, il arrivait tête nue,

boueux, ses longues bottes crevées, les éperons tordus, le poncho en lambeaux, mais malgré tout de bonne humeur. Après avoir, de grand appétit, pris sa part d'une *tortilla* aux piments arrosée d'eau claire et de l'abominable *borracha*, il s'allongeait près de moi sur le plancher, en s'écriant du ton d'un homme satisfait de la vie :

« Et maintenant, señor, une cigarette. »

L'arriero et les mules s'étaient blottis dans la distillerie. Il n'eût pas été prudent de laisser les animaux dehors, crainte des bêtes fauves et du temps qui menaçait. De fait, à partir de minuit, la tempête se déchaîna et dura jusqu'au jour.

L'étape suivante, coupée d'une très courte halte, fut de onze heures, en pays désert, sans rencontrer âme qui vive ; onze heures de lutte dans l'épais fourré, d'escalades, de chutes, de glissades. Deux fois ma bête, perdant l'équilibre, se renversa sur moi. Au passage d'un gué, la mule de charge fut entraînée par le courant sur une distance de plus de cent mètres, et nous eûmes toutes les peines du monde à la dégager. Nous redoublions d'efforts, éperonnés par l'approche du crépuscule, si court sous ces latitudes. Enfin, juste à l'instant où le soleil disparaissait, nous débouchions sur un étroit plateau gazonné d'où le regard embrassait un horizon admirable, les vallées inférieures complètement noyées, les sommets émergeant comme autant d'îles au-dessus d'un océan de vapeurs.

Adossée à la montagne, une masure de branchages et de terre abritait une famille indienne dont le troupeau de chèvres et de moutons se dirigeait vers l'enclos palissadé qui le protège pendant la nuit.

L'Indien, même l'Indien civilisé de la Sierra, est le plus souvent d'humeur soupçonneuse. L'adoucissement des mœurs n'a pu faire disparaître ce trait de caractère qui s'accuse de plus en plus à mesure que l'on pénètre chez les populations très retirées. Le voyageur, fût-il fils du pays, est accueilli avec une curiosité méfiante. Quel est ce nouveau venu? Quel mal peut-il nous faire? N'abusera-t-il pas de ses armes pour nous rançonner, voler notre

bétail, nos poules?... La démarche fuyante, le regard de côté expriment cette idée avec autant d'éloquence que si le pauvre diable pensait tout haut. Que ce sentiment soit ou non justifié par les abus dont ces malheureux ont pu être victimes, il n'en est pas moins général et ne devra jamais être perdu de vue par celui qui veut parcourir ces contrées. La meilleure politique consistera, dès l'arrivée, à prévenir tout soupçon par un cadeau anticipé, soit en monnaie, soit en menus objets, tels que couteaux, ciseaux, chapelets, médailles, foulards aux nuances vives. L'indigène révélera aussitôt le fond de son caractère obligeant et hospitalier. C'est en vertu de ce principe, dont l'observation m'a toujours réussi par la suite, qu'après avoir mis pied à terre et avant qu'une seule parole eût été échangée, je me dirigeai vers le plus âgé de la maisonnée, un vieil Indien perclus, rhumatisant, accroupi sur le seuil devant un feu de brande, et laissai tomber dans son poncho quelques réaux. Immédiatement la physionomie du vieux s'éclaira. Il se souleva, non sans peine, et désigna sa cabane en disant :

« Dieu vous amène, señor... voilà votre maison. »

Le charme était rompu. Le reste de la famille, qui s'était tenu prudemment à l'écart, accourut, les bambins aidant à desseller les bêtes, attisant le feu, tandis que les aînés déblayaient dans l'unique pièce du logis un espace suffisant pour y déposer le bagage et les harnachements. Néanmoins la vermine y pullulait à tel point que je me déterminai à passer la nuit en plein air, roulé dans ma couverture. Bientôt, nos hôtes nous apportaient, avec leur plus gracieux sourire, une poule, une grande écuelle de lait de brebis et une ample provision de patates douces.

Nous étions parvenus à une altitude de 1,700 mètres, sur la limite des grandes forêts et de la région des pâturages. Ortiz me désigna le sentier que nous devions suivre le lendemain, dans la direction d'une échancrure ouverte vers le nord-est.

La nuit venue, l'air fut très vif. Une buée diaphane, humide et pénétrante, montait des profondeurs boisées et ajoutait à l'étrangeté du

paysage éclairé par la pleine lune. Mes hommes empilèrent sur le foyer des souches pour entretenir la braise jusqu'au matin. Un peu plus tard, toute la famille se rassembla sous le porche, sur un rang, le visage tourné vers la plaine, les femmes et les enfants les mains jointes. Le vieux, seul debout, récitait dans l'idiome indigène une sorte de prière du soir, sur un rythme chantant de litanie. Les autres, après chaque couplet, répétaient en refrain à l'unisson : *Santa Maria! Santa Maria!* Prêt à m'endormir, je distinguais encore leurs voix montant dans la nuit fraîche.

L'aube nous révéla un désastre. L'une des mules gisait inerte, sous le coup d'une congestion. Par bonheur tout arriero est quelque peu vétérinaire. Le nôtre s'approcha de l'animal et lui ouvrit, à la pointe du couteau en guise de lancette, une veine du cou. L'opération fut couronnée d'un plein succès. La bête, soulagée d'une pinte de sang, se releva, s'ébroua, reçut sa charge, et l'on se mit en route.

De semblables accidents sont fréquents dans une zone où les variations d'altitude et de pression barométrique se succèdent à de courts intervalles; où, dans une même journée, la caravane partie du niveau de la mer atteint en quelques heures la cote de mille mètres, redescend à trois cents pour s'élever ensuite à deux mille. Il n'est animal si endurci que n'éprouvent de semblables écarts. A plus forte raison l'influence en est-elle sensible sur l'organisme humain, au moins pendant les premiers jours. Des migraines subites, des étourdissements se manifestent même chez les personnes peu sujettes à ce genre de malaise. Il en est qui, pendant toute la durée de leur séjour sur les Plateaux, ressentent une oppression douloureuse aussitôt qu'elles se livrent à un exercice tant soit peu violent. A Quito, on en a vu cruellement souffrir pour avoir monté trop rapidement un étage. Le fait m'a été affirmé par nombre d'Européens demeurant depuis plusieurs années dans la capitale.

Nous ne fîmes pas beaucoup de chemin ce jour-là. Après quatre heures consécutives de marche en zigzag sur des pentes extrêmement raides, une

brume intense nous enveloppa, et il devint fort difficile de se diriger. Bientôt une pluie diluvienne acheva de détremper le sol, et les culbutes recommencèrent sur toute la ligne. Les bêtes n'en pouvaient plus. Le brouillard de plus en plus dense ne me permettait pas de distinguer les oreilles de la mule. Avancer, c'était s'exposer à choir dans un abîme. Aussi ne fus-je point surpris quand le muletier, buttant contre un tas de roseaux, s'arrêta net, déclarant qu'on ne pouvait aller plus loin. A dire vrai, la perspective de passer une demi-journée et une nuit assis sur une meule de joncs, dans ce désert, sous l'averse devenue glaciale, n'avait rien d'engageant. Mais voici que soudain les longues herbes s'écartèrent, une forme humaine en sortit, et une voix nous cria :



« *Caballero, no sirve andar mas. Hagame el favor de parar á mi casucha!* »

« Cavalier, inutile de marcher davantage. Faites-moi la grâce de vous arrêter à ma cahute. »

Ce que, dans la brume, j'avais pris pour un tas d'herbes, était un abri rustique, et mon interlocuteur un hacendado des environs d'Alausi, qui venait inspecter ses troupeaux. Surpris par l'orage dans ce district lointain, il me conviait à me réfugier avec lui dans la cabane de son *vaquero*.

On m'eût bien étonné cinq minutes auparavant, en me prédisant que cette journée d'attente sous un toit de paille transpercé par la pluie, ne me paraîtrait point démesurément longue. Il en fut ainsi pourtant : je devais garder bon souvenir de la cabane et de l'hôte. Rarement ai-je observé contraste plus tranché et aussi plaisant entre l'extérieur d'une personne et son genre d'existence. J'avais devant moi un homme entre deux âges, aux traits fins, appartenant, je n'en pouvais douter, à la race

espagnole pure de tout mélange, et qui, dans son accoutrement de pauvre, sous le feutre difforme, la cape montrant la corde, conservait le port de tête et la tournure d'un grand seigneur. Nous passâmes la journée et la nuit allongés autour d'un maigre feu dont la fumée, en dépit d'un trou ménagé dans la toiture, nous aveuglait, à écouter ruisseler la pluie, le vent faire rage, et retentir au loin des roulements sourds que je pris pour ceux du tonnerre. Je me trompais. Ces détonations provenaient des volcans Sangay et Tunguragua, distants l'un et l'autre de vingt-cinq à trente lieues à vol d'oiseau.

Le Sangay, situé de l'autre côté de la Cordillère orientale, est invisible des hauts plateaux. Seul, son reflet d'incendie s'aperçoit la nuit sur le ciel. De mémoire d'homme il n'a cessé d'être actif; mais la région qui l'environne est restée jusqu'ici enveloppée du plus profond mystère. Les traditions et les légendes indigènes la représentent comme inaccessible, coupée d'inextricables fondrières, de torrents d'eau bouillante. Pour rien au monde un Indien ne s'y hasarderait. Que faut-il retenir et croire de tout cela? Ce qui paraît indéniable, c'est que ce foyer est peut-être le plus actif de notre planète. De Guayaquil, éloigné de plus de cent lieues en ligne directe, on l'entend distinctement gronder quand le vent souffle de l'est.

Le Tunguragua, comme le Chimborazo et le Cotopaxi, se dresse dans toute sa magnificence aux yeux du voyageur qui monte de Guayaquil à Quito. Il n'avait point donné signe de vie depuis près d'un siècle, lorsqu'il il y a deux mois (janvier 1886) il s'éveilla, vomit des ruisseaux de lave et couvrit la contrée d'une pluie de cendres. Depuis, son activité ne s'est pas ralentie, et, chaque jour, il répand autour de lui la désolation et la ruine.

« Demain, m'expliquait mon hôte, vous apercevrez les premières traces de ses méfaits et ne les perdrez pas de vue jusqu'à San Miguel de Latacunga, à plus de trente lieues d'ici. »

Mis au courant du projet que j'avais formé de franchir la chaîne orientale et de gagner l'Amazonie par le rio Pastaza, il hocha la tête et ne

me cacha pas qu'il le croyait irréalisable, pour plusieurs raisons. La principale était la terreur répandue chez les Indiens par les récentes perturbations volcaniques. Il ne supposait pas qu'il fût, dans les circonstances actuelles, possible d'organiser une expédition quelconque. Le renseignement n'était point fait pour me verser du baume dans l'âme. Mais cela était dit avec une telle bonne grâce, avec un désir si manifeste d'être utile que je ne pouvais en vouloir à ce porteur de mauvaises nouvelles.

A la fin pourtant, ce fut à moi de répondre, et je ne fus pas peu surpris des questions qui m'étaient posées. Elles avaient trait à l'Europe, cela va sans dire, à ses usages, à ses mœurs, aux inventions nouvelles, mais accusaient chez leur auteur un tour d'esprit délicieusement suranné, des étonnements naïfs dignes d'un autre âge. Cet homme de race affinée n'était peut-être pas descendu deux fois en sa vie jusqu'à la côte. Perfectionnements, inventions, problèmes sociaux étaient pour lui des mots sans signification précise. Alors venaient des interrogations à perdre haleine pour s'assurer si la réalité répondait à ce que son imagination avait rêvé. Il me semblait que j'avais affaire à un revenant des siècles passés. Je me représentais de la sorte un de nos ancêtres, non point un être inculte, mais un homme sensé dont le seul tort serait d'avoir vécu il y a deux cents ans, rejeté brusquement dans la vie avec sa défroque singulière, ses façons de raisonner plus démodées encore. Il aurait ces exclamations, la même curiosité inquiète et effarée, ces surprises de petit enfant.

Vers le matin, la tempête perdit de sa violence, les nuées se déchirèrent, et dès le petit jour nous nous séparâmes.

Une dernière montée de deux heures m'amenait au point culminant du passage (2,150 mètres), d'où je découvrais un panorama très étendu : au sud, la profonde vallée d'Alausi, les montagnes de la province de Cuenca; en face de moi, les sombres parois de la Cordillère orientale. A gauche, ondulé et crevassé par les trombes et les tremblements de terre, se déroulait l'immense plateau qui se poursuit jusqu'au grand cirque de Rio-

bamba, dominé par les pics du Chimborazo, de l'Altar et du Tunguragua. Mais, de ce côté, l'horizon était troublé par des nuages de matières pulvérulentes. La tempête de la veille en avait rabattu des quantités considérables, et de larges plaques grisâtres marquaient sur l'étendue des pâturages les parties à jamais stérilisées.

II

Au col d'Alausi succédèrent deux longues étapes en terrain aride, ravagé en grande partie par les cendres. Sur le parcours, un seul village, Hagnamote, triste, battu par les vents, dont les maisons basses se confondaient avec la teinte neutre du sol; une seule hacienda, Galtés, appartenant aux Pères Rédemptoristes de Riobamba, qui y élèvent de nombreux troupeaux de mules, de chevaux et de bêtes à cornes. Elle se compose d'un quadrilatère maçonné enfermant les cases des péons et les étables. Aucun bâtiment ne dépasse la crête des murailles trouées de meurtrières. C'est moins une ferme qu'une forteresse. D'ailleurs, cette haute vallée, depuis la conquête jusqu'à nos jours, n'a guère été qu'une sorte de champ clos où s'escrimèrent vaillamment les factions diverses. Il n'est point de monticule, pas de ravin qui n'ait été témoin d'une embuscade ou d'un combat. Mon domestique, garçon érudit, plus au courant que ne le sont d'ordinaire les gens de sa classe, de l'histoire de son pays, citait au passage des noms, des dates. Ici l'usurpateur Veintemilla remportait la victoire qui devait lui assurer la dictature; là-bas avaient triomphé Garcia Moreno, et tant d'autres tour à tour élevés sur le pavois, puis abandonnés pour une nouvelle idole, ou massacrés; une interminable série de révoltes, de meurtres, de belles passes d'armes, de chevauchées hardies qui ramènent l'esprit bien loin en arrière, aux jours les plus agités de la période féodale. La physionomie même du pays, son isolement,

ses horizons bouleversés, l'air âpre qu'on y respire, semblent appeler une race aventureuse et guerrière.

Le sixième jour après avoir quitté Guayaquil, au sortir d'un défilé, apparut le roi des Andes, le Chimborazo. A une distance de quatre lieues à peine, le pic de glace se dressait éblouissant et solitaire. Jamais je n'ai mieux senti que ce jour-là l'ambitieuse vanité des descriptions. Qu'il s'agisse des géants des Andes, de l'Himalaya ou des Alpes, les mots manquent pour exprimer ces monstrueuses réalités. Chacune d'elles exigerait un vocabulaire spécial, à moins de procéder par comparaison et par analogie, et d'épuiser en combinaisons laborieuses toutes les nuances de la palette. A quoi bon? Quel pauvre résultat pour un si grand effort! L'impression éprouvée devant certains spectacles ne saurait s'analyser. L'impuissance où l'on est de les dépeindre témoigne assez de leur grandeur.

Si l'on conteste au Chimborazo son appellation royale sous prétexte qu'il le cède en hauteur à d'autres cimes de la chaîne andine, notamment à l'Aconcagua et au pic de Sorata, je répondrai que son apparence justifie le surnom imposé par l'admiration populaire. Celle-ci fut bien inspirée, et son verdict aura l'approbation du sage. La masse n'est pas la mesure de la beauté, et la Vénus de Milo ne me fait pas regretter le colosse de Rhodes.

Le point où je fis halte près du hameau de Sicalpa est situé à trois mille deux cents mètres, sur le plateau de Tapi, d'où s'élance le pic terminal. L'altitude de ce dernier étant, d'après les plus récents calculs, de six mille cinq cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, j'avais devant les yeux l'un des côtés d'une pyramide ne mesurant pas moins de trois mille trois cent trente mètres de la base au sommet. La science en fait un volcan éteint. L'hypothèse, quoi qu'on en ait dit, n'a jamais été nettement confirmée. Humboldt, le premier, tenta l'ascension, mais ne put s'élever beaucoup au delà de cinq mille mètres. Boussingault dépassa, mais de bien peu, le point atteint par Humboldt. Enfin, le 4 janvier 1880,

l'alpiniste anglais Edward Whymper, après neuf jours d'efforts et de souffrances inouïs,[1] parvint à quelques pas de la cime, mais dans un tel état d'épuisement qu'il dut se borner à des observations très sommaires. La difficulté résulte non pas, comme on pourrait le supposer, de la raré-



LE CHIMBORAZO VU DU PLATEAU DE TAPI.

faction de l'air, — car l'homme a pu atteindre des altitudes supérieures, — mais de la violence des courants atmosphériques et de l'intensité des phénomènes électriques dont la montagne est le théâtre chaque jour, presque à heure fixe.

J'eus l'occasion d'être témoin, et faillis être victime d'un de ces effrayants orages, peu de temps après avoir quitté Sicalpa.

Quand, vers neuf heures du matin, j'avais pour la première fois observé le pic, sa silhouette se détachait sur un ciel d'une pureté absolue. A dix

heures, un ruban de nuages s'enroulait à sa base. Une demi-heure plus tard, une seconde écharpe s'était nouée au-dessus de la précédente. Toutes deux s'épaissirent au point de se confondre, et bientôt le sommet lui-même cessa d'être visible. A partir de midi, la calotte de vapeurs passait tour à tour du blanc neigeux au gris de fer, puis au violet, puis au noir de suie. On eût dit un drap mortuaire étendant ses plis à l'infini, sans qu'il fût possible de comprendre quelle force latente l'élargissait ainsi jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon.

Pas un souffle n'agitait l'air.

Soudain, — il était environ deux heures, — un coup de tonnerre éclata, si brutal, que nos montures s'arrêtèrent court, frissonnantes, les oreilles dressées. Au même instant crevait un ouragan de grêlons de la grosseur d'un œuf, tandis qu'un vent furieux se levait, menaçant de jeter bas bêtes et gens. Alors suivit une heure d'angoisse dont chaque minute nous semblait devoir être la dernière de notre vie. A un moment nous fûmes littéralement emprisonnés dans un cercle de flamme. Le sillon lumineux des éclairs se prolongeait pendant plusieurs secondes, et la foudre frappait à droite, à gauche, en avant, en arrière, fracassant les tiges des cactus, éraflant les roches. A trente pas de nous, sur le bord du sentier, un arbre mort fut fendu du haut en bas, et les éclats atteignirent ma mule, qui se renversa. Ce fut toute une affaire de repartir. Le sentier avait disparu sous une couche de grêle épaisse d'un demi-pied, et les animaux glissaient, trébuchaient d'épouvante, insensibles au fouet et à l'éperon.

La tourmente dura une couple d'heures. Puis, comme par magie, le vent tomba, la grêle se changea en fine pluie; le voile funèbre fut déchiré en mille pièces, laissant pendre jusqu'à terre ses lambeaux de crêpe effiloqué, et le soleil reparut, éclairant la vallée verte de Riobamba, tandis qu'un immense éventail d'iris, formé de quatre arcs concentriques, se déployait sur un rayon de quinze lieues, d'un massif à l'autre de la Cordillère, du Chimborazo à l'Altar.

Ces redoutables phénomènes se produisent dans les Andes de l'Équateur avec une régularité quotidienne très remarquable. D'ordinaire ils atteignent leur maximum d'intensité vers deux ou trois heures de l'après-midi. Pendant un séjour de près d'un mois sous la latitude de Quito, j'ai assisté chaque jour à une tempête de ce genre ; aucune toutefois n'égala en violence celle qui nous avait assaillis au départ de Sicalpa.

Riobamba, capitale de la province de Chimborazo, est située sur le grand côté d'un triangle dont les sommets seraient représentés par le Chimborazo, le Tunguragua et l'Altar. Ce dernier pic, de 5,404 mètres, est appelé aussi Capac-Urco, ce qui signifie en langue quechua le « Mont-Superbe ». Les conquérants, frappés de sa structure singulière, lui donnèrent son nom actuel. La forme semi-circulaire de son arête frangée de glaces rappelle en effet, pour peu que l'on ait l'imagination complaisante, le chœur d'une église et l'autel garni de cierges. C'est un cratère éteint, couvert de neiges éternelles.

De la petite ville j'ai peu de chose à dire, sinon qu'elle est ancienne et fameuse dans les annales de la conquête. Elle s'élevait jadis à trois lieues plus à l'ouest, et fut réédifiée sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, à la suite d'un tremblement de terre qui l'avait détruite en 1797. Sa position exacte est 1° 41′ 46″ de latitude sud, et 81° 3′ 36″ de longitude ouest. C'est sous ses murs que le conquistador Don Sébastien de Benalcazar remporta sur les troupes de l'Inca Ruminahui la victoire qui ouvrit aux Espagnols la route de Quito.

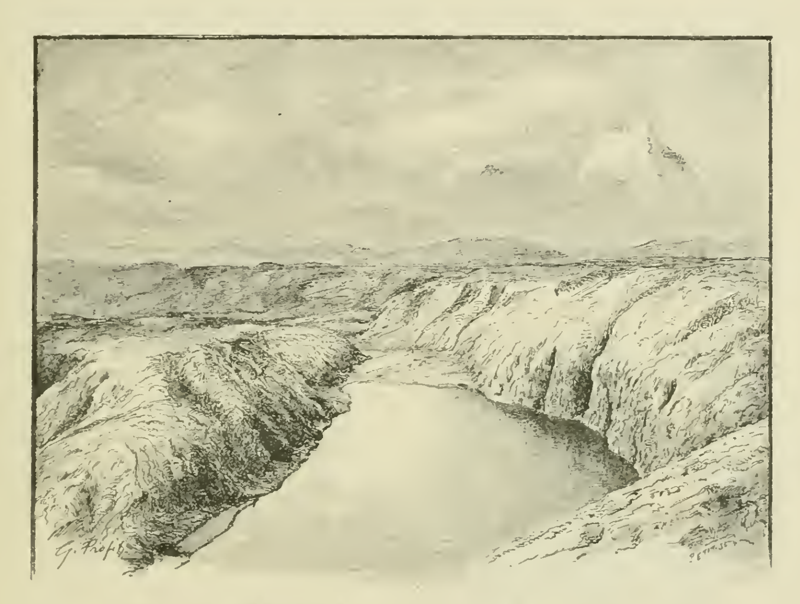
Ce tribut payé, et de grand cœur, à ses antiques titres de noblesse, il me suffira d'ajouter que Riobamba est à présent une paisible bourgade de trois à quatre mille âmes, aux maisons basses, entourée de beaux pâturages arrosés par le rio Chambo, l'une des sources du Pastaza. Le charme de cette vallée réside surtout dans le puissant contraste entre cet horizon large, cette végétation de terre tempérée, cet air vif, et les forêts tropicales, humides, insalubres, qu'il a fallu traverser sur les pentes occidentales de la Sierra. Les récentes éruptions ne l'ont pas éprouvée, et les nuages de

cendres chassés au loin par le vent ont passé au-dessus d'elle sans l'atteindre.

Je me décidai à faire un assez long détour pour observer de plus près le volcan dont le brusque réveil avait jeté l'alarme parmi les populations des Plateaux. Dans ce but je me dirigeai vers le village de Baños, assis au pied même du Tunguragua. Quand je dis assis, couché serait plus exact. Dès les premières heures de l'éruption, un flot de lave et de scories en a renversé les deux tiers : la population survivante s'est enfuie. C'est un Herculanum au petit pied. L'endroit empruntait son nom à des sources thermales qui jaillissaient dans le voisinage et attiraient les malades des trois provinces de Chimborazo, Tunguragua et Léon. Les fidèles s'y rendaient en pèlerinage à la chapelle de Nuestra Señora de Agua Santa. Hélas ! le hameau, la Vierge et les eaux saintes, tout cela a disparu sous la coulée dévastatrice. A la place, quelques pans de murs, des monceaux de pierre ponce, des champs de lave à peine refroidie, un paysage mort que traverse un torrent aux eaux troubles. Longtemps je le regardai pourtant, ce ruisseau triste. Il coulait vers l'est. A moins d'une lieue de là, il allait prendre le nom de rio Pastaza, se frayer un passage dans une fente de la chaîne centrale et descendre vers le lointain Amazone. C'était la rivière mystérieuse que je m'étais proposé d'explorer. Projet téméraire. L'horrible chaos au milieu duquel je me trouvais me laissait bien peu d'espoir de l'accomplir.

Installé sous l'auvent d'une maison déserte, j'assistai à l'embrasement de ce fanal de cinq mille mètres, de plus en plus ardent à mesure que le jour déclinait. L'éclat du foyer intérieur, reflété par l'écran de vapeurs suspendu au-dessus du cratère, incendiait l'horizon, le ciel, la plaine, les sommets les plus éloignés. Les pics neigeux, les arêtes, les coupoles glacées s'allumaient d'une rougeur d'aurore. Sur le cône, des stries de lave sanglante se dessinaient, capricieuses, changeantes, tour à tour écarlates ou foncées, apparues, disparues, fuyantes comme des couleuvres, et la pureté

de ses lignes s'accusait davantage sous cette broderie de feu. De sourdes rumeurs grondaient, des détonations graves, des sifflements, de grands soupirs, et, dans le calme de la nuit sans brise, la colonne de vapeur incandescente montait tout droit vers le ciel. A minuit, la clarté était telle qu'elle permettait de lire ou d'écrire sans fatigue.



LES PLATEAUX ENTRE RIOBAMBA ET AMBATO.

Au delà de Baños, la contrée reste désolée et presque déserte. Pendant une longue journée, on ne rencontre qu'un village, Pelileo. Sur tout ce parcours, les cendres avaient recouvert de vastes espaces : par places, la couche accumulée par le vent dépassait un mètre. Aussi la marche devint-elle extrêmement pénible. La nuit était tout à fait tombée quand nous arrivâmes au bord de l'escarpement dominant la vallée au fond de laquelle est enfoui Ambato, capitale de la province de Tunguragua. Je ne sais pourquoi ce coin de paysage éclairé par la lune me fit alors une impression profonde. Peut-être était-ce l'heure, l'aspect paisible du lieu, peut-être

aussi la joie de retrouver dans le site maints détails familiers qui me rappelaient l'Europe et la patrie, des fleurs dont le parfum m'était connu, des arbres que je saluais comme de vieux amis. J'entrevoyais des enclos de haies vives, un rideau de peupliers, des saules au bord de l'eau. C'était veille de fête, la veille des Rameaux. Des lumières allaient et venaient; mais la petite ville encore éveillée semblait muette : on n'entendait d'autre bruit que celui de la rivière et une cloche d'église qui tintait.....

III

Il est désagréable, au lendemain d'une étape très dure, de se voir réveillé avant le jour. La contrariété sera plus vive encore si, pour la première fois depuis une semaine, on est parvenu à conquérir un lit, des draps, une chambre close. Or, il y avait tout cela dans la bonne *posada* d'Ambato.



« — Señor, il est huit heures. »

Celui qui m'interpellait de la sorte était mon hôtelier, un grand garçon imberbe aux longs cheveux tombant sur les épaules, lequel, sans doute en l'honneur de la solennité du jour, se carrait dans un poncho immaculé et une paire de bottes neuves. Il tenait son feutre d'une main, et de l'autre une lanterne.

« — Huit heures?... murmurai-je, étonné. Il ne fait pas jour. »

L'hôte eut un petit rire, posa son fanal à terre et alla ouvrir la fenêtre.

Je ne m'étais point trompé. Au dehors, pas une lueur. Que signifiait cette plaisanterie?

L'autre avait repris, imperturbable :

« Il est huit heures. Quand le bagage de Votre Seigneurie sera préparé, la mule de charge pourra partir. L'arriero est commandé. Il sera là aussitôt après la messe... à moins pourtant que Votre Seigneurie ne préfère attendre le coche qui part dans deux jours. »

Non. Ma Seigneurie désirait surtout ne pas attendre le coche, bien que l'offre bizarre en apparence ne contînt aucune ironie, et que le véhicule existât réellement. Ambato se trouve en effet relié à la capitale, éloignée de cent trente kilomètres, par une chaussée, la seule de l'Équateur. Entreprise sous la dictature de Garcia Moreno, les guerres civiles n'ont point permis de l'achever, encore moins de l'entretenir, à tel point qu'en maint endroit, il est aujourd'hui malaisé d'en retrouver la trace. Quoi qu'il en soit, une lourde machine traînée par huit mules s'ébranle une fois par semaine et, parmi d'indicibles cahots, effectue le trajet en quarante-huit heures, quand elle ne s'oublie pas au fond d'un ravin. Mais mieux vaut voyager à cheval. C'est le mode de transport le plus sûr, le plus rapide et le plus récréatif. Il avait été convenu que je ne ferais que changer de monture, et qu'après avoir laissé prendre l'avance au mulet chargé de ma valise, je me mettrais en route dans la journée pour aller coucher à Latacunga, au pied du Cotopaxi. Je ne m'expliquais donc pas que la chose fût remise en question, que l'on vînt m'engager à me lever à la chandelle, et qu'il ne fît pas jour à huit heures du matin.

Je m'habillai à la hâte, de fort méchante humeur, et mis la tête à la fenêtre. Nuit noire. Peu à peu cependant, mes yeux s'habituèrent à l'obscurité, et je distinguai la rue étroite, une ligne de maisons basses, quelques cimes d'arbres, un clocher, mais tout cela confus, pareil à une image entrevue à travers un verre couleur de fumée. En même temps une sensation cuisante de sécheresse me prenait à la gorge, comme si l'on m'eût jeté

en plein visage une poignée de cendre. C'était de la cendre en effet. Du ciel bas et blafard elle tombait, et sur le pavage grossier que nivelait la couche pulvérulente, de rares passants, quelques cavaliers, le poncho poudré à frimas, allaient et venaient dans un silence de rêve.

C'est dans cette pénombre rappelant la nuit polaire que la petite ville d'Ambato célébra la fête des Palmes. Une procession s'en fut, aux premières maisons, recevoir Jésus représenté par un cholo vêtu d'une robe de cotonnade bleue, monté sur une bourrique, et l'escorta jusqu'à la plaza Mayor. La cendre amortissait le bruit des pas, s'envolait sous le lent piétinement des fidèles, et le cortège avançait invisible dans une nuée où les battements de tambour et les sons de la flûte indienne répondaient à la voix d'un prêtre psalmodiant le *Lauda, Sion, Salvatorem.*

Dans l'église, la nef et les petites chapelles latérales, avec leurs christs pudiques en robe longue et leurs vierges à falbalas, étaient parées de palmes vertes que de pieux *Serranos* avaient apportées des terres chaudes, au prix de bien des fatigues. L'édifice était trop étroit : l'assistance dut refluer sur la place et suivre la cérémonie de loin, par le portail resté grand ouvert. A ce moment, mon attention fut attirée par une affiche apposée sur l'un des vantaux. Je m'approchai, en jouant discrètement des coudes, et me mis en devoir de déchiffrer ce placard, quelque instruction sans doute adressée aux fidèles à l'occasion du carême. Mais le document avait une bien autre portée, et ma surprise fut des plus vives. Qu'on en juge.

Ce n'était rien moins que la relation d'une procédure criminelle commencée, puis abandonnée, faute de preuves, par l'autorité judiciaire, et reprise par l'autorité ecclésiastique. L'affiche débutait par le récit détaillé d'un vol commis avec effraction plusieurs mois auparavant au préjudice d'un riche hacendado. Des malfaiteurs avaient pénétré chez lui pendant la nuit, forcé ses coffres, enlevé des bijoux, des hardes, de l'argenterie. En dépit de recherches poursuivies avec zèle sur tous les points du territoire, malgré l'arrestation d'individus suspects, tant dans les villages de la Sierra que

sur le littoral, la police avait dû renoncer à mettre la main sur les bandits. C'est alors que, sur la requête exprimée par la victime du vol, l'autorité spirituelle évoquait l'affaire. « Après avoir, disait-elle, longtemps attendu « de l'activité des représentants de la loi humaine la découverte de la « vérité; devant l'impossibilité dûment constatée et établie par les rapports « desdits représentants de reconnaître, convaincre et punir les coupables;

« Considérant :

« Qu'il nous appartient de seconder les efforts de la justice et d'user, à « cet effet, des pouvoirs que nous a conférés l'Église;

« Qu'il ne peut être admis que le pécheur, s'il se dérobe aux châtiments « temporels, échappe à la justice divine;

« Pour ces motifs, etc... » Suivaient un procès-verbal circonstancié du vol, la liste, la description et l'estimation des objets dérobés, puis, imprimé en gros caractères, le curieux arrêt que voici :

« Devront les auteurs principaux ou complices restituer les susdits « objets encore en leur possession ou la valeur déjà énoncée de ceux dont « ils seraient parvenus à se défaire; laquelle restitution sera opérée soit « entre nos mains, soit entre les mains des curés, vicaires de notre capi- « tale ou du diocèse, soit dans celles de tous prieurs de communauté. « Cette restitution devra être accomplie dans les quarante jours qui suivront « la publication de cet édit. Et faute par les coupables d'obéir dans le « délai prescrit, les déclarons, eux et tous ceux qui les auraient aidés dans « leur acte criminel, sans distinction de sexe ou de condition, frappés « d'excommunication majeure. Et pour qu'ils n'en n'ignorent, sera le pré- « sent avertissement lu à la messe, puis apposé à l'extérieur sur la partie « la plus apparente de toute église, chapelle et couvent de notre diocèse.

« Fait à Quito, etc..., etc... »

La pièce était signée : « Ordoñez, archevêque. »

Je me retirai tout rêveur et, l'avouerai-je? peu confiant dans l'efficacité de cette procédure, mais fort curieux d'en savoir le résultat. L'affiche

datait de trois mois. Il devait donc être aisé de se renseigner. Aussi, à peine de retour au logis, pris-je à part mon hôte, occupé à seller nos chevaux, et lui demandai-je s'il connaissait l'affaire.

S'il la connaissait! De point en point.

« Alors, les voleurs ont restitué?...

— *Si, señor,* les objets ou de l'argent. La personne volée habite le canton d'Ibarra. Votre Seigneurie en entendra parler dans la capitale. »

Effectivement, le fait me fut confirmé plus tard à Quito.

« Mais les coupables, ajoutai-je, on les connait?

— Dieu les connait, señor.

— C'est juste. »

Étrange pays où s'est perpétué le mysticisme ardent des premiers âges; où, parmi les déchirements, les haines implacables des guerres civiles, l'Église seule n'a pas un ennemi, s'affermit sur des ruines, respectée même du criminel; où tous les partis la ménagent et toutes les races, le blanc par tradition, l'indigène séduit par la solennité du culte, peut-être aussi par une association inconsciente des théogonies anciennes et de la foi nouvelle, courbé devant le prêtre qui porte l'ostensoir rayonnant, comme ses pères devant l'Inca, fils du Soleil... Autant de réflexions qui me venaient à l'esprit, tandis que je galopais dans la plaine. Le vent avait tourné, emportant vers l'est le nuage de cendre. Le soleil s'était montré pendant une heure, et maintenant la nuit se faisait très vite; mais le ciel restait clair. Ambato, son étroite vallée, sa rivière bordée de saules et de peupliers, étaient déjà loin. Après une course de dix lieues sur un plateau morne, nous sortions de la province de Tunguragua pour entrer dans celle de Léon. Le hameau de San Miguel était franchi, et avec lui la limite de cette zone ravagée par les cendres où nous piétinions depuis quatre jours. Une heure au plus nous séparait de Latacunga. Et je pensais encore à cet avis aux voleurs collé au portail de l'église, à ces bons larrons moins effrayés des gendarmes que du diable.

DE GUAYAQUIL
A
QUITO

Kilomètres

0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100

Itinéraire

83 82 81 80

0 1 2 3

Catocachi
Imbaburu
Cayambe
Pichincha
Quito
Vallée de Puembo
Guamani
Ilaló
Atacazo
Vallée de Chillo
Antisana
Corazon
Rumiñaui
Cotopaxi
Nœuds de Chisinche
Iliniza
Latacunga
Carguayrazo
Ambato
Chimborazo
Baños
Arenal
Tunguragua
Guaranda
Rio Pastaza
Sabaneta
Riobamba
R. Caracol
R. S. Juan
El Altar
Rio Palenque
R. Muaui
Haguamote
Sangay
Yaguachi
Pont de Chimbo
Rio Daule
Alausi
GUAYAQUIL
Nœuds de Alausi
Estero Salado
Rio Guayas
Rio Paute
Ile de Puna
Ile des Morts

Gravé par Erhard Fres

IV

Latacunga est la seule ville que l'on rencontre sur un parcours de trente-trois lieues entre Ambato et Quito. L'aspect en est triste. La pierre volcanique, uniformément employée dans la construction des maisons, ne contribue pas peu à l'assombrir. A trois lieues, au N. N. E., se dresse le cône tronqué du Cotopaxi (5,994 mètres), couvert de neige, surmonté d'un panache de fumée. Comment l'idée vint-elle à des êtres raisonnables de s'établir sur le flanc même de la terrible montagne dont les éruptions, à ne compter que depuis la conquête, ont déjà onze fois désolé le pays? Insouciance du danger née de l'habitude, ou vénération superstitieuse d'une divinité souterraine... Qui le dira?... Le fait est que la plupart de ces cités si témérairement situées étaient des centres populeux bien avant la venue des envahisseurs. Quoi qu'il en soit, cette petite ville à plusieurs reprises dévastée et rebâtie, aujourd'hui silencieuse, a l'air d'attendre avec une résignation de fataliste le cataclysme suprême, et, dans la solitude qui l'environne, noire au milieu des champs de lave, semble porter le deuil de ses morts.

En quittant Latacunga, on met près de trois heures à traverser l'avalanche vomie par le volcan pendant les éruptions de 1879 et de 1880. Au delà recommence la pampa, le plateau raviné par le vent et les pluies, avec ses plaques de sable, son herbe jaunie. Puis le chemin s'escarpe et gravit une lande désolée pour franchir le nœud de Tiopullo ou de Chisinche qui relie les deux chaînes parallèles de la Cordillère, les pentes du Cotopaxi à celles de l'Iliniza, du Corazon et de l'Atacazho, volcans refroidis dont le moindre atteint 4,539 mètres, et le plus élevé 5,300. Le voyageur pénètre entre cette double rangée de pics comme dans une avenue bordée de sphinx gigantesques.

Enfin, vers le nord, surgissent les crêtes dentelées du Pichincha. Le paysage s'humanise. Des troupeaux apparaissent, puis des maisonnettes disséminées dans la longue vallée de Machachi. Je dépasse des files de mulets pesamment chargés. Plus loin, c'est un cavalier qui nous croise suivi de son péon, quelque propriétaire de Quito qui va visiter ses lointains domaines. La route s'anime. Tout annonce le voisinage de la capitale, et lorsque je mets pied à terre devant la posada de Tambillo pour faire souffler nos chevaux, j'ai la satisfaction d'apprendre que du haut de la prochaine montée j'apercevrai Quito, éloigné seulement de six lieues, et que nous pouvons y arriver le soir même.

Le soir? Est-ce bien sûr? Nos chevaux, qui, depuis le matin, ont fait plus de quatre-vingts kilomètres sur un sol inégal et dur, paraissent très las. Au moment de me remettre en selle, je vois le mien étendu au milieu du chemin, sur les pierres tranchantes, dans une attitude accablée. Il n'a même pas achevé sa provende. Quand l'admirable bête andine confesse ainsi sa lassitude, c'est qu'elle est vraiment à bout de forces, et il y aurait cruauté à exiger d'elle davantage. Eh bien, soit. Débridons. Nous ferons notre entrée dans la métropole de l'Équateur demain, au soleil levant. Somme toute, il y a dix jours au plus que j'ai quitté Guayaquil. Si l'on tient compte du détour qu'il a fallu faire, et de l'effroyable état des sentiers de la Sierra, il paraît que cela représente une vitesse fort honnête, et que je n'ai point lieu de me plaindre.

Bien modeste, la posada de Tambillo, et vermoulue, et lézardée, mais si drôle que je me résignai sans regret à mon sort. Deux pavillons, reliés par une terrasse couverte à l'italienne. L'un servait de logement à l'hôtelier et à sa famille, de cuisine et de basse-cour; l'autre contenait une chambre ornée seulement de deux crochets pour suspendre le hamac. C'était peu, mais cela avait un petit air vieillot tout à fait plaisant. La vigne s'enroulait aux piliers moisis de la terrasse. Une forêt vierge envahissait le toit, et sur la façade une fresque à demi rongée par la mousse étalait des

groupes de chevaliers et de nobles dames, un cortège de saints et d'anges auréolés défilant dans un paysage qui rappelait les audacieuses compositions de la cinquième année. A la vérité, en l'examinant mieux, elle me parut moins singulière, l'œuvre de ce primitif, et admirablement à sa place. Un peu plus, j'aurais trouvé tout naturel qu'elle s'animât, que ses chevaliers à la moustache en croc, armés, parés, empanachés, en route pour la guerre ou les galantes aventures, prissent d'assaut l'antique hôtellerie, le verbe haut, le geste impérieux, parlant de rompre les os à l'hôtelier de malheur, comme leurs pareils ont coutume de faire dans les romans du bon vieux temps.

Les chevaliers sont là! Ils viennent d'arriver dès que la nuit a été tout à fait close, en revenants qui savent leur monde. On a entendu un furieux galop sur la route, un froissement de fer. C'étaient bien eux, trois cavaliers plantés sur de hautes selles à piquet. Ils sautèrent en bas de leurs montures fumantes, et leurs longs éperons sonnèrent sur les degrés. Tous trois jeunes, beaux, la moustache conquérante, étaient coiffés de larges feutres, bottés jusqu'au ventre, et s'avançaient, la houssine à la main. Sous le poncho rejeté sur l'épaule, luisait la crosse ciselée du pistolet. Le plus âgé heurta la porte du pommeau de son fouet, en interpellant d'une voix tonnante cet « hôtelier du diable » :

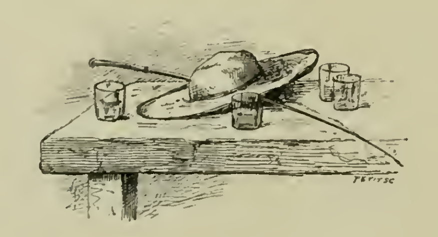
« Holà! De la luzerne pour nos chevaux. Pour nous du café, un pot d'aguardiente, de la meilleure, — et qu'on se dépêche! »

On se dépêcha. En moins de rien le cholo avait apporté une table, des escabelles et une lampe de terre où brûlait un lumignon fumeux.

Les nouveaux venus m'aperçurent. Aussitôt ils s'approchaient, la main à la coiffure, avec le geste arrondi du grand siècle, et l'on échangea des politesses, des compliments sonores, une orgie de superlatifs, un de ces entretiens impossibles à reproduire, qui exigeraient pour être compris le milieu, le décor, le costume des interlocuteurs, l'idiome éclatant des Castilles. Ce furent des « Seigneur cavalier », des « Votre Grâce ». On se félicita du

hasard de la rencontre; on émit le vœu que l'illustre étranger consentît à fraterniser le gobelet en main. L'étranger dut faire raison et avaler, avec un sourire, la déplorable aguardiente. Puis vinrent les questions réciproques sur le but du voyage, les félicitations et les souhaits. Au bout d'une demi-heure, réconfortés et dispos, ils se levèrent pour partir. Nous nous quittâmes fort bons amis. Le dernier à qui je serrai la main voulut bien me dire qu'il priait son patron saint Jacques et Notre-Dame de me garder de toute malencontre. A quoi je me hâtai de répondre que, de mon côté, je demandais à Monseigneur saint Julien, patron des voyageurs, de le tenir en sa garde. Il y eut de nouveau un grand cliquetis d'éperons, une gerbe d'étincelles sur le pavé, et le trio se perdit dans la nuit.

Qui étaient-ils? D'où venaient-ils? Sur ce point, même aujourd'hui, je n'oserais être très affirmatif. A les entendre, ces voyageurs nocturnes étaient tout bonnement trois frères qui retournaient à leur hacienda, dans la province de Léon. Sans doute, l'explication était des plus simples; le ton, celui d'honnêtes gens; l'apparence, celle de chrétiens de chair et d'os. Qui sait pourtant!... Le lendemain j'y songeais encore dans la claire matinée. Au moment d'entrer dans Quito, en passant sous la voûte surbaissée de la vieille porte San Domingo, je me demandais si tout cela était bien réel, et si les cavaliers attablés la veille au soir à la posada de Tambillo ne seraient point par hasard... les Trois Mousquetaires.





Phototypie Berthaud — 9, Rue Cadet Paris

QUITO — VUE GÉNÉRALE

CHAPITRE III

I. Une ville du seizième siècle. — Les monastères. — La vie civile et religieuse. — Les *serenos*. — II. Les Jésuites et les missions du Napo. — III. Quito pendant la semaine sainte. — IV. Les environs. — Le Pichincha. — Les pyramides équinoxiales. — Guapulo. — V. Tentatives infructueuses pour organiser une expédition par la vallée du Pastaza. — Retour à la côte. — L'*Arenal* et le *Torneado*. — VI. Embarquement pour le Pérou.

I

Trois sentiments très divers s'emparent du voyageur dès son arrivée : la satisfaction, la surprise, l'inquiétude. Heureux de toucher au terme d'un long voyage, il s'étonne bientôt de tomber moins dans une ville que dans un monastère, de n'entendre dans les ruelles montueuses d'autres bruits que le claquement des fers de mules sur le pavé et la mélopée des cloches. Enfin il se demande, non sans quelque anxiété : « Où logerai-je? »

Il n'y a point d'hôtel à Quito. On est reçu chez ses amis. Pour le nouveau venu, peu fait encore aux coutumes hospitalières du pays, qui craint d'être indiscret ou préfère conserver son indépendance, il y a le signor Piatti. Le signor Piatti est un Italien exerçant le noble métier de propriétaire, et dont les immeubles sont, en raison de leur bonne tenue, assez recherchés de la colonie étrangère. Après en avoir visité plusieurs et m'être promené à sa suite dans les différents quartiers de la ville, nous nous arrêtâmes devant une maison peinte en bleu tendre, disposée à la

mauresque, avec un *patio* intérieur tout fleuri, entouré d'une galerie où grimpait la vigne folle. Bientôt, je me trouvai, moyennant la modique somme d'une piastre par jour, l'heureux locataire d'une chambre spacieuse comme une église et fort décemment meublée.

Quito, dit la tradition, aurait été fondée vers le huitième siècle par un prince appelé Quitu, qui lui donna son nom. Elle fut la capitale du royaume des Shiris, lesquels durent céder la place aux Incas, chassés eux-mêmes par l'Espagnol. Et depuis, malgré son apparence d'eau qui dort, quelle existence agitée! Incendies, tremblements de terre, sièges, batailles, complots et insurrections. On s'y bat de 1812 à 1822. De nos jours encore, en 1877 et en 1883, elle est le théâtre de luttes sanglantes. Ses fils ont la tête chaude, bien qu'ils soient, à n'en point douter, intimement pénétrés de la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse.

Il suffit, pour se convaincre de l'étroite relation qui existe ici entre la vie civile et la vie religieuse, d'un simple coup d'œil jeté sur la ville du haut du *Panecillo*. Faisons-en donc l'ascension : c'est l'affaire d'une demi-heure.

Cette colline située au sud, à moins d'un quart de lieue, doit son nom à sa forme qui rappelle en effet celle d'un pain de sucre. La pointe en fut rasée par les anciens maîtres du sol pour y élever le palais du souverain et le temple du Soleil. Du palais et du temple, il ne reste qu'un puits à moitié comblé et quelques assises. Si la place est de peu de valeur pour l'archéologue, elle est inappréciable pour qui désire étudier dans son ensemble la topographie curieuse, l'originale physionomie de la capitale andine. On sait que celle-ci se trouve à très peu de chose près sous la ligne équinoxiale, sa position exacte étant par 0° 14' de latitude sud, et que son altitude atteint, sur certains points, trois mille mètres, — celle de la plaza Mayor est exactement de deux mille huit cent cinquante ; — enfin, qu'elle est bâtie sur les pentes du volcan Pichincha. Ces pentes fort raides sont sillonnées de

profondes *quebradas*, ravins parallèles creusés par les eaux provenant de la fonte des neiges ou par les coulées de lave. Sur ce sol inégal, on a jeté une ville au plan correct dont les rues se coupent presque toutes à angle droit comme dans la plupart des cités des deux Amériques. L'effet produit est bizarre. Qu'on se figure, — l'image est vulgaire, mais rend fidèlement ma pensée, — un morceau d'étoffe quadrillée négligemment déroulée, bouffante, creusée de longs plis où s'embrouilleraient les lignes régulières du dessin. Les rues, sans dévier de la ligne droite, se soulèvent et s'abîment ; elles plongent au fond d'un vallon, escaladent une crête, et cette configuration tourmentée qui corrige l'uniformité du plan, met dans les cases de cet échiquier monotone un peu de désordre pittoresque. L'horizon, fermé du côté de l'ouest par la muraille sombre et dentelée du Pichincha, s'étend très loin au nord, à l'est, au sud, par une succession de coteaux étagés jusqu'aux glaciers du Cayambe, du Sara Urco et de l'Antisana.

Mais ce qui frappe, plus encore que la grandeur du site, la transparence de l'air, la lumière épandue, c'est la multitude d'églises, de chapelles, d'oratoires, dômes, coupoles, clochers et clochetons, campaniles de toute taille et de tout style ; ce sont les vastes enclos des couvents, les innombrables cloîtres où le regard plonge et entrevoit, dans un trou de verdure, la ligne fuyante des arcades ; ce sont les notes piquées des cloches, des carillons lancés à la volée, une rumeur, un vague murmure emplissant l'espace comme le susurrement confus qui, dans les temples, monte d'une foule agenouillée. On a devant soi, non pas une vieille colonie, mais un pur fragment de l'Espagne du seizième siècle. Il n'y eut point ici colonie, dans le sens actuel du terme, agglomération d'éléments épars, mais transport d'une société tout entière, avec ses mœurs, ses coutumes, ses traditions féodales et religieuses. Telle elle est venue, telle elle est restée dans l'isolement farouche des montagnes, d'une fidélité inconsciente au passé, en dépit d'elle-même et des convulsions politiques. L'esprit moderne n'en a

remué que la surface, de même que l'ouragan n'agite pas les profondeurs des mers. Le véritable caractère de la métropole équatorienne se révèle au premier regard jeté sur elle du haut des collines. Quito, c'est un sanctuaire au sommet des Andes; c'est l'église la plus près du ciel.

Énumérer tous ces monastères serait une entreprise de longue haleine. On en compte une cinquantaine, chiffre respectable pour une population qui n'excède pas quarante mille âmes. Ils ne gagnent point à être vus de près. Ce sont autant de labyrinthes, un dédale de bâtiments disparates dépourvus de style, presque tous dans un état de délabrement lamentable. Un seul, celui des Augustins, possède une belle relique de sa splendeur passée, son cloître décoré d'anciennes boiseries d'un travail admirable. Ces boiseries encadrent des peintures qui, bien que fort dégradées, offrent quelque intérêt : elles sont l'œuvre d'un artiste du pays, Miguel de Santiago, mort il y a deux siècles, sans avoir jamais visité l'Europe, et dont le nom n'est guère connu en dehors de sa ville natale. Il méritait mieux, et telle de ses toiles ferait bonne figure dans un musée. L'une entre autres, la naissance de saint Augustin, rappelle les plus exquises inspirations de l'école de Séville. Où donc cet homme apprit-il les éléments de son art ? Il n'avait connu les maîtres que par de rares tableaux apportés d'Espagne et quelques estampes. On se demande ce qu'une nature aussi bien douée n'eût pas produit, si la destinée lui eût permis de se mêler au mouvement artistique du vieux monde. La chapelle renferme un Jugement dernier du même peintre. Malheureusement l'obscurité de la nef ne permet pas de juger le tableau, que l'on dit remarquable. Mais dans quel état tout cela est-il, grand Dieu ! Déchiré, crevé, flétri par l'air et l'humidité. La bise qui s'engouffre dans les corridors sombres achève le désastre. Désirant garder de cette œuvre moribonde, qui demain n'existera plus, quelque souvenir, fût-ce une méchante photographie, il me fallut, juché sur une échelle, plusieurs heures de travail patient, pour rajuster tant bien que mal les lambeaux pendants de la toile. Les moines



LA NAISSANCE DE SAINT AUGUSTIN

Par Miguel de Santiago. Cloître des Augustins, Quito, 1668.

me regardaient faire, souriants et surpris, ne comprenant guère que l'on s'arrêtât à ces bagatelles.

L'incroyable abandon où s'anéantit ce qui fit jadis l'orgueil des monastères est sans excuse. On ne saurait alléguer le manque de ressources. La plupart des couvents jouissent de beaux revenus. Ils ont conservé les territoires qui leur furent attribués après la conquête, des haciendas, de grands troupeaux : les offrandes des fidèles, en argent et en nature, abondent comme par le passé. Sans doute le relâchement de la règle, le milieu où se recrutent aujourd'hui les communautés, l'abaissement du niveau intellectuel et moral, ont favorisé la décrépitude dont souffrent les anciens établissements religieux des possessions hispano-américaines. Encore, sur les plateaux de l'Équateur, la déchéance a-t-elle été plus lente qu'au Pérou. Combattue par les conditions climatériques, les mœurs plus rudes de la montagne, elle n'en est pas moins profonde et, selon toute apparence, irrémédiable.

Le plus vaste des couvents est celui de San Francisco. La façade imposante et massive, précédée d'une terrasse monumentale où l'on accède par une double rampe, occupe tout un côté d'une grande place. L'édifice, par les dimensions et la sévérité des lignes, tient de la caserne et de l'hôtel. Ces dehors ne sont pas tout à fait trompeurs. A dire vrai, la maison est hospitalière et reçoit toute l'année, notamment à l'époque du carême, une nombreuse clientèle. Une portion considérable des bâtiments est aménagée en petites cellules numérotées comme des chambres d'auberge, mais plus sommairement meublées, dans lesquelles, deux fois l'an, les gens du monde viennent faire une saison de méditation et de prière. Ces retraites dans les monastères sont d'un usage constant, surtout à l'approche des grandes fêtes.

Lors de ma première visite chez un notable Quiténien pour qui l'on m'avait remis à Guayaquil une lettre d'introduction, la petite servante auprès de laquelle je m'informai si son maître était au logis, me répondit :

« Non, señor. Le maître est en retraite.

— En retraite !

— Oui, señor, à San Francisco.

— Ah ! Et depuis quand ? »

La chola réfléchit un instant, compta sur ses doigts et répliqua :

« Depuis dimanche de la semaine passée.

— Et il reviendra ?...

— *Quien sabe?...* »

On ne savait pas. Parfois, en effet, ces absences durent assez longtemps. Néanmoins il est rare qu'elles se prolongent au delà d'une semaine. Les couvents de femmes offrent à la plus belle moitié de la population des avantages identiques. Ces dames n'ont que l'embarras du choix entre Santa Clara et Santa Catalina, la Providence, le Bon-Pasteur, le Carmel de la ville haute, le Carmel de la ville basse, la Concepcion et tant d'autres. Toutefois il n'est pas de rigueur que deux époux se retirent du monde à la même époque. Madame peut avoir son saint de prédilection, monsieur sa neuvaine préférée. En pareil cas, nul ne trouverait mauvais que celui des deux dont la saison est ajournée continuât à tenir maison ouverte et à recevoir ses amis. Il est cependant de bon ton qu'une dame dont le mari est en cellule, occupé à des pénitences, cesse pendant ces quelques jours de se montrer en public, de recevoir, et se résigne à une existence décente de veuve.

Sur cette place se tient le marché, d'une animation bariolée. C'est, de six heures à midi, un encombrement de mules et de bêtes à cornes, une ville improvisée, un monde de vendeurs et de vendeuses accroupis sous de grands parasols de paille, immobiles, graves, au milieu des produits apportés de leur village lointain : légumes et fruits, poteries, nattes, harnais de mules, cotonnades grossières de Chillo. Il y a là de pauvres diables qui ont cheminé toute une nuit pour venir vendre deux douzaines d'œufs, une paire de sandales ou d'étriers de bois. J'en ai vu qui voyageaient depuis quatre

jours avec leur âne chargé d'un rouleau de nattes de jonc pouvant valoir trois piastres. Beaucoup sont venus et s'en retourneront les mains vides, en amateurs. L'Indien de la Sierra a la passion du marché, semblable en cela à l'Arabe qui ne reculera pas devant une marche de plusieurs lieues dans la poussière pour se rendre à l'une de ces assemblées, sans projet arrêté, sans besoin, par curiosité pure, et regagnera son douar après avoir fait emplette d'un paquet de cigarettes. Un jour, il m'arriva de croiser, dans la pampa, un paysan monté sur sa mule et portant en sautoir une paire de poulets liés par les pattes. On causa.

« Où vas-tu, cholo?

— A Catacachi, señor, vendre mes *gallinas.* »

L'endroit dont il parlait était à trois heures de là, au trot d'un bon cheval.

« Eh bien, lui dis-je, ce n'est pas la peine. Je te les achète.

— *No se puede, señor.*

— Comment! Ça ne se peut pas?... Pourquoi non?

— Señor, je porte ces *gallinas* au marché.

— Mais si je te les paye plus cher qu'au marché...

— Señor...

— Tu me les vends et tu rentres chez toi.

— *No se puede.* »

Décidément, ça ne se pouvait pas. Il passa outre. Mon gaillard voulait se donner le change à lui-même et se garder un bon prétexte pour courir la pretantaine.

C'est aussi devant San Francisco que s'assemble, dans la matinée, autour de la fontaine qui orne le centre de la place, la corporation des *aguadores.* Le porteur d'eau de Quito, à la différence de son paresseux confrère de Guayaquil, opère lui-même sans le secours d'une bourrique. Son attirail consiste en une jarre de grès très haute, au col très évasé, de taille à contenir une quarantaine de litres. Il la porte sur le dos, dans un filet de cuir

garni de fortes bretelles. On dirait une énorme verrue plantée sur l'échine



et la nuque du pauvre homme. Jamais il ne se détache de sa cruche, soit pour la remplir, soit pour la vider chez le client. Le dos tourné au bec de la fontaine, il suit de l'oreille le mouvement ascendant du liquide, et décampe au moment précis où il va déborder. Arrivé chez vous, il s'approche de la *tinaja,* grande amphore qui sert de réservoir, fait une profonde révérence... et fond en eau. Je n'ai jamais pu recevoir sans rire la visite de mon aguador, cet homme respectueux dont le salut s'achevait derrière une cataracte.

Ce qui surprend, de prime abord, c'est le calme, je dirai presque le silence de ces assemblées populaires. N'y cherchez pas le glapissement aigre des bazars d'Orient ou des marchés de la Polynésie. L'habitant des Cordillères, à moins d'être sous l'influence de l'alcool, n'a pas la joie bruyante. Est-il même jamais joyeux? On ne saurait dire. Ses grands yeux noirs ont la sérénité des horizons mélancoliques. Peu ou point de cris, encore moins de gros mots; une recherche de vocabulaire qui rendrait rêveuse une dame des Halles.



Une servante brune comme l'Érèbe accoste une marchande de nuance aussi foncée. On échange une révérence, et le dialogue suivant s'engage :

« Señora, voulez-vous me *faire la grâce* de me vendre ce potiron?

— Il est à votre disposition, señora. »

L'élément religieux est représenté là comme dans toute manifestation de la vie publique. Tantôt c'est un frère convers et l'argentier d'un couvent, surveillant la vente du bétail amené de l'hacienda, ou procédant à l'achat des provisions; tantôt un *padre* en cape noire qui sort d'une chapelle voisine et fend la foule où chacun se signe dévotement sur son passage. Voici qu'on l'arrête pour lui demander une bénédiction, un avis. Souvent ce sera le prêtre dont la vigilance aura pris ombrage de quelque détail, qui adressera une admonestation paternelle, une réprimande, une question parfois inattendue.

Un matin, j'étais occupé à photographier l'une des entrées de Quito, la *Puerta de la Reyna,* lourde arcade flanquée d'une croix de pierre, d'un assez bel effet. Trois ou quatre Indiens et un soldat aux pieds nus suivaient, sans les comprendre, mais avec une curiosité bienveillante, les détails de l'opération. Survint, d'une ruelle latérale, un petit prêtre dont les traits et la couleur révélaient la filiation indienne. Il s'arrêta une seconde, enveloppa d'un regard interrogateur l'assistance, l'appareil braqué qu'il voyait sans doute pour la première fois, puis s'avança et me demanda à brûle-pourpoint :

« Travaillez-vous pour Dieu? »

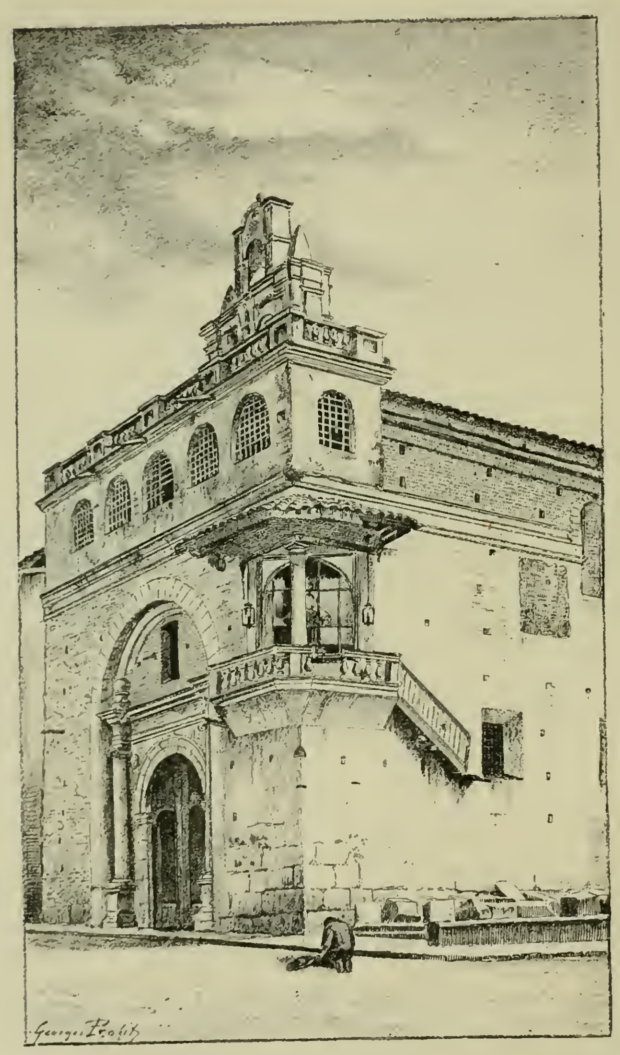
La question me surprit un peu. Par bonheur, le ciel me vint en aide et me souffla la réplique. Je découvris l'objectif de la chambre noire et répondis, en montrant le soleil qui se dégageait d'un nuage :

« Dieu travaille pour moi. »

Apparemment la réponse fut telle qu'il la souhaitait, car sa figure s'éclaira d'un sourire, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Partout et à toute heure, d'une façon ou d'une autre, se trahira l'union intime de la religion et des mœurs. C'est le mouvement d'une rue passante brusquement suspendu lorsque sonne l'Angélus, ou bien à l'heure de la

grand'messe quand retentissent les coups de cloche espacés qui annoncent le moment de l'Élévation. Aussitôt le piéton de fléchir le genou, le cavalier, chapeau bas, d'arrêter court sa monture. L'étranger, d'abord interdit, hésitant, suivra l'exemple général s'il ne veut que son manque de convenance lui attire quelque algarade. C'est, à la porte d'une église ou d'un hospice, une vierge dans ses plus riches atours, portant un plateau pour recueillir les offrandes et une pancarte suspendue au cou avec cette inscription : *De me una limosna!* « Donnez-moi une aumône! »



ORATOIRE A L'ANGLE DE LA PLAZA MAYOR, QUITO.

La nuit est venue. Dans les carrefours, aux angles des rues, devant la niche grillée qui recèle une sainte image, une lampe brûle, tremblotante étoile bénie du passant attardé. Quito ne connait point encore les bienfaits de l'éclairage au gaz, et la lueur de ces oratoires supplée souvent fort à

propos à l'absence du réverbère municipal. Enfin, je suis de retour au logis. Il est tard. Tout se tait, et je serais tenté de me croire transporté dans un bourg tranquille, au fond de nos provinces. L'illusion sera d'autant plus permise que peut-être, pendant une heure passée en compagnie d'Européens, soit chez l'aimable chargé d'affaires de France, soit chez l'un de ses collègues, ou bien chez un de nos rares mais hospitaliers compatriotes, il m'aura été donné d'oublier cette ville claustrale où les aspirations des races diverses, les haines séculaires, les rivalités politiques, se fondent dans un commun mysticisme. Mais bientôt la ronde du veilleur de nuit va me rappeler à la réalité. Il passe sous ma fenêtre, un falot à la main, en faisant retentir sur le pavé sa crosse à pointe de fer. Il m'annonce que la nuit est belle et que onze heures viennent de sonner. Et cela est modulé sur un rythme de psaume. Le cri même est une prière :

Ave, Maria purissima!...
La noche e serena...
Las once han dado.

Il s'éloigne, et j'entends encore à plusieurs reprises sa voix devenue grêle, mais très distincte dans le silence de la ville endormie. « La nuit est sereine », formule invariable comme le temps. Si, chaque après-midi, Quito est lavé à grande eau par l'orage, en revanche les soirées sont d'une sérénité constante. De là le nom de *serenos* sous lequel on y désigne les veilleurs de nuit.

II

Dans cette confusion de sanctuaires et de cloitres, de communautés et de confréries, reliques vénérables et poudreuses du passé, un couvent, celui des Jésuites, se distingue par sa physionomie à part et très vivante.

Fait digne de remarque, dans la décadence où sont tombés à la fois le

clergé séculier et la plupart des Ordres religieux de l'Amérique espagnole, celui-ci a pu échapper à la contagion, demeurer fidèle à sa règle, à son double rôle d'éducateur et de missionnaire. Peut-être faut-il chercher les causes de cette vitalité surprenante dans les vicissitudes mêmes auxquelles fut en butte, dans le nouveau comme dans l'ancien monde, la célèbre Compagnie. Attaquée de toutes parts par des adversaires puissants, par l'opinion déchaînée, elle eut, pour leur tenir tête, à dépenser des trésors d'énergie, de science, de diplomatie. Elle dut à la force opposer la souplesse, une connaissance profonde du cœur humain, la subtilité d'un esprit toujours en éveil, et, dès lors, n'admettre dans ses rangs que des hommes possédant à un haut degré ces qualités précieuses, gens dont le caractère, l'intelligence et le savoir lui fussent un secours dans les jours d'épreuve. Les nécessités d'une situation critique lui firent écarter résolument les non-valeurs et contribuèrent à lui donner le pas sur les associations rivales, plus favorisées du sort, mais à qui des siècles d'inaltérable prospérité n'imposaient pas les mêmes exigences dans le recrutement de leurs adeptes. Quelle que soit la cause, le résultat saute aux yeux. On ne saurait méconnaître, encore moins ne pas signaler dans un croquis rapide, mais sincère, la place qu'elle a reconquise à l'heure actuelle dans la république Équatorienne.

Expulsés du Chili, très menacés au Pérou, les Pères Jésuites ont trouvé là un champ d'opérations que leur génie entreprenant agrandit de jour en jour. Leurs quatre collèges de Guayaquil, Quito, Riobamba et Cuenca offrent à la jeunesse un enseignement que ne sauraient lui assurer au même degré d'autres écoles. Les troubles permanents n'ont point permis aux divers partis qui se sont succédé au pouvoir de s'occuper, sinon de façon intermittente, des questions relatives à l'instruction publique. Le moyen, avec les ressources limitées d'un budget bousculé à chaque instant par les insurrections, de pourvoir au développement normal des hautes études? Assurément, ce n'est point faute d'en apprécier l'importance. Des efforts

considérables ont été tentés dans ce sens. On a fondé une Université, des écoles spéciales. Quito possède un observatoire dont l'outillage est de premier ordre. Mais le tout n'est pas de fonder, il faut entretenir. Il ne s'agit pas seulement de réunir d'éminents professeurs, mais de les retenir en assurant leur traitement contre les hasards des révolutions. L'œuvre est à peine ébauchée, et il y a de bonnes raisons pour qu'elle reste longtemps encore dans cet état embryonnaire. L'initiative privée a donc été la très bienvenue, et l'influence d'un Ordre enseignant de cette valeur ne pouvait manquer d'être considérable, alors surtout qu'il ne grevait pas d'un *centavo* le budget de la république.

Mais le Jésuite à l'Équateur est avant tout un missionnaire. Il s'est voué à la conquête de l'immense région comprise entre la chaîne orientale des Andes, la Colombie, le Brésil et le Pérou, connue sous le nom de *Provincia del Oriente*. Il n'a fait que reprendre son œuvre ancienne. Le seizième siècle avait été le siècle des *conquistadores* intrépides et rapaces. La croix, entre leurs mains, ne fut guère autre chose que la poignée de l'épée. Le dix-septième et le dix-huitième siècle virent arriver les conquérants pacifiques. Ce fut la grande époque des missions. Dans cet *Orient* qui s'étend du pied des Andes à l'Amazone, du rio Chinchipe au rio Ica, elles étaient entrées en relation avec nombre de tribus et possédaient plusieurs postes déjà prospères, quand le décret d'expulsion rendu par Charles III, en 1767, anéantit l'œuvre naissante. Les tribus pacifiées retournèrent à la vie nomade, et la forêt eut bientôt reconquis les villages abandonnés. Les missionnaires ont de nouveau pénétré dans ces solitudes. De la première tentative, rien ne subsiste. Il faut, pas à pas, rouvrir la route avec la hache, rejoindre l'Indien qui se dérobe, s'efforcer de lui faire prendre goût à la vie sédentaire, obtenir qu'il abandonne son existence de chasseur errant pour la culture du sol, la lance et la flèche de guerre pour la cognée du pionnier; dresser avec lui l'inventaire de ses richesses : l'or que charrie la rivière, les bois précieux, les gommes, le quinquina, la salsepareille, tous les trésors perdus

de son domaine sylvestre. Il faut l'accoutumer aux échanges, le préparer au contact de l'homme blanc, l'habituer à ne plus voir en lui l'aventurier sans scrupules, le coureur des bois pour qui l'indigène n'est qu'une bête fauve, mais le messager de concorde, l'être supérieur et bienfaisant, le grand médecin qui sait les secrets des herbes et triomphe de l'épidémie mieux que les sorciers de la tribu.

Telle est la tâche du missionnaire. La religion lui est un moyen autant qu'un but. Il ne se fera point illusion sur le zèle intéressé de ses catéchumènes, sur la fragilité de leur foi nouvelle. Il sait que rien ne s'accomplit sans le secours du temps et ne croit point naïvement que l'âme du sauvage, soudain illuminée, s'approprie, comme par miracle, la morale et les croyances des sociétés chrétiennes. Homme de bonne volonté, il s'inquiète peu du présent et se borne à jeter la semence qui pourra germer dans les générations futures.

Sans doute, à ne considérer que les difficultés à vaincre et les minces résultats obtenus jusqu'ici, on reste songeur devant l'énormité de l'entreprise. L'influence des missions équatoriennes ne dépasse point encore le bassin supérieur du Napo. Leur chef-lieu, Archidona, sur le rio Misogalle, quelques huttes rassemblées autour d'une chapelle de bambou, est pompeusement décoré dans la géographie officielle du titre de capitale de province. Sa distance de Quito n'est que de vingt-sept lieues, et l'on aura une idée des obstacles auxquels se heurte le voyageur sur les pentes de la Cordillère orientale, si j'ajoute que le trajet exige de douze à quinze jours en temps ordinaire, quelquefois un mois entier. Il n'y a point de communications régulières entre l'Orient et les Plateaux. Trois ou quatre fois l'an, les Indiens des missions se hasardent jusqu'à Quito. Ils apportent de la poudre d'or, de la cire et des rouleaux de *pita*, cordelette d'une fibre très résistante fort appréciée sur le marché. On peut les voir errer par les rues, vêtus d'un petit caleçon et d'un poncho étriqué en cotonnade ne voilant que le haut des épaules et la poitrine. Tous por-

tent les cheveux très longs, tombant sur les sourcils et masquant les oreilles. Ceux que j'ai pu voir avaient le teint cuivré, les pommettes saillantes, la bouche assez grande, mais les lèvres peu charnues, les attaches plutôt fines; pour tout ornement, un bracelet de peau d'iguane ou un collier à plusieurs rangs de perles, en verre de Venise, qui servent chez eux de parure et de monnaie.

L'attitude de ces pauvres gens, fils de la forêt chaude, surpris par l'air vif des hauts plateaux, est triste et gauche sous le lambeau de vêtement où ils drapent leur nudité grelottante. Ils se tiennent par groupes dans un angle de place abrité de la bise, chauffé du soleil, et ne s'écartent guère des abords du couvent qui leur donne asile à eux et à leurs familles pendant les quelques jours de repos indispensable après un voyage exténuant de plusieurs semaines. La famille suit presque toujours son chef, les plus âgés des enfants avec une petite charge, les plus jeunes suspendus dans un filet sur les épaules de leurs mères.

Je reçus du Père supérieur l'accueil le plus affable, des promesses d'appui formelles, mais aussi, comme tout me le faisait prévoir, les avis les plus décourageants au sujet de l'itinéraire projeté. Tant que durerait l'éruption du Tunguragua, il serait de toute impossibilité de rien tenter par la vallée du Pastaza. De ce côté l'attente s'imposait. Restait la voie du Napo. Mais l'exploration en avait été faite de la manière la plus complète par M. Charles Wiéner, en 1880 : plutôt que de m'engager sur une trace aussi fraîche, je préférais descendre de quelques degrés au sud, et partir du littoral péruvien. Néanmoins, le supérieur voulut bien me dire que, dans le cas où une accalmie des phénomènes volcaniques rendrait la tentative réalisable, il restait à ma disposition pour m'aider à embaucher des Indiens. Ceux qui se trouvaient en ce moment à Quito, une demi-douzaine environ, étaient d'assez pauvres hères venus seulement du village de Baeza, à mi-chemin du Napo. Mais un convoi plus considérable était attendu d'Archidona et ne pouvait tarder d'arriver, à moins que les

mauvais temps ou des circonstances imprévues n'eussent retardé l'expédition.

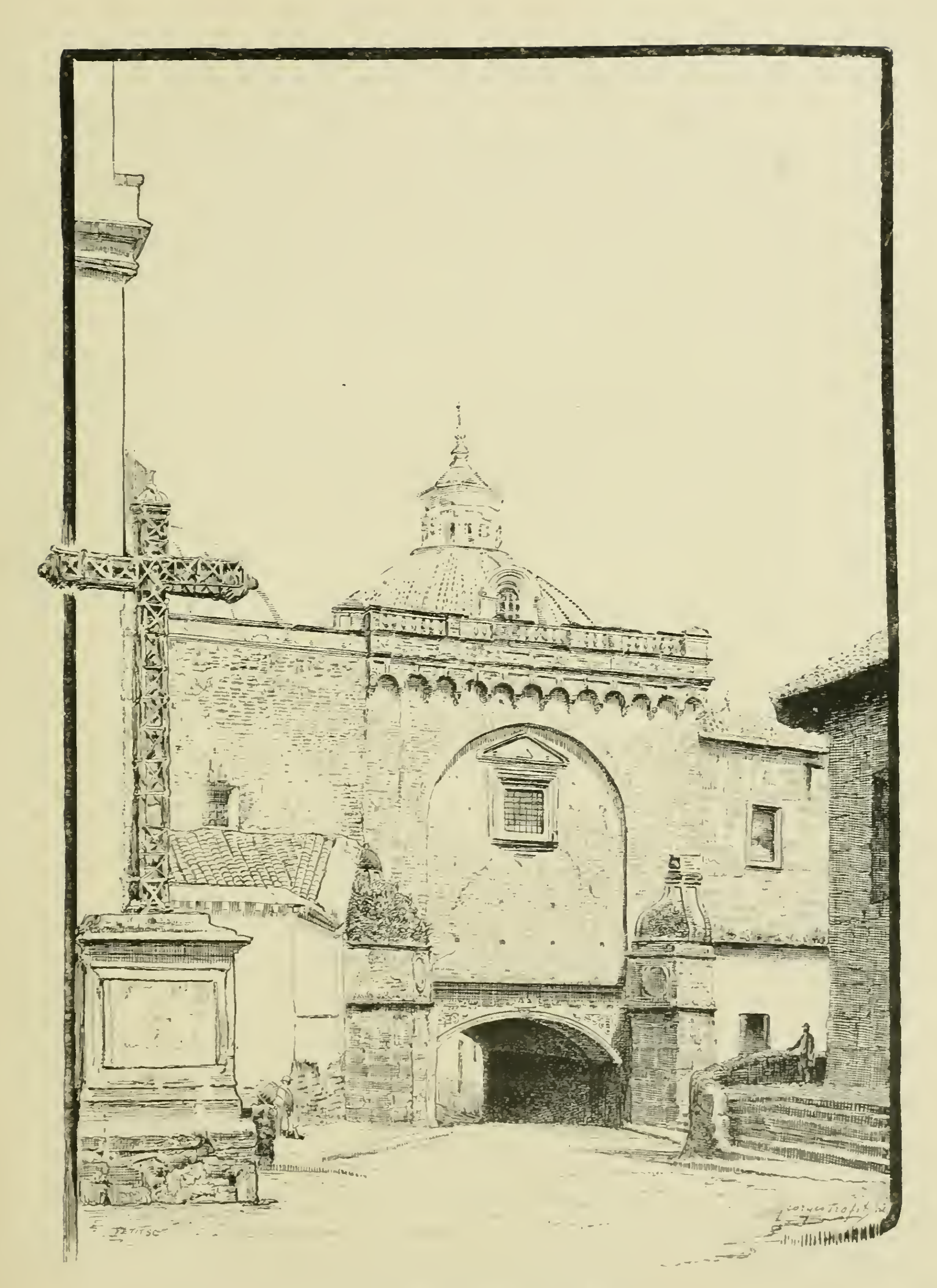
Je devais à la vérité de mentionner la cordialité de cette entrevue, la bonne grâce parfaite témoignée à un visiteur qui n'était muni d'aucune lettre d'introduction et se recommandait seulement de sa qualité de voyageur et de Français. Il m'est arrivé d'entendre reprocher aux Jésuites de l'Équateur une certaine défiance vis-à-vis des étrangers qui voulaient pénétrer sur les territoires des Missions. J'ignore sur quoi l'allégation repose. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il n'eût tenu qu'à moi de les traverser et de mettre à profit une assistance spontanément offerte.

III

Il ne me restait donc qu'à attendre et à me dédommager de ce retard en assistant à l'étrange spectacle de Quito, tout aux joies de la semaine sainte.

On me passera l'expression. J'en chercherais vainement une autre qui rendît la physionomie exacte de la ville pendant les derniers jours du carême. Alors seulement elle semble s'éveiller de sa léthargie séculaire. Il y a comme un air de fête jusque dans ses façons de s'associer au deuil annuel de l'Église.

Le seul moment où les exercices pieux traduisent les préoccupations et les tristesses de l'âme contrite est la soirée du mercredi saint. La foule s'assemble dans les églises à peine éclairées et s'y livre à des démonstrations bruyantes, en souvenir de la flagellation de Notre-Seigneur. Ce ne sont que lamentations, larmes, cris discordants, appels déchirants, pardons implorés, aveux du pécheur jetés dans un sanglot, un bruit de fronts choqués sur les dalles. A cette désolation d'une heure succède, dès le jeudi, dans les temples parés et illuminés, moins le recueillement des fidèles



PORTE SAN DOMINGO, QUITO.

que la curiosité d'une multitude accourue à un spectacle. La décoration improvisée de l'édifice ne s'inspire en rien de la simplicité de tradition en pareille circonstance dans la plupart des sanctuaires européens. Il ne s'agit plus seulement d'un calvaire ou d'un sépulcre ébauché dans la pénombre d'une chapelle, mais d'une installation quasi théâtrale où les banderoles en papier doré, les cordons de verres de couleur mettent une note tapageuse fort peu en harmonie avec la sainteté du jour et du lieu.

Souvent une véritable scène est dressée au milieu de l'église, avec son décor équipé et sa rampe flambante éclairant des groupes de personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont le costume affiche un absolu mépris de la couleur locale. L'assistance, très compacte, composée en grande partie de la population indienne ou métisse, ne se retire que fort avant dans la nuit. La bonne société ne s'y mêle guère que pendant le jour. Le soir appartient à la plèbe aux pieds nus. C'est une cohue d'êtres au teint cuivré, aux longs cheveux luisants, pour qui la décence est le moindre des soucis. Tout ce monde bavarde, s'interpelle à voix haute, croque des friandises, et se met à l'aise à tel point qu'on peut voir, non sans surprise, des ombres accroupies le long des murailles, au pied des colonnes, dans une attitude qui n'est point celle de la prière.

De fait, le trait caractéristique de l'Indien converti est le sans-gêne dont il use avec l'objet de sa dévotion, la familiarité des discours qu'il tient à sa Vierge favorite. Il faut le voir le matin dans les églises, assis sur ses talons, les mains croisées derrière le dos, regarder bien en face la rude image de bois ou de carton peint, et l'entendre présenter sa requête sur un ton parfois comminatoire. C'est un marché qu'il débat. Rien de plaisant comme sa comptabilité minutieuse, sa façon de mesurer l'offrande à la valeur de la grâce attendue : tant pour la guérison d'un membre de la famille, tant pour celle d'un animal domestique, cheval, bœuf ou mulet, tant pour l'heureuse issue d'un voyage. C'est un prix fait. Il don-

nera, suivant le cas, un cierge entier, la moitié ou le quart. Parfois il ira jusqu'à offrir quelques réaux et, si l'affaire est d'importance, des poulets ou même un porc au couvent d'à côté.

Tout cela est expliqué avec force détails à la Vierge dont on sollicite l'intervention. Elle ne doit pas ignorer que le prix convenu a été payé loyalement, et qu'elle est mise en demeure de s'exécuter à bref délai. Il y va de son prestige. Car, si bien établie que soit une réputation céleste, l'Indien ne plaisante pas sur ce chapitre, et, si son attente est déçue, il aura bientôt fait de porter à une autre ses prières et ses offrandes. Sa dévotion en effet s'accommode mal d'une figure une et indivisible. Concepcion, Dolorès, Carmen, Señora de Rosario, Señora de Quinche, autant de Señoras différentes dénommées d'après leur sanctuaire, chacune ayant sa clientèle attitrée dont le premier devoir est de professer le plus profond dédain pour les Vierges rivales.

Écoutez la prière du paysan. Elle débute par la louange directe : « Dolorès, tu es bonne, tu es puissante, tu ne fais jamais la sourde oreille. Si tu te mêles d'une chose, elle n'est pas faite à moitié. Tes malades ne deviennent pas infirmes; la mule blessée que tu guéris ne reste pas boiteuse, etc... » Après quoi le postulant, afin de rendre son hommage plus flatteur, procédera en discréditant la concurrence : « Bonne Dolorès, tu es bien meilleure que la Señora du Carmel qui ne veut plus faire de miracles. Tu n'es pas comme celle de Quinche qui laisse mourir ses malades, comme celle de Rosario qui ne sait rien de rien... Non, c'est toi la seule, la vraie, la bonne!... » Souvent même sa libre critique sera formulée en termes beaucoup plus vifs. Pratiques naïves où perce un souvenir du paganisme antique. Le voyageur, sans aller si loin, les retrouverait même en Europe, chez les populations rurales de la Péninsule, dans les villages perdus de l'Aragon et de la Navarre.

Il n'est guère de hameau suburbain où ne se donne, le vendredi saint, une représentation grossière de la Passion sur un calvaire improvisé. La

cérémonie ne se terminera pas sans que l'on ait brûlé, pendu ou même, ce qui est le comble du modernisme, fusillé en effigie Judas, représenté par un mannequin de paille et de chiffons.

Mais la journée la plus animée est celle du samedi. C'est le jour où les habitants des villages apportent leurs offrandes aux couvents. Elles consistent surtout en bétail conduit au *lasso* par des cavaliers armés de piques. Très souvent, l'animal qui se débat fait un bond plus violent, et le lasso échappe au conducteur. Alors commence par les rues une poursuite furieuse, un *laisser-courre* qui risque de s'achever, non sans dommages, dans une boutique ou dans un jardin, si le marchand et le propriétaire ont commis l'imprudence de ne point barricader leurs portes.

Du lever du soleil à la nuit tombante la ville est transformée en une vaste *plaza de toros,* et les rares passants ont fort à faire d'esquiver les horions. Il ne se passe point d'année sans que cette *corrida* fasse des victimes. Par bonheur, les accidents causent rarement mort d'homme, et tout se borne à des contusions sans gravité. Le taureau rattrapé, le lasso solidement assujetti au pommeau de la selle, on se dirige vers le monastère où s'engouffrent bétail et conducteurs. Ceux-ci vont se rafraîchir avec une libérale distribution d'eau-de-vie; celui-là sera dirigé le lendemain sur les pâturages de la communauté.

Le jour de Pâques, une messe solennelle réunit toutes les autorités plus ou moins constituées. La cathédrale n'est qu'un long et lourd bâtiment inachevé, sans architecture bien définie, blanchi à la chaux, très inférieur aux autres églises, notamment à la chapelle des Jésuites située dans le voisinage et dont la façade est un bel échantillon de gothique flamboyant. Mais la cérémonie avait grand air. L'archevêque officiait. Sur un des côtés du chœur une estrade avait été réservée aux membres du Congrès, sénateurs et députés. Vis-à-vis, devaient prendre place les représentants du pouvoir exécutif, ayant à leur tête le président de la République. Mais, en l'absence du chef de l'État encore retenu à Guayaquil par les difficultés du

retour, son siège était occupé par le vice-président, vieillard très chamarré. Au milieu de la messe, il s'agenouilla sur un coussin de velours; l'archevêque s'approcha, le missel ouvert, et lui fit baiser l'Évangile. Il y a deux ans, la même solennité fut interrompue par une scène tragique. Le prélat, Don José Ignacio Checa, tombait mort au pied de l'autel, et l'enquête établit qu'on avait versé du poison dans le calice. Les coupables, le mobile du crime demeurèrent inconnus. Le caractère autoritaire du défunt, les mesures disciplinaires prises pour refréner la licence du clergé, firent supposer qu'on avait voulu se débarrasser d'un maître trop sévère. Le mystère ne fut jamais éclairci. L'archevêque actuel est un vieillard de belle prestance, aux traits fins : par une coïncidence bizarre et de nature à troubler une âme impressionnable, il porte les mêmes prénoms que son infortuné prédécesseur. Don José Ignacio Ordoñez est celui-là même qui lançait avec tant de succès, contre les voleurs récalcitrants, la sentence d'excommunication éventuelle que j'avais copiée sur le portail de l'église d'Ambato. Tout cela me revenait à l'esprit, et, plus que jamais, j'avais la sensation intense du passé. Ce prélat justicier, ce chef d'État que l'émeute menace courbant son autorité chancelante sous l'inébranlable pouvoir du prêtre, ce prince de l'Église buvant la mort dans le vin consacré, ne dirait-on pas une série de sujets découpés dans les marges enluminées d'une chronique du moyen âge?

Les fêtes se terminent par la procession nocturne de la Quasimodo. Ce n'est pas la moins curieuse. Elle quitte la cathédrale à minuit et va, dans les différents quartiers de la capitale, porter la communion à domicile. Les personnes qui désirent la recevoir illuminent et pavoisent leurs fenêtres. En général les malades et les infirmes profitent seuls de la facilité qui leur est offerte. Mais, en principe, toute personne est admise à en user. Aussi le cortège avec ses fanfares, ses centaines de torches et de lanternes, fait d'assez fréquentes haltes et se traîne comme un serpent de feu à travers les rues étroites jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

IV

Ces solennités finies, Quito reprend son train paisible et ses passe-temps peu variés. Il y a bien un théâtre tout neuf et assez coquet. Il n'y manque que des acteurs. Aucune troupe ne s'est encore hasardée si haut. L'ascension serait dispendieuse, sinon impraticable, avec un matériel théâtral même réduit à sa plus simple expression. Faute de mieux, on s'est contenté d'inaugurer la salle par une séance d'ombres chinoises.

L'unique distraction, c'est la promenade sur la plaza Mayor, de quatre à six heures de l'après-midi. Autour de la place assez vaste, ornée d'un petit square, s'élèvent la cathédrale, la maison municipale, le palais de l'archevêque et celui du gouvernement, ces trois derniers édifices soutenus par des arcades. Deux fois la semaine, le mercredi et le samedi, on peut y contempler une scène originale, le départ de la poste. Devant le bureau attendent trois ou quatre mules. Chacune reçoit deux sacs de dépêches. Voici le courrier, un gaillard taillé en Hercule, armé en guerre, la carabine en travers de la selle. Il saute sur son cheval et chasse devant lui les bêtes qui détalent avec un fracas de clochettes. Cet homme conduira la poste d'une traite jusqu'à la côte, cheminant jour et nuit, ne s'arrêtant que de loin en loin quelques minutes pour relayer. Il atteindra ainsi en quatre jours la petite ville de Babahoyo, sur la rivière, d'où une chaloupe à vapeur le transportera en trois ou quatre heures à Guayaquil. Le voyage est d'environ cent lieues, dont une moitié par l'un des plus effroyables passages de la Sierra, le sentier du Torneado. Un pareil métier exige un tempérament de fer, un sang-froid à toute épreuve, prêt à affronter non seulement les aspérités d'un chemin désert qui côtoie les précipices, mais parfois l'attaque des bandits. Peu de jours avant mon arrivée, un des courriers avait été égorgé et dévalisé sur le col sauvage de l'Arenal. Celui-ci

pourtant s'en va seul, à la nuit tombante, insouciant, la cigarette aux lèvres. Chaque voyage lui est payé cent piastres, ce qui lui vaut par mois près d'un millier de francs, appointements respectables, mais sans contredit chèrement gagnés.

Sur cette place, au mois de mars 1875, un homme d'État dont l'Équateur a droit d'être fier, le président Garcia Moreno, tombait frappé d'un coup de poignard comme il sortait de l'église. Figure intéressante, qui résume, dans son expression la plus affinée, le caractère complexe de la race, mélange de soumission religieuse et d'instincts dominateurs, de grâce chevaleresque et d'inexorable rigueur. Patriote ardent, esprit cultivé, il avait rapporté des écoles d'Europe, avec une étendue de connaissances qui l'imposait au respect de ses concitoyens, l'ambition d'arracher son pays à l'anarchie. Peut-être eût-il réussi. Ce qui est indéniable, c'est que, durant ses deux présidences, il rétablit un peu d'ordre dans les finances, amortit une partie de la dette, entreprit d'organiser l'instruction publique et de construire une route qui devait relier la capitale à la côte. Sa mort arrêta net l'impulsion civilisatrice : l'œuvre à peine commencée tombe en ruine ; mais ses débris attestent le mérite de la tentative, l'importance de la tâche accomplie en quelques années par cette volonté sans défaillance. Ce dictateur, qui poursuivait son but avec une obstination farouche, fut un homme intègre et mourut pauvre, laissant à peine de quoi faire élever son fils. Son souvenir, en dépit des haines de parti, des ressentiments soulevés par une répression souvent impitoyable, est demeuré vivace et plutôt sympathique. L'imagination populaire s'en est emparée comme d'une légende. On compte à qui veut les entendre les prouesses de l'intrépide cavalier, ses coups d'audace, son désintéressement et sa piété. Il n'est tête jeune ou grise qui n'en rêve, sous le feutre ou sous la mantille. Il n'est cercle intime où ne glisse, à l'heure de la veillée, l'ombre de celui que l'on appelait familièrement : *Don Gabriel.*

Les étrangers sont en très petit nombre à Quito, une trentaine environ,

Français pour la plupart. Les deux ou trois magasins dignes de ce nom appartiennent à nos compatriotes. Plusieurs d'entre eux, retirés du commerce, ont acheté des propriétés, se sont mariés dans le pays et forment un petit cercle de gens aimables où l'on retrouve, avec une joie rendue plus vive par le contraste, la langue et les mœurs de la patrie lointaine. L'industrie allemande est représentée par deux brasseries qui font des affaires d'or et peuvent à peine suffire aux besoins de la population, naguère réduite au régime de l'eau pure. En effet, au prix où sont les transports, une bouteille de vin le plus ordinaire, importée d'Europe, ne revenait pas à moins de quatre à cinq piastres, de quinze à vingt francs, et une cruche de bière à deux piastres et demie, sept francs en moyenne, alors que ce dernier breuvage fabriqué sur place se vend communément un réal, environ quarante centimes la bouteille. L'Anglais, qui plante partout sa tente, ne s'est pourtant point élevé jusqu'ici. Il se borne à spéculer sur le cacao dans ses comptoirs du littoral, et à accaparer le monopole de la navigation côtière entre Panama et Valparaiso, ce qui est déjà bien honnête. L'Italie compte, tant à Quito qu'à Guayaquil, un certain nombre de ses nationaux dont la situation est assez anormale. Cette puissance en effet n'entretient ici ni chargé d'affaires ni consul, et la sauvegarde des intérêts italiens est confiée aux représentants de la France [1]. Il faut savoir que l'Équateur est le seul pays du monde qui se soit jusqu'à présent refusé à reconnaître l'unité italienne et l'état de choses créé par l'occupation de Rome.

Que dire des excursions aux environs de la capitale? La plus proche est l'ascension du Pichincha ou, pour parler plus exactement, de l'une de ses cimes. Les principales sont : le *Rucu Pichincha* ou vieux Pichincha (4,639 mètres), le *Huahua Pichincha* ou jeune Pichincha (4,787 mètres), plus

[1] La situation s'est modifiée depuis mon séjour à l'Équateur. L'Italie, engagée dans la triple alliance, n'a pas cru pouvoir, sans se compromettre, recourir plus longtemps aux bons offices de la France. Elle a préféré à notre pavillon celui des États-Unis... de Colombie, mais n'eut pas à s'en applaudir. L'essai fut de courte durée. A l'heure actuelle, le soin de défendre les intérêts italiens est dévolu au chargé d'affaires d'Allemagne.

élevé que son aîné; le *Paila Cuchu* (4,656 mètres), le *Padre Encantado* (4,558 mètres) et le *Paluampa* (4,637 mètres). C'est au pied du Paila Cuchu que s'ouvre le couloir par lequel on accède dans le cratère dont les éruptions, notamment celles de 1540, 1575, 1660, 1690 et 1859, ont dévasté les contrées environnantes. Le monstre n'a pas encore rendu le dernier soupir. Le feu couve sous les cendres. Toutefois l'activité ne se trahit aujourd'hui que par des jets de vapeurs sulfureuses, s'échappant avec de longs sifflements entre les roches calcinées et les scories, à la base des cônes éruptifs. L'ascension présente peu de difficultés, puisque l'on quitte les mules à une heure seulement de l'arête. Elle est néanmoins fort pénible. Il faut passer la nuit soit dans une hutte de berger au milieu de la vermine, soit dans le creux d'un rocher, par une température glaciale, si l'on veut avoir la chance de découvrir, au lever du soleil, un horizon clair, espoir déçu neuf fois sur dix. Pour ma part, cette faveur me fut refusée. Pendant tout mon séjour, la montagne revêche n'a daigné qu'une fois dépouiller sa coiffe de nuages. Et, ce matin-là, je n'étais point sur la cime.

Le Pichincha rappelle le souvenir d'une expédition scientifique qui fit, au siècle dernier, un certain bruit dans le monde, et dont les héros furent les académiciens français La Condamine, Bouguer et Godin. Ce fut sur l'un de ses sommets que ces savants érigèrent la croix qui devait servir de point de repère pour leurs triangulations.

Le même souvenir est perpétué par deux pyramides élevées deux lieues plus au nord sur les collines d'Oyambaro et de Caraburo. Le Français leur doit un pèlerinage. Construites en 1743, elles ont été, quelques années plus tard, démolies on ne sait pourquoi, sur l'ordre du gouvernement espagnol, puis réédifiées en 1836. Mais les tremblements de terre ont repris l'œuvre de destruction. Dans leurs assises aujourd'hui disjointes, foisonnent des herbes folles. Chancelantes et moussues, les pyramides françaises, comme on les appelle, ont la majesté vénérable de ruines plus illustres. Elles arrêtent le regard et sollicitent la pensée. Bien des fois, sur ces

continents éloignés que se disputent les rivalités commerciales et industrielles du vieux monde, le voyageur relèvera les traces d'œuvres déjà anciennes, à demi effacées, mais glorieuses, et, sous la poussière amassée par les siècles, il déchiffrera cette signature : France. Sans doute on ne bat point monnaie avec ce genre de gloire. Elle est de peu de poids pour contre-balancer sur les marchés du globe la concurrence anglaise ou allemande. La France, pour son malheur, s'est toujours montrée un peu grande dame, prodiguant au loin les efforts de son génie investigateur, sans se préoccuper assez des bénéfices. Mais quoi! S'il est vrai qu'acheter et vendre, fonction vitale à coup sûr et respectable, ne soit pas en somme la plus haute aspiration de l'esprit humain, la suprême expression du génie d'un peuple; s'il est, dans l'ordre purement intellectuel, un plus noble labeur dont le désintéressement forcera toujours l'estime des contemporains et le jugement de l'histoire, que la critique lui soit légère.

Puisque j'ai parlé de pèlerinage, Quito me garderait rancune si je négligeais de vous conduire à Notre-Dame de Guapulo. La distance n'est pas longue, deux lieues au plus. Le hameau se cache dans une de ces cavités profondes si fréquentes sur les plateaux des Andes. L'abîme imprévu s'ouvre à vos pieds brusquement, au milieu d'une plaine unie, et l'on se trouve au bord d'un cirque de verdure et d'eaux jaillissantes. L'endroit est charmant. La surprise est grande d'apercevoir dans le pli de ce vallon, au milieu de chétives cabanes, un sanctuaire de proportions imposantes, bien qu'assez dégradé. Il abrite une Vierge féconde en miracles dont la renommée attire, d'un bout de l'année à l'autre, les pèlerins de la ville et de la campagne. Un tel trésor ne pouvait manquer d'exciter les convoitises, et de coupables expéditions s'organisèrent à l'effet de ravir l'image toute-puissante. L'une d'elles eut un plein succès : l'enlèvement s'accomplit, une belle nuit, au profit de je ne sais quel village. Mais les ravisseurs ne gardèrent pas longtemps leur proie. Des personnes sérieuses m'ont affirmé que la statue, justement froissée de cette adoration poussée jusqu'au rapt,

s'évada dès le lendemain, et revint toute seule reprendre sa place dans son ancienne chapelle. J'ai peine à le croire.

V

Les jours s'écoulaient. Les Indiens du Napo ne paraissaient point, et tout faisait craindre que l'expédition de la tribu n'eût été remise à une époque indéterminée. En vain avais-je tenté, avec l'aide de tous ceux qui s'intéressaient à mon voyage, d'organiser ma petite caravane avec des Indiens de la Sierra. Peines perdues. L'indigène civilisé des Plateaux éprouve toujours une répugnance instinctive à se risquer sur les pentes orientales des Cordillères, dans l'humide chaleur des forêts vierges dont son imagination impressionnable s'exagère les périls. Parfois l'appât d'un gain élevé lui arrachera une promesse, rétractée dès le lendemain. Il serait fastidieux d'insister sur ces négociations, sur les alternatives d'espoir et de découragement par lesquelles doit passer quiconque entreprend un voyage de cette sorte. Ce sont là d'inéluctables nécessités qu'il convient d'envisager avec calme. D'ailleurs, à tout prendre, l'échec en pareil cas prévient peut-être des complications beaucoup plus graves, qui ne manqueraient pas de se produire si l'on se mettait en route avec des compagnons irrésolus, insuffisamment rompus à la vie des bois. Au premier passage scabreux ils perdraient courage, ils lâcheraient pied à la première alerte. Mieux vaut encore que la crainte de l'inconnu l'emporte chez eux sur la cupidité, et que la défection survienne avant le départ.

Le doute n'était donc plus permis. Point d'hommes; la situation toujours aussi troublée du côté du Tunguragua et de la vallée du Pastaza. Les circonstances m'imposaient de renoncer à mon plan primitif, et de chercher une autre voie vers l'intérieur. Rien ne me retenait à Quito, et je ne songeai qu'à regagner sans retard le littoral afin de profiter du premier vapeur relâchant à Guayaquil, à destination du Pérou.

Renseignements pris par le télégraphe, le paquebot devait passer dans la huitaine. Il fallait se hâter.

Mes visites d'adieu expédiées, tout fut disposé en vue du retour. Afin de gagner du temps, je faisais prendre les devants à la mule de charge, en confiant à l'*arriero* deux chevaux de selle avec ordre de les laisser au village de Machachi. Ce relais nous permit, sortis de Quito le lendemain à l'aube, d'arriver le soir même à Ambato, après avoir fourni une traite de treize heures, et parcouru, entre le lever et le coucher du soleil, cent trente et un kilomètres.

Je n'eus pas à me repentir d'avoir pris cette avance en prévision des obstacles et des retards que nous réservait sûrement le reste de la route. Ils ne se firent point attendre. Dès le lendemain c'était un affreux orage qui fondait sur nous : la foudre frappait le mulet des bagages et le culbutait dans un ravin. Il fallut une demi-journée pour s'en procurer un autre et repêcher au fond du gouffre les valises meurtries. Vingt-quatre heures plus tard, le chemin devenait atroce. Nous quittions définitivement les Plateaux pour nous engager dans la Sierra par la redoutable passe de l'Arenal.

Le sentier se détache de celui d'Ambato à Riobamba, près d'une hacienda misérable, Chuquipoyo, située au milieu de maigres pâturages parsemés d'éboulis, sur une lande glaciale et désolée. Il s'élève en capricieux lacets à travers des pentes crevassées par les pluies. Bientôt les traces se confondent, puis s'effacent. Il n'y a plus qu'un chaos de rochers coupé de mares profondes et noires alimentées par les neiges, de fondrières tourbeuses où bêtes et cavaliers risquent de s'engloutir. Peu à peu, aux touffes d'herbe de plus en plus rares, succèdent des plaques de mousse couleur de rouille, derniers vestiges de la végétation mourante. Enfin, la mousse elle-même, les tristes lichens, la pauvre broderie des pariétaires, tout cela disparaît, et l'on gravit des coulées de pierres aiguës, tranchantes, qui s'écroulent sous le pied avec un bruit de vaisselle brisée. A mesure que l'on monte, la roche broyée s'amoncelle en fragments plus menus : le vent qui souffle en bour-

rasque s'empare de la couche friable, la creuse, la soulève et la chasse au loin comme des paquets de mitraille. Du ciel bas et blafard tombent de grandes nuées. Elles rasent le sol, courent, tourbillonnent, démasquant dans leurs déchirures une blanche arête, les crevasses bleues d'un glacier. Les approches du col, dont le point culminant atteint cinq mille mètres, sont couvertes d'une croûte de neige maculée de débris, labourée, ravagée, hérissée d'aiguilles de glace, par l'action combinée du soleil et de la bise.

Bien téméraire serait celui qui se hasarderait sur l'Arenal sans se préoccuper de l'heure et de l'état du ciel. Le passage n'est praticable, avec certaines précautions, que le matin. Il faut, sous peine de s'exposer aux plus grands dangers, lever le camp assez tôt pour atteindre l'épaulement du Chimborazo avant neuf heures. A partir de ce moment la violence du vent devient irrésistible et persiste jusqu'après le coucher du soleil. Se laisser surprendre par la tourmente, c'est la mort.

Nous avions quitté Chuquipoyo avant le jour. Quand nous atteignîmes le col, vers huit heures, déjà le courant d'air était presque insoutenable. Le poncho noué autour du corps, allongé sur l'encolure de ma mule pour offrir moins de prise au vent, j'avais peine à respirer. La mule elle-même, tous les dix pas, s'arrêtait la tête basse, les oreilles couchées, haletante, redoublant d'efforts pour conserver son équilibre, et chaque fois qu'elle allait se remettre en marche, il y avait une minute d'incertitude pénible, à se demander qui l'emporterait, de la bête ou de l'ouragan.

Ce col sinistre est un ossuaire où s'entre-choquent, pareils aux galets roulés par la tempête, débris de bêtes de somme et restes humains. A l'angle d'une roche, la mule de tête fit un violent écart et demeura immobile, soufflant avec force. Il y avait là deux carcasses fraîchement rongées où n'adhérait plus un lambeau de chair. Un couple d'oiseaux de proie qui planaient de haut semblait surveiller la place dans l'attente d'un nouveau festin. Un

peu plus loin le névé était remué, piétiné, réduit en une boue nuancée de rose comme si les condors eussent fouillé du bec la neige imbibée de sang. C'était là que, peu de jours auparavant, le malheureux courrier avait succombé dans une embuscade. Les meurtriers avaient abattu la monture et l'homme, jeté le cadavre dans quelque bas-fond, et fait main basse sur le reste de l'équipage.

Six heures de descente, le long d'un sentier que le suintement des sources transforme en torrent, et la scène change. C'est la vallée circulaire du Guaranda et sa population pastorale isolée du reste du monde, un coin de Tyrol paisible et coquet, dont la brusque apparition surprend au milieu de cette nature farouche.

Dans ces régions, tout est contraste, opposition brutale. A la montagne de granit et de glace succède la montagne de glaise, à l'Arenal, le Torneado. Plus un roc, plus un caillou. Vienne une averse, un simple *aguacero*, un nuage qui crève en brume légère, et il semblera que l'on chemine sur une planche savonnée. La chute est imminente, inévitable. N'essayez point de vous relever. Le moindre mouvement rendrait la position plus critique. Force est d'attendre une demi-heure ou davantage que le grain soit passé et que le soleil ait séché la boue. L'incident se renouvelle plusieurs fois par jour pendant deux mortelles étapes. Mais la partie véritablement émouvante du passage, c'est le versant opposé, le Torneado proprement dit, dont le fâcheux renom est passé en proverbe sur toute la côte, depuis la Colombie jusqu'au Pérou.

Le sentier, après avoir dépassé les pâturages d'Asancoto et de Chapacoto, plonge soudain dans la chaude vallée du rio Crystal. Un peu avant le lever du soleil, au moment de quitter la hutte indienne où nous venions de passer une nuit misérable, le thermomètre était tombé à zéro. A onze heures, la température à l'ombre s'élevait déjà à 40°. La descente est de quatorze lieues sans un palier, sans un refuge, sans rencontrer un pied carré de terrain solide. Le sentier suspendu sur l'abime est taillé dans une

terre rouge, mouvante et grasse. Des glissements s'y produisent chaque jour sous l'influence des infiltrations et des orages, et ces couloirs d'avalanche creusés comme autant de cannelures parallèles, donnent à la paroi verticale l'apparence d'une colonnade en ruine. En maint endroit l'exiguïté de la corniche est telle qu'il faut mettre pied à terre et décharger les mules. Alors on avance lentement, les yeux détournés du vide, les mains appuyées contre la montagne, dans la crainte d'un faux pas qui serait fatal ou d'un effondrement toujours possible. Sur ces pentes ravinées, la-réverbération du soleil est intolérable. L'effort continu, la tension nerveuse, ont raison de la volonté la plus énergique. C'est dans un état d'épuisement douloureux que l'on arrive enfin au terme de cette épouvantable descente, à la lisière des forêts, près du hameau de Balsapamba.

Trois ou quatre hangars en bambou, rien de plus. L'un d'eux sert de chapelle : il ne se distingue de ses vóisins que par une croix plantée sur le faite et une planchette portant l'inscription : *Casa de Dios*. Alentour, un arpent de terrain découvert conquis sur la forêt, un fouillis de cannes à sucre et de bananiers. Une vingtaine d'Indiens, arrieros ou portefaix, habitent ce fond de gorge grandiose où se précipite le rio Crystal, tour à tour voilé d'ombre ou ensoleillé, ici caché sous une arche de feuillage, plus loin épanoui en nappe étincelante. Son cours, comme celui du rio Chimbo, n'est que de quelques lieues. Au delà, la vallée s'élargit, le torrent s'apaise, ses grondements se changent en un murmure de source, et bientôt il s'éparpille en mille bras dans la jungle marécageuse.

Nous étions redescendus presque au niveau de l'Océan, dans la plaine d'alluvion qui s'étend du pied de la Sierra jusqu'à la côte, région mouvante où luttent deux éléments. A ce moment de l'année, l'eau était victorieuse, et la forêt inondée à travers laquelle nous avancions avec des peines infinies offrait un aspect analogue à celui que devait présenter la terre émergeant des eaux chaudes à la fin de la période silurienne. Les animaux enfonçaient de plus en plus, bronchaient, sur le point de perdre

pied, et je voyais approcher l'heure où il faudrait battre en retraite à moins de se mettre à la nage, lorsqu'au moment le plus critique nous vîmes, comme une flottille à l'ancre, surgir du bourbier jaunâtre le village de Sabaneta avec ses cases perchées sur pilotis et les pirogues amarrées au bas des échelles. Il était temps. Depuis plus d'une heure nous traînions nos montures par la bride, sondant le terrain, redoutant à chaque pas de glisser dans un gouffre, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine.

Alors commença une navigation tortueuse sous les bois. L'embarcation effilée, taillée dans un tronc d'arbre, se glissait comme une couleuvre



VILLAGE DE SABANETA.

entre les branches pendantes des mangliers. A chaque minute, il fallait s'allonger à plat ventre pour pénétrer sous une arcade surbaissée, sous un berceau de lianes. Le bruit des pagaies, les cris des bateliers effaraient les caïmans vautrés dans la vase, et c'était de toute part, à travers le marécage, un soulèvement d'écailles luisantes, une galopade effrénée. Mes hommes jouaient de la perche et de la rame, sans paraître se soucier de cet inquiétant voisinage. Nulle crainte de chavirer : pas de danger, juraient-ils, qu'un canot fût jamais culbuté par les monstres. Ceux-ci, suivant eux, n'attaquent pas. Peut-être serait-il téméraire d'ériger ce dire en axiome. Chaque fois que notre coque heurtait un corps dur, si le choc était

suivi d'un court bouillonnement et d'une éclaboussure de fange, j'avoue n'avoir éprouvé qu'une sécurité très relative. L'Indien gouailleur saluait la rencontre d'un éclat de rire et de l'exclamation : « *O, lagarto, o!* — Ohé, caïman, ohé! » accompagnée d'un grand coup de gaule dans la direction du fugitif.

Après six heures de cette manœuvre, nous avions atteint la lisière de la forêt noyée, et le rapide courant de la rivière Babahoyo nous emportait vers la petite ville du même nom, appelée aussi communément Bodegas, « l'Entrepôt ». Là s'opère en effet le transbordement des marchandises à destination de la Sierra; là s'amoncelle le cacao provenant des plantations échelonnées sur la rivière, en amont. Ses frêles édifices bordent les deux rives reliées par un pont de bois. Pendant toute la saison pluvieuse, c'est-à-dire pendant six mois de l'année, le rez-de-chaussée des maisons est envahi par l'eau. Dans les avenues transformées en autant de canaux, on ne circule que sur de petits radeaux ou en pirogue, particularité qui vaut à la ville l'ambitieux surnom de Venise de l'Équateur. Là se borne la ressemblance avec la cité des doges. Cette Venise de chaume et de bambou contient au plus trois ou quatre mille âmes, y compris la population flottante. Jamais adjectif ne fut mieux à sa place.

Pour le moment aucun vapeur n'était en vue. On n'en attendait point avant deux jours. Cinquante milles me séparaient encore de Guayaquil : or, si mes renseignements étaient exacts, le paquebot de la ligne côtière devait en partir le lendemain. Avais-je donc, doublant les étapes, parcouru en cinq jours, par d'affreux sentiers, la distance de Quito au littoral, pour rester en détresse à la veille de toucher le but? Non, certes. Ces vingt lieues, je les ferais en canot, à supposer qu'un esquif aussi fragile pût se risquer dans la basse rivière si large, et parfois turbulente lorsqu'elle est refoulée par la marée. Restait à embaucher des bateliers. La chose fut aisée. Une vingtaine offrirent leurs services. Tous se déclaraient prêts à tenter l'aventure, laquelle, à les entendre, ne présentait aucun danger, à

la condition que le passager s'astreignît à une immobilité absolue, la moindre rupture d'équilibre pouvant amener une catastrophe.

Deux heures plus tard, à la brune, nous partions, et bientôt, étendu au fond du canot, je ne distinguai plus que les cimes fuyantes des arbres. Des milliers de lucioles emplissaient l'espace et, dans la nuit sans lune, luttaient d'éclat avec les constellations piquées sur le ciel foncé comme des diamants sur du velours noir. A minuit, nous entrions dans le rio Guayas et descendions à la dérive, entraînés par le reflux, dans une buée humide et chaude, haleine de la jungle endormie. On ne percevait d'autre bruit que le clapotement de l'eau et, de minute en minute, la note perlée du *campanero*, l'oiseau nocturne dont l'appel ressemble au tintement d'une cloche lointaine. Un peu avant le jour, le flot remonta et les bateliers pagayèrent en chantant.

Le soleil était déjà haut, neuf heures sonnaient à toutes les églises de Guayaquil, lorsque notre embarcation glissa le long des amarres du steamer *Puno* ancré au milieu du fleuve, et dont les chaudières sous pression annonçaient le prochain départ.

Mais on ne saurait quitter sans plus de cérémonie la république de l'Équateur. Si l'on n'y peut circuler sans un passeport en règle délivré par l'autorité locale, on n'en sort pas davantage sans permission. Les agents de police postés sur les quais, ou, à leur défaut, la sentinelle installée à bord du navire en rade, ne laisseront passer ni le voyageur ni ses bagages sans l'*exeat* obligatoire signé du gouverneur. Courons chez ce fonctionnaire. Il est absent et ne rentrera pas de la journée. Le président de la République vient de le faire appeler pour l'entretenir d'affaires d'État. Qu'à cela ne tienne : j'irai chez le président de la République. Le soldat en faction devant le palais, un Indien à l'air bonasse, berçait son fusil entre ses bras et se promenait de long en large en fumant un cigare. L'idée ne lui vint même pas de me barrer le passage. Une personne aussi pressée ne pouvait être qu'un visiteur impatiemment attendu. Au premier étage, autre plan-

ton qui, selon toute apparence, raisonna comme son collègue du rez-de-chaussée, et me laissa pénétrer dans un salon ouvrant sur une vérandah.

Dans le demi-jour des jalousies closes, trois messieurs assis autour d'un guéridon buvaient du chocolat. C'étaient le chef de l'État, un de ses aides de camp et le général gouverneur. A la vue d'un inconnu, celui-ci se leva, et je me hâtai de lui soumettre ma requête, en le priant de vouloir bien excuser l'indiscrétion de ma démarche. Nulle part, en effet, il n'est d'usage de pénétrer de la sorte chez les souverains, surtout dans le négligé d'un voyageur qui vient de passer dix-sept heures en pirogue. L'Excellence se montra parfaite. Elle daigna rédiger elle-même, séance tenante, l'autorisation sollicitée; puis ces messieurs m'offrirent une cigarette et me souhaitèrent un heureux voyage.

Et je songeais en me retirant que, pour un homme environné de conspirateurs, échappé par miracle aux coups des assassins, M. le président de la République avait une maison bien ouverte et manquait de garde prétorienne. Mais je serai le dernier à m'en plaindre.

VI

Quarante-huit heures plus tard. En mer. Soirée brumeuse et grande houle. Nous avons doublé la pointe la plus occidentale du continent, le cap Blanc, qui commande l'entrée du golfe de Guayaquil. La côte de l'Équateur est déjà loin. J'y laisse à regret mon premier projet de voyage, irréalisable à l'heure actuelle, et quelque peu de ma confiance. L'avenir est trouble, comme l'Océan voilé de vapeurs, comme la grève du Pérou très proche, qui se dérobe sous les nuages de sable chassés par le vent. Hier contraint d'ajourner une première fois ma traversée de la chaîne andine, sais-je seulement si demain il me sera permis de mettre le pied sur la terre péruvienne? La quarantaine nous menace. Le *Puno* vient de prendre,

à la dernière escale, une passagère redoutable, la fièvre jaune. Elle a déjà fait une victime. Un jeune homme embarqué il y a vingt-quatre heures à Guayaquil est mort ce soir. On vient d'achever sa dernière toilette. Il est là, ficelé dans un drap, sur une planche que deux marins ont posée en travers de la lisse. Le second lieutenant, qui présidait aux funérailles, s'est découvert et a commandé : « *Let go!* »

La planche bascula.

Et avec la dépouille du pauvre Équatorien, il me sembla que la mer venait d'engloutir sa terre natale. Les plateaux mornes, les cratères, les cimes glacées vomissant la flamme ; Quito, la cité mystique où flotte dans l'ombre des cloîtres l'âme des générations passées, tout cela s'enfonçait à jamais sous les lames phosphorescentes, dans la blancheur laiteuse du sillage.



CHAPITRE IV

I. Côte du Pérou. — Le Callao. — Lima. — II. Une mission projetée. — Les religieux d'Ocopa. — III. Le mélange des races. — IV. La Liménienne. — La *Beata*. — Santa Rosa de Lima. — V. Les couvents. — Licence de la vie monacale. — Mésaventure du P. Campeoni. — La tombe de Pizarre. — VI. Situation économique. — Ce que coûte un déjeuner. — Les emprunts et les travaux publics. — Le chemin de fer de la Oroya. — La ligne de Bolivie. — Arequipa. — Puno. — VII. Dans le Sud. — Un télégramme. — Deuxième séjour à Lima. — Un nouvel itinéraire. — Derniers préparatifs. — VIII. Un compagnon. — *Leon*. — Sur la plage de Salaverry.

I

De l'estuaire du rio Guayas aux parages du cap Blanc la transition est brutale. Le littoral de la mer Rouge, les contours brûlés du golfe d'Aden, tels étaient les souvenirs qui me venaient à l'esprit au premier aspect de la côte péruvienne.

Plages d'un blanc de craie, falaises couleur de brique, côte inhospitalière que bat le plus trompeur des océans, ce Pacifique à l'éternelle houle; désert déroulé au pied des Andes sur une longueur de quatorze cents milles marins, du quatrième degré de latitude sud au vingt-deuxième. Aucune pluie ne l'arrose. L'hiver, qui dure de mai à octobre, est seulement caractérisé par un ciel voilé et par une imperceptible brume, la *garua*, qui humecte à peine le sol.

Nulle trace de végétation, sauf dans le voisinage immédiat des torrents descendus de la Sierra. Ces cours d'eau eux-mêmes, profondément encaissés, à demi perdus sous les débris de roches et les cailloux roulés, ne suffi-

sent pas à rompre l'aride monotonie du paysage. Il est difficile de les apercevoir à distance, du pont du navire. Les journées se traînent, d'une longueur désespérante, et le voyageur impatient observe l'horizon dans l'espoir, toujours déçu, d'y découvrir une tache verte.

Pour la quatrième fois depuis le départ de Guayaquil, le soleil vient de disparaître. L'ombre a gagné les grèves, les dunes, les pentes inférieures de la Cordillère maritime, tandis que la ligne des crêtes, seule éclairée, semble une barre d'or en suspens dans l'espace. Le crépuscule descend rapide, au moment où le bâtiment, rasant l'île San Lorenzo, se présente à l'entrée de la baie du Callao dans une tenue quelque peu suspecte, le pavillon jaune à la misaine.

Mais il est avec la Santé des accommodements. J'ignore quelles furent les démarches tentées dans la soirée, les influences mises en œuvre par les agents de la Compagnie. Toujours est-il que le lendemain, dès l'aube, comme par enchantement, la loque funèbre avait disparu de la mâture, et la bonne nouvelle se répandait de notre admission en libre pratique. Aussitôt, une flottille de petites barques entourait le navire. Gesticulant, vociférant, une centaine de bateliers alertes et court vêtus s'accrochèrent aux échelles, aux palans, aux amarres, au moindre bout de corde. Pendus par grappes à la chaîne de l'ancre, ils pénétraient par les écubiers, se hissaient aux bossoirs, escaladaient les plats-bords. Les deux ponts, les passerelles, les coursives, le salon et les cabines furent pris d'assaut au milieu d'une bousculade et d'un tapage dignes d'un port du Levant.

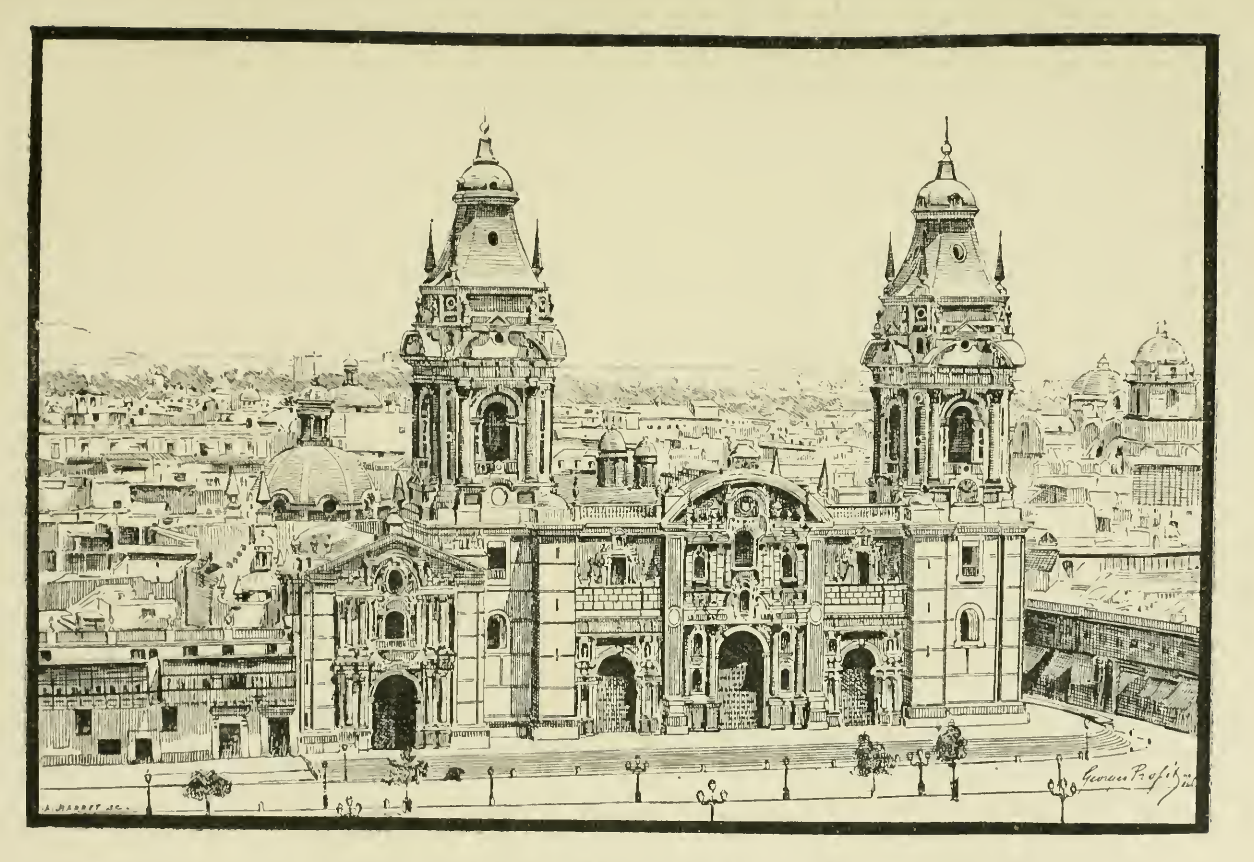
La ville elle-même a je ne sais quoi d'oriental. Ce quai poudreux où grouille une foule à l'épiderme bronzé, aux haillons multicolores, ces maisons peintes, ces rues dallées où de larges bandes de toile jetées d'une façade à l'autre brisent les rayons du soleil, où le claquement des pieds nus soulève une poussière dorée; ces pavillons de consulats flottant au vent, où donc ai-je déjà vu tout cela?... Sur une mer moins lointaine, sous un ciel d'un azur implacable, comme celui-ci.

Le Callao est relié à la capitale, éloignée de quatorze kilomètres, par deux voies ferrées, l'une anglaise, l'autre américaine. Le train traverse des champs de cannes, des rizières, des cultures maraîchères, une vaste plaine d'alluvion assez bien irriguée par un système de petits canaux dérivés du Rimac. En arrière de ce premier plan de verdure, sur un fond lumineux de collines rousses, de montagnes pelées, d'arêtes en dents de scie, se détache une vision blanche : tours, campaniles, coupoles vernissées, *miradores* sveltes comme des minarets de mosquée. C'est la Cité des Rois [1], Lima, la belle créole, le joyau des deux Amériques.

Lima!... Deux syllabes à la fois sonores comme un cri de guerre et douces comme une plainte amoureuse, qui semblent résumer le caractère et la physionomie complexes d'un peuple, les aspects si divers de ses annales où s'entremêlent l'épopée et la comédie, les carillons, les fusillades, prières, tueries, sanglots, chansons, accords de guitare et cliquetis d'épées.

Je n'oublierai jamais ma surprise, en entrant dans cette ville dont l'histoire fut à ce point mouvementée, et que désolait tout récemment la guerre civile succédant à l'occupation étrangère. J'arrivais au lendemain de cette campagne du Pacifique si funeste pour le Pérou, lutte fratricide, sans merci, dont le retentissement fut grand dans les deux mondes. Les récits qui m'avaient été faits depuis mon arrivée dans l'Amérique latine, concernant la situation navrante du vaincu, ne laissaient aucune place au doute. Les

[1] Tel est en effet le nom que lui donna son fondateur, en souvenir des souverains d'Espagne (*Charles V et sa mère Doña Juana*) et des rois Mages de l'Écriture. Ce double hommage est rappelé clairement dans la composition des armes octroyées à la ville par la cédule datée de Valladolid, le 7 décembre 1537. Elles portaient, sur champ d'azur, trois diadèmes d'or surmontés chacun d'une étoile, deux aigles enserrant les initiales I. K., et la devise : *Hoc signum vere Regum est*. Toutefois la fondation n'eut pas lieu, comme l'écrivent beaucoup d'historiens et de voyageurs, le jour de l'Épiphanie, mais deux semaines plus tard, ainsi qu'il résulte de l'acte original : *Fundacion y poblacion desta muy noble y muy leal Ciudad de los Reyes del Piru, fecha por el Marques Don Francisco Pizarro, Adelantado, y primero Gobernador, que fue destos reinos, en dies y ocho de Enero de 1535 años. (Archives capitulaires de Lima.)* Mais l'usage est plus fort que la volonté royale attestée sur parchemin. La ville s'est appelée tout simplement Lima, du nom de l'humble hameau indigène sur l'emplacement duquel elle fut bâtie. L'Indien, sur ce point, eut raison du conquistador.



CATHÉDRALE DE LIMA.

personnes avec qui je m'étais trouvé en relation à l'Équateur, tant à Quito qu'à Guayaquil, ne m'avaient point, lors de mon départ, caché leurs craintes au sujet du sort réservé à mes projets de voyage en pays péruvien. J'allais trouver là-bas la ruine, la misère, une population décimée et rançonnée, une ville en deuil, l'inexprimable chaos qui suit les catastrophes; heureux si, dans ce désarroi administratif et social, je parvenais à obtenir une parole d'encouragement, un avis sérieux sur la possibilité de mener à bien mon entreprise. Aussi, sur la foi de ces peu consolantes prophéties, débarquais-je à Lima dans la situation d'esprit de quelqu'un qui pénètre dans la chambre d'un malade à l'agonie.

Erreur. Le moribond avait fort bon visage. La cité meurtrie avait pansé ses plaies : elle souriait au soleil dans sa parure de fête, sous le fard avivé des maisons mauresques. Par l'entre-bâillement des portails aux lourds marteaux de bronze, les patios pleins de fleurs soufflaient l'arome capiteux des jasmins et des lauriers. Des rues, des ruelles, de la pénombre des maisons et des arcades montait un murmure de foule insouciante et flâneuse. Dans la *calle de Mercaderes,* les dernières créations de la mode parisienne, la parure ou le bibelot, la gracieuse inutilité importée d'hier, arrêtaient devant les étalages la señora qui revenait de l'église à pas menus, les mains jointes sur le volumineux missel à fermoirs d'argent, suivie de sa petite servante indienne portant le tapis de prière. On devinait, sous la *manta* sévère, une robe de la bonne faiseuse. Un mouvement plus vif, un souffle d'air dérangeant les plis de l'étoffe noire, laissait poindre un nœud de rubans joliment compliqué, un bout de jupe claire. Après une minute de contemplation, les voilà reparties, la maîtresse et la *chola.* Elles frayent leur route au milieu des groupes d'officiers de haute mine s'acheminant, cigarette aux lèvres, moustache au vent, vers le palais du gouvernement. De ci, de là, elles échangent un salut avec quelque cavalier fièrement campé sur sa selle mexicaine, et drapé du riche *poncho* en poil de vigogne qui tombe jusqu'aux étriers incrustés d'argent. Un signe de tête, un sourire; elles pas-

sent, elles disparaissent dans le tourbillon de poussière soulevé par cette troupe de mules pomponnées, empanachées, qui accourent avec un fracas de clochettes. Des appels se croisent, mille bruits confus : disputes d'arrieros occupés à décharger leurs bêtes au seuil d'une boutique, sonneries lointaines de clairons ou de tambours, d'éperons et de sabres traînés sur les dalles; dominant le tout, les aigres clameurs des porteurs de bois, de briques, de sable, excitant leurs bourriquots, ces infortunés aliborons pelés, fourbus, saignants, exténués, plus misérables encore que leurs congénères d'Afrique. Et voici que le dicton populaire me revient en mémoire : « Lima, paradis des femmes, purgatoire des maris, enfer des ânes! »

Le temps et l'habitude ne devaient point avoir raison de cette impression première, et je la retrouvai aussi intense plusieurs mois après, lors de mon second séjour dans la capitale.

II

Il faut dire qu'à peine arrivé, toutes mes appréhensions étaient tombées devant l'accueil cordial que je rencontrai chez les principaux membres de la très importante colonie française et dans la société liménienne.

Nos nationaux sont nombreux à Lima. Une résidence prolongée dans le pays, l'importance des intérêts engagés, enfin et surtout l'union touchante qui règne dans cette petite France sud-américaine, lui ont acquis dans la colonie étrangère une situation prépondérante. La venue d'un compatriote est pour elle une occasion aussitôt saisie de manifester, une fois de plus, cette bonne grâce hospitalière, cette obligeance à toute épreuve, cette spontanéité de dévouement et ce chaleureux intérêt dont celui-là surtout sent tout le prix, qui se dispose à traverser le continent, sans se faire illusion sur les difficultés à vaincre, avec un sentiment très net de son isolement et de sa faiblesse.

Mais le moyen de ne pas reprendre confiance aux encouragements de ces voix amies? D'autant mieux qu'une circonstance inespérée allait sans doute me permettre d'entreprendre le voyage avec de sérieuses chances de succès. J'apprenais en effet qu'une des missions organisées presque chaque année par l'ordre des Carmes ne tarderait pas à partir pour l'intérieur. Il me serait, m'assurait-on, facile de me joindre à elle comme avait fait, une année auparavant, mon compatriote et collègue de la Société de géographie, M. Olivier Ordinaire, dans sa traversée de l'Amérique méridionale par les vallées du Pachitea et de l'Ucayali.

L'expédition, commencée dans des conditions aussi favorables, devenait relativement aisée. Je n'aurais plus à me préoccuper des ennuis que suscite à l'étranger la défiance des populations indigènes, sur l'un et l'autre versant des Cordillères. Les relations seraient facilitées et les pourparlers singulièrement abrégés, grâce à l'intervention de mes compagnons, dont le caractère pacifique et l'influence sont bien rarement méconnus.

La maison mère des Carmes, où je me rendis aussitôt que ces informations m'eurent été communiquées, est située à la limite des faubourgs, sur la rive droite du Rimac. Sa position retirée en fait une sorte de trait d'union entre le monde civilisé et la nature inculte. A l'extrémité du *Paseo de los Descalzos,* promenoir aux dalles de marbre bordé de longs ifs et de térébinthes, on entrevoit, parmi les feuillages, le blanc monastère comme endormi dans un silence de bois sacré. La rumeur des foules expire sur le seuil ensoleillé. La porte franchie, c'est le recueillement, la paix crépusculaire du cloître et de la forêt.

Le Père supérieur me reçut de la façon la plus bienveillante. Il suivit avec attention l'exposé de mon plan de voyage d'un océan à l'autre, en m'exprimant à plusieurs reprises tout l'intérêt qu'il prenait à une tentative de ce genre, et son vif désir de contribuer à sa réussite. Ce précieux témoignage de sympathie n'était pas fait pour me surprendre. Les dignes religieux ont toujours été les auxiliaires les plus dévoués du voyageur. Comment

s'en étonner, alors que, chez eux, l'apôtre fut si fréquemment doublé d'un explorateur? A ce titre, l'histoire de cet Ordre remarquable me paraît mériter une parenthèse.

Le berceau de ces missions fut le couvent de Santa Rosa de Ocopa, à quarante-cinq lieues environ à l'est de Lima, dans la haute vallée du rio Jauja, non loin de la petite ville de Concepcion. De ce monastère sont sortis, il y a plus de deux siècles, marchant vers l'Orient inconnu et sauvage, ces pionniers de la foi et de la science qui, armés du crucifix et de la boussole, ont les premiers parcouru les pampas du Saint-Sacrement, les bassins des rios Huallaga, Ucayali, et relevé le cours de leurs innombrables tributaires.

L'œuvre commencée en 1631 a été poursuivie jusqu'à nos jours avec une ténacité que n'ont pu lasser bien des mécomptes, les difficultés sans cesse renaissantes, le manque de ressources, l'hostilité de la nature et des hommes. Au milieu de la décadence aujourd'hui complète des anciens établissements monastiques du Pérou, en face des errements d'un clergé séculier livré à la plus complète anarchie, ces humbles moines ont donné un saisissant exemple de fidélité à la règle, aux traditions glorieuses de leur Ordre. La valeur de leurs travaux, la dignité de leur vie, une expérience et un savoir fort au-dessus de la moyenne, leur assignent une place privilégiée dans les annales de ces communautés hispano-américaines dont les vicissitudes fourniraient le sujet d'une curieuse étude historique.

Peut-être ces efforts séculaires n'ont-ils pas donné tous les résultats qu'on en attendait pour la propagation de la foi et de la morale chrétiennes. Cet insuccès relatif est imputable non aux missionnaires, dont le tact a toujours égalé l'abnégation, mais au caractère même de l'indigène. Non que celui-ci reste obstinément sourd à la bonne parole et manifeste à l'endroit du baptême une répugnance exagérée. Loin de là, il se prêtera le plus volontiers du monde et, si l'on n'y prend garde, plutôt deux fois qu'une, à une cérémonie nullement douloureuse, généralement suivie d'une

gratification en médailles, chapelets, couteaux et autres objets usuels, à laquelle il est très sensible. Par malheur, sa flamme de néophyte aura tout juste la durée d'un feu de paille. L'habitude, les souvenirs, ses instincts de chasseur, l'influence de la nature environnante, l'appel du vent, l'oiseau qui passe, le bruit d'une pagaie sur l'eau, les mille voix de la forêt profonde, le ramèneront tôt ou tard à la vie nomade. Des quarante missions que la communauté d'Ocopa possédait à l'orient des Andes vers le milieu du dernier siècle, il ne subsiste à peu près que les noms. Toute trace de ces agglomérations a aujourd'hui disparu, ou peu s'en faut. Trois ou quatre villages ou, plus exactement, un certain nombre de huttes disséminées dans les bois, le long des rivières, à de grandes distances l'une de l'autre, sont les seuls vestiges de postes un instant florissants, tour à tour dépeuplés, moins par les maladies ou les guerres que par les migrations successives.

Toutefois, si, dans l'impossibilité d'accoutumer l'Indien de race pure à l'existence sédentaire, et, par suite, réduits à n'exercer sur lui qu'une influence intermittente, les missionnaires d'Ocopa n'ont pas complètement triomphé comme apôtres, la science, en revanche, doit à leur zèle d'inestimables documents sur ces contrées dont ils furent longtemps les seuls explorateurs. C'est ainsi que la carte des régions arrosées par le Marañon, le Huallaga et l'Ucayali, dressée en 1790 par le P. Sobreviela, ne cessera de faire l'admiration des géographes. Si le voyageur moderne, disposant d'instruments plus précis, peut y relever quelques inexactitudes de détail, rien ne saurait donner une vue d'ensemble plus exacte et plus complète de ces territoires, que le chef-d'œuvre du moine obscur et intrépide dont le nom mériterait d'être associé aux plus illustres.

Le renseignement qu'on m'avait transmis était exact. Une mission se préparait, bien que la date n'en fût pas encore fixée. Le Père supérieur me promit de me faire aviser, par l'intermédiaire de la légation de France, aussitôt que le projet à l'étude serait devenu définitif. De toutes façons, le départ n'aurait point lieu avant la seconde quinzaine de juillet.

Nous étions au milieu d'avril. Mais ce long délai ne m'inquiétait guère. Il pouvait être utilement employé à des excursions dans le sud, sur la côte, et vers la frontière bolivienne. J'aurais de plus le loisir de m'adonner à l'étude de la langue *quechua*, dont la connaissance, au moins sommaire, est presque indispensable à qui veut s'éloigner du littoral. En effet, bien que la plupart des Indiens de la Cordillère comprennent et parlent, tant bien que mal, l'espagnol, il est souvent malaisé de les faire sortir de leur réserve naturelle si l'on ne commence par les interpeller dans leur idiome national.

Décidément le sort me redevenait favorable. Je me retirai fort satisfait de ma visite et, de très belle humeur, regagnai à pied mon logis en flânant à travers l'interminable faubourg aujourd'hui envahi par les bas métiers, la plèbe en guenilles, jadis séjour champêtre où l'aristocratie coloniale possédait ses *petites maisons*, ses retraites galantes; où le vice-roi Don Manoel Amat abritait ses amours avec la Périchole.

Quel tableau animé et d'un coloris puissant que cette fin de journée liménienne! Le mouvement et le vacarme populaires semblaient croître à mesure que le jour déclinait. Le *campesino*, de retour du marché, sa ménagère en croupe, chassait devant lui ses mules qui, joyeuses, les oreilles dressées, flairant de loin la luzerne fraîche, galopaient en faisant danser leurs paniers vides. L'*hacendado* grave, escorté de son cholo comme un chevalier par son page, fendait la foule sur sa bête marchant l'amble, tandis qu'en contre-bas de la chaussée l'échoppe du Chinois charpentier, traiteur ou marchand d'orviétan, flambait derrière sa double rangée de lampions en papier huilé, et que des cabarets borgnes, des *chicherias* où la clientèle indienne et noire absorbe l'eau-de-vie de Pisco et la bière de maïs, montait un concert de voix glapissantes, le crépitement des fritures, une vapeur d'alcool mêlée à des émanations de graisse fondue.

III

L'admirable champ d'études pour le physiologiste en quête de documents humains, pour l'historien et l'ethnographe, que cette population, amalgame d'éléments hétérogènes empruntés à tous les points du globe, curieux produit d'une collaboration de trois siècles entre le nouveau et l'ancien monde! L'Asie, l'Europe, l'Afrique et l'Amérique sont représentées à Lima. Les types purs et leurs dérivés figurent dans ce musée d'un nouveau genre, collection vivante et sans rivale où les contrastes, les affinités, l'influence des croisements et du climat, s'accusent avec un relief extraordinaire.

Pour qui sait voir, une simple flânerie à travers le marché, le long des portiques de la plaza Mayor, équivaut à une leçon d'anthropologie.

Plus instructif encore et autrement pittoresque sera le coup d'œil jeté sur la multitude rassemblée à l'occasion d'une fête populaire ou d'un spectacle. On y retrouvera juxtaposées ou combinées à l'infini les trois nuances de la palette sociale, le blanc, le noir et le jaune.

Les lieux de réunion abondent. A défaut du grand théâtre incendié pendant l'occupation chilienne, ce public composite se presse devant les tréteaux où les *zarzuelas* alternent avec les refrains de café-concert. Vous l'observerez plus nombreux encore en plein air, dans ces pèlerinages éminemment joyeux qui ont lieu chaque année, à l'époque de la Saint-Jean, sur les collines d'Amancaes, moins pour cueillir la fleur nouvelle que pour sacrifier aux vieilles traditions de la chorégraphie locale. C'est là que vous verrez danser aux accords de la harpe, de la guitare et du tambour, la *zamacueca* et toutes ses variétés, la *polka de cajon*, le *maisito*, l'*ecuador*, la *zanguaraña*, autant de pas caractéristiques soigneusement proscrits des salons.

Parfois cependant elle viendra, elle aussi, la société mondaine que l'antique liberté d'allures effraye, grossir les rangs de cette assistance si mêlée. N'a-t-elle pas chaque dimanche ses loges réservées à la *Plaza de Acho*? Son modernisme ne va pas jusqu'à la faire renoncer au passe-temps national entre tous. Il lui faut, comme aux aïeux, les émotions du cirque, le duel de l'homme et de la bête, l'éclair de l'épée entre les cornes du taureau.

Le divertissement cher à toutes les Espagnes se complique souvent ici d'un petit prologue militaire. Un bataillon en grande tenue procède pendant un quart d'heure, avec un sérieux imperturbable et la précision mathématique d'un corps de ballet, à des manœuvres de parade. Il décrit tour à tour des cercles, des losanges, des étoiles, et, pour terminer, groupé devant la tribune gouvernementale, trace fort habilement, avec des fleurs jetées à poignées sur le sable, les initiales du chef de l'État. J'eus le plaisir de voir accomplir ces exercices variés par l' « héroïque bataillon de Junin ». Ainsi s'exprimait l'affiche. Et je ressentis, je l'avoue, une impression assez singulière à l'aspect des pauvres troupiers qui portaient la tunique et le pantalon garance de l'armée française, et se démenaient pour la plus grande joie de cette chambrée multicolore.

A part ce hors-d'œuvre, le programme est le même que dans n'importe quelle cité de la Péninsule, de Saragosse à Cadix. Il n'y manque que les artistes en vedette, les virtuoses de l'épée et de la banderilla, les Lagartijo, les Frascuelo, les Cara Ancha, qui font recette à Madrid et à Séville. Mais pour l'étranger les évolutions de la *quadrilla* n'ont qu'un attrait secondaire. Le spectacle est moins dans l'arène que sur les gradins, le long des couloirs, dans cette cohue pailletée comme l'habit d'Arlequin où l'homme de pure race castillane, de haute taille, au fin profil, la señorita, d'une pâleur de lis, coudoient les rejetons du blanc et de l'Indienne, le *cholo* et sa *chola*.

Près de son père, l'Indien aux cheveux lisses, voici le *chino* affligé de la

toison crépue qu'il tient de sa mère, une Vénus de la Côte d'ivoire ou de Mozambique. Une bouquetière passe, ployant sous une énorme brassée de roses qui embaument : « *Ramilletes! Ramilletes!*... Des bouquets, señoras, fleurissez-vous! » Une autre vendeuse promène un plateau où les bonbons fraternisent avec la charcuterie. Des *chino cholas,* ces deux industrielles. Elles appartiennent à l'Amérique par leur père, au continent noir par leur aïeule maternelle.

Et toi, la marchande de journaux et de chansons, petite fille aux traits vagues dont je ne saurais dire la nuance, qui donc es-tu? Quels sont tes aïeux, et comment te nomme-t-on?

« -- On ne me nomme pas. Seule, dans cette riche collection, je n'ai point « encore d'étiquette. Ma mère est la dame aux bonbons; mon père, ce « monsieur chaussé de sandales de feutre, qui porte une longue natte « enroulée sur le crâne. Il est venu, il y a bien longtemps, du pays des « lanternes peintes et des tours de porcelaine[1]. »

Public houleux qui, pour traduire ses émotions, appelle à son aide toutes les énergies d'une langue expressive. La course traîne-t-elle en longueur. le torero est-il en péril, les encouragements, les imprécations, les prières s'entre-croisent avec un grondement d'orage et un luxe étonnant de métaphores. Ce n'est plus un simple cri d'angoisse, l'exclamation habituelle : *Lo vá á matar!* « Il va le tuer! » mais cette périphrase jetée dans une

[1] Les principales combinaisons résultant des croisements sont les suivantes :

Cholo	né d'un père	blanc	et de mère	indienne.
Mulato	»	blanc	»	négresse.
Quarteron.	»	blanc	»	mulâtresse.
Quinteron... .	»	blanc	»	quarteronne
Chino	»	indien	»	négresse.
Chino cholo.	»	indien	»	china.
Chino oscuro	»	indien	»	mulâtresse
Zambo chino.	»	nègre	»	mulâtresse.
Zambo.... ..	»	mulâtre	»	zamba.
Zambo claro...	»	indien	»	zamba.

Le type issu des relations du coolie chinois et de la femme de race indienne ou noire n'a point encore reçu de dénomination spéciale.

immense clameur : *Lo vá á volver ánima!* « Il va lui faire rendre l'âme! » Et si quelques spectatrices, se couvrant le visage de la manta, murmurent : *Jesu! Jesucristo!* la grande majorité s'écriera en chœur :

— *Jesucristisimo!*

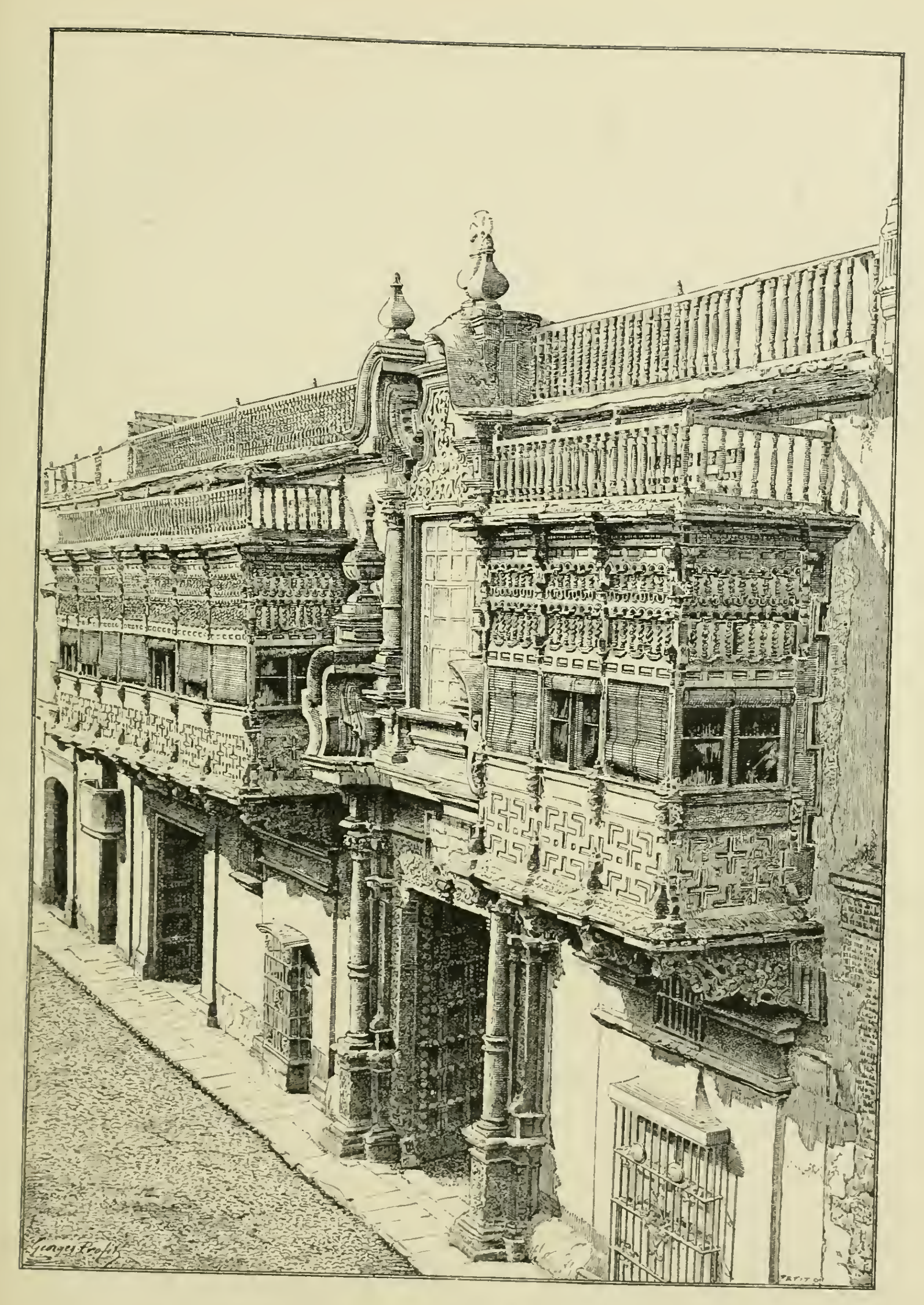
C'est le comble du superlatif.

IV

Que n'a-t-on pas écrit sur cette ville exquise? L'histoire, la poésie et le roman ont rendu son nom célèbre, et il y aurait quelque naïveté à revenir sur une description tant de fois faite. Tout au plus relèverai-je chez bon nombre de voyageurs une certaine tendance à ne voir dans Lima que le décor, les jeux d'ombre et de lumière, le plaisant mélange des races, les contrastes qui courent les rues. Là cependant n'est pas, à mon sens, le secret de son charme indiscutable et son originalité.

Ces dehors tapageurs, ce papillotage cosmopolite, sont l'apanage de beaucoup de cités du nouveau et de l'ancien monde. On les trouve, à des degrés divers, sur les deux rives du Pacifique, à San-Francisco comme à Singapore ou à Batavia. Lima est mieux qu'un caravansérail. Elle possède ce qui manque à la plupart de ses florissantes rivales, en particulier aux agglomérations nord-américaines, la poésie des vieux souvenirs, la personnalité vivante que le temps donne aux choses.

Malgré les changements politiques, le lien des traditions subsiste entre la colonie émancipée et l'ancienne mère patrie. Celui qui, pour la première fois, parcourt les rues de Lima, surtout après la nuit tombée, à l'heure propice aux rêves et aux fantômes, est aisément la dupe d'hallucinations où les personnages du Romancero se mêlent aux héros de la conquête. Il peut se croire tour à tour dans la Cité des Rois ou dans l'antique Tolède, sur la colline que baigne le Tage ou sur les bords du Rimac. Ici comme



MAISON DANS LA « CALLE DEL ARZOBISPO », LIMA.

dans les bourgades vénérables des Castilles, les pierres ont une âme, une voix. Leurs assises branlantes répercutent encore un écho de passions lointaines, des bruits de batailles et de fêtes. Par la brèche qu'ont ouverte les tremblements de terre ou la mitraille, elles racontent les secrets des morts, la chronique d'une société disparue : le serment des conjurés qui vont assassiner Pizarre, la lutte de l'Audience et des gouverneurs, du pouvoir séculier contre le saint-office, et les folies d'un vice-roi pâmé d'amour aux bras d'une chola.

Qui voit la demeure connaît l'hôte. La maison est une indiscrète. Il en est d'elle comme de la *saya* qui voile hermétiquement la femme, mais prend soin d'en accuser les lignes. La porte massive et bardée de fer, pareille à celle d'une geôle ou d'une forteresse, n'est jamais si bien close qu'elle ne laisse apercevoir la cour intérieure, une coulée de lumière blonde parmi les verdures et les marbres. Regardez cette façade. Des ornements de tout genre courent sur un fond rose ou bleu tendre : festons et guirlandes, fleurs et fruits, les attributs mythologiques mariés aux emblèmes religieux, un curieux alliage du sacré et du profane, de l'Olympe et du ciel; le thyrse et la croix, des groupes de saints en extase sur un cartouche que déroule un vol espiègle d'Amours. Au bas de la frise où les chérubins jouent du luth ou du théorbe, rampent les démons grimaçants. Le logis révèle celle qui l'habite. Vous la devinez derrière les jalousies baissées, dans la saillie des lourds balcons. C'est la Liménienne : démarche onduleuse, grands yeux noirs, tour à tour brillants sous le battement de l'éventail, ou baissés sur le lent égrènement du rosaire; élégance enveloppée dans la manta sévère de la béate, piété fervente et grâce mondaine, frivolité qu'un scrupule assombrit, gravité qu'un rien fait sourire.

S'il y eut jamais renommée universelle, incontestée, c'est bien la sienne. Toutes les littératures l'ont consacrée, en prose et en vers. Sur la foi de ses panégyristes, il n'est personne qui n'ait rêvé de la pâle Liménienne comme

du type accompli de la beauté créole. Et j'ajouterai qu'ici le proverbe aurait tort, suivant lequel tout songe n'est que mensonge.

Il y a dix à parier contre un que, dans une réunion composée de gens sérieux, la première question adressée au voyageur récemment arrivé de Lima n'aura trait ni aux antiquités péruviennes, aux fouilles d'Ancon et de Pachacamac, aux trésors archéologiques découverts à Moche, à Santa ou au Cuzco, encore moins à la situation politique et financière de la république,... mais aux femmes.

« Ah çà, n'exagère-t-on pas un peu?... Sont-elles vraiment...

— Oui, monsieur, tout cela et plus encore, quoique je sois en vérité fort en peine d'analyser les causes déterminantes d'une impression qu'on éprouve sans la raisonner. Ces natures complexes chez qui la séduction n'est peut-être que de l'harmonie, la résultante de qualités et de défauts, d'énergies et de langueurs délicieusement combinés et fondus, échappent, vous l'avouerez, à l'analyse.

— Essayez toujours.

— A quoi bon? De telles esquisses sont rarement exactes, et le portrait le plus soigné ferait sourire le modèle.

— Je vous en prie. »

Alors, le cercle se rétrécit, plus intime. Les têtes se rapprochent curieuses, et les questions pleuvent. Malheur à l'imprudent qui s'est laissé mettre ainsi sur la sellette, si la réponse ne suit pas prompte, nette, catégorique! Un silence, une hésitation involontaire, donnerait lieu aux commentaires les plus fantaisistes. On feindra d'y voir une réticence calculée, un hypocrite aveu, une façon d'accepter, sans en avoir l'air, le rôle ingrat d'homme à bonnes fortunes.

Il est à remarquer que l'attitude du patient aux prises avec ces insinuations gaillardes est très différente suivant les cas. Sa défense, chose étrange, est d'autant plus molle que sa position est, en bonne conscience, inattaquable. Pour peu que notre homme ait fait seulement escale au Callao

quarante-huit heures, le temps pour le paquebot de compléter le fret et le combustible, il vous laissera bien volontiers entendre que son enfance, sa jeunesse et la plus belle partie de son âge mûr se sont écoulées dans la cité de Pizarre et d'Almagro. Il en connait par cœur tous les mystères et, si vous le pressez, ne refusera pas de soulever en votre faveur un coin du voile. Fiez-vous à lui pour vous donner une restitution du décor hispano-moresque où se jouait le mélodrame cher à nos pères, avec ses accessoires indispensables, le billet doux jeté par la fenêtre grillée, et la duègne,

> Affreuse compagnonne
> Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne,

donnant rendez-vous à l'étranger, le soir, à l'angle d'une place, pour le conduire chez une belle inconnue qui ne demande qu'à se faire connaitre. En l'écoutant, vous entendrez le grincement des guitares, un bruit de baisers, le troublant murmure d'une ville toute au plaisir.

Eh bien, non; si pénible qu'il soit de souffler sur vos illusions, ce n'est pas cela du tout. Ou plutôt, ce n'est point tout à fait cela. Je ne prétends pas que les Liméniens des deux sexes soient autant de petits saints prêts à concourir pour le prix de vertu, mais qu'en gens de goût, ils se tiennent à distance convenable de l'extrême licence et de l'excessive pruderie. Dût-on crier au paradoxe, j'estime que Lima est, à cet égard, l'une des capitales les mieux équilibrées. Un détail ne manquera pas de frapper l'observateur le moins perspicace. Le vice n'y envahit point la voie publique. Vous me direz que les apparences sont souvent trompeuses, et que ma façon de raisonner, dont le moindre défaut est de prendre un masque pour un visage, est celle d'un myope ou d'un naïf. Aussi me garderai-je d'en vouloir tirer des conséquences trop absolues, et de nier que la plaie existe parce que je ne puis la toucher du doigt. On conviendra pourtant qu'une maladie aussi facilement dissimulée ne saurait être bien grave. La part faite au relâchement de mœurs inévitable dans toute grande agglomération, il faut recon-

naître qu'une population de près de deux cent mille âmes, où la galanterie affecte des allures plutôt discrètes, ne peut guère être qualifiée de dissolue.

La femme, quels que soient son rang et sa situation de fortune, mène un train de vie très uniforme. L'emploi de son temps est réparti avec une égalité parfaite entre l'église et le monde. La moitié de son existence se passe sous la classique cape noire, la tenue de prière imposée par l'usage [1]. De retour au logis, l'office terminé, la pénitente se débarrasse de cet attirail suranné, comme un papillon de sa chrysalide, et se montre aux visiteurs dans le rayonnement des fanfreluches parisiennes.



DAME DE LIMA.

Combien charmantes sont les réunions qu'elle préside, ces assemblées familières, ces *tertulias* où l'on parle de tout et de rien pendant des heures, en buvant de l'eau sucrée! Parfois, la réception manquera de faste. Des *criadas* aux pieds nus remplaceront les laquais en livrée. Le mobilier sera des plus simples. La misère des temps a fait le vide dans la vaste et hospitalière demeure. N'y cherchez plus les précieux bahuts incrustés de nacre, les sièges sculptés, chefs-d'œuvre de la Renaissance espagnole légués par les ancêtres. Tout cela fut, en des jours critiques, la proie du prêteur sur gages ou du brocanteur. Seul le salon, un peu moins éprouvé, contraste avec la nudité des autres pièces. C'est là qu'on aura réuni les épaves du luxe

[1] Une coiffure très basse et la manta relevée sur les cheveux sont de rigueur à l'église. Tout autre couvre-chef, si léger soit-il, est impitoyablement proscrit. La coutume ne souffre aucune exception. A ma connaissance, des Européennes appartenant au monde diplomatique se sont vu poliment, mais nettement, refuser l'accès de la cathédrale pour avoir ignoré ce détail.

d'autrefois, ce qu'on nomme le *juego de muebles*, un « jeu de meubles » : un canapé, six chaises, autant de fauteuils et un guéridon, le strict nécessaire pour recevoir les amis. Et ne croyez pas que cet inventaire de commissaire-priseur cache la moindre intention moqueuse. Il faudrait avoir l'esprit bien mal fait pour chercher à tourner en ridicule une hospitalité toujours décente en dépit de la fortune adverse, pour oublier les agréables moments passés, aussi bien dans le plus modeste que dans le plus riche de ces intérieurs.

Le Péruvien, — je parle ici de l'homme du monde, — est en général des mieux doués. Nature très fine, sinon cultivée, ses qualités comme ses travers en font un être à part, sans conteste au-dessus de la moyenne sociale des deux Amériques. Une irrésistible bonne grâce qui n'exclut pas une pointe de fierté, dernier vestige de la morgue castillane, un caractère quelque peu ombrageux, prompt à relever à l'égal d'une offense la critique la plus bénigne; une chaleur d'imagination et de parole tempérée par la plus exquise courtoisie, tels sont ses traits distinctifs. De relations faciles, causeur aimable, généreux à l'extrême, il excelle dans l'art de tenir maison ouverte, à grands frais si ses moyens le lui permettent, dans le cas contraire avec une simplicité qui n'est pas sans noblesse. Un secret instinct semble l'avertir de ce qui peut plaire à son hôte. Il évitera les questions embarrassantes qu'ailleurs on ne manque pas de poser à l'étranger. Il se gardera de vous demander ce que vous pensez du pays et des hommes, avec l'intention mal dissimulée d'extorquer de votre politesse une réponse élogieuse. Son tact vous épargnera ces pièges tendus le plus innocemment du monde à la bonne foi et au savoir-vivre du voyageur. Une conversation qui effleure sans jamais appuyer, saute avec enjouement d'un sujet à un autre, du sérieux au badinage ; l'élégance d'un langage qui ne sent point la province, autant de surprises que les salons de Lima ménagent au Français dépaysé comme un souvenir de sa patrie lointaine.

Particularité assez fréquente dans les milieux créoles, la femme est supérieure à l'homme. Elle en a l'intelligence ouverte et vive, la bienveil-

lance souriante et sans contrainte, le ton affable. Mais à ces dons de nature s'ajoute souvent chez elle je ne sais quoi de plus alerte dans la pensée et l'expression, l'éclat d'un esprit à facettes, un art de dire et d'écouter d'autant plus sûr qu'il ne trahit point l'effort. On serait injuste envers la Liménienne si l'on ne voyait en elle qu'une silhouette provocante, un joli bibelot. Elle n'a pas à son actif que sa beauté, l'ovale de son visage, un teint d'une blancheur de marbre grec imprégné de soleil, des pieds d'enfant. Nous voici loin des attitudes nonchalantes et passives, du hamac où l'élégante des tropiques berce ses interminables rêveries. La statue s'est animée : c'est une volonté, une force. Elle pense, discute, agit. Elle aura toutes les curiosités, y compris celle de l'étude, essayera de la lecture autrement que comme d'un narcotique, se piquera de littérature au besoin, et ne dédaignera pas de signer un article, une nouvelle dans la *Revista de Lima*. Tout cela, gentil, aimable, un peu superficiel si l'on veut, mais sans guinderie. Rien du bas bleu. Un ange enfin, — un ange.

J'assistais un jour, aux États-Unis, à une *lecture* au cours de laquelle l'orateur, — c'était une dame, — exaltant avec raison les agréments et les vertus de la jeune fille américaine, s'écriait, dans un accès de lyrisme : « Que lui manque-t-il pour être une créature céleste? Une voix plus douce « et une paire d'ailes. » Le dernier de ces attributs ferait seul défaut à la Liménienne. Elle tire en effet un merveilleux parti de cette belle langue espagnole qui prend ici des inflexions moins rudes et plus chantantes que dans les Castilles. Idiome admirable, à la fois souple et nerveux, fait pour les lèvres féminines, qui sait rendre toute la gamme des passions, de la haine à l'amour : n'en déplaise à l'empereur Charles-Quint, lequel estimait qu'il faut parler italien à sa maîtresse et espagnol à Dieu.

La religion même, qui tient dans cette existence de femme une place si large, ne fait point tort à la mondaine. L'église, qui l'attire sans l'accaparer, lui donne peut-être un de ses plus grands charmes, ce visage reposé, cette pâleur due à l'ombre fraiche des nefs. Elle n'est point une bigote, mais une

beata, terme dont le sens exact ne peut être rendu par le substantif français, synonyme de zèle plus affecté que sincère. Cette dévotion n'a rien d'une attitude. C'est un élan spontané, une foi naïve et bonne qui va droit devant elle, indulgente à autrui, inhabile au prosélytisme. Sa piété est rarement agressive ou tracassière. Son ardeur à gagner le ciel ne laisse pas à la béate le loisir de gourmander la tiédeur du prochain.

Ces natures aimantes et mystiques sont un legs des âges de foi, l'incarnation de ce siècle qui vit naître la vierge-poète d'Avila et cette autre sainte, dont Lima célèbre aujourd'hui à grand tapage le troisième centenaire, Rose, de son vrai nom Isabel Flores, canonisée par Clément IX.

Quand, de la poudre des vieilles chroniques qui relatent sa vie si brève et si simple, et des légendes brodées par l'imagination populaire, on tâche de dégager cette suave figure de Liménienne, elle nous apparait avec toutes les grâces de la femme mises au service d'une âme inspirée. Les récits du temps nous disent gravement que, chez elle, la sainteté se révéla de fort bonne heure, dès la cinquième année. Et cela nous remet tout de suite en mémoire sainte Thérèse enfant, le joli épisode de la fillette et de son petit frère s'esquivant un soir de la maison paternelle, à la recherche des aventures. On leur a lu, dans la Vie des saints, de belles histoires de chrétiens qui, tombés au pouvoir des infidèles, marchaient au supplice en chantant. Ils ont décidé de faire de même. Ils partent. Les voilà hors du jardin, dans la campagne, au bout du monde. Les Maures ne sauraient être loin. Et tous deux, la main dans la main, ayant un peu peur, comme bien vous pensez, mais tenant bon quand même, attendent le martyre et la gloire.

Mais le biographe ne se borne pas à mentionner les promesses du premier âge, puis les extases, les entretiens avec le « divin amant », les mortifications, les veilles au chevet des pauvres et des malades. Il nous dit l'élégance de la démarche, les petits pieds, les mains blanches, le port de tête, le cou délicat, le profil de camée, l'éclat des yeux « noirs, très grands, voilés de

longs cils où tremble une larme prête à jaillir[1]. » Il semble que l'admiration des contemporains s'adresse à sa beauté autant qu'à ses vertus. Ils racontent comment la digne Maria Flores, voyant l'enfant venir à elle dans le jardin, un matin de printemps, s'écria dans un ravissement d'orgueil maternel : « Tu es aussi belle et fraîche que ces roses! Tu devrais te nommer comme elles! » Et telle fut, disent-ils, l'origine de ce nom de Rose dans lequel la foule avide de surnaturel a voulu voir une allusion à la pluie de fleurs que le ciel aurait fait tomber sur son berceau.

Non, l'auréole du miracle n'éclaire point cette figure paisible. Et cependant, sa présence dans une société bouleversée par les conspirations et les guerres intestines, a quelque chose d'inattendu et de merveilleux. Elle apparaît, au milieu de ce monde turbulent, comme une sensitive égarée sur un champ de bataille. Alors qu'autour d'elle grondent les rivalités et les haines, l'illuminée adresse, comme Thérèse, ses déclarations passionnées à Jésus :

No me tienes que dar porque te quiera,
Porque aunque lo que espero no esperara,
Lo mismo que te quiero te quisiera[2]. .

Elle est l'amour sublime et désintéressé, la charité que rien ne rebute, la pitié sans bornes qui dans le maudit lui-même voit un malheureux, *el desgraciado que no puede amar.*

Enfin, elle a ce bonheur, que le paganisme antique tenait pour un bienfait des dieux, de mourir dans tout l'éclat de la jeunesse. Les naïfs imagiers, les pieux enlumineurs ont reproduit ses traits à l'infini. C'est leur modèle préféré. Et si l'exécution trahit le zèle de l'artiste, si parfois la statuette et le tableau nous font sourire, ils seront toujours, dans leurs audaces, bien supérieurs au reste de la collection, aux innombrables bienheureux emper-

[1] Don Francisco de Bilbao. (*Vida de Santa Rosa de Lima.*)

[2] Je t'aime et ne te demande rien en échange; — Quand même je n'attendrais pas ce que j'attends, — Je t'aimerais encore comme je t'aime!...

ruqués, enjuponnés, noyés dans l'or et le brocart, qui peuplent les sanctuaires de l'Amérique espagnole.

V

C'est en l'honneur de cette sainte que, depuis un mois, toutes les cloches des églises, des chapelles et des couvents de la capitale égrènent leurs carillons aux quatre vents du ciel.



SANTA ROSA DE LIMA.
Église des Jésuites, Arequipa.

Je n'infligerai pas au lecteur le dénombrement de ces édifices sacrés. Les plus récentes statistiques n'en comptent pas moins de soixante-douze. A l'exception de quelques couvents de femmes et de deux ou trois communautés dont le personnel se recrute en Europe, la plupart des confréries fondées pendant la période coloniale ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. Une trop longue prospérité les a perdues. Comblées par la métropole et par les vice-rois, elles se sont engourdies dans un bien-être dissolvant. La conscience d'un pouvoir sûrement établi, d'une influence sans contrôle, engendra peu à peu le relâchement de la règle. A l'heure présente, la décadence est irrémédiable. La loi prononçant leur suppression graduelle était le seul palliatif possible à un désordre qui défiait l'autorité morale de l'Église. Aussi, tout en continuant à protéger les Ordres étrangers, prohibe-t-elle le renouvellement des anciennes associations religieuses formées dans le pays. Chacun des monastères doit, après le décès du dernier occupant, faire retour à l'État. Plusieurs sont déjà presque vides, un grand nombre

de moines préférant la liberté de l'existence séculière aux rigueurs de la cellule. C'est ainsi que le couvent des Franciscains, le superbe cloître orné d'émaux et de faïences qui feraient la gloire d'un musée, n'est aujourd'hui qu'une solitude. La pelouse devient hallier. Les plantes parasites s'enroulent aux colonnettes, allongent en traîne verdoyante le manteau des saints, la robe des vierges. L'araignée tisse sa toile dans la bibliothèque abandonnée. Le seul habitant de cette Thébaïde est un Frère portier qui passe ses journées à se chauffer au soleil, assis sous le porche, les mains croisées sur le ventre, avec l'expression satisfaite d'un homme qui ne désire plus rien au monde.

D'autres couvents, moins dépeuplés que celui-ci, n'en valent guère mieux pour cela, s'il faut en croire les on dit et surtout l'expérience de respectables religieux de passage à Lima. Plusieurs, suivant en cela la coutume adoptée en Europe par leurs confrères, lorsque le hasard du voyage les conduit près d'une maison de leur Ordre, avaient cru bien faire en y demandant asile. Au bout de quelques jours, ou même dès le lendemain, ils prenaient congé, jugeant plus convenable d'aller s'installer à l'hôtel.

Les désordres étaient devenus tels au couvent des Augustins, que l'on s'en émut à Rome. Une enquête sévère fut ordonnée et confiée à un homme éminent par son caractère autant que par son savoir, le P. Campeoni. Celui-ci se mit en route, muni des pouvoirs les plus étendus, pour constater la situation *de visu* et y remédier dans la mesure du possible.

La mission ne réussit point. Le Père enquêteur descendait récemment au Callao. Personne, bien entendu, ne l'attendait sur le port, quoique le supérieur eût été avisé de sa venue par le courrier précédent. Ce fut donc sous la seule escorte du cholo chargé de son bagage qu'il vint frapper à la porte du couvent. Là, force lui fut de subir, comme le commun des mortels, un interrogatoire en règle à travers le judas garni d'un triple grillage. Lorsqu'il eut décliné ses noms et qualités, on refusa net de le recevoir. Lui, d'insister, très étonné. A la longue, le cerbère intimidé ou persuadé con-

sentit à ouvrir, et bientôt la communauté rassemblée apprenait de la bouche du visiteur les graves motifs qui l'amenaient de si loin. On l'écouta en silence, sans broncher : si bien que, tout en se reposant des fatigues du voyage et des émotions de l'arrivée dans la cellule qu'on avait enfin daigné lui préparer, il put se méprendre sur les véritables dispositions de son auditoire. Elles étaient en réalité fort hostiles, comme il lui fut facile de s'en convaincre quelques heures plus tard, en constatant que la porte de son appartement avait été barricadée en dehors et que, pour plus de sûreté, deux factionnaires, choisis parmi les plus robustes des Frères lais, montaient la garde sur le seuil. L'ambassadeur était bel et bien prisonnier, à la merci de geôliers impitoyables qui, plusieurs jours durant, s'ingénièrent à multiplier ses angoisses. Les drôles tenaient à voix haute, de façon qu'aucune de leurs paroles ne fût perdue pour le captif, les propos les plus menaçants. Ils mêlèrent à ses aliments des drogues. Le malheureux se crut perdu. Plus de doute ! on cherchait à l'empoisonner. Dieu sait quand aurait pris fin la sinistre plaisanterie si la victime n'était parvenue, on ne sait comment, à faire passer à la légation de France une lettre éplorée. La police, aussitôt avertie, accourut à son secours. Le premier usage que le P. Campeoni fit de sa liberté, fut de s'enquérir du prochain paquebot en partance. Il se rembarquait trois jours après, pleinement édifié sur les difficultés de la situation, et sur les dangers que l'on court à vouloir morigéner des moines aussi prompts à la riposte.

Au-dessus de ces communautés tombées en discrédit se dresse l'Église, desservie, elle aussi, par un clergé dont les allures effaroucheraient nos habitudes européennes, puissante néanmoins, forte d'un prestige maintenu grâce à la plus habile des politiques, une impartialité hautaine vis-à-vis des différentes factions qui se disputent le pouvoir. Dans cette ville ensanglantée tant de fois par l'émeute, elle demeure la seule institution durable, incontestée, le terrain neutre où tous les partis observent la trêve de Dieu. Il en est d'elle comme de ces vieilles basiliques italiennes dont l'ornemen-

tation reproduit côte à côte les emblèmes des familles ennemies, les couleurs des maisons rivales, à la fois guelfes et gibelines, et devant à cet éclectisme d'être restées debout dans leur splendeur première, auprès des palais veufs d'une tour ou d'une aile, en face des bastions éventrés.

La cathédrale de Lima procède des mêmes principes. Elle en est la synthèse de pierre. Épargnée par les hommes, les tremblements de terre, l'incendie l'ont dévastée à plusieurs reprises. Chaque fois elle a été restaurée avec une tendresse quasi filiale. Chacune des générations a mis en elle un peu de son âme. C'est à coup sûr l'église la plus remarquable du nouveau monde, après celle de Mexico, dont elle rappelle le style avec moins d'ampleur et de légèreté dans l'ensemble.

A l'intérieur, la disposition espagnole, le maître-autel au centre, isolé du reste de l'édifice par un immense retable en bois doré et par une triple rangée de stalles appuyées sur un jubé en maçonnerie pleine, nuit à la majesté du vaisseau. Ce sanctuaire sans un prie-Dieu, sans une chaise, où résonne à peine le pas amorti de la dévote, où les fidèles restent prosternés sur les dalles dans une immobilité de statues priant près d'un catafalque, revêt, même au milieu du jour, une apparence sépulcrale. C'est en effet une tombe. Sous le chevet, dans les caveaux réservés jadis à la sépulture des chanoines, gît la dépouille du rude soldat qui prit possession de la terre péruvienne au nom des souverains de Castille, squelette de colosse auquel adhèrent encore quelques chairs parcheminées et des lambeaux d'étoffe. Les doutes longtemps émis au sujet de l'authenticité de ces restes ont été en partie dissipés par les travaux du savant archiviste liménien Don Ricardo Palma. Ces ossements sont bien ceux de Pizarre, marquis d'Atabillos, — le Grand Marquis, comme l'appelle la chronique. — Ils sont là, les os du guerrier, mêlés à la poussière des prêtres, paisibles membres du chapitre de Lima, confondus dans un même boniment banal de cicerone. Le sacristain qui vous conduit à travers la nécropole vous dit innocemment, en inclinant sur le squelette géant sa torche de résine :

« Ce chanoine-là, c'est Pizarre. »

Ce chanoine !... Vanité de la gloire humaine !

Tandis que le brave homme, en guide consciencieux, prétendait me faire observer, dans les dimensions anormales, les cavités et les protubérances de la boîte crânienne, les signes d'une ambition sans limites jointe à une volonté de fer, mon esprit vagabondait bien loin dans le passé. Je songeais à la lutte tragique qui se livrait à quelques pas d'ici, dans le palais du gouvernement, par une claire matinée de juin 1541. J'assistais au dénouement de cette épopée d'aventurier, tel qu'il est rapporté par le contemporain Agustin de Zarate. On dirait un finale d'opéra.

Les conjurés, dirigés par Juan de Herrada, viennent d'envahir le palais, les appartements privés du gouverneur. Les serviteurs ont fui. Il ne reste auprès du maître que deux pages, deux enfants qui vendent chèrement leur vie. Pizarre, l'épée à la main, la cape roulée sur le bras, se défend en désespéré : il abat trois des assassins ; les autres reculent, et leur chef, furieux, l'écume aux lèvres, les rallie à grand'peine : « Que tardez-vous donc, il est seul ! Sus au tyran ! » Les assaillants reviennent à la charge. Le vice-roi est cerné de toutes parts : il tombe enfin, la gorge trouée d'un coup de dague. Son dernier cri a été : « Confession ! » Et, ne pouvant plus parler, il trace par terre, avec son sang, une croix qu'il veut baiser. Alors les épées s'abaissent devant cette agonie, et, en l'absence du prêtre, Herrada jette au moribond l'absolution implorée : « Que Dieu te pardonne ! »

Au moment où s'achevait ma visite chez les morts, la nuit s'était faite dans l'église, bien qu'il fût à peine trois heures. La *garua* ce jour-là embrumait la ville. Du chœur où le chapitre commençait les vêpres, la psalmodie du plain-chant s'envolait mélancolique. Seule, dans l'ombre grandissante, la chapelle de Sainte-Rose mettait un rayonnement de phare. Au milieu des lampes, des girandoles, des torchères, des cassolettes embaumées, la sainte en robe de gala, un bouquet à la main, coiffée d'une tiare

de roses fraîchement cueillies, souriait aux fidèles du haut d'un trône de feuillage. Le passé et le présent, les oppositions du caractère liménien fait d'emportement et de tendresse, tout cela, l'église le résume et le traduit en interprète fidèle. Les destinées orageuses d'une cité tour à tour champ de carnage et sanctuaire, où l'odeur de la poudre se mêle à des aromes d'encens, semblent symbolisées par ces deux figures disparates placées au seuil de son histoire comme une vignette explicative au frontispice d'un livre : le conquistador à la main sanglante, la vierge au nom de fleur.

VI

Malgré ces airs de fête, les traces de la dernière guerre, les conséquences désastreuses de l'invasion chilienne, ne sont pourtant que trop visibles dans la capitale et ses environs immédiats. D'abord inaperçues de l'étranger, elles forcent bientôt son attention, pour peu qu'il prolonge son séjour. Ce sont, à trois ou quatre lieues vers le sud, les décombres de Miraflores et de Chorrillos, le Trouville péruvien. Un amas de débris informes marque l'emplacement des villas alignées le long de cette plage splendide. Tout ce que l'ennemi ne put enlever a été anéanti. Les démolisseurs mirent en œuvre la mine et la hache. Ils firent sauter les murs, rasèrent les bosquets et, avec ce combustible joint aux charpentes, aux meubles mis en pièces, allumèrent d'immenses feux de joie.

Deux ou trois années de paix suffiront, je le sais, pour faire renaître de leurs cendres ces malheureuses bourgades, pour y ramener l'animation, l'oisiveté affairée des villégiatures à la mode. Mais, le jour où je les visitai, elles avaient la solennité morne des ruines effritées par le temps. La désolation y semblait aussi complète, aussi définitive que dans l'antique Pachacamac, la cité des Pèlerins, dont les temples et les tombeaux culbutés, dévalisés dans l'intérêt de la science ou d'une spéculation éhontée, jonchent

un peu plus loin la pampa de la Tablada. Quelques heures de pillage avaient fait autant que les efforts associés des siècles et des hommes.

A Lima même, dans les quartiers élégants, maint détail attestera, dissimulées sous des dehors brillants, la détresse publique, la défaite récente, la banqueroute. Vous apercevrez un piédestal sans statue, une fontaine privée de ses naïades et de ses tritons, un palais décapité de sa frise de marbre. Bronzes et bas-reliefs, collectionnés par le vainqueur, décorent à l'heure actuelle les carrefours de Santiago ou de Valparaiso.

Toute la hiérarchie commerciale, *por mayor y menor*, le gros et le détail, affirme carrément ses amertumes et ses défiances. Pas un magasin, depuis la *tienda* de l'épicier jusqu'au salon de la modiste en vogue, où ne s'étale, en gros caractères sur des pancartes placées en évidence, cet avis significatif : « *Todo al contado !* Tout au comptant ! »

Il n'est pas jusqu'à l'addition du restaurateur qui ne proclame avec éloquence les embarras de la situation. Je me rappellerai toujours la première note qui me fut présentée. Elle était certes plutôt faite pour m'entretenir dans des idées de splendeur et d'opulence. Si le menu, — poulet au riz et « tortilla » pimentée, — n'avait rien que de fort modeste, la dépense était digne d'un prince. Elle s'élevait à vingt-sept *soles*, soit, en mettant le *sol* au pair, à cent francs en chiffre rond. Je n'ignore pas que l'un des inconvénients des pays riches, c'est que l'argent y perd singulièrement de sa valeur. Encore la somme me parut-elle excessive, même au Pérou. Un examen plus attentif me donna la clef de l'énigme. A la suite du total 21, venait, en lettres minuscules, la mention *billetes* et, un peu plus bas, le mot *plata* précédé du chiffre 1. Autrement dit, je pouvais à mon choix compter au maître de la « *fonda* » une valeur nominale de vingt et un dollars en billets de banque, ou une valeur réelle d'environ trois francs soixante en argent. Un pareil écart entre la monnaie fiduciaire et le métal en disait long. Lima est probablement le seul lieu du monde où l'on puisse,

sans être un prodigue, donner deux louis d'une omelette et cinq francs pour faire cirer ses bottes.

Les dissensions civiles et la guerre étrangère n'ont point à elles seules créé la crise économique. Tout au plus avancèrent-elles la période aiguë du mal. Il en faut rechercher l'origine dans l'administration brouillonne de quelques hommes d'État égarés par l'esprit d'entreprise et par l'exemple mal compris de la grande république nord-américaine.

Les charges écrasantes qui devaient, en moins de dix ans, entraîner le pays à la faillite, lui furent imposées sous l'empire des préoccupations les plus louables et dans un but certainement élevé. Les promoteurs des importants travaux publics inaugurés un peu partout, sous la présidence de Don José Balta, en 1870, rêvaient de hâter l'œuvre civilisatrice, la mise en valeur des plateaux tempérés de la Cordillère, destinés à nourrir d'importantes colonies agricoles et pastorales; mieux que cela, de relier la côte à l'Amazonie péruvienne, aux immenses régions situées à l'est des Andes et arrosées par le plus merveilleux réseau fluvial qui soit au monde. Ils voulaient ouvrir une route à l'émigrant, dériver au profit de leur pays une partie du courant qui porte vers les nouveaux continents le trop-plein de population du vieux monde. Ces idées, inspirées par un ardent patriotisme, ont, depuis longtemps, rencontré d'éloquents défenseurs. Aujourd'hui encore des publicistes, de vaillants explorateurs, les Raimondi, les Martin Albornoz, les Saamanez y Ocampo, pour ne citer que ceux avec lesquels je me suis trouvé en relation, ne cessent de dire à leurs concitoyens : « Là est le salut, le relèvement, le retour de la prospérité perdue. »

Le malheur est qu'en passant de la théorie à la pratique, ces conceptions ont échoué. On a fait mal en voulant faire trop vite, à l'américaine, suivant ce principe que, dans les pays neufs, la voie de communication ne doit pas être la conséquence de la civilisation, mais sa cause première. La vapeur doit y précéder l'émigrant, les centres populeux naîtront comme par miracle le long de la ligne jetée à travers les solitudes. On procède de

la sorte aux États-Unis, avec un succès bien fait pour stimuler le zèle des imitateurs. Peut-être objectera-t-on que le principe peut perdre de sa rigueur suivant les latitudes, et que les conditions climatologiques, géographiques et politiques ne sont point les mêmes, tant s'en faut, dans la Cordillère péruvienne et dans les prairies du Far-West. Enfin, il ne faudrait pas perdre de vue que le « *go ahead* » du Yankee est moins le cri d'un enthousiaste qui marche à l'aventure, que l'expression d'une volonté réfléchie. En avant! soit, mais non pas au hasard. Là-bas les hardiesses de l'ingénieur ne servent qu'au développement d'un plan général très étudié. Ici rien de semblable. La plupart de ces chemins de fer, commencés sur divers points du littoral, n'ont guère dépassé les premiers accidents de terrain de la chaîne côtière. Après un parcours de quinze à vingt lieues, la locomotive s'arrête essoufflée en plein désert, au fond de quelque gorge aride et désolée. De plus, en construisant, on n'a pas assez tenu compte de la nature du sol et du climat, et, trop souvent, la voie à peine inaugurée devient impraticable. Les remblais sommairement établis s'affaissent, les ponts s'écroulent. Faute de fonds pour les réparer, nombre de lignes sont aujourd'hui réduites au tiers de leur longueur primitive. C'est ce qui est arrivé pour le tronçon de Pacasmayo à la Viña qui devait, dans un avenir plus ou moins éloigné, atteindre la haute vallée de Cajamarca. D'autres, comme celles qui reliaient le port de Chimbote à Huaraz et Pacocha à Moquegua, ont été déclarées de bonne prise par les envahisseurs qui firent main basse sur le matériel roulant, déboulonnèrent les rails, démontèrent les hangars, les ponts métalliques, et expédièrent le tout au Chili comme de simples pendules.

Ces travaux prématurément conçus, ébauchés avec une hâte fiévreuse, furent aussi onéreux au Pérou que les révolutions et la guerre. Des sommes formidables y furent englouties. Pour y faire face, de 1870 à 1872, la dette extérieure s'accrut dans des proportions désordonnées. De quatre millions quatre cent mille livres sterling, elle bondit à quarante-neuf millions!

La célèbre ligne du Callao à la Oroya, destinée à desservir la vallée de Jauja et les mines d'argent du Cerro de Pasco, figure dans ce passif pour une somme de quatre millions six cent vingt-cinq mille livres, — vingt-sept millions de *soles*, — plus de cent dix millions de francs. A ce prix-là, elle n'est terminée qu'aux deux tiers, et exploitée seulement sur la moitié de son étendue. A l'époque où je la parcourus, le terminus était le hameau de Chicla, à cent trente kilomètres de Lima, une vingtaine de huttes en pierres sèches et en torchis plantées parmi les rocs éboulés. Le minerai de Pasco était amené jusque-là en trois ou quatre jours, à dos de mule. Le convoi ne circule que trois fois par semaine : c'est plus que suffisant pour un trafic de deux à trois cents tonnes. De voyageurs, peu ou point. De loin en loin, un ingénieur, un mineur à la face hâlée, viennent distraire de son isolement le personnel du train. Combien d'années s'écouleront avant que l'exploitation donne, je ne dirai pas des bénéfices, mais simplement de quoi payer le combustible? Des générations se succéderont sans voir dans ce prodigieux travail autre chose que le tour de force accompli. Mais, à ce titre, la ligne de la Oroya peut être justement admirée comme l'une des plus grandes œuvres du siècle. C'est le premier assaut livré aux redoutables remparts des Andes. Cette voie de fer[1] qui, suivant le cours torrentiel du Rimac, serpente suspendue à plusieurs centaines de mètres au-dessus des abîmes, enjambe les

[1] Voici la cote d'altitude des principaux points de la ligne, avec leurs distances du Callao en kilomètres :

Distance du Callao :	14	kilomètres.	Lima.	altitude	120	mètres.
—	53	—	Chosica.	—	853	—
—	75	—	San Bartholomé.	—	1495	—
—	83	—	Puente de Verrugas . .	—	1780	—
—	111	—	Tambo de Viso.	—	2703	—
—	119	—	Tamboraque	—	3000	—
—	128	—	Puente de l'Infiernillo.	—	3329	—
—	139	—	Chicla	—	3724	—
—	146	—	Yauliaca.	—	4200	—
—	169	—	Tunnel de la Cime. . .	—	4568	—
—	193	—	Yauli.	—	4000	—
—	219	—	Oroya	—	3712	—

ravins par des arches de six cents pieds d'ouverture et, perforant la montagne de soixante-trois tunnels, s'élève en moins de quarante-cinq lieues du niveau de l'Océan à une altitude égale à celle des plus hautes cimes des Alpes, est à coup sûr la manifestation la plus surprenante du génie américain. Ce chef-d'œuvre de l'ingénieur Meiggs n'a point, jusqu'ici, son équivalent sur aucun des réseaux d'Europe. Le Sœmmering, le Gothard et l'Arlberg ne donneraient qu'une très faible idée des difficultés vaincues dans cette escalade de la Cordillère occidentale.

L'autre grande ligne, celle de Bolivie, beaucoup plus longue que la précédente, a cependant coûté moins, quoique la somme (4,346,000 liv. sterl.) soit encore respectable. La partie de la Cordillère maritime qu'elle franchit ne présente pas, à beaucoup près, des pentes aussi abruptes. Son point de départ, assez mal choisi, est l'un des pires mouillages de la côte, la rade ouverte de Mollendo, semée d'écueils contre lesquels la mer déferle avec violence. La voie se développe par de hardis lacets jusqu'à la crête du plateau, puis s'engage dans la pampa d'Islay, labyrinthe de dunes mouvantes d'une blancheur de kaolin, affectant toutes la forme d'un arc de cercle dont la convexité est invariablement tournée vers le nord. Ce phénomène, dû aux vents dominant dans ces parages, l'aridité du sol crevassé sous l'action de la chaleur, les reliefs des montagnes qui, du côté du sud, s'arrondissent en cirques, se creusent en cuves profondes; le frisson des ondes lumineuses au-dessus des roches et des sables, donnent à ce désert un aspect très particulier, l'étrangeté d'un paysage lunaire. Au bout de trente lieues, au sortir d'un défilé, apparaît brusquement la vallée d'Arequipa, le Misti (5,640 mètres) avec son panache de fumée, sa cravate de glace étincelante d'où pendent les fils d'argent des cascades, la blanche cité couchée au pied du volcan, dans les arbres, oasis enchantée dont la découverte arrachait jadis aux soldats de l'Inca Maïta Capac une exclamation d'extase et le cri : « *Ari quepay!* » — « Restons ici! »

Les ingénieurs yankees ont passé outre. Leur ruban de fer cloué au flanc

du Misti se tord en spirales et, par des pentes habilement ménagées, suivant un tracé qui n'a pas nécessité un seul souterrain, atteint son point culminant au Crucero Alto, à quatorze mille six cents pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Sur un parcours de cinquante lieues, c'est la froide *puna*, la bruyère plaquée de débris d'avalanches, trouée de fondrières, de lagunes aux eaux dormantes et noires, sans écoulement apparent. Pas un arbre, pas un buisson, pas d'autres êtres vivants que la perdrix des neiges, les troupes de vigognes détalant éperdues et, de loin en loin, une longue file de *llamas* chargés de minerai. Il s'en va, le chameau des Andes, à raison d'un kilomètre à l'heure, le cou tendu, la lèvre dédaigneuse, regardant passer avec mépris le train hebdomadaire presque toujours vide. Il a conscience de sa valeur. Il est la concurrence triomphante, le véhicule économique. Il mettra près d'un mois pour porter à la côte son précieux fardeau. Mais qu'importe? Aucune puissance humaine ne lui ferait accélérer l'allure. L'Indien le suit, patient et endurci comme lui, également indifférent aux morsures du soleil et de la bise. Dans le bissac jeté sur son épaule, il emporte de quoi suffire à tout, les vivres et les rêves, les lanières de viande séchée et la feuille de coca qu'il mâche en soupirant son *yaravi* monotone. La nuit venue, l'homme et les bêtes s'endormiront sur l'herbe grise, aux étoiles.


LLAMA ET SON CONDUCTEUR (PAMPA DU CRUCERO ALTO).

Cette deuxième et dernière section aboutit à la petite ville de Puño, dont

les maisonnettes en terre battue, blotties au fond d'une crique, se mirent dans les eaux glacées du lac de Titicaca. Deux vapeurs de provenance anglaise, le *Yavari* et le *Yapura,* amenés ici pièce à pièce à dos de mule dès l'année 1874, sillonnent cette nappe d'eau douce d'une superficie de six cents lieues carrées que balayent presque constamment des vents furieux. Le voyageur de tempérament impressionnable, embarqué sur l'un de ces paquebots lilliputiens, peut s'offrir les émotions combinées du *sorocho* ou mal de montagne et du mal de mer, à une altitude inférieure seulement de quelques mètres à celle du Finsteraarhorn, ce qui n'est point un passe-temps banal. La traversée entre Puño et la baie de Chillilaya, sur la rive bolivienne, exige de quatorze à seize heures, selon le temps. Après une nuit plus ou moins agitée, le passager qui s'aventurera, non sans risques, sur le pont recouvert, ainsi que tous les agrès, d'une couche de glace, sera payé de ses peines par un spectacle dont aucun effort de la plume ou du pinceau ne parviendrait à rendre l'inconcevable grandeur. A deux lieues, à deux pas, croirait-on, tant la transparence de l'atmosphère raréfiée réduit la distance, se déploie le massif entier des Andes de Bolivie, du pic de Sorata jusqu'à l'Illimani. Il est peu de panoramas comparables à celui-là. Je ne me rappelle avoir épouvé une impression aussi vive devant un paysage de montagnes qu'une seule fois, le matin où j'aperçus l'un des géants de l'Himalaya, le Kichinjinga, des hauteurs de Daarjeeling.

De Chillilaya, on gagne en trois heures de cheval, ou de carriole, sur une plaine légèrement ondulée, le bord de l'ancien cratère au fond duquel est bâtie la capitale de la république bolivienne. La Paz n'attendra pas longtemps la voie rapide qui doit la relier au Pacifique. Au delà de Puño, le tracé, par la rive occidentale du lac, ne présente aucun obstacle sérieux. Mais ce ne serait là qu'une nouvelle étape. Parvenue à l'entrée d'une des passes les plus faciles de la chaîne orientale, la ligne sera certainement, tôt ou tard, poussée plus avant vers le sud-est, par Oruro, au-devant du réseau argentin, dont l'un des tronçons atteint déjà la frontière de Bolivie

à Quiaca. Quatre cent cinquante milles au plus restent à construire pour mettre en relations directes le littoral du Pérou et le rio de la Plata. Cette ligne interocéanique, la plus longue peut-être de celles qui traverseront jamais le continent sud-américain, ne franchira pas moins de vingt-quatre parallèles, du seizième degré de latitude sud au trente-sixième, et quinze degrés de longitude. Elle n'empruntera aucun des territoires occupés par l'Indien sauvage, aucun passage obstrué l'hiver par les neiges. Elle jettera sur les marchés de Rosario et de Buenos-Ayres les innombrables produits des chaudes vallées andines, amènera à la Bolivie des milliers d'émigrants, et ouvrira à l'industrie européenne l'une des plus riches contrées minières du globe.

Alors seulement la portion de cet énorme travail inaugurée sur la terre péruvienne cessera d'être une non-valeur, pis que cela, une charge onéreuse à l'égal d'une contribution de guerre.

Soyons justes pourtant. Cette misère générale est, somme toute, plus apparente que réelle. La situation est grave, non désespérée. Les ressources d'une contrée si vaste dont, depuis trois siècles, la vingtième partie à peine a été exploitée de façon très superficielle; son climat varié à l'infini, suivant les soulèvements et les dépressions d'un sol qui, sous une même latitude, produit le blé et le manioc, le maïs et la canne, le café, le cacao, le quinquina, le coton, sans compter les autres richesses recélées par les interminables forêts transandines, tout cela fait du Pérou l'une des régions les plus favorisées, sinon la mieux douée de la zone intertropicale. Il a, je l'avoue, jusqu'ici, autant souffert que profité de ces avantages naturels. Ses mésaventures ont été celles de tout pays adoptant une forme de gouvernement à laquelle il était imparfaitement préparé. C'est une éducation à faire. Il ne faut pas s'étonner que les jeunes sociétés aient, comme les enfants, leurs convulsions, leurs crises de croissance. L'immigration accélérera leur développement, utilisera les forces perdues, éteindra les haines, les rivalités stériles, fondra les factions éparses en une nationalité com-

pacte. Quelques années de paix ramèneront la prospérité compromise par les agissements des politiciens et des financiers.

VII

Santiago, 10 mai 1886.

Mauvaises nouvelles. L'expédition projetée par les missionnaires d'Ocopa, et à laquelle je devais me joindre, est remise à l'année prochaine.

Plusieurs des lettres qui m'étaient parvenues de Lima pendant mon excursion sur la côte m'avaient fait prévoir un ajournement possible. Aujourd'hui, le renseignement que me transmet le câble est on ne peut plus positif. La dépêche arrive au moment où je me disposais, après un séjour de trois semaines au Chili, à reprendre la direction du nord. Que résoudre maintenant? Le chiffon de papier rose étalé sur ma table me dicte en trois mots le conseil le plus sensé peut-être : *No hay mision.* C'est-à-dire : « Vous êtes seul désormais. Le chemin de l'intérieur vous est fermé. Renoncez à tenter l'impossible. »

L'impossible... qui sait?... En débarquant à Guayaquil, je n'espérais point d'autres compagnons de voyage que les indigènes embauchés au jour le jour. Le plan que des circonstances purement accidentelles m'avaient empêché de réaliser à l'Équateur, ne pouvait-il réussir au Pérou? Ma position redevenait ce qu'elle était trois mois auparavant, ni meilleure, ni pire. Je partirais donc.

La vérité m'oblige à dire qu'en dépit de ces bonnes raisons, je fus quelque temps à me décider. Les heures passèrent, la nuit vint, tandis qu'assis près de ma fenêtre, sourd aux bruits du dehors, je m'abîmais dans des pensées qui n'étaient pas toutes couleur de rose. Cette délibération avec soi-même, ces doutes au moment de prendre une détermination grave, comptent parmi les souffrances les plus aiguës auxquelles est exposé le

voyageur. La crise cependant n'est jamais bien sérieuse quand l'esprit n'est depuis longtemps occupé que d'un seul sujet. L'obstination en pareil cas est une grande force.

Le lendemain, au réveil, je ne songeais déjà plus au fâcheux télégramme. Ma résolution était prise, ma confiance en l'avenir absolue. Afin de couper court à toute hésitation par une démarche irrévocable, je me rendais par le premier train à Valparaiso, où justement chauffait sur rade le vapeur *Serena,* en partance pour le Callao. Mon passage arrêté, je me fis conduire immédiatement à bord. Le soir même, on appareillait.

Et de nouveau, pendant dix mortelles journées, défilèrent les côtes aveuglantes, les dunes de grès rouge poudrées de salpêtre, les déserts sans oasis, Atacama, Tarapaca; les villes étranges aux maisons de tôle galvanisée dont les habitants, que l'espoir d'une fortune rapide retient dans cet enfer, sont réduits, pour étancher leur soif, à distiller l'eau de l'Océan; Caldera, Taltal, Antofogasta, Iquique, entrepôts où s'accumule le nitrate de soude destiné à féconder nos terres épuisées d'Europe. Le vapeur s'attarde devant chacun de ces campements à débarquer du matériel, des rails, des wagonnets, des bêtes de somme, des caisses de conserves, et surtout la viande sur pied, qui forme la plus grosse part de la cargaison. Pauvres passagers ruminants! Du faux pont, où j'ai vu jusqu'à six cents bœufs pressés l'un contre l'autre, monte une plainte continue et, à chaque coup de roulis, le bruit d'un piétinement pareil au défilé d'une cavalcade sur un plancher de théâtre. Le treuil mis en mouvement, la chaîne se déroule, et l'animal, enlevé au moyen d'un nœud coulant passé sous les cornes, pivote en l'air, effaré, les yeux fous, puis va s'abattre dans le chaland amarré le long du bord.

Rien de plus énervant que ces escales loin de terre, de plus insupportable que ce cabotage. L'unique distraction est le spectacle, incomparable sous ces latitudes, des phénomènes lumineux aux approches du soir. Il est vrai qu'on ne s'en lasse point. Nul n'y reste indifférent, du plus humble au

plus superbe, de l'Indien à la chevelure nattée, descendu des plateaux de Bolivie, sorcier ambulant qui exploite les populations côtières avec son sac à malice et sa boite à médecine, jusqu'au *caballero* en bottes vernies, avocat ou général, parfois l'un et l'autre.



Après dîner, tout le monde se donne rendez-vous à l'extrême avant. Un coucher de soleil et une cigarette, tel est le dessert habituel. Le beau moment n'est pas celui où le soleil décline, mais la demi-heure qui suit sa disparition. Le ciel était resté d'un jaune pâle, la mer semblait toute noire. Mais voici que, peu à peu, un changement se produit dans l'espace et sur l'eau. La nuance du firmament tourne au rose, à l'incarnat, puis au pourpre. Ce n'est d'abord qu'une raie sanglante au ras de l'horizon. Cette bande s'élargit de proche en proche jusqu'au zénith; en même temps la mer, tout à l'heure assombrie, s'irradie et flamboie. L'embrasement dure quelques minutes, après quoi la teinte du ciel passe graduellement au vieil or, au vert pâle, enfin au bleu dur de lapis, tandis qu'une à une les constellations s'allument, et longtemps avant les autres la Croix du Sud, le phare de l'hémisphère austral.

Les lenteurs du voyage, les heures perdues dans les escales, la vie contemplative du bord, me permirent du moins d'examiner à loisir les difficultés de ma position, et d'étudier sur la carte le nouvel itinéraire que m'imposait mon isolement. Le plus direct et le plus sûr à tous égards partait non pas de Lima, mais d'un point du littoral situé à environ deux cents milles plus au nord, le mouillage de Salaverry, qui sert de port à la ville de Truxillo. De là, je pouvais me diriger par Cajamarca vers les hauts plateaux de la province d'Amazonas et atteindre la vallée inférieure du Huallaga,

près du village de Yurimaguas, à une cinquantaine de milles en amont du confluent de la rivière avec le Marañon. Au delà, le voyage se poursuivrait en canot, si je n'avais la bonne fortune de rencontrer l'une des chalonpes à vapeur qui, plusieurs fois l'an, viennent trafiquer dans ces parages pour le compte des factoreries amazoniennes. Peut-être même me serait-il possible d'affréter, dans un de ces établissements, une embarcation à l'aide de laquelle je pousserais une reconnaissance jusqu'au confluent du Pastaza. Je ne voulais pas, en effet, renoncer à tout espoir de reconnaître, au moins sur une faible partie de son cours, ce grand tributaire du Marañon dont j'avais aperçu les sources sur les hauteurs équatoriennes, au pied du volcan Tunguragua. Si les circonstances m'étaient tant soit peu favorables, quarante jours me suffiraient pour gagner le versant est des Andes. Mais, comme il convenait de faire la part de l'imprévu, mieux valait me hâter afin d'effectuer la traversée des forêts orientales avant l'époque des grandes pluies. L'essentiel était donc de ne m'arrêter à Lima que juste le temps nécessaire pour compléter mes préparatifs.

Mon retour inattendu causa une assez vive surprise à mes amis, qui disputèrent longuement sur l'issue probable de ma tentative. La majorité ne faisait pas mystère de ses inquiétudes. Les moins pessimistes me pressaient de réfléchir encore avant de m'engager dans une aventure qui pouvait réussir, mais dont le succès serait acheté au prix de bien des peines. Les difficultés d'un voyage sans autre société que les indigènes embauchés au hasard de la rencontre, toujours défiants, rarement fidèles; la triste condition de l'Européen isolé de la sorte pendant des mois, son angoisse de ne sentir auprès de lui pas un ami, pas un homme de sa race pour tenir conseil dans les heures mauvaises, tout cela me fut exposé sans détours, avec la plus affectueuse insistance.

Mais, à défaut de l'assentiment général, je fus affermi dans ma résolution par l'homme dont l'expérience et les conseils avaient, à mes yeux, le plus de prix, l'éminent naturaliste et géographe Antonio Raimondi, qui a con-

sacré plus de trente années à l'exploration des Andes péruviennes. A l'entendre, dans ces régions peu peuplées, une personne seule, patiente et résolue, avait souvent plus de chances de se frayer passage qu'une expédition en règle, encombrée d'un matériel pesant. Le voyageur isolé a peu de besoins, s'accoutume vite, de gré ou de force, au genre de vie très simplifié de ses guides indiens. Il n'éveille point la défiance, et obtient de meilleure grâce, dans les villages perdus, des vivres, des porteurs, des bêtes de somme. La suite m'a prouvé à quel point l'observation était juste. Je ne saurais témoigner ici trop de gratitude à l'illustre explorateur pour ses avis dictés par une connaissance intime du pays et du peuple. Ils m'ont aidé à surmonter les plus sérieux obstacles, et plus d'une fois leur souvenir fut ma sauvegarde dans telle occasion critique où une démarche, une parole imprudente eussent pu m'être fatales.

Je ne saurais oublier les bons procédés du gouvernement péruvien et, en particulier, la bienveillance du ministre de l'intérieur, M. de Solar, qui me munit de lettres officielles me recommandant en termes chaleureux à toutes les autorités de la république.

Il est bon toutefois de ne pas se méprendre sur la portée réelle de semblables documents. Elle ne s'étend guère au delà des villes du littoral en communication régulière avec le pouvoir central, et des premières bourgades de la Sierra. En dehors de ce rayon restreint, il ne faut plus compter que sur soi-même et sur le concours de populations virtuellement indépendantes, dont les *gobernadores* à la peau cuivrée comme leurs administrés, échappent à tout contrôle et ne relèvent que de leur bon plaisir.

Parmi ces preuves de sympathie, celle que me donna M. le chargé d'affaires du Brésil me toucha vivement par sa spontanéité même. Instruit de mon prochain départ, M. de Lacerda me remettait une lettre invitant ceux de ses compatriotes que je trouverais sur ma route à me donner aide et protection. Cette pièce, revêtue du sceau de la légation, pouvait m'être d'un grand secours dans les établissements échelonnés sur l'Amazone brésilien.

Sans insister sur l'équipement que nécessite un voyage entrepris dans ces conditions anormales, il n'est pas inutile d'en dire quelques mots. J'ai souvent regretté, pour ma part, le silence que gardent, à ce sujet, la plupart des narrateurs. La question, vulgaire en apparence, est de nature à intéresser quiconque, sur le point de se mettre en route, chercherait dans le livre un renseignement pratique.

A ceux que mon exemple déciderait à visiter ces contrées, naturalistes, géologues ou simples chercheurs d'émotions neuves, je dirai en substance qu'ils aient, dans le choix de leur outillage, à procéder surtout par voie d'élimination. Le difficile n'est pas précisément de connaître ce dont il faut s'approvisionner, mais de savoir se résigner à laisser derrière soi quantité d'objets considérés comme indispensables. Le bagage complet, y compris le campement, les instruments, les armes et les munitions, devra être rigoureusement réduit de poids et de volume et n'excéder, sous aucun prétexte, la charge *très légère* de deux mules ou de cinq hommes. Le triage est laborieux. Mais, au risque de cruels sacrifices, il est nécessaire de faire place à une pacotille d'articles variés, tels que hachettes, couteaux, ciseaux, aiguilles, miroirs, chapelets, foulards aux nuances vives. En pays indien plus que partout ailleurs les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Dans bien des cas ces bagatelles seront la seule monnaie courante. L'argent perd rapidement de sa valeur à mesure que l'on s'éloigne de la côte : il convient d'ailleurs de ne l'emporter que sous la forme de piécettes d'un réal (environ 40 centimes). Les fractions plus élevées seraient souvent d'une défaite malaisée.

Indépendamment du revolver, l'arme qui, à mon sens, rendra les meilleurs services, est le fusil de chasse, calibre 12, muni d'un canon lisse et d'un canon à rayures, si l'on a soin surtout de n'employer que la cartouche à enveloppe métallique, seule à l'épreuve de l'humidité. La nécessité de réduire à son minimum le poids des bagages exigera qu'on limite les munitions à trois cent cinquante ou quatre cents charges. L'expérience m'a

démontré que cette quantité pouvait suffire pour une période de six à huit mois, en ne se départant pas, ai-je besoin de le dire? de la plus sévère économie. Étant donnée la nature du terrain, l'arme répondra mieux que toute autre à sa double destination, la chasse et la défense. Je n'hésite pas à lui donner, dans ces parages, la préférence sur la carabine Winchester. Une grande portée est un avantage illusoire alors que l'exubérance de la végétation restreint, le plus souvent, le champ d'observation au rayon de quelques mètres.

Cette vérité est surtout sensible durant la marche à travers les forêts qui recouvrent les pentes orientales de la Cordillère. On cheminera plusieurs jours de suite sans entrevoir un pan de ciel. C'est dire que le voyageur ne devra plus espérer déterminer sa position au moyen du sextant. L'instrument lui servira peu en dehors des hauts plateaux, à supposer qu'il soit arrivé intact jusque-là, et n'ait point été faussé ou brisé dans les chocs occasionnés par les chutes fréquentes des animaux et des porteurs. Il est facile d'y suppléer et de se diriger à l'aide de points de repère connus, pris sur la ligne de faite des Andes et, à l'est, sur les rivières. On peut tracer de la sorte un itinéraire à peu près exact, à la boussole. La plus maniable et de beaucoup la plus résistante est la plus simple entre toutes les boussoles de combinaison, connue sous le nom de *boussole d'arpenteur*.

Les autres objets d'un usage courant seront : 1° un thermomètre; 2° un baromètre à mercure; 3° un anéroïde. Ce dernier, il est vrai, ne se recommande point par la précision, surtout avec les brusques changements de niveau qui se succèdent dans une même étape. Il est, en revanche, plus solide et donnera, faute de mieux, des indications approximatives. Un autre appareil, également portatif, peut le remplacer avec avantage. Je veux parler de l'hypsomètre qui, comme chacun sait, sert à déterminer la température à laquelle l'eau entre en ébullition. Celle-ci variant suivant la pression atmosphérique, si l'on a pris soin de noter le degré d'ébullition en un point donné, on pourra connaître plus tard la pression correspondante

et, par suite, l'altitude exacte de ce point, en consultant les tables de Regnault.

Une tente n'offre d'utilité que sur les plateaux supérieurs de la Cordillère, tant en pays désert que dans les villages où la vermine, toujours abondante, laisse un cuisant souvenir de l'hospitalité indienne. Dans les forêts du versant amazonien, l'abri le plus usité et le plus commode sera le *tambo,* la hutte improvisée à l'aide de quatre piquets et d'une brassée de palmes.

En prévision des températures parfois très basses auxquelles on est exposé pendant la première moitié du trajet de la côte aux terres chaudes, dans l'impossibilité de s'embarrasser d'une garde-robe appropriée à tous les climats, le mieux est de se munir du long sac en peau de mouton, d'un usage constant dans les Andes de Bolivie et du Chili. La toison laissée à l'intérieur préserve du froid le plus rigoureux. J'ai pu dormir en plein air, emmailloté de la sorte, par des températures de dix et douze degrés au-dessous de zéro.

Un article non moins essentiel, c'est la moustiquaire. Elle devra être, de préférence, en toile légère. La gaze, qui n'offre pas assez de résistance, pourra cependant être employée à la confection d'enveloppes destinées à protéger, durant le jour, le visage contre les *piums,* insectes aussi cruels que le moustique nocturne, et dont la présence rend presque inhabitables certaines plages des rivières transandines.

VIII

Le 31 mai 1886, sept heures du soir, en rade du Callao. — Le moment du départ est arrivé. Tous mes colis sont là, étiquetés, numérotés, protégés par une double enveloppe de toile caoutchoutée. Me voici une fois encore, pour quelques heures, sur le pont d'un paquebot. Le hasard veut que ce soit précisément une vieille connaissance, ce même *Bolivia* sur lequel je prenais passage, il y a quatre mois, à Panama.

Plusieurs de nos compatriotes, attachés de la légation ou commerçants, avaient tenu à m'accompagner jusqu'au bateau. Ce ne fut pas sans émotion que je pris congé de ceux qui m'avaient témoigné tant de sympathie pendant mes deux séjours à Lima, et que peut-être je ne devais jamais revoir. La cloche a sonné, invitant ceux qui ne partent pas à presser les adieux et à quitter le bord. Il faut se séparer. Un dernier serrement de mains échangé au pied de l'échelle, et, une à une, les petites embarcations démarrent, nageant vers la terre. Pendant quelques minutes, leurs coques blanches au-dessus desquelles des mouchoirs s'agitent, restent distinctes dans le crépuscule. Puis, tout disparaît. Il n'y a plus sur l'horizon que les feux du port et les lumières lointaines de la capitale scintillant au pied des collines.

Dans la semaine qui avait précédé mon départ, beaucoup d'individus étaient venus se présenter à moi à titre d'interprètes ou de domestiques. Il ne se passait pas de journée que je n'en visse arriver un ou deux, souvent davantage. Certain après-midi, il y en eut devant ma porte jusqu'à cinq, attendant gravement leur tour. Ces candidats appartenaient à des nationalités diverses, ceux-ci originaires de l'Amérique centrale et de la Colombie, ceux-là du Pérou; d'autres venaient de la Cordillère bolivienne ou du Chili. Gens de ressource d'ailleurs, successivement mineurs, arrieros, conducteurs de bétail, chercheurs de plantes. Ils avaient récolté l'or et l'argent, le nitrate, le quinquina, la vanille. La plupart n'invoquaient d'autre recommandation que leur bonne mine, l'expérience acquise dans vingt métiers, et le désir de courir de nouveau les aventures. Je déclinai toutes ces offres de service. J'étais parfaitement résolu à ne point embaucher, dans une ville de la côte, un personnel dont j'ignorais les antécédents, et qui pourrait devenir plus tard un embarras, sinon un danger. Mieux valait n'avoir affaire qu'aux indigènes recrutés d'étape en étape.

Je ne voulais cependant pas partir sans un ami, et m'étais mis en quête d'un chien. Celui qu'on m'amena au dernier moment était une sorte de mâtin fort laid et répondant au nom de *Leon*, bien qu'il n'eût rien de

léonin dans la tournure. Mais à défaut du galbe et de la race, l'animal possédait du moins une vigueur peu commune et l'ardeur de la jeunesse. Qu'exiger de plus? Je me l'adjoignis donc, malgré les observations de mon entourage. Tous en effet étaient unanimes à me prédire que mon protégé n'irait pas loin. Si, par impossible, il résistait aux fatigues du voyage à travers les sierras, il périrait, à coup sûr, sous la dent d'un carnassier, entre les serres d'un oiseau de proie, ou de la morsure d'un serpent. L'événement donna tort à ces pronostics. Leon a rempli sa tâche au delà de mes espérances. La pauvre bête me fut d'un grand secours, et, dans une circonstance des plus graves, je ne dus mon salut qu'à sa vigilance. C'est plus qu'il n'en faut pour m'excuser si je rends ici justice à mon fidèle compagnon, le premier peut-être de son espèce qui ait traversé le continent de part en part. Après mille vicissitudes, il est parvenu sain et sauf jusqu'en France, où il se repose maintenant sur ses lauriers.

On se rend du Callao à Salaverry en un peu moins de trente heures. Le vapeur ne fait relâche qu'une fois, à l'embouchure du Rio Santa, dans la baie de Chimbote, encore déserte. Une dizaine de hangars et de cabanes éparses sur la plage attestent seuls la présence de l'homme. Cette admirable rade est pourtant l'un des meilleurs ports naturels de toute la côte du Pacifique, où les abris sont si rares.

On n'en saurait dire autant du mouillage de la Salaverry. Là, le débarquement et l'embarquement, contrariés par une formidable houle, s'opèrent en rade foraine. Des esquifs étranges font la navette entre le rivage et le navire ancré à trois milles de terre. Ce sont de lourds chalands manœuvrés à la rame, mais plus souvent des *balsas*, radeaux surmontés d'un mât et d'une voile immense, analogues aux *jangadas* du Brésil, ou même l'appareil primitif de l'aborigène, quelques planches supportées par des outres en peau de veau marin. Le transbordement de la cargaison s'effectue au moyen du treuil à vapeur. Quand vient le tour du passager, celui-ci prend place dans une benne d'osier que l'on suspend à la chaine, bien heureux lors-

qu'une manœuvre trop précipitée ou un coup de roulis écartant l'embarcation, ne lui vaut pas un bain plus ou moins prolongé.

Le bâtiment, mouillé depuis l'aube, ne devait pas repartir avant la nuit. Aussi avais-je accepté l'invitation du commandant qui m'engageait à rester à bord jusqu'au soir. Rien ne me pressait d'aller à terre. Au moment d'abandonner définitivement ma maison flottante, je me prenais d'affection pour ce bateau qui, désormais, me représentait le monde civilisé, la famille, les amis lointains; pour cette mer qui avait si longtemps bercé mes rêves. Lorsqu'arriva l'heure du lunch, je ne pus me défendre d'une réflexion saugrenue : combien de mois allaient s'écouler avant que j'aie de nouveau l'occasion de m'asseoir, en compagnie d'Européens, autour d'une table correctement dressée? Quand reverrais-je des cristaux, une nappe blanche et cette friandise dont ceux-là seuls qui en ont été privés apprécient la valeur, — le pain?

A la fin du repas, le capitaine, M. Simmons, se leva, et après m'avoir adressé en termes chaleureux ses souhaits pour le succès de mon voyage : « Mesdames et messieurs, ajouta l'excellent homme, je vous demanderai de porter la santé du voyageur français ici présent, avec du vin de France. » Et le champagne circula.

Deux heures plus tard, le *Bolivia* achevait d'embarquer les sacs de sucre provenant des haciendas de la vallée de Chicama. Le dernier chaland allait regagner la rive. La benne fut accrochée à la chaine du treuil qui m'enleva au milieu des *adios*, des *hurrahs*, des *God bless you!* des marins et des passagers. J'étais déjà loin que leurs voix m'arrivaient encore par-dessus le bruit du flot, les coups de sifflet des maîtres d'équipage et le chant cadencé de mes rameurs penchés sur leurs longs avirons. Ceux-ci répétaient un refrain populaire sur la côte, la complainte des matelots qui vont doubler le cap Horn :

Salimos de Lima
Para ir al Para!...

La chanson est triste. Elle dit les adieux, les longs espoirs, le mystère des horizons voilés, l'enflure menaçante des lames.

Moi aussi, je m'en allais au Para, mais à travers monts et vallées, par les forêts murmurantes comme l'Océan, les fleuves pareils à des mers.

La barque s'échouait dans la vase juste au moment où une grosse vague crevait sur nous. Deux bateliers demi-nus me hissèrent sur leurs épaules, et trempé, ruisselant, m'emportèrent en courant vers la grève. Déposé sur le sable, où j'enfonçais jusqu'aux jarrets, je restai quelques minutes immobile, les yeux fixés sur le Pacifique. Maintenant, l'Océan était désert. Le *Bolivia,* fuyant à toute vapeur, venait de disparaître. Il n'en restait qu'un peu de fumée traînant au large.

Mars-mai 1886.



LEON.

DEUXIÈME PARTIE

LA CORDILLÈRE

CHAPITRE PREMIER

DE LA CÔTE A CAJAMARCA

I. Truxillo. — Ruines de Chimu. — Huaca del Sol. — II. Ascope. — Sausal. — Pampas. — La vallée de Chicama. — III. La Sierra. — Cascas. — Le presbytère et le *padre*. — IV. Contumassa. — Fête patronale. — Un tournoi. — V. Le *tambo* de Moyopata. — Légende de la *Quena*. — El Cumbre. — Égarés. — La mule « Épine ».

I

Une douzaine de hangars en bois et en fer, plantés à la base d'une montagne de sable, un campement en plein désert, voilà Salaverry, le principal port du département de la Libertad. Une petite voie ferrée de treize kilomètres le relie au chef-lieu, Truxillo.

Cette capitale de province, l'un des premiers postes établis sur la côte par Pizarre, qui lui donna le nom de sa ville natale, occupe dans la plaine aride un périmètre considérable. Ses remparts de brique assez bien conservés, ses larges rues, ses clochers, ses maisons peintes, lui donnent un aspect imposant. L'apparition, en pareil lieu, surprend et déconcerte. Qui se fût douté que, sur cette plage brûlée, derrière ces dunes, se dissimulait un aussi riant séjour? Le conquérant a jeté là les bases d'une cité monumentale; mais elle est restée telle que la laissa son fondateur. Il n'y manque que des habitants. On est tenté de se demander, en y pénétrant, si la guerre, les épidémies ou quelque autre fléau destructeur, ont causé ce vide lamentable.

Six à huit mille âmes vivent dans cette enceinte, qui pourrait renfermer aisément une population dix fois plus nombreuse. Dans les avenues tirées au cordeau, c'est à peine si, de loin en loin, la silhouette d'un poncho, surmonté d'un chapeau de paille à larges bords, se profile sur les murs de terre blanchis à la chaux. Pas un bruit, si ce n'est la cloche d'un couvent, le pas alourdi d'une mule de charge ou le piaffement d'un cheval évoluant sur les blocs mal dégrossis qui tiennent lieu de pavés. Une place immense que la solitude fait paraître plus vaste encore, occupe le centre de la ville. Là, s'élèvent le palais préfectoral, une cathédrale dépourvue de style, fort décrépite, et une caserne devant laquelle flânent des militaires d'assez piètre mine. Tout cela est d'un calme de cloître, mais point triste, à cause de la teinte claire des édifices et de la lumière éclatante.

L'unique *fonda* de Truxillo, l'*Hôtel Italia*, est tenue, comme son enseigne l'indique, par un Italien. Les murailles de son *patio* sont illustrées d'une grande fresque, œuvre d'un artiste inconnu, représentant, sous les couleurs les plus criardes, certains épisodes des guerres d'Italie, Rivoli et Marengo, avec un Bonaparte extraordinaire, auquel la fantaisie du peintre infligea un nez bourbonien au premier chef. Le service de la maison est confié à un gamin d'une douzaine d'années, dont les fonctions équivalent à une sinécure. Le voyageur est présumé devoir procéder lui-même au transport de ses colis, au balayage de sa chambre. On ne sert point à manger dans l'auberge. Mais cette lacune a été comblée par un fils du Céleste Empire qui dirige, à cent mètres de là, sur la grande place, la *Fonda y Cafe de los Mosqueteros*. Je n'y ai point rencontré de mousquetaires, en revanche, un choix de ragoûts cosmopolites proprement accommodés, et cela console de bien des choses.

J'ai présenté mes lettres de recommandation chez plusieurs notables. On m'offrit, suivant l'heure, du thé ou des *azucaradas,* non sans m'aviser au préalable que la maison et tout ce qu'elle renfermait était à ma disposition pleine et entière, ce qui ne saurait manquer de donner au breuvage le plus

fade une agréable saveur. Mais partout les renseignements sur le pays ont été ce que j'attendais, c'est-à-dire absolument vagues et contradictoires. La guerre civile se greffant sur la guerre étrangère, accentue l'insouciance universelle. Nul ne paraît se douter de ce qui se passe dans sa propre province, au delà du lieu qu'il habite.

Chez le préfet, l'accueil ne fut pas moins cordial. Tout serait mis en œuvre pour assurer, dans la mesure du possible, l'heureux début de mon voyage. A cet effet, il faisait prévenir sans plus de retard le gouverneur d'Ascope, bourgade située à une douzaine de lieues de Truxillo, à l'entrée de la vallée de Chicama, où le chemin muletier remplace la voie de fer. Le *gobernador* était, par les présentes, requis d'avoir à me procurer, sans délai, de bonnes mules pour gravir le premier échelon de la Cordillère, le plateau de Cajamarca. De plus, le télégraphe de l'État était tout à mon service. Enfin, le sous-préfet (ici, le préfet, dans sa résidence, est assisté, je ne sais pourquoi, d'un sous-préfet, lequel est doublé lui-même d'un secrétaire) se ferait un plaisir de m'accompagner dans une excursion aux environs de Truxillo, depuis longtemps familiers aux amateurs d'antiquités péruviennes.

Je me confondis en remerciements pour ces prévenances très sincères, sinon toutes suivies d'effet. Les meilleures intentions du monde demeurent trop souvent stériles. Il s'est trouvé que la ligne télégraphique dont j'avais quelque intérêt à faire usage, celle d'Ascope, était rompue. Quant à supposer que la seule missive préfectorale provoquerait l'organisation de ma petite caravane, et que je trouverais mules et muletiers m'attendant au saut du train, c'eût été de ma part naïveté pure. J'estimais que le plus sûr serait d'aller, avant peu, m'en occuper moi-même et ranimer, par ma présence, le zèle de l'autorité locale.

Je n'eus, en revanche, qu'à me louer de l'extrême obligeance du sous-préfet, qui voulut bien me servir de guide à travers les colossales ruines de Chimu et de Moche. Ces villes mortes, maintes fois décrites, sont situées à

une lieue environ au nord et au sud-est de Truxillo. Ce sont de beaucoup les plus importants vestiges des populations qui occupaient jadis le littoral et furent soumises par les Incas descendus de la montagne, un siècle avant la venue des Espagnols. Ces constructions ont cela de remarquable qu'elles diffèrent absolument des spécimens d'architecture cyclopéenne que l'on admire dans la Sierra, au Cuzco, à Huanuco ou à Cajamarca. N'y cherchez plus ces assises formées de blocs énormes, qui font rêver aux monuments impérissables de l'ancienne Égypte. L'habitant de la côte, en jetant les bases de ses palais et de ses temples, choisissait les matériaux les mieux appropriés au climat d'une région où la pluie est inconnue. A quoi bon tailler à grands frais et transporter les roches, alors que le sol compact et dur fournissait sur place les éléments de l'*adobe*, ou brique séchée à l'air?... Une poignée de terre, un peu d'eau, un rayon de soleil; avec cela, le maçon de Chimu bâtissait pour les siècles.

La ville, même dans son état actuel, donne l'impression d'une capitale somptueuse. La régularité du plan, l'ornementation délicate et les proportions des édifices, enfin, les traces du savant système de canaux et d'écluses qui utilisait, à différents niveaux, les eaux de la petite rivière Moche, attestent, chez la race défunte, un degré de civilisation très avancé. Le plus vaste des palais ne devait pas occuper une étendue de terrain inférieure à quatre hectares. C'est un labyrinthe de terrasses superposées, de couloirs, de larges chambres sur lesquelles ouvrent d'étroites cellules dont les parois sont recouvertes de peintures d'un coloris encore très vif. La salle principale ne mesure pas moins de trente mètres sur quinze. Les murs sont revêtus, à hauteur d'homme, d'un épais enduit de stuc, où le caprice de l'artiste a exécuté en relief des arabesques ingénieusement compliquées. L'ensemble, en dépit des dégradations occasionnées par les tremblements de terre et la pioche des fureteurs, est d'une majesté que l'abandon et le silence rendent plus saisissante.

Indépendamment des palais dont les fragments permettent d'apprécier

le luxe et la grandeur, d'autres monuments, d'une structure plus massive et de dimensions plus vastes, se dressent à l'intérieur et autour de la cité. La plupart affectent la forme de pyramides quadrangulaires tronquées, et ne sont autre chose que d'immenses nécropoles, ou *huacas*. L'une d'elles, la *Huaca del Sol,* dont la haute silhouette se détache en vigueur sur les molles ondulations de la plaine, est éloignée de plus de deux lieues vers le sud-est. On l'aperçoit de fort loin. Ses contours géométriques et son isolement font de cette montagne artificielle, élevée de cent vingt mètres et longue de trois cents sur cent soixante de profondeur à la base, un point de repère aisément reconnaissable pour les marins. Ce mausolée, de près d'un quart de lieue de tour, est creusé d'une multitude de galeries où l'on n'accède qu'en rampant, et qui sont remplies d'ossements.



HUACA DEL SOL. — CÔTÉ SUD.

Du reste, tout le territoire, à trois lieues à la ronde, n'est qu'un gigantesque ossuaire, un chaos de tombes profanées au nom de la science et de la spéculation. Une société de gens du pays s'est même constituée à l'effet de rechercher les trésors enfouis par les anciens maîtres du sol. Ses espérances se fondent sur un précédent fameux. A la fin du siècle dernier, les fouilles mirent à jour un trésor considérable, si l'on s'en rapporte à un document conservé dans les archives de Truxillo. Ce n'est rien moins que le bordereau des droits perçus par le fisc sur cette trouvaille, pour le compte de la dîme

royale. Ils se seraient élevés, d'après cette pièce, à cinquante-deux mille piastres. Mais pareil fait ne s'est pas reproduit. On a exhumé des centaines de momies, emmaillotées dans de curieux tissus de couleur; des parures de plumes, colliers et diadèmes, des ustensiles et figurines d'or ou d'argent, presque toujours fort légères et travaillées en bosse. Ajoutez à cela des haches, des couteaux, des pointes de flèches, des socs de charrues en bronze, et une ample collection de poteries, d'une fabrication analogue à celle des Incas, représentant indifféremment des fruits, des oiseaux, des quadrupèdes, ou la figure humaine modelée, parfois, avec un sentiment assez vif de la caricature; le tout inestimable aux yeux d'un archéologue, mais d'une valeur marchande à peine suffisante pour couvrir les frais de cette exploitation sépulcrale.

Pendant une excursion de trois jours aux environs de Truxillo, je n'ai pas été sans prendre part à l'œuvre dévastatrice. Une dizaine de péons demi-nus, armés chacun d'une longue tige de fer, précédaient notre petite troupe, inspectant le terrain. Lorsque le coup de sonde révélait la présence d'une fosse ancienne, la bande s'abattait sur le sable qu'elle fouillait à pleines mains avec une activité de vautours explorant un charnier. Rien n'égale l'enthousiasme de notre escorte s'adonnant à cette besogne étrange, l'ardeur joyeuse avec laquelle ces enfants d'une même terre lui disputaient les dépouilles des ancêtres. Une heure ou deux de fouilles énergiques, dans une tempête de cris, au milieu d'un nuage de poussière âcre, et nous troublions dans son dernier asile un pauvre Indien qu'entouraient quelques écuelles peintes, des jarres à double goulot, et les coupelles remplies de maïs dont la présence auprès du défunt fait songer involontairement au blé fécond encore recueilli sur les momies des Pharaons, image de l'âme immanente, symbole de résurrection.

J'ai souvent été frappé de la position particulière des cadavres dans la plupart des nécropoles péruviennes, sur la côte et sur les Plateaux. Ils ne sont point, comme nos morts, couchés tout de leur long dans l'abandon de

l'éternel sommeil. Accroupis, la tête penchée sur la poitrine, les coudes appuyés sur les genoux, ils n'ont pas l'air de dormir, mais de méditer et d'attendre.

Dans nombre de sépultures, dont l'humilité exclut toute idée de mesures préservatrices prises à l'égard des corps, il n'est pas rare de découvrir, au lieu de squelettes, des sujets presque intacts. Les chairs ont la dureté du bois : les étoffes retirées du sable sont d'une trame aussi résistante, d'un coloris aussi frais que si elles sortaient du métier. L'extrême sécheresse, jointe à l'action des substances minérales et des sels dont le sol est saturé, a suppléé aux artifices de l'embaumeur.

Les milliers de crânes qui jonchent cette terre aride roulaient sous le sabot de nos chevaux avec un bruit de galets. Dans ce Pérou d'une mélancolie si pénétrante, je ne sais rien d'aussi triste que les décombres du passé, les trous béants des sépultures mises au pillage, l'aspect de ces débris humains calcinés par le soleil, piquant de taches blanches l'ocre des grèves. L'intensité de l'impression s'accroît de tout le mystère qui pèse sur ces générations mortes. Elles ne nous livrent dans la décoration des édifices, les dessins des tissus et des parures, les enluminures de leur céramique, rien de leur histoire, rien de leur âme. Vainement on les interroge. Pas une épitaphe, pas un cri de douleur ou d'orgueil, pas une personnalité s'affirmant à travers les siècles dans les hiéroglyphes d'un sarcophage. Nous avons affaire à des caractères inconnus dont aucun Champollion n'a jusqu'ici démêlé les lois. La ruine péruvienne rappelle ce coin désolé du cimetière, la fosse commune, la tombe sans nom.

II

« A votre disposition, señor, tout à votre disposition… Mais voyez le sort !… Nous ne possédons, en ce moment, ni montures ni bêtes de charge.

— En vérité, voilà qui est fâcheux.

— Désespérant, señor. Depuis que j'ai été avisé de la venue de Votre Grâce par la Préfecture, il y a trois jours, Dieu sait si j'ai perdu une heure pour obéir aux instructions de Son Excellence!... Mais le moyen!...

— Son Excellence, insinuai-je, a peut-être oublié de vous dire que l'arriero qui ferait affaire avec moi serait payé de ses peines.

— Comment en douterais-je, señor!... Mais homme et mules sont introuvables... Qu'allons-nous faire?»

L'entretien avait lieu dans une maisonnette en tôle et en planches, devant le comptoir d'un de ces emporiums des villes frontières, réceptacles de marchandises panachées, où l'on débite indifféremment des cotonnades, du pétrole, de l'eau-de-vie, des courroies de harnachement, de la parfumerie, des chapelets, des médailles à l'effigie des saints du terroir, et le portrait du Président de la République. Mon interlocuteur était le gouverneur d'Ascope, qui cumulait les labeurs du négoce avec les loisirs des fonctions publiques. Son embarras était visible, sa bonne volonté manifeste. Mais tous ses efforts en ma faveur aboutissaient fatalement à la constatation de ce fait brutal : l'absence absolue de bêtes de somme dans la localité. Pas un mulet, pas un cheval!

« Qu'est-ce que je vois donc galoper là-bas, dans la poussière?

— Des ânes, señor, de simples ânes... Dieu sait combien j'ai moi-même de ballots en souffrance! Plus de cinquante charges à destination de Contumassa et de Cajamarca. Les gens de la Sierra ne sont pas descendus depuis plus de deux semaines par crainte de la maladie. Quelle misère! »

Plusieurs villages du littoral, y compris Ascope, étaient en effet ravagés à cette époque par une violente épidémie de variole. Dans la foule curieuse qui, massée devant la boutique, suivait attentivement notre colloque, un tiers au moins des spectateurs exhibaient sur toutes les parties apparentes de leur corps, — et elles étaient nombreuses, — des cicatrices signifi-

catives. Aussi, la perspective d'un séjour au milieu de cette population contaminée n'avait-elle rien de séduisant

« Eh bien! repris-je, qu'à cela ne tienne, je ferai venir des mules de Truxillo. »

Le *gobernador* se contenta de répondre avec un sourire indéfinissable :

« Señor, dans la Sierra,

Bestia de llanada
Vale nada[1]!

— Alors, que décider?

— Attendons à demain. *Talvez a la mañana Dios dara*[2]. »

Pourvu qu'il ait dans les veines une goutte de sang castillan, un homme n'est jamais à bout de ressources. En dernier ressort, il se tirera d'affaire par un proverbe.

Mais cette façon de conclure était loin de me satisfaire. A défaut de bêtes de somme, une demi-douzaine de porteurs pouvaient enlever aisément tout mon bagage, et je gagnerais de mon pied léger l'hacienda la plus proche, Sausal, chef-lieu d'une importante exploitation sucrière. J'étais certain d'y rencontrer non seulement un bon accueil, mais aussi les ressources que les efforts combinés de toute la hiérarchie administrative eussent été impuissants à me procurer, sinon dans un avenir lointain.

Sausal!... Le mot produisit sur le fonctionnaire aux abois un effet magique. C'était si simple. Comment n'y avait-il point songé? L'affaire allait être promptement réglée. L'administrateur de l'hacienda se trouvait précisément dans le village.

Quelques minutes plus tard, je présentais mes hommages et ma requête au señor Don Goffredo Bregante, un Liménien d'une trentaine d'années, de haute stature, à la physionomie fine et avenante. Il expédiait aussitôt

[1] Bête de plaine ne vaut rien.

[2] Peut-être à demain Dieu pourvoira.

son péon en lui enjoignant de ramener deux mules et un cheval. Sur cet ordre, donné aussi simplement, comme s'il se fût agi d'une course insignifiante, je m'imaginai que l'hacienda était à une portée de fusil. Le trajet, aller et retour, représentait en réalité près de quarante kilomètres. Le péon ne devait reparaître qu'à la nuit close, et la soirée était fort avancée lorsque je me mis en selle. Après un très long souper, dans une gargote aux cloisons de nattes tenue par un Chinois, je prenais enfin congé du gouverneur d'Ascope et de l'hacendado de Sausal. Ses affaires l'appelaient le lendemain à Truxillo; mais il ne voulut pas me faire attendre. « Qu'importe! s'écria-t-il en riant, partez sans moi. Si l'hôte est absent, la maison vous est ouverte : je vous rejoindrai bientôt; d'ailleurs, mon frère est là-bas, à l'hacienda, et vous recevra comme je l'eusse fait moi-même. A demain donc, et que Dieu vous garde! »

Nous voici dans la campagne, le péon et moi, chassant devant nous les mules de charge. Les bêtes sont ardentes, le terrain est uni, la soirée limpide, et nous détalons bon train. C'est de la sorte que, sur le coup de minuit, je tourne le dos à l'océan Pacifique et commence ma première étape à travers le continent, en allant, à cette heure indue, m'installer avec armes et bagages chez un monsieur que je ne connais pas.

Il est rare en voyage de voir les choses et les êtres reproduire, de façon à peu près fidèle, les croquis en l'air dont l'imagination s'accommode, si rare qu'il convient de noter le moment précis où l'idéal et le réel sont d'accord. Eh bien, la contrée chère au roman d'aventures, peuplée de gens à fière mine, portant l'éperon d'argent à la botte; où galopent les étalons noirs à la crinière en broussailles, les mules pomponnées; où les haciendas découpent leur portique dans la nuit bleue, au-dessus des champs de cannes et des buissons de roses; ce paysage de fantaisie existe. Le voilà, se déroulant devant moi, au clair de lune, pareil à un songe heureux qui rapidement se dérobe et qu'on ne pourra plus ressaisir.

Il était près de deux heures lorsque nous mîmes pied à terre devant le

perron de Sausal, après avoir gravi au galop une colline assez raide dont un ruisseau baignait la base. Ne me demandez pas les détails de la route : ils sont confus comme les perspectives fuyantes des monts et des vallées dans le clair-obscur d'une soirée d'été. Tout ce que je sais, c'est que, toujours courant, nous avions dépassé une première plantation, San Antonio, un groupe de cases endormies où les chiens aboyaient au milieu des chariots à roues pleines, dételés, les brancards en l'air pointés vers les étoiles; puis un petit bois dont les branches nous fouettaient le visage, et où il fallut franchir à gué un cours d'eau mystérieux qui s'échappait d'une voûte de feuilles, à notre gauche, pour se reperdre immédiatement sous la broussaille, à notre droite.

L'habitation silencieuse paraissait attendre le maître. Par une fenêtre grande ouverte, on entrevoyait une vaste salle qu'éclairait une lampe posée sur un guéridon. Le péon s'en fut éveiller le frère de mon hôte. Mon arrivée à pareille heure lui sembla la chose la plus naturelle du monde. Avec une bonne grâce surprenante, cet homme, troublé de la sorte dans son sommeil, me fit les honneurs de la maison, me déclarant le très bien venu et conversant d'un ton enjoué, le cigare aux lèvres, comme s'il eût été trois heures de l'après-dîner, tandis qu'un Chinois nous apportait du café bouillant et une pyramide de pâtisseries. Bientôt après, j'étais introduit dans une chambre haute comme une église, dont je distinguais à peine les solives sombres soutenant la terrasse en argile battue qui sert de toiture; et je réfléchissais que l'antique hospitalité castillane exaltée par ceux-ci, discutée par ceux-là, n'est certainement pas un vain mot.

Mon attente ne fut pas trompée. Les excellents hacendados de Sausal me témoignèrent une sollicitude d'autant plus précieuse qu'elle ne se traduisait pas seulement par de belles promesses. Le surlendemain, dès le petit jour, deux robustes bêtes de charge, sous la garde d'un péon planté sur la haute selle à piquet, attendaient devant le péristyle. A l'autre extrémité du *corral,* deux palefreniers achevaient d'ajuster mes effets de

harnachement, mes sacoches et mes armes sur le dos d'une mule de grande taille, à la tête fine, au poil brillant, fougueuse comme un cheval andalou. Ces animaux m'étaient, non pas loués, mais gracieusement offerts, eux et leur conducteur, avec la prévenance aimable d'un châtelain qui met son équipage à la disposition du visiteur. Il est bon de remarquer que la distance de Sausal à Cajamarca est d'une quarantaine de lieues [1], soit, dans les deux sens, une promenade d'environ quatre cents kilomètres, en pays plus accidenté que les Alpes de Savoie.

Mes hôtes ont poussé l'amabilité jusqu'à vouloir m'accompagner pendant une étape. Ils ne me quitteront qu'à l'hacienda de Jaguey, la dernière habitation de la vallée. Je ne sais ce que me garde l'avenir, les mécomptes, les angoisses, les périls qui peuvent m'attendre de l'autre côté de ces monts, dont les premiers escarpements se dressent là-bas dans le ciel rougi par l'aube. Au moment de pénétrer dans le labyrinthe des sierras, on jette involontairement un regard en arrière, non sans se demander s'il vous sera donné de traverser l'immense continent, de respirer encore la brise salée sur les grèves de l'autre océan, à plus de deux mille lieues de là. L'heure est propice aux pensées graves, et je n'oserais prétendre que je me dérobai à ce sentiment d'inquiétude. Mon départ, force m'était bien de le reconnaitre, s'effectuait dans des conditions plutôt précaires. Je ne devais attendre le succès que de l'expérience acquise, de la pratique sommaire de la langue quechua étudiée pendant un séjour prolongé sur la côte, et surtout de beaucoup de patience. Cependant, jamais expédition hasardeuse ne débuta de façon plus riante. Rien d'enchanteur comme cette vallée de

[1] Il s'agit ici de la lieue d'Espagne, qui est de 20,000 pieds de Burgos (6,666 varas 2/3, ou 5,555 mètres).

Au Pérou comme à l'Équateur, le terme est des plus élastiques. C'est moins une mesure de longueur qu'une mesure de temps. En général, la *lieue* représente la distance parcourue en une heure, au pas. En plaine et sur un sol dur où la mule et le cheval dits *de pas* atteignent, à leur pleine allure (*paso lleno*), la vitesse du trot ordinaire, cette distance sera de 10,000 mètres. En montagne, elle se réduira, la plupart du temps, à 3,000 et même à 2,000 mètres.

Chicama, florissante oasis qui témoigne de ce que peut le labeur intelligent et tenace, inspiré par l'exemple des anciens maîtres du sol. Quinze haciendas de premier ordre y sont échelonnées sur une distance d'une dizaine de lieues. La petite rivière qui donne son nom à la contrée, captée jusqu'à la dernière goutte, suivant le procédé d'irrigation dont le cultivateur inca a laissé le plus ingénieux modèle, suffit à féconder les champs de riz, de cannes, de coton. La vigne escalade les pentes : pas un pouce de terre que n'ait remué le soc ou la houe. On trouverait difficilement, sur toute la côte, un groupe d'exploitations aussi prospères, dirigées avec autant de méthode et disposant d'un matériel aussi perfectionné. La tentative vaut qu'on la signale. Elle est de bon augure pour le relèvement d'un pays réputé jadis le plus riche du globe, et sur lequel de récents désastres ont jeté un discrédit peut-être exagéré.

Au delà de Sausal, l'horizon se rétrécit. Les montagnes dénudées de la base à la cime, d'un rouge brique, comme chaudes encore de la poussée volcanique qui les a fait surgir, contrastent puissamment avec le fond de la vallée où les cannes ondulent en vagues pressées d'un vert éclatant que brisent çà et là des îlots boisés, des bouquets de saules, de sycomores et d'autres arbres d'Europe mêlés aux essences du tropique.

Vers onze heures, nous faisions halte : non que nous fussions au terme de notre course; mais, en pays ami, à quoi bon se hâter? A notre droite, au sommet d'un monticule, l'hacienda de Pampas apparaissait, coiffée de roses et de vigne folle. Pied à terre, et déjeunons. Le maître est aux champs. Le seul occupant de la grande pièce dallée, à la fois vestibule et salle de réception, est un petit prêtre fluet, égrillard et jovial. C'est le desservant de la vallée revenant d'une tournée dans sa paroisse. Il attend la fraîcheur du soir pour regagner Ascope. Suivant la coutume du clergé péruvien, au moins dans les campagnes, il ne porte point l'habit ecclésiastique. Botté, éperonné, l'air avenant, les yeux vifs, la lèvre ombragée d'une fine moustache, ses dehors sont ceux d'un hardi cavalier et d'un bon compa-

gnon. L'hacendado, Don Pedro Laja, arrivait bientôt après, et, les compliments d'usage échangés, on se mettait à table.

Je n'oublierai jamais la façon dont cet homme, d'une extrême distinction de manières et de parole, nous fit les honneurs de son logis. Elle me surprenait d'autant plus que je le savais sous le coup d'une catastrophe toute récente. Quelques semaines auparavant, l'explosion d'une des chaudières de la sucrerie lui avait tué ses trois enfants. Sa femme, en voulant les sauver, fut grièvement brûlée. Lui-même portait encore le bras en écharpe. Cependant, il trouvait moyen de jeter un masque sur sa douleur, d'être affable et empressé, d'avoir pour chacun un mot aimable. Chez ce peuple de haute lignée, de pareils traits ne sont pas rares, qualités de race qui attestent sa noble origine. Ailleurs, la douleur se cache, affecte un égoïsme farouche; les convenances interdisent de troubler, sauf pour une brève visite de condoléance, une famille en deuil. Ici, point de porte close. A toute heure du jour, aujourd'hui comme hier, la maison souriante et fleurie reste ouverte au voyageur, à l'hôte inconnu que la Providence amène. Ce n'est point un importun; qu'il entre sans crainte. Comme le rayon de soleil après l'orage, il est le bienvenu sous le toit où la mort a passé.

Cependant, la nature reprend ses droits. Tandis que, le repas achevé, nous parcourons le jardin; après m'avoir chargé d'oranges et de cédrats en disant : « Prenez, prenez donc, vous n'en aurez plus dans la Sierra, et il y fera chaud, il y fera soif », notre hôte, brusquement, comme pour se soulager de la contrainte longtemps gardée, se met à parler de l'accident. D'une voix sourde, en phrases hachées, il conte comment est arrivé le malheur : « Une fatalité!... Jamais les enfants ne pénétraient près des machines. Nous ne les quittions pas... On les a perdus de vue quelques minutes une seule fois... ce jour-là,... et alors... ! Il était six heures. La cloche allait sonner la fin du travail quand, tout à coup, j'entends l'explosion... Où sont les enfants?... Nous courons... la vapeur nous enveloppe. Ma femme ne

voulait plus sortir. Il a fallu l'arracher, avec les petits... deux tués sur le coup... l'autre mutilé : il est mort le soir... Tous les trois!... L'aîné n'avait pas onze ans... Je n'ai plus cœur à rien!... » Ce disant, un long sanglot le secoue de la tête aux pieds, pendant que ses amis essayent de le réconforter, l'entourent et le prennent à grands bras, à la mode espagnole, en murmurant : « Allons, Don Pedro!... allons!... »

Nous prîmes congé, emmenant avec nous le *padre*. Comme le brave homme comptait faire route pour Ascope, mes compagnons avaient judicieusement insisté pour qu'il tournât le dos à son presbytère et revînt sur ses pas vers les montagnes. Rien ne pressait : il poursuivrait son voyage le lendemain. Le petit curé se laisse enlever après une courte résistance, pour la forme, mais tout le long du chemin s'amuse à simuler les ruses d'un prisonnier prêt à fuir et, prenant plaisir à ce jeu, déploie tous ses talents équestres. Il fait pivoter sa monture, franchit les fossés, les haies, s'échappe à travers champs, ce qui donne lieu à des charges en fourrageurs et à une chasse en règle à la poursuite du fugitif. Après quoi, la victime cernée reprend docilement sa place dans le rang, en riant de plus belle.

Un peu avant le coucher du soleil, nous arrivions à l'hacienda de Jaguey. Là, mon escorte, après s'être longuement rafraîchie, me quittait pour rentrer dans ses foyers où, selon toute apparence, elle ne devait pas être de retour avant une heure très avancée de la nuit.

III

L'exploitation est la dernière et la plus élevée du territoire de Chicama. La canne y cède la place à la vigne, qui fournit un joli vin couleur d'opale. Le propriétaire, dont les façons n'eussent pas été plus cordiales, se fût-il agi de recevoir un compatriote, est un Allemand,

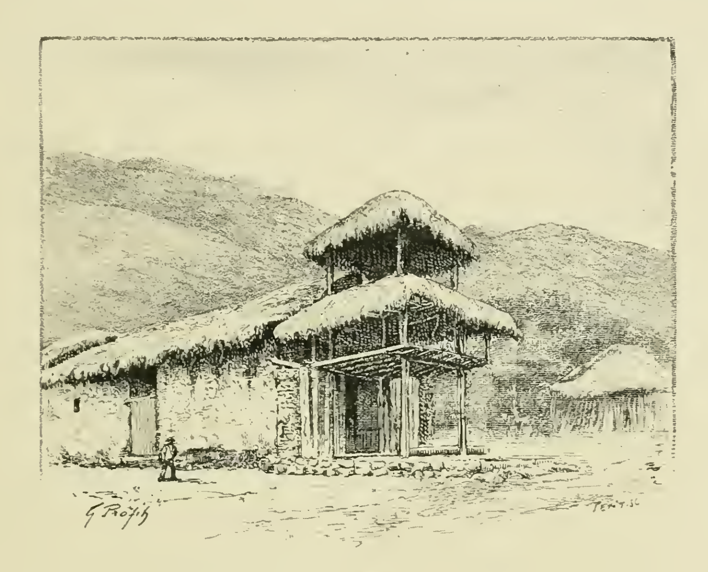
M. Louis Albrecht. Son initiative a puissamment contribué au développement industriel et agricole de la vallée. Acquéreur de plusieurs domaines jusque-là peu ou mal entretenus, presque improductifs, il a successivement renouvelé l'outillage, les procédés de culture, et sa colonie compte aujourd'hui parmi les établissements européens les plus importants du littoral.

L'habitation, de création récente, à peine achevée, s'élève sur une sorte de terrasse naturelle, à la base d'un rocher abrupt, au point de rencontre de deux vallées. L'une, à l'est, donne naissance au ruisseau de Chicama; l'autre, semblable au lit d'un ancien fleuve desséché, s'ouvre au nord-est. C'est par cette dernière que je m'acheminais, le lendemain, avec mon péon et mes mules, livré à moi-même désormais, et prêt pour toutes les rencontres, revolver au côté, fusil en travers de la selle, comme il sied dans un pays encore frémissant de la guerre civile, où les bandes armées sont toujours disposées à se consoler des loisirs de la paix par le brigandage. Précautions superflues, semblait-il. Hommes et gibier faisaient également défaut. Pas un être vivant, sauf les inoffensives tourterelles qui partaient entre les buissons de lentisques et de lauriers-roses. Le soleil frappait d'aplomb, éclairant les replis les plus étroits des fondrières. Les cailloux roulés, le sable, les pentes ravagées des monts, tout flambait. C'était le désert, sans une ombre protectrice, sans un suintement de source.

Ce vallon mort n'a qu'une issue, du côté du sud. A son extrémité supérieure, sur les premiers gradins d'un énorme cirque de montagnes, près d'un infime ruisseau qui sourd parmi les roches éboulées et va se perdre, non loin de là, dans le sable rouge, sont accrochées les cabanes de Cascas, le premier des trois villages échelonnés sur le sentier de Cajamarca. On y pénètre avant même de l'avoir aperçu, tant ses constructions en terre grise, couvertes en paille, se confondent avec le sol.

La pensée dominante du voyageur, en entrant dans un hameau de la Sierra, doit être de découvrir l'église qui, d'un même coup, lui révélera

l'emplacement du presbytère. C'est là qu'il est assuré de rencontrer l'hospitalité la plus large, l'unique autorité dont l'intervention puisse être efficace et, pour ses montures, le seul enclos respecté des maraudeurs. Le Dieu de Cascas n'est guère mieux logé que ses humbles adorateurs. Sa



UNE ÉGLISE DANS LA SIERRA.

chapelle de glaise et de chaume fait rêver moins aux portiques de Sion qu'à l'étable de Bethléhem. En revanche, l'habitation de son ministre rappellerait plutôt le campement des enfants d'Abraham que la retraite d'un Père de l'Église. Assise sur le pas de la porte, un nourrisson pendu au sein, une femme, les cheveux presque blancs, la mine grave, les traits flétris comme la plupart des Indiennes qui ont dépassé la vingtième année, présidait aux ébats d'une demi-douzaine de marmots vaguant dans la poussière, aux prises avec le porc et les poules.

« Le *padre*, me dit la bonne femme, est absent, en tournée de confession, mais il sera de retour à la nuit. Entrez toujours, caballero. La maison est vôtre. Rosa!... Conchita!... José!... Allons vite... de l'eau, de

la luzerne fraîche. Prenez-moi des balais, vous autres, et nettoyez la chambre pour le señor! »

Et je voyais surgir d'une porte basse les têtes ébouriffées de José, de Conception et de Rosa qui accouraient aider le péon à décharger, déharnacher et entraver les mules, tandis que les plus jeunes membres de la famille soulevaient, à grands coups de branches sèches, des nuages de poussière dans la pièce où j'étais appelé à passer la nuit.

Sur ces entrefaites, des pas de chevaux résonnèrent dans le village, des appels, des glissades, un bruit de fers égratignant la roche, et le padre survint escorté d'un jeune garçon de belle mine, l'un de ses fils, selon toute apparence, car les deux cavaliers se ressemblaient étonnamment. Le curé de Cascas était un petit homme d'une soixante d'années, allègre, d'allure très vive, avec une voix grêle de flageolet, on ne peut plus aimable et volontiers causeur. A peine eut-il, aidé de sa compagne, réparé en deux temps le désordre de sa toilette, que l'on se mit à table, au frais, sous le porche, et, pendant le souper frugal arrosé de *chicha* [1], j'obtins aisément force détails complémentaires sur la maisonnée. Tout compte fait, la marmaille au logis représentait onze têtes. Mais j'appris que les deux aînés, *casados* (établis, mariés) depuis un an, avaient quitté le village, ce qui portait le total à treize. J'espère qu'on ne s'en tiendra pas là, et que ce nombre fâcheux sera dépassé avant qu'il soit long temps. Le repas achevé, comme la nuit tombait, je ne sais qui, de Rosa ou de Concha, se suspendit à la corde de la cloche et, sur la vallée sauvage, déjà abîmée dans le noir, égrena lentement l'Angélus. De chaque cabane une ombre humaine s'échappait titubante, falote, rampant péniblement parmi les haies de plantes grasses, les blocs de pierre, les murs éboulés, dans la direction de la chapelle où mon hôte s'en fut expédier la prière du soir, entouré de ses paroissiens aux pieds nus.

[1] Bière de maïs.

On se tromperait étrangement, ai-je besoin de le dire? si l'on voyait, dans mes remarques relatives au clergé péruvien, autre chose que des croquis sincères. Loin de moi l'intention de tourner en ridicule des hommes qui ne font, somme toute, qu'agir à la mode de leur pays, suivant une coutume sanctionnée par le temps, sinon par les lois ecclésiastiques. La plaisanterie, par trop facile, serait ici peu généreuse. A défaut des convenances, la reconnaissance que l'on doit à ses hôtes m'interdirait de me faire leur juge et leur censeur. On ne saurait cependant pousser le scrupule jusqu'à passer sous silence de semblables traits de mœurs, et feindre d'ignorer ce qui crève les yeux. Sans doute, s'il ne s'agissait que d'un cas isolé, insister serait puéril. Mais ces sortes de ménages sacerdotaux sont trop nombreux pour être traités d'exceptions. A parler franchement, ils constituent plutôt la règle, le mode d'existence adopté, au moins dans les paroisses de l'intérieur. Sur la côte, dans les villes, on sauvera tant soit peu les apparences. La dame ne se montrera guère en public à côté de son seigneur et maître; elle ne paraîtra point à table : on y fera allusion en termes vagues tels que la « ménagère », la « femme de charge », l'*ama de llaves,* la « maîtresse des clefs », suivant l'énergique périphrase espagnole pour désigner la gouvernante. De même, les enfants, dont le babil emplit la maison, seront invariablement des neveux ou des nièces, et n'auront garde d'appeler le chef de la famille autrement que « mon oncle ».

Dans la montagne, ces euphémismes ne sont plus de mise. La ménagère devient la « señora » tout court, marche la tête haute et préside aux repas avec une dignité d'épouse. Sa position devient encore plus nette, la considération dont elle jouit indiscutable, dans les hameaux cachés aux replis profonds de la Cordillère centrale. Pour ces populations de foi naïve, dont le pseudo-christianisme est fortement imprégné de réminiscences païennes, la compagne du *padre* emprunte à celui-ci un peu de son caractère sacré, de son autorité spirituelle et temporelle. Sans doute, elle n'administrera point les sacrements; mais, en l'absence du desservant, c'est

auprès d'elle que les inquiets ou les malades iront solliciter le conseil et le remède. A défaut d'officiant, elle récitera les prières dans l'église à l'entière satisfaction des fidèles. Son omnipotence réduira souvent le détenteur de l'autorité séculière, *curaca* ou *teniente gobernador,* au rôle le plus terne. Le brave homme sera l'un des premiers à s'effacer devant une personnalité si haute, dont l'influence, il convient de le reconnaître, est volontiers conciliatrice et bienfaisante. Rien d'étrange comme ces témoignages d'une vénération quasi religieuse rendus parfois à une pauvre Indienne que les anciens du village ont pu voir, avant ses grandeurs, demi-nue, occupée à préparer la bouillie de pommes de terre et de yucca devant la hutte paternelle.

Lorsqu'on parle, d'une facon générale, du *clergé* hispano-américain, le mot ne me paraît pas caractériser la situation anormale de ces prêtres qui n'ont pas leurs similaires en Europe. Il pourrait éveiller, dans l'esprit de ceux qui n'ont pas étudié de près les conditions de la vie sociale chez les habitants de la région andine, l'idée d'un semblant de hiérarchie dont, en réalité, il n'existe pas trace. Qui dit clergé dit corporation astreinte à une discipline particulière, docile aux lois de l'Église et à la voix de ses chefs. Ici, rien de semblable. Je n'en veux pour preuve que les efforts impuissants des évêques pour réagir contre de monstrueux abus et plier les desservants de leurs diocèses au genre de vie en honneur parmi les prêtres du vieux monde. Non que leur zèle s'alarmât surtout du scandale causé par ces désordres. Le malheur est précisément que l'extrême relâchement des mœurs chez ceux-là mêmes qui ont pour mission de moraliser les masses, ne provoque aucun étonnement. Le mal sévit à l'état endémique ; nul ne s'en émeut. Aux yeux de ces populations, dont le christianisme composite est fortement teinté de superstitions empruntées au paganisme le plus grossier, le caractère sacré du coupable efface ou sanctifie le péché. De là la facilité avec laquelle des hommes, qui n'avaient du prêtre que le nom, ont pu se rire des réformes tentées par leurs supérieurs, maintenir intacte

leur influence, au mépris des foudres épiscopales, grâce à la complicité ouverte ou tacite des fidèles. En mainte occasion, les paroissiens, irrités des tracasseries auxquelles était en butte leur pasteur, ont pris fait et cause pour lui, à main armée, et contraint le prélat à une retraite humiliante.

Il est juste de reconnaître que de telles échauffourées ne se reproduisent pas tous les jours. Si le *padre* est rarement un saint, on ne saurait conclure que sa vie entière se passe en saturnales. Que de fois, durant un voyage de plusieurs mois, ne m'a-t-il pas été donné d'observer à loisir ces singuliers chefs de paroisse! Il en est résulté pour moi la conviction que beaucoup d'entre eux ne sauraient être taxés de libertinage, au sens précis du mot. Tel de ces ménages ne différait guère en apparence de ce que l'on rencontre dans la plupart des intérieurs rustiques : deux êtres liés l'un à l'autre, moins par le sentiment que par l'habitude, les soucis partagés, les maux soufferts en commun, la longue accoutumance des années. Si, forts de l'impunité, conscients de leur pouvoir, ils en ont parfois mésusé; s'ils ne restent point insensibles aux petits profits prélevés sur la crédulité aveugle des ouailles, il faut leur savoir gré de ne pas être pires. Dépositaires de la seule autorité qui n'ait point d'adversaires, il leur serait aisé de s'ériger en despotes cyniques et avides. Et pourtant, leur train est souvent bien modeste. Les plus opulents sont encore des pauvres, l'humble aristocratie d'un peuple pasteur.

Quant à décider si l'état de choses actuel peut être modifié de fond en comble; s'il y aurait urgence ou péril à tenter de réagir contre des pratiques invétérées; s'il convient ou non de compter avec le fait accompli, de combattre ou de réglementer la coutume, cela regarde plus compétents que moi, qui ne suis point pontife et n'ai guère chance de le devenir jamais. Je n'ai pas qualité pour absoudre, encore moins pour blâmer, alors surtout que le ciel semble avoir béni son serviteur, en lui accordant une postérité à rendre jaloux un patriarche.

IV

A Cascas, on quitte le département de la Libertad pour entrer dans celui de Cajamarca. Là, commence en réalité l'ascension de la première chaîne des Cordillères.

Soit dit en passant et pour n'y plus revenir, le système andin se subdivise en quatre sections absolument distinctes : 1° la *Sierra*, qui longe la côte, région aride, grillée, où la végétation ne se révèle que dans les plis de quelques vallons étroits ou *quebradas;* 2° la *Puna,* région des plateaux et des pâturages; 3° la *Cordillère* proprement dite, qui comprend le massif central et les sommets chargés de neiges éternelles; 4° la *Montaña*. Le terme ne désigne pas, comme on pourrait le croire, un territoire particulièrement montagneux, mais les pentes du versant oriental couvertes de forêts vierges et, par extension, les solitudes amazoniennes. Cette division est adoptée pour toute l'étendue de la chaîne, Colombie, Équateur, Pérou et Bolivie. Elle ne cesse d'être applicable qu'à partir du Chili. Sous ces latitudes basses, la Cordillère, réduite à son minimum d'épaisseur, constitue une zone d'aspect uniforme, muraille abrupte pendant l'été, rempart infranchissable de glaces durant l'hiver.

En sortant du village, dans la direction du nord-est, on gravit, à l'ombre d'une forêt semi-tropicale, un couloir extrêmement raide. Après des lacets sans nombre, le sentier débouche sur l'arête, puis redescend par des pentes gazonnées, coupées d'éboulis et de coulées de glaise. L'horizon se déploie immense vers l'est, tumultueux comme une mer agitée. A mesure que le soir approchait, des traînées de vapeurs bleues venaient s'accrocher aux crêtes, écharpes de gaze transparente dessinant le contour des vallées. Bientôt, quelques vestiges de culture, des carrés de luzerne et de maïs

révélaient le voisinage de Contumassa, chétive bourgade élevée au rang de sous-préfecture

Je tombais au beau milieu d'une fête. Le calendrier péruvien est tellement riche en solennités, qu'il est bien rare que votre arrivée dans un hameau ne coïncide pas avec des réjouissances publiques. La place était transformée en une arène où se donnait le simulacre d'une course de taureaux.

Si je n'avais su déjà tout ce qu'est susceptible de contenir une cabane de dix pieds carrés, et combien l'entassement dans un étroit espace, éminemment propice à l'élevage de la vermine, est en faveur auprès de l'indigène, jamais je n'eusse espéré rencontrer si nombreuse compagnie. Le nombre des acteurs n'était guère inférieur à deux cents, et l'assistance se composait de plus de quatre mille personnes de tout âge et de toute nuance, depuis le blanc de crème jusqu'au bronze. Tout cela s'écrasait sur les galeries de bois vermoulu qui ornent chaque façade. J'en suis encore à me demander comment les vieilles charpentes dont, selon toute apparence, pas une seule pièce n'avait été remplacée depuis l'époque lointaine de leur assemblage, ne s'effondraient pas sous le poids de ces grappes humaines. A chaque minute, je m'attendais à quelque catastrophe. Mais non : rien ne cédait, et les évolutions de la *corrida* allaient leur train. Il n'y avait, bien entendu, ni torero de profession, ni sang versé. Tout se bornait à des feintes, à des luttes de vitesse, à des voltes hardies autour d'un animal d'humeur peu guerrière. Les écuyers qui procédaient à ces exercices, à l'occasion desquels toutes les bêtes valides, chevaux, mules et baudets, avaient été mises en réquisition, étaient parés de leurs atours les plus neufs et portaient le poncho plié sur l'épaule gauche, se déroulant presque jusqu'à terre suivant la mode andalouse. Je ne saurais dire avec quelle dextérité ils manœuvraient leurs montures ; la décision, la promptitude, la grâce de leurs mouvements nullement gênés, semblait-il, par les inégalités d'un terrain qu'on ne s'était point soucié de niveler pour la circonstance. Après chaque figure, les cavaliers défilaient sous les

galeries, et le plus habile recevait le prix de la main d'une jolie fille; peu de chose, le plus souvent une fleur piquée dans un cédrat ou dans une orange; mais le vainqueur s'en allait rouge de plaisir, aussi fier qu'un hidalgo recevant la Toison d'or. Et la pose du jeune homme arrêté sous le balcon, tête nue, debout sur les étriers, le geste et le sourire de la donzelle penchée vers lui, eussent fait la joie d'un peintre.

Encore une fois, le principal attrait du voyage dans cette partie des Andes, comprise entre le Pacifique et les hauts plateaux, c'est de donner, non pas seulement à l'esprit, mais aux yeux, l'impression très nette du passé. La nature est âpre, le paysage d'une tonalité neutre, les dépressions, les reliefs du sol, d'une monotone et désespérante grandeur. En revanche, chacune de ces petites villes, de ces hameaux séparés par des distances énormes, sans autre lien avec le reste du monde que les sentiers scabreux, à peine tracés, côtoyant les abîmes, a conservé dans son isolement l'esprit, les mœurs, les croyances, et jusqu'aux tournures de langage des aïeux. C'est la restitution d'une époque lointaine, d'un état social dont nous avons peine à distinguer le véritable caractère sous la poussière des documents historiques. S'il faut, de nos jours, pénétrer au cœur de l'Asie pour étudier sur le vif le fonctionnement du régime féodal, c'est peut-être sur le nouveau continent, dans les anciennes possessions de la couronne d'Espagne, que l'on retrouverait, sous son aspect le plus exact, un coin de l'Europe d'il y a trois cents ans. La scène à laquelle j'assistais était de celles qui se déroulaient jadis dans plus d'un bourg perdu de nos provinces, aux jours de fête : galantes passes d'armes et luttes d'adresse, l'appareil religieux sanctifiant le divertissement profane; l'église enguirlandée associant la voix de ses cloches à la clameur joyeuse des foules; le prêtre et le gouverneur côte à côte et, comme une ombre au tableau, les hideux échantillons de l'humanité souffrante, toute la tribu des difformes, des éclopés, des aveugles promenant d'étonnantes guenilles en implorant, sur un rythme plaintif, le saint patron de la cité.

Le sous-préfet était, de tous, celui qui se donnait le plus de mouvement. Il montait une haquenée blanche et portait, sous le poncho flottant, une redingote de coupe administrative. A quoi bon jouer la modestie? Autant avouer tout de suite que mon arrivée fit sensation et que je fus très entouré. Après sept heures de chevauchée, je n'eusse pas été fâché de mettre pied à terre, mais il n'y fallait point songer, et, mêlé au groupe des notables, je dus rester en selle jusqu'à la nuit close. Les autorités insistaient même pour que j'honorasse les fêtes de ma présence jusqu'à la fin. Aujourd'hui avait lieu la *corrida* des jeunes gens, demain celle des hommes mariés, le surlendemain celle des enfants. Pour résister à de telles avances, il fallait un cœur de pierre. Je l'ai eu. S'il n'est pas de bonne fête sans lendemain, en revanche, les impressions les plus rapides sont souvent les meilleures, et j'ai craint de gâter celle-ci en la prolongeant pendant deux fois vingt-quatre heures. J'eusse désiré seulement, afin de ne point abuser de la complaisance des hacendados de Sausal, pouvoir congédier leur péon et leurs mules et m'en procurer d'autres pour continuer ma route vers Cajamarca. Mais en ces jours de liesse, la négociation n'avait aucune chance d'aboutir. Il ne me restait qu'à aller de l'avant.



UN MENDIANT DEVANT L'ÉGLISE.
(CONTUMASSA.)

V

La distance entre Contumassa et Cajamarca peut être évaluée à un peu plus de cent kilomètres en pays presque désert On ne rencontre, sur ce long parcours, qu'un seul hameau, la Magdalena, et le tambo de *Moyopata* où je comptais passer la nuit. Le terme de *tambo,* emprunté à l'idiome quechua, désigne une simple hutte en branchages ou en torchis. L'abri, très rudimentaire, est le plus souvent inhabité. Parfois cependant, il sert de refuge aux *vaqueros* conduisant leur bétail à la côte, ou à quelque famille indienne, qui y réside le temps d'ensemencer ou de récolter aux alentours un carré de pommes de terre ou de maïs.

L'étape fut très rude. Le sentier, tour à tour plongeant au fond des gorges et escaladant les crêtes, franchit une triple chaîne. Partis de Contumassa au petit jour, nous avions cheminé dix heures avant d'arriver à l'extrémité du plateau dominant la vallée de la Magdalena, dont la brume du soir commençait à voiler les profondeurs. En face de nous se dressait le dernier rempart à gravir pour atteindre le plateau de Cajamarca. Les innombrables lacets du sentier rayaient la paroi sombre et semblaient monter à l'infini jusqu'aux étoiles. Un courant d'air frais descendait avec le crépuscule. Comme nous allions mettre pied à terre, une troupe de *tarucos,* daims des sierras, bondit d'un pli de terrain, huma la brise et s'arrêta une minute en travers du chemin, à vingt pas de nous, sans paraître se soucier de notre approche. L'ombre, à vrai dire, eût rendu un coup de fusil peu redoutable. Mais je ne crois pas que, même au grand jour, j'eusse tenté d'abattre une de ces jolies bêtes si peu défiantes.

Le tambo était occupé par une dizaine d'individus en train d'achever leur repas du soir, accroupis autour d'un feu mourant, dans une fumée opaque. Le menu, des plus simples, se composait d'épis de maïs bouillis,

assaisonnés d'une pâtée de pommes de terre froide et légèrement fermentée.

Le gîte n'avait rien d'attrayant, et je dressai ma tente à distance respectueuse. L'obscurité n'est point propice à ce genre de travail, et la tente fut plantée un peu de guingois. Mais elle était mieux close et, sans contredit, autrement confortable que la meilleure habitation à vingt lieues à la ronde. Le café pris, au moment où je m'insinuais pour la nuit dans mon sac en peau de mouton, j'eus la surprise d'une sérénade. Le son rauque d'une flûte champêtre dominait le bruit du vent, l'aboiement des chiens et les piétinements des mules à l'entrave. Mes voisins charmaient leur veillée par des variations sur la *quena*.

C'est la flûte indienne. Taillée dans un roseau, elle est ouverte aux deux extrémités, percée de cinq trous dans sa partie supérieure et d'un sixième sur le côté. Une longue pratique et une patience à toute épreuve sont requises de qui prétend tirer une note d'un semblable instrument. Encore est-il difficile de lui demander autre chose qu'une mélopée en mineur, des demi-tons langoureux. Il sert d'ordinaire à accompagner les plaintifs *yaravis,* mélodies populaires d'un tour original et naïf qui datent d'une époque très antérieure à la conquête espagnole.

La *quena* pourtant, s'il fallait en croire la tradition, serait d'origne beaucoup plus moderne; car elle a sa légende, que chacun, petit ou grand, de l'Équateur au Chili, est à même de vous dire avec de faibles variantes. Elle relate les amours tragiques d'un cholo et d'une fille d'Espagne. Leur nom, le lieu du drame, autant de détails que les conteurs négligent. Ils ne sont affirmatifs que sur un point, à savoir que la chose se passait peu d'années après la conquête, que le jeune homme était bien tourné, la demoiselle accomplie, et qu'on s'aimait éperdument. Mais les infortunés avaient compté sans le préjugé de race. Celui-ci, à dire vrai, n'a jamais été très vivace au Pérou, du moins aux débuts de l'occupation espagnole, à en juger par les nombreux mariages réguliers contractés entre Européens et Indiennes, unions que le gouvernement de la métropole encourageait de

tout son pouvoir. Nous en avons la preuve dans les délibérations du Conseil des Indes, et dans une ordonnance de Philippe II enjoignant aux vice-rois de favoriser la fusion des deux peuples. Cependant, au mépris de ces instructions qui témoignaient, on doit le reconnaître, d'un sentiment très net des nécessités coloniales, il ne manquait pas de familles, nobles ou non, résolues à ne jamais se prêter à ce qu'elles considéraient comme une déchéance. Tel était le cas, semble-t-il, en ce qui concerne les parents de notre héroïne, et l'impitoyable arrêt fut signifié au soupirant.

Aux amants désespérés, bien des refuges sont ouverts. Il en est deux très en faveur, notamment au théâtre et dans le roman : la mort et le cloître. Notre homme ne choisit point la mort.

Plusieurs années se sont écoulées; un jour, dans je ne sais quelle chapelle de Lima, d'Arequipa ou du Cuzco, un jeune prêtre est à l'autel célébrant le saint sacrifice. Comme il se retourne vers les fidèles en leur disant : « Le Seigneur soit avec vous », un regard rencontre le sien, la flamme de deux prunelles bien connues. Une femme est là, agenouillée dans l'église, à demi cachée sous les longs plis de la *manta*. Alors, le malheureux chancelle, éperdu, à la vue de celle qu'il croyait à jamais bannie de son souvenir. A peine peut-il achever l'office commencé :

C'est Dieu que j'implore,
Et c'est elle que je vois!

Il me semble que je vous raconte là le livret de la *Favorite*.

Le hasard réunissait ceux qu'avait séparés la tyrannie des hommes. Mais est-il vœux si solennels que la passion n'emporte à tous les vents? Le couple affolé s'enfuit dans la montagne.

.... dans une autre patrie,
Va cacher ton bonheur!...

C'est, de plus en plus, la *Favorite*, quatrième acte. Seulement, ici, il y en a un cinquième que je signale aux amateurs de dénouements macabres.

A l'abri d'un *tambo* désert, les deux amants goûtaient une félicité à peine assombrie par le remords. Mais le destin n'était pas désarmé. L'air des hautes cimes, la rude vie indienne ne convenait point à une frêle enfant des villes. La fleur des vallées se flétrit et meurt sous le vent glacé des sierras. Un soir, le *querido* épouvanté recueillait dans un baiser le dernier soupir de son amie, et il ne restait dans la hutte de paille qu'un misérable fou agenouillé près d'un cadavre. Il s'éveilla enfin de sa torpeur, prit dans ses bras la trépassée, et l'emporta à quelques pas de leur refuge, sur la pierre où tous deux avaient coutume de venir s'asseoir à la nuit tombante. Cela fait, perdu dans une contemplation atroce, il voulut épier, jour par jour, heure par heure, la lente décomposition du corps. Durant cette horrible veille, il improvisa un chant, bizarre contre-partie du Cantique des cantiques, dont chaque strophe notait la disparition des charmes de la morte, la hideuse métamorphose de l'une de ses grâces opérée par la dissolution de la chair et les assauts des oiseaux de proie, du condor au cou pelé, du grand vautour *alcomari* aux ailes blanches et noires, accourus du fond de l'horizon.

Quand le cadavre déchiqueté ne fut plus qu'un squelette, il en détacha et façonna grossièrement l'un des os auxquels une analogie de forme a fait donner le nom de la *tibia* latine. Puis, ayant confié le reste de la dépouille à la terre, il erra, évoquant sur l'instrument l'ombre de la bien-aimée, dans la nuit frissonnante et limpide. Les sons étaient si déchirants, que les indigènes du voisinage, les prenant pour les lamentations des âmes mortes sans baptême, s'enfuirent loin de ces régions hantées. Cette funèbre complainte est connue au Pérou sous le nom de *Manchai-puitu,* « le chant qui fait peur ».

Les joueurs de quena exécutent des duos qui ne manquent pas d'intérêt pour qui sait y saisir, traduite sur un pauvre instrument, la mélancolie native de l'Indien. L'un des musiciens donne le thème, l'autre l'accompagnement. Étrange est l'impression produite par cette symphonie rustique,

quand on l'entend le soir dans la montagne. Le grand jour ne lui sied point. C'est la mélopée de la nuit, du mystère et de la solitude.

Le septième jour après mon départ de Truxillo, le crépuscule me surprenait sur un col dominant la haute vallée de Cajamarca. J'avais atteint la ligne de partage des eaux, le sommet de la grande muraille qui semble défendre l'intérieur du continent, la région solennelle des forêts et des fleuves, contre la curiosité avide du pionnier européen. C'est à peine si vingt-cinq lieues à vol d'oiseau me séparaient du Pacifique, et déjà le filet d'eau qui s'échappait du sol spongieux, parmi les maigres touffes de bruyères, coulait vers l'est, dans la direction de l'Amazone et de l'Atlantique. Le lieu se nomme *El Cumbre* (la Cime), et j'en sais peu d'aussi profondément lugubres. La passe est hérissée d'aiguilles et de blocs aux formes étranges, monolithes géants, éruptions de porphyre et de trachyte fréquentes sur les croupes élevées des Cordillères, et qui dans le crépuscule figurent, démesurément agrandis, autant de monuments celtiques, des menhirs, des dolmens, les allées de pierre de Carnac prolongées à l'infini.

La chute rapide du jour ajoutait à la tristesse du site. Cependant toute trace de sentier avait disparu. Le défilé franchi, nous nous engagions sur une pente fort raide, où les bancs de roche glissante, les débris d'avalanches, les fissures résultant des infiltrations, rendaient la marche des plus scabreuses. Bientôt, l'ombre s'épaississant, la situation empira. Les bêtes bronchaient, avec des hennissements sourds et ce tremblement instinctif qui révèle au cavalier l'approche du danger. Il fallut faire halte. L'*arriero* me confia que nous étions complètement égarés, sans grand espoir de nous tirer d'affaire avant l'aube, attendu que, pour sa part, il n'était jamais venu dans ces parages, ponctuant son aveu par cette exclamation : « Chemin du diable! »

La position devenait critique, placés que nous étions entre une paroi de rocher parfaitement lisse et le vide. La corniche qui nous supportait n'avait pas deux mètres de large. Avancer était périlleux, reculer impossible, et

je me résignais déjà à attendre le jour dans une immobilité rendue plus douloureuse par la fraîcheur de l'air à cette altitude de quatre mille mètres, quand mon Indien eut une inspiration géniale et, désignant l'une des mules de charge, s'écria :

« La bête sait le chemin !

— Comment cela ?

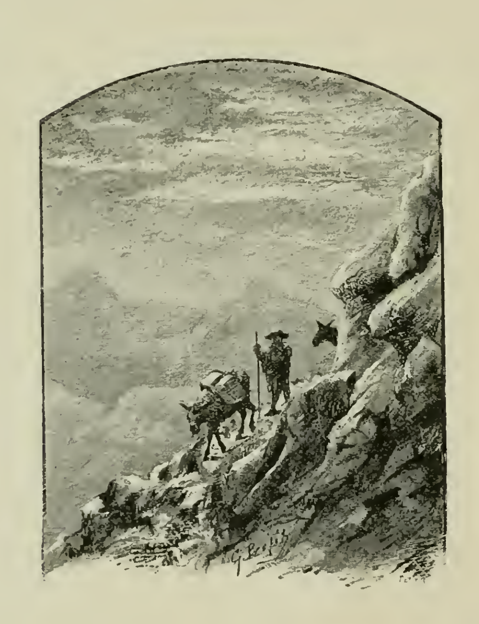
— Señor, elle est déjà passée par ici, il y a deux ans, avec les *Montoneros*. »

Et, sans perdre de temps, il entreprenait, non sans peine, de mettre l'animal en tête du convoi. La mule avait servi pendant la guerre civile. Il s'agissait de faire appel à ses souvenirs. La manœuvre exécutée, on se remit en route. La lune, à son premier quartier, se dérobait sous d'épaisses nuées. L'obscurité était complète, l'inclinaison du terrain telle, que j'en arrivais à redouter, à chaque seconde, un saut décisif dans le noir. Parfois, notre guide improvisé s'arrêtait haletant, soufflant avec force, tour à tour flairant le sol ou le tâtant du pied avec précaution avant de se risquer plus avant. Alors, comme un chasseur qui excite son chien sur la piste, le péon l'encourageait doucement de la voix, lui prodiguant les affectueuses épithètes : « *Mula, muletta... busca, Espina... busca, niña !...* » « Mule, petite mule... cherche, Épine... cherche, mignonne ! » Et, satisfaite de son examen, relevant la tête, Épine reprenait sa marche.

Ce fut de la sorte que je pénétrai, sur le coup de minuit, dans la capitale du dernier des Incas.

Le long de ces mêmes pentes, il y a trois siècles et demi, « ce vendredi, quinzième jour de novembre de l'an mil cinq cent trente-deux, à l'heure de vêpres », dit l'historien Xerez, compagnon et secrétaire de Pizarre, une troupe de cavaliers, les premiers qui eussent encore paru sur les plateaux des Andes, descendait vers Cajamarca. Ces aventuriers achevaient la plus étonnante chevauchée dont fassent mention les annales américaines. Après avoir erré cinq mois dans le labyrinthe des sierras, ils se trouvaient en

présence d'une armée prête à leur couper la retraite. Campé dans la plaine, en arrière de la ville, l'Inca Atahualpa, vainqueur de son frère Huascar, attendait, à la tête de vingt mille hommes. Les nouveaux venus, au nombre de trois cents, portaient l'étendard de Castille. Les fers de leurs chevaux, claquant sur le roc, sonnaient le glas d'un empire.



CHAPITRE II

I. Cajamarca. — Mauvaises nouvelles. — Genèse d'une insurrection péruvienne. — II. Souvenirs de la conquête. — Pizarre et Atahualpa. — De quelques idées préconçues touchant l'Espagne coloniale. — III. Jours d'attente. — Plans de campagne. — La maison Villacorta. — Celendin. — Départ pour le nord.

I

Cajamarca la Grande est toute petite ; on en a vite fait le tour. Cette ville, où s'accomplit le plus tragique épisode de la conquête, est aujourd'hui singulièrement déchue. Quelques assises du palais de l'Inca et, à une lieue dans la plaine où jaillissent des sources chaudes, une piscine fort bien conservée, tels sont les vestiges de sa splendeur passée. L'œuvre de destruction, ou plutôt de transformation, a été poursuivie en conscience. Les décombres de la cité indienne servirent à édifier la ville moderne, les massives résidences aux portails bardés de fer, capables de soutenir un siège en règle, et une cathédrale par malheur inachevée. Malgré tout, l'œuvre demeurée à l'état d'ébauche produit cette impression maussade des ruines qu'une longue suite de siècles n'a point consacrées.

Le nom même de la ville ne prévient guère en sa faveur. *Caja marca* signifie exactement, en *quechua,* « plaine des frimas ». Le terme est trop rigoureux. En réalité cette haute vallée, pareille au lit desséché d'un grand lac, est tellement abritée par les montagnes, que le climat est d'une douceur bien rare, à une altitude de près de trois mille mètres [1]. Le sol,

[1] Position géographique : 7° 9′ 31″ lat. S. — 80° 49′ long. O. — Altitude mesurée de la Plaza Mayor : 2,736 mètres.

d'une fécondité extrême, se prêterait à toutes les cultures d'Europe. La vérité est que l'esprit d'entreprise fait absolument défaut. Les trois ou quatre mille habitants disséminés dans la région se contentent de cultiver, pour leur subsistance, un peu de maïs, de pommes de terre et, dans les parties basses, quelques plants de *yucca,* cette variété du manioc qui, pour l'Indien de la Cordillère péruvienne, est la base de l'alimentation. Et pourtant, avec des voies de communication moins rudimentaires, une colonie plus dense et surtout plus active, ces plateaux de la Sierra devraient être autant de greniers d'abondance où s'approvisionneraient toutes les villes du littoral, aujourd'hui encore réduites à faire venir les céréales du Chili, de la République Argentine, ou même des États-Unis.

A peine arrivais-je à Cajamarca, que la réussite de mon voyage me parut de nouveau fort compromise. Je trouvais la population inquiète, agitée, sous le coup de rumeurs menaçantes. De graves événements s'accomplissaient sur la rive droite du Marañon, distant seulement d'une quinzaine de lieues. On sait que le fleuve, sorti de la *Laguna de Lauricocha,* suit, pendant la première partie de son cours, une direction parallèle à la côte, après quoi, il s'infléchit brusquement vers l'est et s'ouvre un passage à travers les Andes, au défilé ou *pongo* de Manseriche. La vallée supérieure, profondément encaissée, sépare la Cordillère maritime des sommets abrupts de la chaîne centrale. C'est une sorte de fossé coupant toutes les routes qui, du 10e degré de latitude sud au 5°, se dirigent du Pacifique vers l'intérieur. Force est donc de le franchir pour qui prétend gagner le versant oriental par la voie la plus directe. Le chemin, très accidenté et, par endroits, extrêmement pénible, avant d'atteindre un des principaux tributaires du Marañon, le rio Huallaga, et l'immense territoire limitrophe du Brésil connu sous le nom de Département fluvial de Loreto, traverse l'âpre et montagneuse province d'*Amazonas.*

Une insurrection venait d'éclater de ce côté. Un aventurier, nommé Justo Villacorta, s'était emparé du pouvoir. Maître du chef-lieu, Chachapoyas,

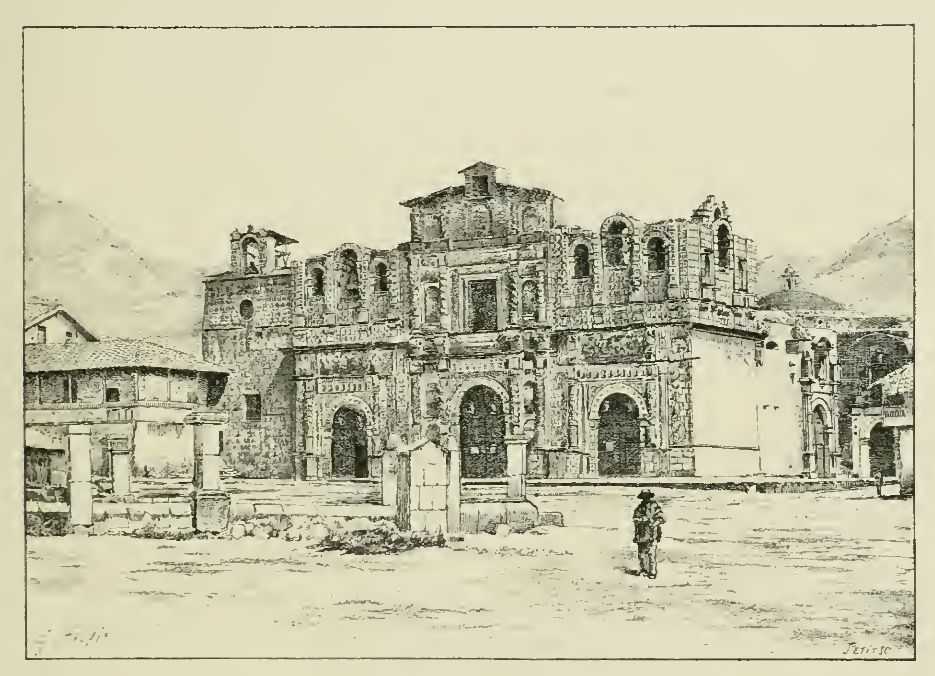
à la suite d'un hardi coup de main, il jouissait, auprès des indigènes, d'une popularité redoutable. A sa voix, les villages indiens se soulevaient, proclamaient l'indépendance, chassaient les représentants plus ou moins réguliers de l'autorité et, qui pis est, dans l'excès de leur zèle, massacraient ceux qui n'avaient pu fuir assez vite. Les bandes insurgées qui occupaient la rive droite du Marañon en défendaient rigoureusement les approches. Pour plus de sûreté, elles avaient détruit les *balsas*, petits radeaux servant à effectuer le passage, et toute communication d'un bord à l'autre était désormais impraticable. Des origines du soulèvement, des griefs invoqués par les mutins, on savait fort peu de chose. Les conséquences de la révolte et sa durée étaient non moins difficiles à prévoir. Questions oiseuses au demeurant. L'orage avait éclaté : il s'agissait moins d'en rechercher les causes que d'en esquiver les effets. A courir les mers, on se familiarise avec la bourrasque : de même le voyageur, après un séjour tant soit peu prolongé dans l'Amérique équatoriale, n'ignore pas que, de toutes les difficultés de nature à entraver sa marche, la plus commune, sinon la plus grave, résultera des bouleversements politiques. Il la déplore, mais serait mal venu de s'en étonner. Tout l'y prépare : les souvenirs historiques, l'aspect même du pays, sa nature convulsée, les aspérités du sol, les longues distances, l'isolement dans lequel vivent ces populations montagnardes.

On ne saurait juger du régime intérieur de la contrée par la seule inspection d'une carte, la plupart du temps très inexacte Que représentent ces lignes arbitraires tracées par les géographes officiels, ces subdivisions en départements et en provinces? Une centralisation sur le papier, rien de plus. Considérez cette préfecture; elle est située à une semaine de la côte, à dix ou quinze jours de Lima, sans autre mode de communication avec la capitale qu'une mule qui, deux fois par mois, colporte le courrier. Comment, en dépit des circonscriptions administratives, malgré le réseau compliqué des sentiers affectant sur l'atlas des proportions de voies carrossables, qui semblent les rattacher au siège du gouvernement, ces

bourgades perdues ne seraient-elles pas autant de petites républiques brillant par un esprit de parfaite indépendance? Alors que le pouvoir central est impuissant à se créer avec ses administrés des relations régulières et rapides, à maintenir, fût-ce d'une façon très imparfaite, la sécurité des personnes et des biens, la maxime : « Chacun pour soi » est de rigueur. Une population restreinte, éparse sur un immense territoire, engendre forcément de petites communautés, chacune ayant ses aspirations, ses intérêts distincts et ses meneurs. Incapables d'apprécier la nécessité d'un lien purement idéal avec un pouvoir qu'elles sentent faible, dépourvu de ressources et hors d'état de concéder le moindre avantage pratique en échange du patronage imposé, elles ne voient rien au delà de leur étroit horizon. Toujours sur la défensive, ombrageuses, prêtes à montrer les dents pour peu qu'elles soient menacées dans leur autonomie, elles redoutent toute intervention du dehors à l'égal d'un acte de piraterie commis sur leurs terres. Il ne faut pas chercher ailleurs l'explication de l'anarchie péruvienne, des accès périodiques qui ont fait d'une région où la nature accumula tant d'éléments de richesse, une terre de désolation. Ces troubles ne cesseront que le jour où l'immigrant viendra combler les vides, inoculer à ces sociétés d'un autre âge, avec des idées nouvelles, un sang plus jeune, jouant, dans ces querelles de famille, le rôle d'arbitre et de pacificateur.

La physionomie de la ville témoigne de ses destinées tourmentées. Cajamarca sent la poudre. Il est peu d'endroits où les traces des luttes de partis restent aussi visibles. La plupart des façades, trouées par les balles, ressemblent à des visages marqués de la petite vérole. Pas une muraille qui ne soit criblée. Pendant les cinq dernières années, cette malheureuse cité n'a cessé d'être l'enjeu que se disputèrent des compétiteurs acharnés. Successivement occupée par les différents chefs de bandes, elle subit tour à tour les lois du docteur Puga (au Pérou, le titre ne tire pas conséquence : tout le monde est docteur ou colonel, sans exercer pour cela la médecine

ou le métier des armes), celles des *Montoneros*, sous le commandement de Cacérès. Elle obéit à Iglesias, un instant chef de l'État, aujourd'hui retiré en Europe. Et cette ère d'aventures ne semble pas près d'être close. Les pouvoirs déchus ont conservé nombre de partisans. Le Président actuel,



PLACE ET CATHÉDRALE DE CAJAMARCA.

le général Cacérès, sur qui beaucoup de bons esprits comptent pour panser les plaies de la patrie, n'est point, paraît-il, le favori des provinces du Nord. Il se murmure que l'arrivée prochaine d'un nouveau préfet peut donner à ces sentiments l'occasion de s'affirmer en termes explicites et scinder la ville en deux camps. Car ces dissensions offrent ceci de particulier que chacun, victorieux ou vaincu, conserve ses armes après la bataille, de manière à pouvoir renouer le conflit au premier jour. On m'affirme qu'il n'y a pas moins de deux mille fusils cachés dans Cajamarca, et des

munitions à l'avenant. Une étincelle suffirait pour mettre le feu aux poudres, et les deux factions se disputeraient, l'escopette au poing, la possession du Cerro de Santa Polonia, qui est le mont Aventin de cette bourgade de sept mille âmes.

Peut-être cette humeur guerrière, ce vent de Fronde soufflant à de courts intervalles, ont-ils valu à la ville le méchant dicton que les gens de la côte font courir sur son compte :

Cajamarca la bella !
Pampa sin leña,
Rio sin pescado,
Mujer sin vergüenza,
Hombre sin conciencia,
Muchacho mal criado !

proverbe corroboré par cet autre adage :

Dar posada al pelegrino,
Menos al Cajamarquino,

ce qui peut se traduire, suivant la prosodie d'un commandement de l'Église :

Le voyageur on recevra
S'il n'est pas de Cajamarca.

Mais non. Ce sont là jeux de mauvais plaisants auxquels, pour ma part, je ne saurais m'associer. Que la petite ville perdue au sommet des Andes ne m'en veuille pas de constater son air minable, l'aspect sévère de ses places et de ses ruelles pavées de blocs énormes, où rêve l'Indien mélancolique, aux cheveux longs, drapant sa nudité dans un poncho ajouré. Il n'y a là, je le répète, pas l'ombre de moquerie, nul désir de ridiculiser un site imposant dans sa tristesse, où le moindre pan de muraille rappelle les grandeurs du passé. Comment oublier jamais l'hospitalité qui m'y fut si généreusement offerte, et les amitiés scellées pendant mon séjour

prolongé? Ce devait être ma dernière halte en terre civilisée, et le souvenir de cet arrêt forcé m'est resté, malgré la gravité des circonstances et les soucis qui m'assaillirent alors, comme l'un des meilleurs souvenirs de mon existence voyageuse. Au surplus, existe-il un seul pays où quelque localité malchanceuse, quelque province qui n'en peut mais, n'ait servi de cible aux plaisanteries populaires? La Grèce s'égayait de la Béotie. En France, la réputation des habitants de Falaise n'est plus à faire. Or, je ne sache pas que Béotiens et Normands s'en soient portés plus mal. Les Cajamarquinos, j'imagine, ne prennent pas la chose plus au tragique. Un quolibet n'a jamais tué personne.

II

Si, lors de mon arrivée à Cajamarca, quelque âme charitable m'eût prédit que j'y séjournerais près d'un mois, je me fusse récrié. Et cependant, ces longues journées se sont écoulées, je ne dirai pas le plus agréablement du monde, mais sans trop de peine. J'avais établi mon quartier général dans la maison d'un estimable marchand, Don José Yberico, dont l'affectueuse prévenance eût suffi à me faire trouver les heures brèves. Au bout de deux jours, il me semblait que j'étais de la famille, et, de fait, chacun, dans ce patriarcal logis, n'aurait pas témoigné plus d'intérêt à un ami d'enfance, à un parent dont la visite eût été depuis longtemps désirée. Aujourd'hui même, après tant de chemin parcouru sous des climats divers, de retour dans cette France que, plus d'une fois, j'ai cru ne pas revoir, je songe souvent à ces braves cœurs. Ma pensée vagabonde par delà les mers, les fleuves, les forêts chaudes encombrées de lianes, jusqu'aux frais plateaux des sierras, onduleux comme l'Océan, bleus comme lui quand vient le soir. Elle m'emporte auprès d'amis dont la main, selon toute

apparence, ne rencontrera plus la mienne, qui peut-être n'ont jamais reçu mes lettres et ne savent si je suis encore au nombre des vivants.

Je pense enfin aux compatriotes, qu'à mon indicible stupéfaction, j'ai trouvés sur ces hauteurs. Ils étaient cinq que le hasard avait réunis sur ce point du globe. Qui donc a prétendu que le Français ne s'expatriait point? Tous offraient un exemple frappant de l'énergie et de la ténacité de notre race dans les circonstances les moins propices, aux prises avec les difficultés d'une existence aventureuse, la maladie et la détresse endurées sur un continent lointain. Ils y étaient fixés depuis plusieurs années et, la révolution aidant, avaient traversé bien des épreuves sans rien perdre de leur belle humeur et de leur confiance en l'avenir. Celui-ci, venu de Lima avec une modeste pacotille, avait, par des miracles d'épargne, acquis pignon sur rue, hacienda dans la plaine. Celui-là se révélait mécanicien habile, menuisier consommé. Le doyen de la bande était... photographe! Un autre venait d'épouser, en justes noces, une jeune Indienne, malgré les observations du *padre* requis pour sanctifier cette union, prudent personnage dont la morale, plutôt mondaine qu'ecclésiastique, se résumait en quelques mots : « A quoi bon épouser, s'engager pour la vie? Réfléchissez, mon garçon; un pareil lien vous gênera si vous retournez jamais en Europe. »

La surprise de ce petit monde, en m'apercevant, fut aussi vive que la mienne. Mais, le premier étonnement passé, ce fut à qui ferait fête au compatriote tombé des nues. Cette rencontre inespérée ne devait pas peu contribuer à me faire prendre patience et m'empêcher de broyer du noir, comme il sied à quelqu'un dont un mauvais sort contrarie les projets. Il y avait d'ailleurs beau temps que j'étais édifié sur les facilités de mon entreprise. Mes illusions, si j'en avais eu, se fussent dissipées dès les premières heures. Je me souviens encore des énergiques paroles de Raimondi, lorsque je pris congé de lui à Lima : « En fait d'obstacles, attendez-vous aux pires. Pourtant, poursuivait l'éminent explorateur, n'allez pas croire qu'en parlant ainsi, je cherche à vous dissuader d'une

tentative irréalisable. La perspective n'est point de celles qui doivent vous faire reculer. D'abord, la difficulté ne sera jamais telle que vous ne puissiez en venir à bout avec du sang-froid et de l'obstination. Et puis, ajoutait-il en souriant, les épines du chemin ont parfois du bon. C'est la pointe du burin qui grave profondément les impressions dans la mémoire. » Rien de plus vrai. De ma vie je n'oublierai mon séjour à Cajamarca. Ces trois semaines m'ont été plus utiles que plusieurs mois de voyage pour apprécier la terre péruvienne, le caractère de son peuple, le coup de théâtre de la conquête.

Jamais horizon ne fut mieux fait pour encadrer une épopée. La scène vide, les acteurs disparus, le décor, à lui seul, explique le drame qui se joua dans ce cirque de montagnes, il y a trois siècles.

Les esprits les moins prévenus se représentent, en général, sous des couleurs beaucoup trop sombres la situation de l'Amérique aux mains des Espagnols. On a flétri, en phrases enflammées, la barbarie du Conquistador, qualifié sa conduite à l'égard du souverain indigène, de lâche guet-apens froidement prémédité. Sans prétendre plaider à nouveau une cause si vieille, je me permettrai d'insinuer qu'on est peut-être un peu dur pour ce pauvre Pizarre et ses compagnons. Songez à la situation critique de cette poignée d'hommes qu'une témérité folle avait entraînés si loin de la mer. Devant eux, inopinément révélée, couronnant toutes les cimes et se déployant dans la plaine, une armée surexcitée par de récentes victoires; en arrière, les cols escarpés, les profonds défilés qu'ils ont mis tant de jours à franchir, où la retraite se changerait en désastre. Le salut dépend d'un dernier coup d'audace, d'une manœuvre rapide exécutée avec l'emportement du désespoir.

Les récits du temps, la chronique naïve griffonnée entre deux combats par les Xerez, les Herrera, les Cieza de Leon, nous disent les angoisses de la petite troupe aux approches de la nuit, le conseil tenu par les chefs, les longueurs de cette veillée des armes durant laquelle les plus endurcis

balbutiaient leurs prières; puis, aux premières lueurs de l'aube, Vicente de Valverde, le moine farouche, récitant, devant la soldatesque à genoux, le psaume : « *Exurge, Domine.* »

Le jour est venu, l'Inca s'avance vers les envahisseurs, avec une escorte imposante, dans tout l'éclat de sa puissance hiératique et guerrière. C'est l'être sacré, le fils du Soleil, dont, à n'en pas douter, la seule apparition va frapper de terreur et renverser de leurs montures ces étrangers qui viennent le braver, portés par des monstres inconnus. Une minute d'hésitation, et les aventuriers sont perdus. Le premier moment de surprise passé, la foule indienne les enveloppera menaçante; malgré leur valeur et la supériorité de leurs armes, ils succomberont infailliblement sous le nombre, écrasés presque sans combat. Quel parti prendre? L'offensive; courir sus au monarque, s'en emparer mort ou vif, montrer à ses adorateurs effarés le demi-dieu terrassé, captif, aussi peu redoutable que le dernier des mortels. Le signal est donné : la petite troupe s'élance au galop, les cavaliers, debout sur les étriers, au cri de : « Saint-Jacques!... Espagne!... » Les Indiens stupéfaits perdent contenance, se débandent, tandis que Pizarre rejoint Atahualpa et, le saisissant par le bras, le jette à bas de sa litière. L'escorte royale s'est enfuie; la panique a gagné le reste de l'armée qui, le soir même, lève le camp et bat en retraite vers le nord. Le charme est rompu; l'Inca n'a plus au front d'autre auréole que celle du malheur. Avec lui disparaît l'empire. L'agresseur a visé à la tête, et, du coup, ce puissant organisme a vécu.

Les scènes qui suivirent sont connues de tous. La captivité d'Atahualpa, la rançon offerte et en partie payée, l'embarras des vainqueurs à l'endroit du prisonnier dont la présence prolongée les exposait à un retour offensif des Indiens anxieux de délivrer leur maître; les discussions entre les chefs au sujet de la conduite à tenir; enfin, le simulacre de jugement et le supplice de l'Inca, tout cela est du domaine de l'histoire, qui a justement flétri le forfait. A Dieu ne plaise que je m'élève contre son verdict. Tout

au plus hasarderai-je une remarque. Dans les jugements que nous portons sur ces époques reculées, il nous arrive souvent, et de la meilleure foi du monde, de dépasser la mesure. Il faudrait, pour apprécier équitablement le passé, dépouiller l'homme moderne, les scrupules, les délicatesses, les répugnances qu'a fait naître en nous l'adoucissement des mœurs, ne pas appliquer aux gens du seizième siècle la loi morale du dix-neuvième, et cesser de se voiler la face au récit d'attentats perpétrés dans un temps où nulle part on ne professait un respect exagéré de la vie humaine. L'histoire étudiée, vécue, pour ainsi dire, aux endroits mêmes où les faits se sont accomplis, s'éclaire d'un jour inattendu. Le paysage nous familiarise avec les êtres qui l'animèrent jadis; il nous révèle leurs impressions, leurs craintes, leurs doutes, les mobiles d'actes en apparence injustifiables. A considérer ainsi les événements rétablis dans leur cadre, débarrassés des commentaires et de la légende, de ce vernis dont les ont surchargés tour à tour les préjugés, la passion et je ne sais quel sentimentalisme vague, peut-être découvrirait-on, dans plus d'un sanglant épisode, autre chose que férocité inconsciente ou fanatisme imbécile.

Cette méthode, pour peu qu'on la suivît en examinant l'expansion coloniale de l'Espagne au seizième et au dix-septième siècle, nous ferait toucher du doigt bien des erreurs accréditées comme paroles d'Évangile. Qui sait même si le résultat ne serait point la réhabilitation partielle d'une époque jusqu'ici méconnue, faute d'avoir été observée autrement qu'à la surface? Il y aurait un volume à écrire pour faire justice des idées préconçues, des opinions de pure fantaisie répandues à ce sujet, notamment dans la société hispano-américaine.

L'insistance, on pourrait presque dire l'animosité avec laquelle une fraction de la grande famille espagnole semble répudier l'héritage des aïeux, m'a toujours surpris. A l'inverse de ce qui se passe dans l'Amérique du Nord, où le Yankee, justement fier de sa nationalité, ne se croit pas obligé de renier sa parenté anglo-saxonne, où Jonathan, en dépit des questions de

concurrence et de tarifs, ne fait point mauvais visage à John Bull, le créole sud-américain ne perdra pas une occasion de protester avec amertume contre l'influence, selon lui néfaste, l'incapacité, les méfaits de la race dont il est issu. Il semble que l'antagonisme entre l'ancienne colonie et l'ex-mère patrie soit aussi vivace qu'au lendemain de la guerre de l'indépendance. Soixante ans écoulés, les traditions communes, les liens du sang, n'ont pas suffi à réconcilier les combattants. Ces ressentiments se traduiront par une critique acerbe des procédés administratifs dont la métropole usait envers ses possessions d'outre-mer, par des comparaisons mélancoliques entre la situation précaire de leur commerce et de leur industrie, et la prospérité croissante des contrées où flotte l'étendard britannique, ou bien encore par des regrets naïfs et des exclamations de ce genre : « Quel malheur pour nous que la première conquête de ce pays n'ait pas été faite par l'Angleterre! »

Que répondre à ces doléances? Répliquerez-vous que l'Angleterre de 1530, mal outillée pour les expéditions lointaines, ne prétendait point encore à la suprématie des mers, et que le propos prêté de nos jours à je ne sais quel commodore, au mouillage à l'embouchure d'un fleuve inconnu, s'écriant, après avoir goûté l'eau : « Elle est salée!... Elle est à nous! » eût été d'une forfanterie étonnamment prématurée dans la bouche d'un sujet de Henri VIII? Peines perdues. Votre interlocuteur ne vous laissera pas achever, et ripostera par des considérations à perte de vue sur les horreurs de la conquête, l'admirable civilisation des Incas balayée par l'invasion espagnole, les Indiens décimés ou traités en bêtes de somme, condamnés aux labeurs des champs et des mines sous le fouet du vainqueur. Il dira les exactions d'une soldatesque avide, secondée par un clergé ignorant et brutal, l'empire du Soleil à jamais abîmé dans les ténèbres.

Il y a sans doute une part de vérité dans ce tableau poussé au noir, et je ne conteste pas que l'historien et l'archéologue aient lieu de gémir sur les

ruines accumulées. Encore ne se montreront-ils pas trop sévères pour les fauteurs de ce bouleversement, s'ils réfléchissent que, d'après les idées du temps, la nécessité d'asseoir leur domination entraînait la déchéance des institutions établies, l'élaboration d'une nouvelle hiérarchie politique et sociale. On n'avait point encore inventé ce que nous sommes convenus d'appeler le régime des protectorats. Chaque époque a ses procédés de conquête. Ils ne diffèrent que par le nom; les résultats sont identiques. Je ne puis me persuader qu'un simple euphémisme suffise à donner le change sur les rapports toujours pénibles de vassal à suzerain Si le protégé était jamais admis à formuler un souhait, la première faveur réclamée serait évidemment qu'on le débarrassât de son protecteur.

Mais, l'empire décapité, la nation disparut-elle?... L'Indien est là pour nous répondre. Des grèves du Pacifique à la cime des Cordillères, des volcans équatoriens aux Andes chiliennes, il occupe encore le sol des aïeux. La race est, non pas amoindrie, courbée par la servitude, mais ressaisie par les instincts primitifs, retournée peu à peu à la vie contemplative, à l'oisiveté insouciante des peuples enfants contre laquelle avait réagi longtemps la discipline de fer des Incas, cet étrange communisme d'État, dont la loi fondamentale était l'obligation au travail suivant les aptitudes, l'âge, le sexe, les conditions climatériques. Les tribus éparses, réunies par le fondateur de la dynastie, Manco Capac et ses successeurs, n'eurent jamais que l'apparence d'une nationalité nettement définie. La cohésion manquait à ces éléments juxtaposés. L'impulsion d'un seul homme animait un peuple d'automates, sans volonté propre, sans aspirations, sans pensée, instrument passif accomplissant sa tâche comme l'outil aux mains de l'ouvrier. Si l'on a pu comparer justement l'empire des fils du Soleil à une machine d'un mécanisme harmonieux, mais essentiellement fragile, ou, mieux encore, à un être organisé dont l'Empereur était la tête, on comprend sans peine que ses parties constitutives se soient désagrégées au premier choc.

L'indigène a reconquis ses droits à la paresse, et il en use avec délices. Ses besoins sont limités, ses rêves n'ont rien d'ambitieux. Heureux dans sa cabane de terre et de branchages, près de sa brune compagne, mère féconde d'une marmaille ébouriffée, il ne demande qu'à mâcher en paix sa feuille de coca et à s'enivrer de *chicha* aux jours de liesse. Ses allures tristes, son masque impassible cachent, à défaut d'une intelligence très éveillée, un bon sens robuste, un tour d'esprit froidement moqueur et pince sans rire. Rude et sobre, industrieux parfois, mais surtout prolifique, l'accroissement de sa progéniture est un éloquent démenti à ceux qui se bornent à constater de loin la dégénérescence fatale et la disparition, à brève échéance, des races indiennes au contact de l'Européen.

Les documents nous manquent pour évaluer, même d'une manière approximative, la population du Pérou avant la conquête. Rien n'autorise à supposer qu'elle fût jamais très dense. Les vestiges de villes, d'exploitations agricoles, observés dans des régions maintenant inhabitées, ne fournissent, sur ce point, que des données imparfaites. Il n'est nullement prouvé que citadins et cultivateurs aient été victimes de l'invasion triomphante. Qu'il y ait eu dispersion, retour voulu à la libre vie de la tribu, c'est plus que probable. Les familles ont pu, non pas s'éteindre, mais se déplacer, et leur descendance peuple aujourd'hui ces villages de la Sierra, blottis au fond des gorges sous les palmes, plantés sur la bruyère, près des neiges. En tenant compte de l'immigration qui créa le métis et, par suite, ralentit le développement de la communauté indienne de race pure, cette dernière ne semble pas avoir beaucoup souffert, si l'on rapproche des chiffres fournis par le recensement effectué en 1793, sous le vice-roi Don Francisco Gil de Lemos, les statistiques les plus récentes, publiées en 1876. A la fin du siècle dernier, la population du Pérou comprenait environ treize cent mille âmes. Dans ce nombre figuraient 617,700 Indiens et 241,000 sang-mêlés. En 1876, le total était évalué à 2,700,000, et la proportion entre les différentes races, répartie de la manière suivante :

Indiens	57 %
Métis	23 %
Descendants d'Européens, étrangers, noirs et Chinois . .	20 %

Le Pérou est donc, de nos jours encore, la terre des Incas, et l'Espagne aurait beau jeu pour répondre à ceux qui lui reprochent ses rigueurs vis-à-vis de la nation conquise. Elle a vu, en définitive, dans l'indigène, non point un ennemi irréconciliable, mais un précieux auxiliaire, l'une des forces vives de son futur empire colonial. Elle fut, en cela, fidèle aux traditions des races latines. Ce n'est point, en effet, chez ces dernières que prit naissance cette théorie commode suivant laquelle le voisinage de l'homme civilisé équivaut, pour l'Indien, à un arrêt de mort. La civilisation n'a pas toujours, sur l'aborigène, une action aussi délétère. Tout dépend de ceux qui l'importent : elle devient, à leur gré, un poison ou un cordial.

Les pionniers de la France dans le continent du nord ignoraient cette loi d'extermination quand ils prétendaient s'assimiler les rudes peuplades éparses de l'Atlantique aux Grands Lacs, étudier leur langue pour les initier à la nôtre, à notre religion, à nos mœurs, et fondre les deux races en une même famille. Leur souvenir s'est perpétué, sympathique, à travers les âges, et inspire encore certaines fractions de la société canadienne, notamment ces vigoureux métis du Manitoba qui, dans ces dernières années, opposaient une résistance si opiniâtre aux empiétements de l'Angleterre.

Dans l'Amérique méridionale, Espagnols et Portugais eurent également conscience de cette vérité désormais confirmée par l'expérience, à savoir que, pour la mise en valeur des pays neufs, le travailleur par excellence, énergique, entreprenant, d'une résistance incomparable à la fatigue et au climat, c'est celui dans les veines duquel coule le sang des deux races, le rejet du vieil arbre enté sur sauvageon. Aussi se gardèrent-ils de décimer, de gaieté de cœur, ces réserves humaines, Indiens sédentaires des sierras,

nomades des plaines, aujourd'hui leurs sujets par droit de conquête, demain leurs concitoyens. Le Chili leur doit l'élite de son armée, ces bataillons indigènes, dont la valeur contribua si puissamment au succès de ses récentes campagnes; la Bolivie et le Pérou, le mineur, le muletier, le vaquero, le robuste et patient péon d'hacienda, le chasseur de plantes, les milliers de bras qui récoltent la coca, le quinquina, la cire et la cochenille, et ces hardis mariniers, dont la pirogue, franchissant les rapides, apporte le caoutchouc aux factoreries du Marañon ou de l'Ucayali. A l'intérieur du Brésil, au Paraguay, le meilleur artisan de colonisation, le défricheur sans rival, ce n'est point l'homme blanc, encore moins le noir ou le mulâtre, mais l'*Indio manso,* l'Indien civilisé ou son dérivé, le métis. Peu importe le nom qu'on lui donne, *Caboclo, Gaucho, Caipira, Tapuio,* c'est toujours le descendant de l'aborigène pacifié, catéchisé par ces premiers misssionnaires, apôtres, interprètes et grammairiens tout ensemble, que la métropole envoyait, du fond des monastères de Portugal ou d'Espagne, travailler, sur une terre nouvelle, à la grandeur nationale.

Séduire l'indigène par la magnificence extérieure du culte, faire du catéchumène un allié, le trait d'union entre la colonie naissante et le sauvage de l'intérieur, telle semble avoir été la règle de conduite constante des peuples latins dans leur prise de possession des deux Amériques. Partout où ils s'établirent de façon définitive, le triomphe de l'Européen n'eut point pour conséquence immédiate et fatale l'extinction des nations soumises. Ils nous ont conservé la plupart des types et des idiomes. On ne saurait en dire autant de toutes les races qui se ruèrent à la conquête du nouveau monde. Nul plus que moi n'admire l'activité féconde et le génie colonisateur de l'Anglo-Saxon. Encore faut-il reconnaître qu'il ne fut pas tendre pour l'autochtone. D'ici quelques années, l'homme rouge, ses dialectes, ses traditions, ses légendes, n'existeront plus que dans les archives de l'ancien département des affaires indiennes et dans les galeries solitaires des musées anthropologiques.

Plus heureux que le nomade des prairies, l'Indien du Pérou a gardé sa place au soleil. Il n'eut point à lutter pour l'existence, à s'humilier dans la servitude. On se tromperait, du moins, en assimilant à l'esclavage l'établissement de la *mita* ou le régime si décrié des *encomiendas*, cette sorte de mainmorte qui attachait l'indigène à la terre, en l'assujettissant, moyennant un salaire ou la concession de certains avantages, aux travaux des champs et des mines. C'était là, sous d'autres noms, reprise et promulguée par les blancs, la doctrine économique des Incas, la loi du labeur forcé, la seule qui convînt pour stimuler les énergies d'une race naturellement oisive. L'absence presque absolue d'initiative et de décision, tel est le trait caractéristique de l'Indien. Qu'il s'agisse de remplir un devoir, de fournir une tâche promise, d'acquitter une dette, sa détermination sera bien rarement spontanée. Il ne cédera qu'à la nécessité. Il faudra qu'une volonté étrangère se substitue à la sienne, ait raison de son indolence, lui souffle la résolution à prendre, l'anime et le dirige comme le vent gonfle la voile inerte.

A ce propos, une petite scène dont je fus témoin à Cajamarca m'a paru particulièrement édifiante.

J'étais assis, un soir, en compagnie de mes hôtes, sur le seuil de la *tienda*. Par extraordinaire, et bien qu'il fût nuit close, la ville ne reposait pas encore. Un convoi, venant de la côte, était arrivé à la chute du jour. Il n'en fallait pas davantage pour tenir les gens éveillés. Chez ces populations retirées, la maussade uniformité de l'existence donne à l'incident le plus vulgaire l'importance d'un événement. Les ballots mis à terre, la caravane s'était aussitôt débandée, les mules haletantes et leurs conducteurs se hâtant de gagner leur campement, au milieu des pâturages, près du ruisseau. Mais dans la rue étroite, à peine éclairée çà et là par le reflet d'une lampe de grès posée près d'une fenêtre, ou d'un lampion pendu devant une image de saint, les groupes stationnaient toujours. On y commentait les rares nouvelles reçues du littoral, faits divers vieux d'une semaine, et les bruits relatifs aux progrès de l'insurrection dans la province

voisine. Tout à coup, une clameur confuse s'éleva, suivie d'une retraite en désordre. Un cavalier débouchant d'une ruelle s'efforçait de s'ouvrir un passage à travers l'assistance compacte, au grand émoi des Indiens des deux sexes, amateurs assidus de ces clubs en plein vent. Les hommes se collaient contre les murailles, dans l'enfoncement des portes, tandis que les femmes effarées, leur dernier-né suspendu à l'épaule comme une sacoche, prenaient le galop avec des cris aigres. Le promeneur attardé dont l'apparition causait cette panique, était de nos amis et nous jeta, en passant, un joyeux : « *Buenas tardes!* »

On l'arrêta.

« *Adonde va, compadre?* »

Le compère n'allait pas loin, à un quart de lieue, tout au plus, régler, disait-il, un compte avec un débiteur récalcitrant.

La réponse souleva un rire général. J'émis l'avis qu'à pareille heure, un créancier courait risque d'être fort mal reçu. Mais lui, très calme, de répliquer que tout se passerait le mieux du monde.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, en frappant de son fouet l'arçon de la selle que masquaient les plis du poncho, j'ai là ce qu'il faut. »

Et il piqua des deux.

Le débiteur était un Indien des environs, l'objet de la dette non pas une somme d'argent, mais un travail à exécuter, la confection de trois ou quatre cents grosses briques en *adobe,* représentant le prix de plusieurs menus articles de pacotille et de quelques varas de cotonnade livrés à crédit. Le contrat remontait à près de deux ans. Le client, satisfait de son emplette, n'avait oublié qu'une chose, c'était d'en solder la valeur en se mettant à la besogne. Impossible de le décider. Non que le drôle niât ses engagements et fût avare de promesses. A chaque mise en demeure, il jurait par la Vierge et les saints de commencer le lendemain même. Puis, les semaines, les mois défilaient, et l'*adobero* ne donnait plus signe de vie, moins par mauvaise volonté que par nonchalance invétérée.

Le marchand qui jugeait le délai suffisant et projetait certaines réparations urgentes à son immeuble, avait résolu de brusquer les choses. Point n'était besoin d'assignation sur papier timbré. La procédure locale est beaucoup plus expéditive, la jurisprudence ramenée à la simplicité des premiers âges. Pour défendre ses intérêts compromis ou sa sécurité menacée, chacun doit compter, avant tout, sur soi-même. Pénétré de cette vérité, notre voisin, prenant en main sa propre cause, s'improvisait à la fois avocat, juge et gendarme.

Une heure ne s'était pas écoulée qu'il reparaissait et nous criait avec l'accent du triomphe :

« Eh bien! que vous disais-je? J'ai mon homme! »

En même temps, il montrait son lasso déroulé de toute sa longueur, l'une des extrémités solidement fixée au pommeau de la selle, l'autre nouée aux poignets d'un individu dont la silhouette massive, la face glabre encadrée de longs cheveux, émergeaient lentement de l'ombre. De ma vie je n'oublierai l'impassibilité du personnage debout près du cheval. La physionomie de l'Indien ne trahissait ni étonnement ni colère. Il semblait prendre l'aventure en philosophe astreint à une corvée désagréable, mais depuis longtemps prévue. A quoi bon se révolter contre l'inévitable? Le lendemain, au premier chant du coq, je l'apercevais, occupé à pétrir l'argile avec l'entrain d'un homme heureux de pouvoir s'acquitter sans bourse délier. A coup sûr, rien ne l'empêchait de désintéresser plus tôt son créancier. Encore fallait-il qu'un choc brutal secouât son apathie. Se décider seul et librement eût été au-dessus de ses forces.

Le plus curieux, c'est que l'autorité, informée de l'incident, crut devoir intervenir, non point pour protester contre le procédé, mais dans l'espoir de tourner la chose à son profit. Le préfet réclamait l'homme afin de le faire travailler chez sa belle-sœur envers laquelle il avait également contracté, quelques mois auparavant, une dette de quatorze réaux (trois francs!). Mais le différend fut tranché par le débiteur qui refusa,

avec la dernière énergie, de quitter la maison où il se trouvait fort bien, en dépit des moyens de persuasion quelque peu énergiques dont on avait usé pour l'y conduire.

De tels faits mettent en évidence les difficultés avec lesquelles durent compter les premiers législateurs de la nation quechua, et leur successeur, le Conseil des Indes. Toutefois, si quelque chose a lieu de surprendre, ce sont les ménagements apportés par ce dernier dans l'application des mesures coercitives, l'équitable répartition du travail et des taxes, les ordonnances exemptant de tout impôt les personnes au-dessous de dix-huit ans, celles qui avaient dépassé la cinquantaine, les femmes et, pour une période de vingt ans, les nouveaux convertis sans distinction d'âge ni de sexe; enfin, dans les règlements relatifs aux exploitations minières, le perpétuel souci de la main-d'œuvre indigène. Si la loi, afin d'assurer cette industrie, astreint un septième de la population mâle à une espèce de conscription, encore a-t-elle soin de stipuler que le service ne sera point gratuit, et que l'Indien ne pourra jamais être contraint à travailler hors du territoire de son village [1]. La coutume abandonne, qui plus est, une fois la semaine, du samedi à midi jusqu'à l'aube du dimanche, le produit de la mine aux travailleurs. N'est-il pas singulier de voir poindre, en plein seizième siècle, une doctrine dont le socialisme moderne a fait l'un de ses cris de guerre? Je me trompe fort, ou de nos jours, les populations des différents bassins houillers se contenteraient du principe « la mine au mineur », tel qu'il était compris et pratiqué dans le Pérou de Charles-Quint et de Philippe II.

La plupart des documents émanés de ce Conseil des Indes, dont la juridiction s'étendait à toutes les affaires civiles, militaires et religieuses, révèlent, chez leurs auteurs, une intelligence très remarquable des questions coloniales, une hauteur d'esprit et une liberté d'appréciation

[1] *Libro de Tasas,* recueil des ordonnances du vice-roi Don Francisco de Toledo (1568).

bien rares à cette époque. Partout perce le désir de protéger l'indigène contre les vexations, les excès de zèle des autorités séculières ou ecclésiastiques. Que cette législation prudente et tutélaire ait toujours porté ses fruits, il serait naïf de le prétendre. A n'en pas douter, les dispositions édictées par le Conseil siégeant à Madrid restèrent trop souvent, dans la colonie, à l'état de lettre morte. La métropole était loin; les vice-rois et les auditeurs, en supposant qu'ils fussent résolus à assurer la stricte application des lois, voyaient leurs bonnes intentions tenues en échec par des obstacles presque insurmontables, inhérents aux pays neufs, les énormes distances, la lenteur des communications entre la capitale et les *pueblos* de l'intérieur. De là, pour les titulaires d'*encomiendas,* pour les corregidors chargés de concilier les droits du colon européen avec les égards dus à la nation conquise, la facilité d'échapper fréquemment à tout contrôle. Mais, de ce que les abus furent nombreux, on ne saurait conclure à l'incurie ou à la complicité du pouvoir central. Si, dans notre siècle de vapeur et d'électricité, alors que les écarts du moindre agent colonial sont immédiatement réprimés par le télégraphe, de regrettables incidents peuvent encore se produire, comment s'étonner des allures parfois indépendantes ou des malversations imputées à des fonctionnaires dont les rapports avec la mère patrie éloignée de quatre mille lieues, dépendaient de la faveur incertaine des brises et des courants? Les lois étaient sages, mais, en bien des cas, méconnues ou esquivées par ceux-là mêmes qui avaient mission de les appliquer. Elles n'en ont pas moins contribué, durant près de trois siècles, au fonctionnement normal de cette colossale machine, si compliquée, semblait-il, en réalité si simple, et dont les débris commandent aujourd'hui encore l'admiration de l'observateur impartial.

Si l'on parvient à s'abstraire tant soit peu du temps présent, à faire une part suffisante à l'absolutisme des idées, aux théories surannées sur lesquelles a vécu longtemps le vieux monde, l'œuvre accomplie pendant cette période relativement brève nous apparait très grande. La puissance

qui, dès l'année 1551, se préoccupait de vulgariser, dans sa nouvelle conquête, les sciences, les arts, la littérature de l'Europe, attribuant à l'Université de Lima les mêmes privilèges qu'à celle de Salamanque, n'a point failli à sa mission civilisatrice.

Trois grandes universités, celles de San Marcos, à Lima; de San Antonio, à Cuzco; de San Christoval, à Guamanga; huit grands collèges fondés tant dans la capitale que dans les provinces, entre autres ceux de San Carlos, San Felipe, San Borja réservé aux Indiens de famille noble, San Andres spécialement affecté à l'éducation des filles, répandaient parmi la jeunesse coloniale une somme de connaissances équivalente au niveau moyen de l'instruction dans la mère patrie. Vers le milieu du dernier siècle, dans ces établissements de premier ordre dont les programmes comprenaient, avec les diverses branches des sciences exactes, le latin, la philosophie, la médecine et l'étude approfondie de l'idiome quechua, le nombre des étudiants variait de douze à quinze cents, chiffre imposant pour le pays, à pareille époque. Le gouvernement colonial s'efforçait d'obtenir et parfois s'assurait le concours de savants que leurs travaux avaient illustrés en Europe. C'est ainsi qu'en 1740, notre compatriote, l'académicien Godin, l'un des membres de l'expédition chargée, cinq ans auparavant, de mesurer à l'Équateur un arc du méridien terrestre, prenait possession de la chaire de mathématiques à l'Université de San Marcos de Lima.

N'oublions pas enfin que les nombreux monastères constituaient, pour les classes inférieures, autant d'écoles primaires. Leur rôle était, à vrai dire, des plus modestes, l'enseignement limité aux préceptes fondamentaux du dogme et aux éléments des dialectes indigènes. Tel quel, il a suffi pour faire vivre et prospérer côte à côte les deux langues, si bien qu'aujourd'hui, de l'isthme de Darien à la Patagonie, l'homme blanc se fait partout comprendre de l'Indien.

Le conquérant, à l'encontre d'une opinion trop répandue, ne s'est donc montré ni si piètre administrateur ni éducateur malhabile. Il faut croire

aussi que ce barbare ne tenait en mépris ni l'industrie ni les arts, qu'il ne s'est point borné à détruire, et sut produire, à l'occasion. N'a-t-il pas importé les différentes variétés d'animaux domestiques, inconnus jusqu'alors sur le nouveau continent, les arbres fruitiers d'Europe, la vigne et le blé? Il semble qu'à sa suite vinrent quelques praticiens sachant travailler la pierre et les métaux, des architectes experts en leur art, et des sculpteurs qui n'étaient point sans talent. Je ne sais s'il se trouverait aujourd'hui, dans les deux Amériques, beaucoup de maîtres maçons pouvant se flatter d'édifier un monument comparable, je ne dis pas aux vastes cathédrales de Mexico et de Lima, mais seulement à certaines chapelles fort délabrées de cette humble ville plantée au sommet des Andes : Santa Catalina, Belen, l'oratoire des Franscíscains, guipures de pierre que jalouseraient Tolède et Séville.

Le palais croulant, la basilique inachevée, le document enfoui dans la poussière des archives, l'Indien rêveur parcourant la pampa, tout proclame que les premiers colons ne furent pas uniquement des pillards éhontés et des vainqueurs implacables. J'ajouterai même, sans crainte d'être démenti par quiconque a visité ces contrées, et dont le jugement n'aura été influencé ni par l'esprit de parti ni par des idées préconçues, que nulle part le génie de la race ibérique ne s'est affirmé avec plus d'éclat. Il faut, à qui veut apprécier la réelle valeur de ce peuple et son rôle dans l'histoire de la civilisation, un champ d'études beaucoup plus vaste que la Péninsule. Si étrange que cela paraisse, la cause de l'Espagne gagne à être instruite dans les pays où sa domination n'est plus qu'un souvenir.

Assurément, la société créole compte nombre de personnes éclairées qui ne méconnaissent pas ces vérités et daignent, dans une certaine mesure, rendre justice à l'ancienne mère patrie. Il est, toutefois, un point sur lequel l'immense majorité se montre intraitable. Je veux parler des errements économiques qui réservaient à la métropole le monopole du commerce avec les possessions d'outre-mer. A cet égard, l'opinion est

unanime. C'est là, suivant elle, la cause première de tout le mal. Comparez, s'écriera-t-on, à cette politique égoïste, étroite, à courte vue, qui prétendait restreindre aux seuls ports de Séville et de Cadix le privilège des transactions avec le nouveau continent, la doctrine libérale et féconde du Royaume-Uni, ouvrant ses ports et poussant vers ses colonies les flottes marchandes de toutes les nations. L'argument, de prime abord irrésistible, perd de sa force pour peu qu'on veuille bien se rappeler quelle fut, précisément pendant la période la plus brillante des entreprises coloniales, la situation de l'Espagne vis-à-vis des autres puissances. Ce petit effort de mémoire est à la portée de tous. On peut être fort honnête homme, excellent patriote, bon commerçant, voire même économiste distingué et ne pas se souvenir que, depuis la fin du seizième siècle jusqu'à la paix d'Utrecht, l'Espagne fut presque constamment en hostilité avec de redoutables rivales, la France, l'Angleterre et la Hollande. Il lui eût été, dès lors, assez difficile d'ouvrir ses territoires au commerce international et de renoncer, même pendant les courtes suspensions d'armes, au seul mode de communication usité entre l'Europe et le nouveau monde, la flottille annuelle des galions convoyée par des vaisseaux de guerre. Il est hors de doute que cette manière de procéder n'était pas de nature à favoriser les transactions; mais la dureté des temps n'en permettait pas d'autre.

Au surplus, ceux-là mêmes qui dénoncent avec le plus d'âpreté les abus de ce monopole et les conséquences déplorables du régime de protection à outrance en honneur autrefois, semblent, par une contradiction étrange, tout prêts à excuser les mesures draconiennes adoptées de nos jours vis-à-vis de l'industrie étrangère par la plus importante des républiques américaines. Dans leur admiration, pleinement justifiée d'ailleurs pour tout ce qui vient du nord, ils oublient que les États-Unis, dont ils invoquent si volontiers l'exemple, ont élevé, entre eux et le reste du monde, un formidable rempart de douanes auprès duquel la grande muraille de Chine n'est qu'une amusette.

Quelle destinée l'avenir garde-t-il à l'Amérique latine? N'aurait-elle secoué la tutelle importune de l'Espagne que pour se laisser prendre un jour dans le vaste filet d'un *Zollverein* dont le premier résultat serait de reconstituer en fait une sorte de monopole industriel et commercial au profit de sa puissante et ambitieuse voisine anglo-saxonne? Je veux espérer qu'il n'en sera rien. Elle possède, à l'heure présente, trop de vitalité pour se plier volontiers au rôle de vassale. Puisse-t-il lui être donné de réaliser le rêve de ses plus illustres hommes d'État, de ranger sous une seule et même bannière des nations que rapproche déjà la communauté d'origine et de langage, d'opposer à l'union nord-américaine la fédération de l'Amérique espagnole!

En ce qui concerne le Pérou, la lenteur de ses progrès, l'isolement dont il se plaint, le dédain que l'industriel et l'émigrant manifestent à l'égard de son sol, pourtant si riche, tous ces inconvénients sont moins le fait des hommes ou des lois que la conséquence de sa situation géographique.

Les relations entre ce pays et l'Europe, par la voie de Magellan ou du cap Horn, redoutée des voiliers, ont été longtemps très précaires. De nos jours encore, malgré la vapeur, le trajet le plus rapide exige de trente à quarante jours et une somme assez ronde. Ceci posé, il est naturel que l'émigration se soit portée de préférence vers des contrées moins lointaines ou d'un accès plus facile. Elle envahit, au nord, les États de l'Union, au sud, les plaines tempérées de la République Argentine et le Chili. Quand la pampa sera peuplée de la mer aux Andes, de la Plata à la Patagonie; lorsque l'Amérique septentrionale sera comble, de Long-Island à Vancouver, alors seulement cette marée humaine refluera vers des régions jusqu'ici délaissées.

Le jour où le colon et le pionnier aborderont à l'Équateur et au Pérou, ils y trouveront une population clairsemée, mais vigoureuse et saine, nullement hostile à l'étranger. Il est difficile à quiconque a pu l'observer de près, se mêler à elle, vivre pendant des mois de sa libre vie, de ne

point l'apprécier en dépit de ses travers, malgré les brusques écarts de sa nature tour à tour insouciante et emportée. Toutefois, dans la sympathie qu'on ne peut se défendre de ressentir pour elle, il entre, ne lui en déplaise, un involontaire et discret hommage à l'adresse de ce passé qu'elle renie. Nous savons gré à l'élégant Liménien, au rude hacendado de la Sierra, de nous rendre, relevés par une pointe d'esprit moderne, le pittoresque et la saveur des mœurs anciennes; d'avoir conservé, comme la meilleure part de leur héritage, les traditions chevaleresques et hospitalières de la vieille Espagne.

III

Cependant, les jours passent, et l'horizon est loin de s'éclaircir. Les agents du gouvernement eux-mêmes ne dissimulent pas leur inquiétude. Le préfet, la mine défaite, laisse entendre que la province d'Amazonas est à feu et à sang. D'effrayants racontars circulent : le gouverneur, assailli par les rebelles, n'aurait échappé qu'à grand'peine; son aide de camp, moins heureux, capturé dans une embuscade par les Indiens de Santo Tomas, aurait été conduit sur la place du village et lapidé. Un personnage important, Don Manoel Hurtado, qui possédait de grands territoires dans la province, et pour lequel on m'avait remis des lettres à Lima, serait également au nombre des victimes. Que sais-je encore? A ces on dit, j'objecte que si, comme on l'affirme, tous les passages sont bloqués, si nul ne va là-bas et n'en arrive, il est assez difficile d'être renseigné aussi exactement sur ce qui s'y passe.

Tout cela ne m'empêchait pas de procéder à mes préparatifs. Je m'étais procuré, à des conditions assez avantageuses, trois mules de grande taille et un cheval de selle. L'animal possédait toutes les qualités de la race andalouse merveilleusement acclimatée dans la Sierra, capable, plus que

toute autre, de résister aux fatigues des grands parcours en pays accidenté. Sobre, vigoureux, d'une ardeur que rien ne rebute, le cheval andin déploiera, dans un mauvais pas, la même agilité que ses camarades aux longues oreilles. Sa présence dans la caravane offre, d'autre part, un intérêt particulier. Mules et chevaux voyageant de conserve, ceux-ci serviront de gardiens à celles-là. Il semble que la mule subisse l'ascendant de son noble rival. Elle éprouve pour lui une affection instinctive, et ne lui faussera jamais compagnie, soit le jour, chemin faisant, soit la nuit, au pâturage. Il suffira donc, le campement établi, d'entraver ou de surveiller l'un pour être assuré que les autres n'auront pas disparu au lever du jour. Le fait est bien connu de tous ceux qui ont vécu quelque temps dans les Cordillères; j'ai pu le vérifier moi-même en mainte occasion. Souvent, vers la fin d'une étape très dure, les mules haletantes, épuisées, se ranimaient soudain par un effort suprême et allongeaient l'allure dans la crainte de perdre de vue leur guide. Au moment de lever le camp, j'évitais de brider ou de seller ma monture avant que les bêtes de bât eussent elles-mêmes reçu leur charge, sinon, il devenait presque impossible de les maîtriser et de les faire tenir en place tant elles redoutaient qu'on les laissât en arrière. Aussi, dans les convois transportant, de l'intérieur à la côte, les produits des haciendas, le coca, la mélasse, l'eau-de-vie de canne et les sacs de minerai, arrive-t-il fréquemment que les péons, par mesure de prudence, s'adjoignent une maigre haquenée. Son fardeau sera des plus légers, son rôle purement tutélaire. On la décore du titre significatif de *madrina*, la marraine, la protectrice.

J'avais embauché deux hommes robustes pour la modique somme de dix piastres et dix *varas* [1] de cotonnades à rayures, le prix du marché devant être réglé, moitié au moment du départ, moitié le jour où ils quitteraient mon service. A ces conditions peu léonines, leur concours m'était acquis

[1] La *vara* (aune de Castille) est de $0^{m},85$.

pour une période qui ne pourrait être inférieure à vingt jours ni excéder un mois. Ils n'apportaient à leur engagement qu'une restriction, à savoir que, sous aucun prétexte, ils ne seraient contraints de traverser le Marañon, ne voulant pas s'exposer aux mauvais traitements des « *Cascascas* », « diables », « possédés » qui désolaient l'autre rive du fleuve.

Ces dispositions arrêtées, je n'avais plus qu'à suivre avec patience la marche des événements, prêt à profiter de la moindre embellie.

En attendant, voici ma vie. Dès le petit jour, je monte à cheval et me dirige vers les sources chaudes surnommées aujourd'hui encore le « Bain de l'Inca ». Elles sont situées à une demi-heure de la ville, au pied des collines de Pultamarca. On les reconnaît de loin aux spirales de vapeur qui s'échappent de leurs orifices et, sous l'air frais du matin, se brisent en une multitude de petites nuées légères comme un vol de cygnes. Leur température s'élève à 55°,2. Des trois piscines couvertes où les eaux se reposent après un parcours de quelques centaines de mètres dans la prairie, une seule, appelée *el Tragadero*, est de construction ancienne. Le bain, sous le rayon doucement tamisé qui tombe des étroits soupiraux, est délicieux et m'a rappelé l'exquise *Source bleue* de Puebla, au Mexique, moins l'affluence des baigneurs. Je crois avoir été, un mois durant, le seul habitué de l'établissement. La surveillance en est confiée à un indigène dont les aïeux appartenaient peut-être à la cour défunte. Tout ce que je puis dire, c'est que ce fonctionnaire avait l'air peu prestigieux, une garde-robe plus que sommaire, et les mains sales. La population indienne, — c'est un fait que je constate et non un regret que j'exprime, — ne choisit plus ce lieu pour procéder à ses ablutions. Une sorte de crainte superstitieuse lui fait attribuer à cette onde bienfaisante des propriétés funestes, telles que celle de provoquer par tout le corps des éruptions ou des ulcères. Elle n'est pas éloignée de croire que les vapeurs traînant sur les rives sont vomies par quelque démon souterrain, à tel point que, lors des grandes fêtes, de pieuses personnes se font un devoir de venir en procession jeter dans cette

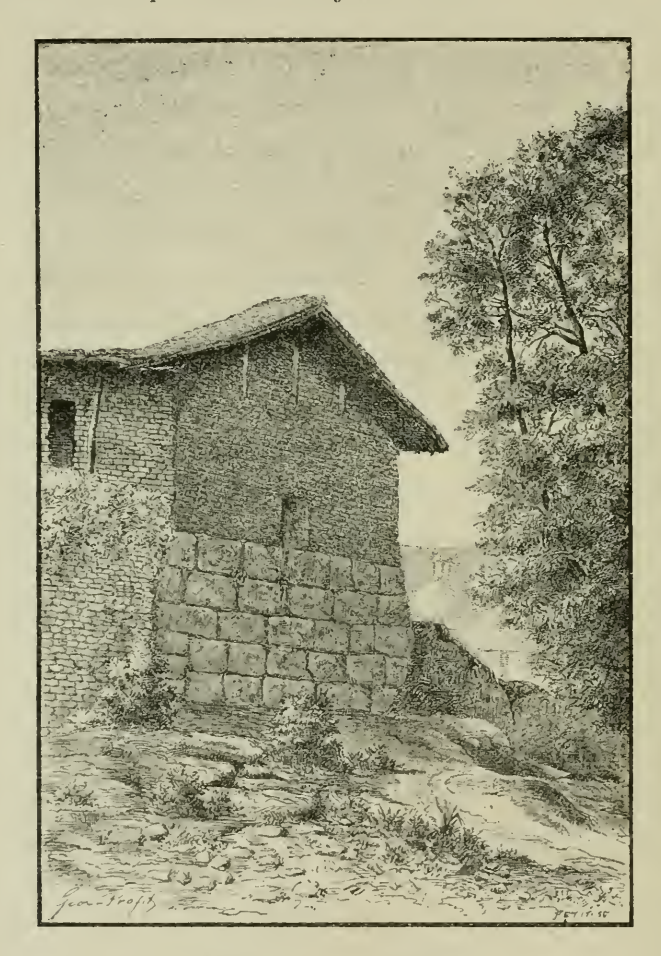
chaudière de Satan quelques gouttes d'eau bénite. Ces frayeurs puériles n'empêchent pas que l'on n'utilise le ruisseau brûlant pour certains usages domestiques : pour lessiver les hardes, blanchir les nattes, dégraisser des laines, échauder la volaille avant de la plumer. S'agit-il de saigner un porc? L'opération s'accomplira au bord du courant sulfureux où la victime, amarrée au bout d'une corde, mijotera pendant des heures.

Tel est le bain d'Atahualpa. Le prince résidait à Cajamarca. De son palais, qui devait couvrir un espace de terrain considérable, il subsiste fort peu de chose.

A l'entrée de la ville, le sentier conduisant aux sources côtoie, pendant une centaine de mètres, une enceinte de terre battue, en partie ruinée, qui contourne la base d'une éminence rocheuse. Au sommet de ce monticule, se dresse, sur des affleurements de porphyre, une portion de terrasse d'un bel appareil dont les blocs énormes paraissent avoir été posés à cru. La construction ne présente aucune trace de ciment; néanmoins, telle est la précision de la taille et la régularité des assises, qu'il est malaisé, à première vue, de discerner les joints. C'est un vrai travail de bijouterie. Sur cette base indestructible s'appuie aujourd'hui le fragile assemblage d'une case indienne en torchis, coiffée de chaume.

Dans l'unique chambre du logis, où le jour ne pénètre que par la porte étroite et basse, la défroque du paysan occupe la place du mobilier impérial. Des guenilles traînent sur des perches. A terre sont alignés les ustensiles de ménage, toute la richesse de la famille, les *ollas* au large ventre, où l'eau se conserve fraîche, les jarres de *chicha*, les sacs en poil de chèvre pleins de fèves et de maïs. Dans un angle, au-dessous d'une croix en paille tressée, clouée au mur, quatre piquets fichés dans le sol supportent un lit grossier. Près du seuil est accrochée la tenue de voyage, la calotte en laine épaisse, le poncho tissé par la femme, les sandales en peau de llama et l'inévitable *chuspa*, la pochette de cuir bourrée de feuilles de coca. Pareil à une toile d'araignée géante, un vieux hamac en fibres d'aloès est tendu en travers de la pièce.

La demeure isolée, silencieuse, séduirait un anachorète. Sur la muraille cyclopéenne, l'ombre grêle d'un bouquet de *lambras,* bouleaux des Andes, jette le voile de deuil qui sied à la majesté tombée.



MAISON DE L'INCA (CAJAMARCA).

Un peu plus loin, quelques vestiges de maçonnerie, datant de la même époque, sont visibles dans les bâtiments de la *Casa de Cabildo* (maison commune) et de la geôle. Une salle basse, qui sert actuellement de corps de

garde, couvre, dit-on, l'emplacement exact de la pièce où l'Inca emprisonné s'était engagé à amonceler de l'or jusqu'à hauteur d'homme, en échange de sa liberté. Dans ce cachot, une demi-douzaine de soldats à qui les revues de linge et chaussures doivent être choses inconnues, dorment, fument ou font leur cuisine. L'un d'eux m'a désigné, sans hésiter, le lieu du supplice et, sur la dalle, une traînée rougeâtre, la tache de sang royal que rien ne peut effacer. Malheureusement pour cette légende accréditée dans le peuple comme un article de foi, la vérité est que le dernier Inca périt non point décapité, mais étranglé. Le crime, d'après les récits des témoins oculaires, fut consommé en pleine place publique, au grand jour, à deux pas de l'endroit où s'élève aujourd'hui la chapelle des Franciscains, sur ce morceau de terrain en pente, envahi par l'herbe, dont les Indiennes du marché ont fait choix pour dresser leurs pauvres étalages, harnachements de mules, paniers, rouleaux de corde en fil d'agave, poteries de forme antique.

Mes après-dîners se passaient en conciliabules tenus, en plein air ou dans une boutique, avec les autorités civiles et militaires. Le préfet présidait, et l'on discutait longuement au sujet des mesures à prendre dans des circonstances aussi graves. D'intervenir il n'était point question. La force cantonnée à Cajamarca se composait d'une compagnie de cent cinquante hommes, et cette force avait conscience de sa faiblesse. Son commandant, qui comptait moins d'années que de galons, attendait, pour agir, des ordres et surtout des renforts de Lima. Or, à Lima, on ignorait encore les derniers événements. Du jour où la nouvelle serait connue jusqu'à la formation et à l'équipement d'une colonne, il pouvait s'écouler un mois, peut-être deux, sinon trois. L'expectative s'imposait. Cette vérité reconnue, l'assemblée passait à d'autres exercices et se livrait, à propos de mon voyage, à un calcul de probabilités. Chacun donnait son avis, préconisait un itinéraire. Que de plans de campagne patiemment élaborés, condamnés aussitôt! Je renonce à les transcrire par le menu. Ils embrassaient tous les points du

compas, sauf l'occident, car j'étais résolu à tout tenter plutôt que de rallier encore une fois la côte. Les uns me conseillaient de m'élever d'un degré plus au nord, vers la province de Jaen qui confine à l'Équateur. D'autres signalaient au sud-est un passage usité du temps des Incas, entre la vallée du haut Marañon et celle du Huallaga, passage retrouvé au commencement du siècle dernier par les religieux des Missions de Cajamarquilla, mais, par malheur, abandonné depuis cent ans. Or, comme je ne pouvais aller aux renseignements auprès de Manco-Capac ou de Lloque Yupanqui; comme, d'autre part, la carte la plus récente mentionnant cette voie est celle du moine Sobreviela, décédé en 1790, je restais perplexe.

Un seul point paraissait définitivement acquis. Des rumeurs en circulation, des opinions émises, il résultait que les territoires situés à l'est du Marañon et compris entre 6° 7′ et 7° 10′ de latitude sud et, par suite, les seuls sentiers praticables reliant les deux versants de la Cordillère orientale, étaient au pouvoir des insurgés.

Encore, si je parvenais à communiquer avec leurs chefs, en invoquant mon caractère absolument neutre de voyageur et d'étranger, peut-être réussirais-je à les fléchir. J'ai dit que l'âme de la révolte était un certain Justo Villacorta, l'un de ces types étranges que l'on rencontre dans les zones frontières, intelligents, hardis, dédaigneux de toute loi, mettant au service de leurs rancunes ou de leurs ambitions l'ascendant redoutable qu'ils exercent sur l'indigène. Le personnage était originaire de Cajamarca, où résidait encore une de ses nièces. Je résolus de risquer auprès d'elle une démarche. A coup sûr, la digne señora n'était pas en rapports suivis avec ce parent d'humeur turbulente. Mais je connaissais trop la force et l'étendue des relations de famille en ce pays, les obligations qui, d'après les mœurs locales, résultent non seulement de la communauté d'origine, mais aussi de l'alliance, purement spirituelle, conclue lors d'un baptême entre les parrains et marraines et les père, mère, aïeux et collatéraux d'un nouveau-né; j'avais eu trop souvent l'occasion de constater combien l'éloignement, les

dissensions politiques relâchaient peu ces mille liens, pour ne pas être assuré qu'une requête de la nièce au terrible oncle serait pour moi le meilleur sauf-conduit. Je sollicitai donc une audience et fis passer, à cet effet, à la bonne dame, non pas ma carte, mais un ambassadeur. Mes hommages et mon désir lui furent, selon l'usage, transmis de vive voix par un *criado*.

Criados et *criadas*, créatures à part dont la position sociale et les multiples attributions dans la maison péruvienne ne sauraient être rendues par le terme vague de « domestique ». L'un et l'autre remplissent, auprès de leurs maîtres et de leurs maîtresses, un rôle assez complexe qui n'est pas sans présenter quelque analogie avec celui du confident de tragédie ou de la suivante dans les comédies du vieux répertoire. Pris tout enfants dans la cabane indienne, au grand soulagement des parents chargés d'une nombreuse lignée, ils doivent à ce genre d'adoption une situation privilégiée, certaines privautés, une franchise d'allures et de langage qui les distingue de la domesticité vulgaire, du péon et de sa compagne à la démarche humble, préposés aux gros ouvrages, à la garde du bétail et de la basse-cour. Parfois même, nés d'un caprice amoureux du maître, ils auront vu le jour dans la maison, et cette filiation naturelle, qui ne leur assure aucun droit, leur vaut en revanche des égards. Ils seront traités par le reste de la famille sinon en égaux, du moins avec les façons d'indulgente indifférence dont on accueille les petits services de parents pauvres ou les ébats d'un animal favori. Tour à tour camarades et valets, bonnes d'enfants ou dames d'atour, secrétaires et courriers, les qualités requises pour



l'emploi sont une humeur toujours égale, une échine souple et une mémoire imperturbable. Gens à tout faire, Frontins et Martons aux pieds nus, à la chevelure épaisse, passés à la terre de Sienne.

Dans un pays où l'on écrit peu, soit paresse, soit plutôt parce que la difficulté des communications n'a point permis d'organiser d'une façon rapide et sûre le service de la petite poste, le criado devient l'intermédiaire indispensable, une sorte de *lettre vivante* qui a, sur la missive confiée au papier, l'avantage de transmettre au destinataire la parole, l'accent, et jusqu'au moindre geste de l'expéditeur. Sa discrétion à toute épreuve assure l'inviolabilité de la correspondance. J'ai souvent été frappé de sa ponctualité, de la mine attentive et grave dont il écoute les bavardages les plus futiles, et de son aptitude à les répéter sans en omettre une syllabe, plusieurs heures, parfois plusieurs jours après, avec la précision d'un phonographe.

Mon émissaire reparut bientôt, et, après une courte flexion sur les jarrets en guise de salut, expliqua que la señorita Villacorta envoyait ses compliments au voyageur français, et serait heureuse de le recevoir le jour même, s'il voulait bien lui faire visite.

Je n'eus garde d'y manquer.

La dame se tenait dans une salle aux fenêtres grillées, haute et longue comme un parloir de couvent. Autour d'elle, assises en cercle sur leurs talons, des servantes indiennes jacassaient à demi-voix en s'acharnant, à grands coups d'aiguille et de ciseaux, sur une pièce de cotonnade. Deux jeunes filles de quinze à dix-huit ans travaillaient près de leur mère, tandis qu'à l'autre extrémité de la pièce, trois bambins prenaient leurs ébats. A peine avais-je commencé à exposer le but de ma démarche que, d'un mouvement de tête presque imperceptible, la maîtresse de céans congédiait son entourage. Niños et niñas, criadas affairées, après avoir dévisagé l'étranger d'un regard curieux, se retirèrent sans bruit, pas bien loin toutefois; car, pendant la demi-heure que dura l'entretien, de minute en

minute, une porte entre-bâillée furtivement et des chuchotements attestèrent la présence d'un auditoire attentif embusqué à la cantonade.

La réponse fut telle que je l'espérais. La señora Villacorta avait, depuis plusieurs années, perdu de vue son parent dont elle ignorait les faits et gestes; elle était néanmoins toute disposée à me munir d'une recommandation pour lui, quoique...

Elle n'acheva pas, hocha la tête d'un air de doute, mais reprit presque aussitôt :

« Je vais écrire la lettre. »

Le billet libellé, au moment de me le remettre, elle hésita encore et murmura :

« Cependant...

— Craignez-vous, lui dis-je, que le señor Don Justo ne tienne point compte?... »

Elle m'interrompit vivement :

« Non pas. Don Justo ne peut avoir oublié sa nièce; mais écoutez, señor : je me reprocherais de ne pas vous dire toute ma pensée; vous vous engagez dans une voie périlleuse. Les Indiens soulevés gardent tous les passages. Ces gens ont la main prompte et ne savent pas lire. Avant que vous ayez pu joindre celui qu'ils se sont donné pour chef, ils vous tueront, señor, ils vous tueront! »

Le pronostic n'était guère encourageant. Je voulais néanmoins en avoir le cœur net et, dans ce but, je poussai, le lendemain, une reconnaissance jusqu'à Celendin.

Douze lieues d'une pampa aux ondulations assez douces s'étendent entre Cajamarca et ce grand village situé seulement à trois ou quatre heures de marche du Marañon. Le voisinage de la profonde vallée, masquée par un dernier renflement du sol, se devine aux vapeurs qui montent du gouffre surchauffé et, brusquement condensées au-dessus des crêtes, dessinent dans le ciel le cours sinueux du fleuve. Le poste, le plus avancé de la province,

du côté de l'est, ressemblait moins à une paisible bourgade des Sierras qu'à un campement de nomades. A l'intérieur du quadrilatère de maisonnettes basses qui donnait, de loin, l'illusion d'une rangée de tentes bédouines, se pressaient les réfugiés venus de la rive orientale avec le peu qu'ils avaient pu sauver de leur bétail. A leur tête, le préfet d'Amazonas, un beau cavalier nommé Don Elias La Torre, dont la résidence avait été assaillie et emportée d'assaut dès les premières heures de la rébellion : échappé par miracle aux balles, aux pierres et aux massues, il ne devait son salut qu'à sa connaissance parfaite des moindres sentiers de la montagne, à l'énergie de son cheval et au dévouement de quelques serviteurs indiens restés fidèles.

Cette foule était résolument pessimiste. Passer outre, persister à s'engager dans la région soulevée avec l'espoir de rejoindre et de fléchir les chefs : folie pure. Le Marañon franchi, je ne rencontrerais, sur un parcours de vingt lieues, jusqu'au pueblo de Leymebamba, que le désert. Tous les villages étaient abandonnés, à commencer par le petit port de Balsas, dont les habitants avaient émigré en masse à Celendin. Des bandes pillardes sillonnaient en tous sens le territoire, incendiant les haciendas, enlevant les troupeaux, prêtes à saccager tout hameau dont la population se refusait à faire cause commune avec l'insurrection triomphante. Je ne pouvais me flatter de passer inaperçu ni même d'acheter ma liberté au prix d'une rançon ; trop heureux si j'étais seulement emmené prisonnier après avoir assisté au sac de ma caravane. Mais, selon toute apparence, je n'atteindrais pas vivant le défilé et le pueblo de Suta où, croyait-on, se trouvait le quartier général des rebelles. D'ailleurs, — et cette considération primait toutes les autres, — il ne fallait pas songer à embaucher des péons pour une expédition de ce genre. Les plus déterminés hochaient la tête en répétant obstinément :

« *Chaïmanta mayu, guañui!* » « De l'autre côté de la rivière, la mort ! »

L'argument était sans réplique. Plusieurs, à vrai dire, venaient d'eux-

mêmes m'offrir leurs services et consentaient à partir, mais seulement, avaient-ils soin d'ajouter, quand les *huainas,* les « jeunes hommes », les « soldats », seraient arrivés.

Muni de ces bons avis et de ces promesses à longue échéance, je regagnai Cajamarca. En mon absence, la préfecture avait reçu de Lima, non les renforts attendus, mais une proclamation qu'elle faisait publier à son de trompe. Ce document était le premier acte émané du nouveau gouvernement. Il rappelait en substance qu'aux termes des lois de la République, les Indiens possédaient les mêmes droits et devaient être traités avec les mêmes égards que les autres citoyens. Si cela signifie qu'à l'avenir l'aborigène ne sera plus arraché de son village, brutalement, comme un malfaiteur, pour être astreint à des corvées gratuites, civiles ou militaires, rien de mieux. Je doute cependant que cette phraséologie libérale suffise à rétablir la paix dans la province d'Amazonas. Les populations savent à quoi s'en tenir sur la portée de semblables discours, et les prennent pour ce qu'ils sont : *Verba et voces, prætereaque nihil!*...

Telle était aussi, semblait-il, l'opinion des autorités : tout en se mettant en frais d'éloquence, elles recouraient à des mesures plus efficaces. A défaut de troupes régulières, on procédait à des enrôlements. A plusieurs reprises, j'avais croisé, dans la campagne, des indigènes cheminant par petits groupes, tête basse, menottes aux mains, escortés par des cavaliers bien armés. Et chaque fois que je demandais quel crime avaient commis ces misérables, le chef du détachement me répondait avec le plus beau sérieux :

« Des criminels! Non, señor; des volontaires. »

Cette façon de comprendre le volontariat me laissait rêveur : il me parut plus prudent et plus expéditif de ne pas attendre l'ouverture des hostilités et de poursuivre mon voyage par une voie détournée. Mais laquelle? Le choix devenait de plus en plus difficile. Enfin, après de longs conciliabules, ma résolution fut prise. Je tenterais le passage du Marañon, à soixante milles environ plus au nord, près du village de Bagua-Grande, sur la ligne

limitrophe des provinces de Cajamarca, de Jaen et de Bongara, puis je m'acheminerais de nouveau vers l'est par les pueblos de Chipaspamba, San Carlos et Yambajalca. Cet itinéraire me permettait de contourner le territoire insurgé, à l'abri d'un massif de montagnes habité par des Indiens de mœurs paisibles. Je ne devais pas tarder à reconnaître combien j'avais été mal inspiré et que, de tous les partis, celui-là était le pire.

Le 8 juillet, de grand matin, je disais adieu à Cajamarca.

Quel que fût mon désir de me soustraire aux manifestations suprêmes de l'hospitalité andine, et de prendre congé sans tapage comme il sied lorsqu'on a tant de motifs de ne pas escompter d'avance le succès, je n'avais pu esquiver le cérémonial accoutumé du départ. Il ne faisait pas encore jour, que des pas de chevaux et des éclats de voix retentissaient devant la porte. Tous les gens que j'avais connus ou seulement entrevus pendant les semaines précédentes s'étaient réunis pour me faire, suivant l'usage, la conduite jusqu'à une ou deux lieues de la ville. Au premier rang, ceux à qui leur âge ou l'expérience des longs voyages à l'intérieur donnait le droit d'intervenir avec une autorité indiscutée, surveillaient mes hommes occupés à charger les mules. Massée dans l'ombre, en arrière, stationnait une plèbe curieuse et sympathique.

Je venais de me mettre en selle, quand une petite Indienne, une fillette de douze ans, se faufilant comme un lézard à travers les cavaliers, sans se soucier des piaffements et des ruades, accourut tout essoufflée. C'était une des criadas de la maison Villacorta m'apportant les souhaits de sa maîtresse. Son visage arrivait à peine jusqu'à l'épaule du cheval, et je n'en distinguais que les grands yeux luisants comme des braises. Cramponnée à l'étrier, la *lettre vivante* débitait son boniment d'une voix flûtée :

« Voici ce qu'a dit la señorita. J'envoie mes vœux au voyageur français. Avant de passer le fleuve et de marcher à l'orient, qu'il se souvienne de mes paroles. Les *Montoneros* sont mauvais; les chefs sont loin. Qu'il agisse avec prudence et que Dieu l'assiste !

— Merci, chola. Je baise les mains de la señorita et lui rends grâces de sa sollicitude. Prends pour toi cette médaille sur laquelle est gravée l'image de la patronne du Pérou. Conserve-la précieusement, et que Santa Rosa te protège! »

L'enfant saisit la piécette qu'elle porta à ses lèvres et s'en alla ravie.

Nous voici hors de la ville, traversant la plaine au galop. Mes péons et les mules ont pris les devants et gravissent déjà les premières pentes. Mon escorte ne devait consentir à tourner bride qu'une heure plus tard, quand nous eûmes atteint la lisière du plateau. Une dernière accolade, et l'on se séparait pour ne jamais se revoir. La petite troupe disparut derrière un pli de terrain, tandis que je poursuivais ma route vers l'inconnu.

Le bassin verdoyant de Cajamarca, les crêtes mêmes du vaste cirque s'étaient depuis longtemps enfoncés sous l'horizon; la journée touchait à sa fin, et je reconnaissais encore l'emplacement de la cité d'Atahualpa, au panache de vapeurs montant des piscines de l'Inca vers le ciel immaculé.



CHAPITRE III

I. Bambamarca. — Alerte. — Alliés imprévus. — L'hacienda de Ranbran. — Le Marañon. — Traversée du fleuve à la nage. — Prisonnier. — II. Retraite vers le sud. — Le gué de Huanabamba. — Cajamarquilla.

La contrée que l'on traverse, au sortir de Cajamarca, est à peu près déserte. Pendant deux journées de marche, sur une distance de près de vingt lieues, je n'ai rencontré que trois habitations, les haciendas de Yanacancha, Chanta et Llaucan, bâtisses sombres, moitié fermes, moitié donjons, perdues dans l'immensité des pâturages. La première, où je passai la nuit, était occupée par un *vaquero* taillé en athlète, aux traits farouches, veillant seul sur le troupeau rassemblé dans le *corral*, en homme décidé à repousser, avec une vigueur égale, les attaques du puma, le grand félin des Cordillères, ou les entreprises de l'Indien rôdeur. Désireux de reconnaître son hospitalité par l'offre de quelques babioles, comme je lui demandais de choisir, dans ma pacotille, l'objet qui pouvait lui plaire, il me fit la réponse de l'enfant grec :

« Je veux de la poudre et des balles! »

Le 7, vers midi, j'étais au village de Bambamarca, planté comme une redoute, sur un promontoire escarpé, au sortir d'un étroit défilé. Tout dormait sous l'accablante chaleur que la réverbération rendait plus intense. Sous leur chaume envahi par l'herbe, les cases de terre battue semblaient autant de casemates. Mes péons, en quête de luzerne pour les bêtes,

m'avaient quitté depuis un quart d'heure : campé au centre de la place, dans le silence inquiétant des maisons closes, je commençais à trouver le temps long, lorsque des portes s'entr'ouvrirent, des têtes se penchèrent au dehors, et bientôt les habitants des deux sexes, après s'être assurés que l'étranger qui troublait leur sieste ne paraissait pas animé d'intentions mauvaises, accoururent former le cercle autour de moi avec l'empressement d'une assemblée foraine attendant la parade du bateleur. Sur ces entrefaites, deux hommes, deux blancs, s'avancèrent, et, d'un geste impérieux, firent reculer les spectateurs. L'un d'eux, malgré son accoutrement local, son large feutre et son ample poncho en poil de chèvre, n'était certainement pas du pays. Sa barbe blonde, ses yeux bleus dénotaient l'Anglo-Saxon, le *settler* nord-américain. Son compagnon en revanche incarnait le type le plus accompli de l'hidalgo péruvien, chez qui la rude existence de la montagne, les promiscuités de la vie indienne ne parviennent pas à effacer les qualités de race. Ce dernier, sans autre préambule, mais du ton le plus affable, me demanda qui j'étais, d'où je venais, où j'allais.

« *De donde viene?... Adonde va?...* » La formule, qui paraîtrait ailleurs d'un laconisme un peu brutal, est ici d'un usage courant et ne procède point, comme on pourrait le croire, d'un manque de savoir-vivre. Elle n'est pas dictée par un vulgaire sentiment de curiosité, mais, dans la plupart des cas, par le désir de rendre service. C'est affaire de courtoisie. On s'enquiert, auprès du voyageur, de l'itinéraire qu'il compte suivre pour être à même de lui fournir quelque renseignement utile et, au besoin, le garder d'un mauvais pas.

Sur ma réponse, mon interlocuteur s'écriait : « Caballero, c'est le ciel qui permet que je me trouve sur votre route! Si vous continuez dans cette direction, avant trois jours vous serez un homme mort! »

Un pareil avis, donné sur ce ton d'assurance, a de quoi faire réfléchir, alors même qu'il émane d'un inconnu dont l'intervention soudaine peut

sembler étrange. Notre homme d'ailleurs appuyait son dire par force détails précis : l'insurrection s'était rapidement étendue aux provinces du nord, les Indiens soulevés venaient d'envahir celle de Bongara, dont ils avaient brûlé le chef-lieu, le village de San Carlos qui se trouvait précisément sur ma route. J'allais tomber entre leurs mains, et le fait même de tenter le passage par une voie détournée me rendrait doublement suspect à ces misérables. Le plus sage était de ne point chercher à biaiser et d'aborder de front l'ennemi, en m'efforçant de faire reconnaître mon caractère absolument neutre de voyageur et d'étranger.

La chose, poursuivait-il, n'avait rien d'impossible, si je consentais à le suivre à son hacienda, située à deux jours de là, en vue du Marañon. Sur la rive opposée se trouvait une habitation actuellement au pouvoir des Indiens, mais dont le propriétaire, le señor José Maria Anduaga, avait embrassé le parti de la révolte afin de sauvegarder sa personne et ses biens. On le reconnaissait pour chef dans toute cette portion de la vallée. Nous trouverions moyen de communiquer avec lui, et nul doute qu'il ne consentît à me faire continuer mon voyage sous l'égide même des rebelles. « Mon nom, conclut l'orateur, est Juan Pio Burga, et je serai heureux de vous venir en aide. »

L'offre, en dépit de sa brusquerie, était bien en rapport avec les traditions si hospitalières de ces contrées. Elle était formulée sur un ton de franchise indéniable. Cependant, j'hésitais à répondre, lorsque l'autre individu, l'homme à la barbe blonde, m'adressa la parole en anglais.

Il devinait mes craintes. Elles n'avaient rien que de fort naturel. Tout autre, à ma place, se fût demandé de même s'il convenait d'ajouter foi aux allégations du premier venu. Mais, entre Européens que le hasard du voyage réunissait sur un continent lointain, on se devait secours et protection. Pas plus que moi, il n'était du pays, bien qu'il y résidât depuis près de vingt ans. On le nommait Martin Asteker ; il était d'origine allemande et avait longtemps vécu aux États-Unis avant de venir tenter la fortune au

Pérou. Il possédait des terres dans la province d'Amazonas, mais jugeait prudent de battre en retraite pour éviter de se compromettre dans le mouvement insurrectionnel. C'était grâce au dévouement de son ami Pio Burga qu'il avait réussi à me mettre en lieu sûr. Don Juan ferait pour moi ce qu'il avait fait pour lui, et je pouvais me fier à sa parole.

Il faut croire qu'il y a quelque chose de communicatif dans l'accent d'un honnête homme. Ce *speech* acheva de dissiper mes doutes, et je suivis mon guide improvisé. Il ne dépendit pas de lui qu'il tînt rigoureusement toutes ses promesses. Mais si les événements démentirent ses prévisions, s'il ne réussit pas, tant s'en faut, à obtenir pour moi libre passage, il n'en a pas moins droit à toute ma reconnaissance. Sans son intervention, ignorant du danger qui me menaçait, j'aurais péri à quelques jours de là dans un massacre.

Le lendemain, de bonne heure, nous quittions Bambamarca, non sans avoir été retardés, au dernier moment, par la visite intéressée d'une multitude de braves gens qui venaient solliciter un avis sur les sujets les plus divers. J'assistai à une de ces scènes qui, par la suite, me sont devenues familières, où l'homme blanc doit se résoudre à jouer, bon gré, mal gré, un rôle auquel souvent ses antécédents l'ont très insuffisamment préparé. Il est, aux yeux de l'indigène, le docteur des docteurs, le médecin par excellence, et, à ce titre, ne peut décemment refuser ses services sous peine de perdre aussitôt tout prestige. Mon compagnon se tirait d'affaire par quelques bonnes paroles, des prescriptions banales délivrées de l'air le plus sérieux, et le client partait réconforté. Le plus tenace fut une vieille femme d'un âge indevinable. Elle se plaignait de ses yeux qui faiblissaient, sans qu'il lui fût possible, disait-elle, d'en soupçonner la cause. La seule réponse à faire à l'aïeule, c'est qu'il y a, non pas une, mais près de cent raisons pour que sa vue ne soit plus très nette ; mais ce n'est pas cela qu'elle attend : il faut trouver autre chose. L'hacendado entreprend de lui détailler une recette assez compliquée, où je démêle qu'il est ques-

tion d'une potion et d'une friction : dans l'une et l'autre, la base de la formule est l'alcool de canne, et je ne puis m'empêcher de penser que le médicament tient plutôt du grog que du collyre. Au moins, pour le présent, la patiente est satisfaite. L'avenir appartient à Dieu.

Cette consultation expédiée, on se met en route. L'étape est d'environ vingt lieues sans rencontrer un être humain. Les seuls habitants de cette partie des Plateaux sont l'*atoc*, ou renard des sierras, et une espèce de perdrix que les Indiens appellent *yutu*, assez semblable à la perdrix huppée de Californie. Ce gibier, très délicat, abonde. Plusieurs fois dans la même heure, ces oiseaux partaient devant nous par centaines. De loin en loin, dans un pli de terrain, apparaissait un petit lac aux eaux sombres, où s'ébattaient de nombreuses familles de *huachuas*, remarquable espèce d'oie sauvage au corps d'un blanc de neige, aux ailes nuancées de vert et de lilas. Nulle autre manifestation de la vie sur ces admirables pelouses naturelles, qui pourraient nourrir d'immenses troupeaux.

Le soir du deuxième jour, nous avions atteint le bord de l'escarpement qui domine la vallée du Marañon. Dirai-je vallée? Couloir, fissure serait plus exact. On croirait que le massif andin a été fendu d'un coup de hache, et, à une profondeur de plus de deux mille mètres, le fleuve serpente entre des parois presque verticales. Le voici donc, le Rio Mar, le « fleuve-mer ». C'est l'enfant qui vient de naître : vu de si haut, son lit tourmenté n'est qu'un ruban couleur de cendre. Mais l'encadrement est colossal. En face de nous, s'arrondissaient les croupes géantes des montagnes d'*Amazonas*, de la teinte des pâturages alpestres, verdure si pâle qu'elle se confond à l'horizon avec le bleu du ciel. Le soleil couchant jetait sur cette tempête de cimes et de précipices des lueurs d'incendie.

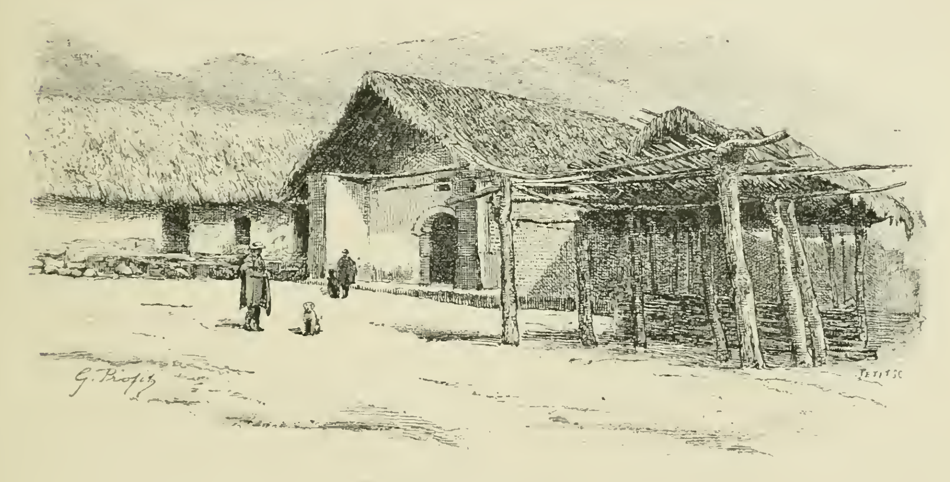
Il est des émotions dont on ne saurait se défendre, qui se font plus rares à mesure qu'on avance dans la vie. Nul n'oubliera la sensation qu'il a éprouvée en apercevant, pour la première fois, un des grands spectacles de la nature, l'Océan, le désert, les neiges éternelles. J'ai retrouvé cette



VALLÉE DU HAUT MARAÑON. — PONGO DE TUPEN.

(CORDILLÈRE CENTRALE.)

impression profonde en face du Marañon. L'imagination, sans doute, en fait les frais; car le paysage, d'une grandeur trop austère et farouche, n'est pas de ceux qui captivent. Mais comment ne pas demeurer un instant rêveur devant ce cours d'eau, origine du plus grand fleuve du monde? Que de chemin il lui reste à parcourir avant de se perdre dans l'Atlantique! Près de trois mille lieues à travers les défilés sombres, les archipels verdoyants, les forêts inexplorées. Il va recevoir les eaux d'un



HACIENDA DE RANBRAN.

bassin presque aussi vaste que l'Europe; les bâtiments pourront le remonter jusqu'au pied des Andes, et suivre ses affluents pendant des mois. C'est la Méditerranée de l'Amérique latine.

Un étroit sentier, taillé tour à tour dans la roche vive et dans les éboulis, conduit à l'hacienda de Ranbran, située à égale distance du plateau et de la vallée, sur un étroit palier, comme suspendue au-dessus de l'abime. C'est une hacienda de montagne, une suite de constructions n'ayant qu'un rez-de-chaussée, aux murs en pisé, disposées en polygone autour d'une aire mal nivelée, ou circulent pêle-mêle chevaux et mules, porcs et poules. Un

bâtiment, de dimensions plus vastes que ses voisins, sert tout à la fois de magasin, de hangar et de chapelle : il renferme les harnachements, les jarres d'eau-de-vie ou de mélasse et l'image grossière du saint protecteur de la maison. Au centre de l'enceinte s'élève un échafaudage bizarre : une demi-douzaine de pieux enfoncés dans le sol supportent une plate-forme à claire-voie faite de perches entre-croisées. Cette sorte de gril est destiné à recevoir la chair des animaux abattus, découpée en lanières et saupoudrée de sel. Après deux ou trois jours d'exposition au soleil, la viande, réduite à l'état de copeaux, est enfermée dans des sacs de cuir, où elle se conserve pendant plusieurs mois. C'est ce que l'on nomme le *charqui,* aliment dépourvu de toute saveur et d'apparence rien moins qu'appétissante, mais d'un grand secours dans les longs voyages à travers les Cordillères. Éparpillées sur les pentes environnantes, les cabanes des péons, pétries de glaise et de gazon, dressent leurs toits de palmes à distance respectueuse de l'habitation du maître.

L'exploitation comprend l'élève du bétail, mais surtout, dans les bas-fonds abrités du vent, la culture de la canne et du maïs. Outre l'eau-de-vie, le principal article exporté par cette catégorie d'haciendas est la *chicha,* la boisson nationale dont on fait une consommation prodigieuse, non seulement dans les villages de la Sierra, mais aussi sur la côte[1].

[1] Cette boisson, à laquelle il est si souvent fait allusion au cours de ce récit, se prépare de la manière suivante :

Après avoir laissé tremper le maïs pendant deux jours dans la même eau, le placer dans une grande terrine dont l'intérieur aura été au préalable tapissé de larges feuilles. Recouvrir également de feuillage l'orifice du récipient. Le grain doit y séjourner jusqu'à ce qu'il commence à germer, c'est-à-dire une semaine environ, après quoi, on l'étend au soleil pour le faire sécher. Le *malt* ainsi obtenu se nomme, suivant les localités, *guiñapo* ou *jora.* On le broie, puis on le fait bouillir longtemps en employant à peu près vingt-cinq kilogrammes de malt par cent litres d'eau. Passer ensuite à travers une grosse toile et ajouter dix ou quinze kilogrammes de mélasse. Laisser fermenter pendant un temps qui varie de un à huit jours, suivant la température. La *chicha* peut se conserver plusieurs mois, au besoin plus d'un an, si l'on prend soin de la tenir complètement à l'abri de l'air et de la lumière. Les Indiens, à cet effet, enterrent leurs jarres et battent le sol avec des pierres... ou en dansant.

La recette indigène m'a paru mériter d'être reproduite, car le breuvage est délicieux : sa saveur, lorsqu'il est frais, rappelle, à s'y méprendre, celle du meilleur cidre.

Il n'est guère d'existence plus rude que celle d'un hacendado dans cette contrée perdue. Séparé, durant la majeure partie de l'année, de sa famille qui habite la petite ville, à quatre jours de là, il vit au milieu de ses péons, sans autre distraction que la chasse et, à de rares intervalles, la visite d'un voyageur ou d'un voisin. L'expression, par parenthèse, n'a ici qu'une valeur très relative : les distances sont telles, que deux amis, n'ayant à faire, pour se voir, qu'une course de cinq ou six heures à cheval, peuvent se dire porte à porte. Le logement du propriétaire est à peine plus luxueux que les demeures de la valetaille disséminées aux alentours; l'ordinaire, à peu de chose près, le même pour le maître et les serviteurs : viande séchée, racine de *yucca* bouillie ou cuite sous la cendre, maïs grillé. Comme boisson, l'eau claire et la *chicha :* par-ci par-là, une *copita d'aguardiente,* quelques gorgées de cet alcool de canne qui justifie pleinement son nom « d'eau de feu » , ce sera l'unique extra, la seule infraction à un régime dont l'austère uniformité rebuterait le plus humble habitant de nos campagnes.

Je passai à l'hacienda la journée du 12, qui était un dimanche. Le paysan de la Cordillère, rigoureux observateur, je ne dirai pas du repos, mais du plaisir dominical, s'en donne ce jour-là à cœur joie. Le divertissement débute, ainsi qu'il convient, par un hommage rendu au saint commis à la garde de l'habitation et de ses dépendances. On se rend au hangar qui tient lieu de chapelle, et l'image vénérée, hissée sur un brancard, est promenée autour de la cour intérieure. Le chef des péons ouvre la marche, agitant une clochette ou frappant l'une contre l'autre deux rondelles de bois. A ses côtés, deux assistants portent, à défaut de bannières, de longues baguettes flexibles et s'arrêtent tous les dix pas pour les incliner, avec une révérence, du côté du saint. Celui-ci est représenté par une figure informe taillée dans un tronc noueux, ou par un mannequin drapé de guenilles multicolores, le chef ceint d'une auréole en carton ou d'une couronne de fleurs sauvages.

La procession fait deux ou trois fois le tour de l'enclos, après quoi la

statuette est replacée dans sa niche; le sanctuaire est fermé et le reste de la journée consacré aux réjouissances profanes, aux chants, aux danses, aux travestissements. Les enfants et les femmes prennent plaisir à s'appliquer sur le visage des masques extraordinaires découpés dans un morceau



INDIENNES ET MÉTISSES. — HACIENDA DE RANBRAN.

d'écorce ou de cuir ou dans une calebasse, tandis qu'un orchestre discordant, composé d'une *marimba* (embryon de harpe), d'une *caja* (tambour plat et d'une *zampoña* (flûte de Pan), donne le branle aux danseurs. Parfois, pendant que ces derniers reprennent haleine, les musiciens, au lieu de s'arrêter, jouent en sourdine, ralentissant la mesure, et l'un d'eux entonne d'une voix de tête plaintive, suraiguë, quelque improvisation baroque, où l'espagnol et le quechua, combinés à dose égale, produisent la cacophonie la plus inattendue. Tel le couplet suivant à l'adresse d'une beauté timide :

Imaïna manchachicui
Mi corazon en tu poder?
Manarac mediorapi
Yo t'enseñar a querer!

« Pourquoi faire l'effrayée, puisque tu tiens mon cœur en ton pouvoir?... En peu de temps, en moins d'une heure, je t'apprendrai à aimer! »

Des libations copieuses accompagnent la petite fête, qui ne prend fin qu'à la nuit close. Elle a pour épilogue une seconde visite à la chapelle et une réapparition du saint promené une dernière fois de porte en porte, à la lueur des lanternes et de tisons incandescents. Le cortège procède en moins bon ordre que dans la matinée, les porteurs faisant décrire à l'auguste effigie des zigzags inquiétants. Devant le logis du maître, on fait halte. Le chef de file, le péon à la clochette, flanqué de ses deux huissiers à verge, s'avance jusqu'à deux pas de l'hacendado et de son hôte en train de prendre le frais sur le seuil, et tous trois s'inclinent profondément. Puis, chacun rentre chez soi, le saint dans son réduit, la domesticité dans ses cases. L'hacienda s'endort : on ne perçoit plus d'autre bruit que l'ébrouement des mules parquées au corral, l'appel pleurard d'un chien aboyant à la lune, et la rumeur du fleuve qui roule au fond des gorges, répercutée de cime en cime, à l'infini, tour à tour éclatante ou voilée, suivant les brusques variations du vent.

Le 13, au matin, je m'acheminai avec Juan Pio Burga vers le Marañon.

Le sentier à peine tracé serpente parmi les roches croulantes, les pentes recouvertes d'une herbe courte et sèche, glissante comme du verglas; il rampe le long d'étroites corniches surplombant le précipice, plonge dans des ravins désolés, où pas une source ne suinte, sous des halliers de plantes grasses hérissées de dards barbelés. Après trois heures de descente vertigineuse,



CACTUS-CIERGE DE LA CORDILLÈRE.

nous avions atteint le fleuve. Sa largeur n'excède guère, sur ce point, soixante mètres. La rive gauche où nous nous trouvions est aride, brûlée, sans autre végétation que les buissons d'agaves et de cactus, dont la plupart atteignent des dimensions colossales. Entre la base de la montagne et le bord de l'eau, les crues avaient amoncelé un énorme bourrelet de sable et de cailloux roulés. De ce promontoire embrasé par le soleil de midi, sous une lumière dont le rayonnement était presque insoutenable, au milieu d'une nuée de moustiques, j'observais l'autre rive où s'étalait, au débouché d'un vallon latéral, la verte oasis de Tupen, un bosquet de palmiers et d'orangers qui nous cachait l'habitation. Mais nulle trace humaine n'était visible : pas un canot, pas la moindre balsa amarrée près de la berge, pas une fumée au-dessus du bois. Vainement nous hélâmes : tous nos appels restèrent sans réponse, soit qu'on ne voulût point entendre, soit que notre voix fût couverte par le bruit du courant.

Cependant, les heures passaient. La chaleur devenait de plus en plus intense. Les moustiques nous avaient mis les mains et le visage en sang. Les péons se tenaient immobiles, silencieux auprès des mules déchargées, le fouet au poing, prêts à les pousser à l'eau au premier signal. Mais à quoi bon expédier les bêtes sur l'autre bord, alors qu'il était impossible d'y faire passer aussi les bagages? Je courais risque de les voir s'échapper à travers la montagne, à moins que les Indiens de Tupen ne les déclarassent de bonne prise. Encore, si j'avais pu envoyer un de mes hommes à la découverte : à coup sûr, la traversée du fleuve n'eût été qu'un jeu pour des arrieros accoutumés à franchir presque journellement les torrents impétueux qui coupent les sentiers de la Cordillère. Mais il n'y fallait pas songer. A ma demande, mes gens opposèrent une fin de non-recevoir catégorique, appuyant leur refus sur la convention passée entre nous, aux termes de laquelle ils ne pouvaient être, sous aucun prétexte, contraints de s'aventurer au delà du Marañon.

L'excuse était péremptoire : recourir aux menaces, c'eût été violer bruta-

lement, vis-à-vis de ces pauvres diables, la parole donnée et les mettre en garde, à l'avenir, contre les promesses d'un blanc. A défaut d'autre vertu, l'Indien a un sentiment profond de l'équité : il est rare qu'il se refuse obstinément à un acte dont on lui aura démontré la justice. Dans le cas contraire, il cédera peut-être à la force, mais ne manquera pas de se venger de la violence qui lui est faite, fût-ce longtemps après, sur la personne d'un autre Européen. Il faut en effet se rappeler que, pour l'indigène, la nuance de la peau équivaut à un signe de parenté. On aurait peine à le persuader que deux individus de même couleur ne sont pas membres d'une même famille, et que son ressentiment l'égare quand il fait payer à l'un les mauvais procédés de l'autre. C'est là une vérité connue de tous ceux qui ont vécu en pays indien, qu'ils aient eu affaire aux populations agricoles et sédentaires des Sierras, ou aux nomades des plaines amazoniennes. Aussi doit-on se garder de procéder par intimidation, sauf dans les circonstances critiques et lorsque les torts sont manifestes. Il faut que le coupable sache bien en pareil cas que, s'il résiste, la menace sera immédiatement suivie d'effet. Les vains mouvements d'impatience, les emportements irréfléchis, les rigueurs inutiles, n'ont d'autre résultat que d'amoindrir l'autorité du chef et de provoquer, dans l'avenir, des représailles parfois terribles contre un voyageur inoffensif. Les blancs, dans leurs rapports avec l'indigène, ne sauraient échapper à cette responsabilité collective. Plusieurs, faute de s'en être souvenus, ont causé, à leur insu, la ruine d'une expédition postérieure, le massacre ou la captivité d'un explorateur ou d'un missionnaire paisible, l'incendie d'une habitation où peut-être, peu de jours auparavant, ils avaient reçu l'hospitalité.

Je me gardai donc d'insister. Cependant, le jour commençait à baisser. Une heure encore, et la nuit serait venue. L'endroit n'offrait aucune des conditions requises pour le campement le plus sommaire. Pas une touffe d'herbe pour les bêtes ; pas un atome de bois pour établir les *fogadas* dont le cercle embrasé tient à distance respectueuse les carnassiers. Moins nom-

breux que dans la grande Cordillère et, en particulier, dans les bois vierges du versant oriental, des fauves de taille respectable, tels que le *puma* (lion noir) et l'ours *ucumari,* hantent les gorges de la Sierra, rôdant à proximité des villages, des fermes, des convois de mules surpris par la nuit, sans jamais franchir toutefois la ligne des feux. Il n'est pas, pour repousser leurs attaques, d'arme plus efficace que la flamme. Le manque de combustible et, par suite, de brasier protecteur, est donc l'un des pires contretemps auxquels soit exposée une caravane.

Quel parti prendre? Dans mon impatience, j'en arrivais à me demander si le plus simple n'était pas d'aller moi-même aux informations et de passer le fleuve à la nage, ce qui ne me semblait pas un exploit périlleux. Je me rappelais avoir traversé, en France, des rivières aussi larges. Le courant, à cet endroit, était plutôt modéré et ne m'entraînerait pas très loin, si je prenais mon point de départ un peu en amont. La seule éventualité redoutable eût été la présence des caïmans et des nombreux serpents d'eau qui infestent la plupart des rivières tropicales. Mais les sauriens et autres reptiles n'apparaissent que plus bas, après le Pongo de Manseriche, au-dessous des derniers rapides. Jamais on ne les rencontre dans la partie torrentielle des rivières. Il leur faut des eaux plus calmes et d'une température moyenne plus élevée, les grandes profondeurs, le voisinage des jungles marécageuses ou des lacs qui leur servent de refuges à l'époque des crues. De ce côté, rien à craindre : mon compagnon me l'affirmait et s'écria, en manière d'encouragement :

« Ah!... si j'étais bon nageur ou seulement plus jeune! Mais je dois avouer que je ne fus jamais de première force à cet exercice, et je n'ai plus vingt ans! »

La tentative n'avait donc rien de déraisonnable et, de fait, ne me coûta pas grand effort. Je me débarrassai de mes vêtements, ne conservant que mon poncho enroulé sur ma tête, puis remontai la berge sablonneuse sur une longueur de cent cinquante pas environ, et me jetai résolument à l'eau.

Le courant était en réalité plus rapide que je ne l'avais supposé à le considérer de la rive. Néanmoins, ma route oblique ne s'allongea pas outre mesure, et je ne dérivai que de quelques mètres au-dessous de la langue de terre où se tenaient Juan Pio Burga et les péons. Ceux-ci saluèrent mon heureux atterrissage de leurs acclamations réitérées, agitant en l'air leurs grands chapeaux de paille avec des gestes de triomphe.

Ma joie pourtant n'était pas sans mélange et s'assombrissait de quelques craintes. Si le passage de la rive gauche à la rive droite n'offrait aucun danger, je dus reconnaître, un peu tard, que la traversée en sens inverse serait autrement hasardeuse. Au-dessus de la petite anse sablée où je venais d'aborder, la berge s'escarpait ; la roche plongeait à pic. Impossible de renouveler, au retour, la manœuvre qui m'avait si bien réussi, et d'aller prendre le courant à quelques cents mètres en amont. Par contre, en aval, sa vitesse s'accélérait ; à la surface, de grands cercles concentriques, de soudains bouillonnements signalaient des tourbillons, et le fleuve, plissé de courtes vagues, s'engouffrait, une demi-lieue plus bas, dans un étroit défilé avec un mugissement de cataracte. Toutes mes chances reposaient maintenant sur les dispositions de l'hacendado de Tupen et des Indiens enrôlés sous ses ordres. J'avais lieu d'espérer qu'ils se montreraient d'humeur conciliante et consentiraient, sinon à m'accorder libre passage, au moins à me ramener sur l'autre rive dans l'une de leurs embarcations, pirogue ou balsa. Je ne me dissimulais pas combien il me serait, dans le cas contraire, difficile de regagner mon camp à la nage.

Péniblement, sur un sol brûlant, semé de pierres tranchantes, je gagnai la lisière du bois, non sans me demander quelle sorte de gens j'allais rencontrer et quel accueil on me ferait. Il était manifeste que mon costume, qui péchait par la simplicité, m'enlevait un peu du prestige nécessaire à un négociateur. Le fait est que, pour cette raison ou pour une autre, ma négociation ne devait pas être heureuse. Je découvris bien l'hacienda, presque enfouie sous la verdure, au centre d'une plantation où, pêle-mêle, crois-

saient orangers et cocotiers, où le riz et la canne poussaient parmi les cotonniers avec une exubérance qu'expliquait le gai clapotement d'un ruisseau descendu de la montagne. Mais l'habitation, un simple hangar aux cloisons de nattes, semblait vide. Le désordre et la saleté de la place, le chaume en lambeaux, la porte arrachée de ses gonds, les détritus qui jonchaient le seuil, tout attestait l'absence du maître. Celui que les Indiens avaient, assurait-on, reconnu pour chef, devait être loin, qui sait? déchu de son pouvoir éphémère, en fuite, mort peut-être. A sa place, je trouvai, rassemblés dans une case, une quinzaine de péons dépenaillés, qui menaient grand train en s'abreuvant de *borracha*.

Mon apparition inopinée provoqua un mouvement de stupeur, un silence de quelques secondes auquel succéda une tempête d'imprécations, de cris inarticulés, de questions furibondes. En un clin d'œil j'étais saisi, entraîné au fond de la cabane, pressé par un cercle d'énergumènes les yeux allumés, la bouche béante exhalant les menaces et l'alcool.

Les « *Pitac?... Mainecmanta chayai?* Qui est celui-là? D'où vient-il? » pleuvaient dru comme grêle. Lorsque, profitant d'un court répit, j'eus fait comprendre de quelle façon j'étais venu, les vociférations reprirent de plus belle. Ces visages, qui ne rient jamais, se détendirent dans une grimace d'incrédulité suprême. L'un des drôles se précipita dehors et dévala dans la direction du fleuve pour s'assurer que j'avais dit vrai. Il reparaissait bientôt en s'écriant : « *Mana huampu!* Il n'y a pas de radeau! » ajoutant qu'on apercevait sur l'autre rive des chevaux et des hommes armés, des soldats sans doute. Puis, se tournant de mon côté, il eut l'obligeance de me dire :

« Tu nages bien. »

Quoique flatté du compliment, je n'en relevai pas moins ce que l'information avait d'inexact. Non, les hommes qui attendaient sur l'autre bord n'étaient point des soldats, mais des péons à mon service, et le cavalier qui les accompagnait, mon ami Juan Pio Burga. On le connaissait, je pense.

Mon auditoire fit entendre un grognement affirmatif. L'hacendado de Ranbran n'était pas un inconnu.

Je venais, poursuivis-je, voyageur étranger, animé des sentiments les plus pacifiques, me mettre sous la protection du señor José Maria Anduaga. Où était le señor don José? Où était le maître?

La question fut assez mal accueillie. Deux ou trois voix insolentes répondirent sèchement :

« Il n'y est pas.

— Quand reviendra-t-il?

— Il n'a pas dit.

— Un de vous ne peut-il aller le trouver et le prévenir que le señor Pio Burga lui demande pour cet étranger, son ami, l'hospitalité et le droit de continuer sa route?

— Non... Où va l'étranger?

— A Chachapoyas...

— Il n'ira pas! »

Un refus en règle. Le nom du maître avait évidemment perdu tout prestige. Je commençais à craindre que, loin de pouvoir me venir en aide, il n'eût eu lui-même beaucoup de mal à se tirer d'affaire. C'était le moment ou jamais de faire intervenir une influence plus haute, celle du protagoniste de la rébellion, Justo Villacorta. J'insinuai donc que ce puissant personnage m'honorait de son amitié. J'étais porteur, pour lui, d'un *quellca* (une lettre, un papier) très important, que je devais lui remettre sans retard.

« Où est le *quellca?* »

J'expliquai que je ne l'avais pas sur moi, et pour cause. Mais qu'on voulût bien me donner, pour regagner mon camp, une embarcation et un homme, ce dernier rapporterait le message.

Un instant, je crus avoir touché juste et que ma proposition allait être acceptée. L'autorité du chef, invoquée avec tant d'assurance, donnait à réfléchir aux plus obstinés. Une discussion très vive s'ensuivit, tous les

interlocuteurs parlant à la fois, si bien qu'avec la meilleure volonté du monde et la connaissance la plus approfondie de l'idiome local, il eût été impossible de discerner vers quel avis inclinait la majorité. Cependant, au milieu de cette cacophonie, j'avais cru saisir, lancé à plusieurs reprises, le mot *pacoma* (prisonnier). Par malheur, je ne me trompais pas. Le débat terminé, l'un des orateurs m'en résuma les conclusions, rien moins que favorables. On ne révoquait point en doute mes paroles, l'histoire de la lettre, mes bonnes relations avec le chef. On se bornait à me signifier que le passage du fleuve était et demeurerait interdit, et, ce qui était plus grave, qu'on me retenait captif jusqu'à nouvel ordre, pour avoir enfreint cette défense.

Celui qui me donnait ces détails, dans un charabia hispano-quechua, dont il paraissait très fier et dont j'eusse ri de bon cœur, en toute autre circonstance, me déclara en terminant, que je voyais en lui le *mayoral* de l'hacienda (le chef des péons). L'homme était un métis de petite taille, quelque peu contrefait, au regard fuyant. Le front bas, la bouche sensuelle et mauvaise révélaient, comme il arrive trop souvent chez les types de ce genre, les vices des deux races sans aucune de leurs qualités. Il affirmait d'ailleurs qu'on ne me ferait point de mal si je ne tentais pas de m'esquiver; si j'avais quelque chose à dire, c'était à lui que je devais m'adresser, lui seul ayant le droit de commander, et ses compagnons lui obéissant comme au maître.

Je ne saurais prétendre que j'entendis tout cela sans émotion : si je fis de mon mieux pour n'en laisser rien paraître, elle n'en fut pas moins très vive. Néanmoins, après m'être recueilli une minute, de crainte que, dans une réplique hâtive, ma voix ne restât pas très assurée, je répondis à ces misérables, sur un ton d'indifférence, qu'ils pouvaient me garder si bon leur semblait. A vrai dire, ma personne, surtout dans son accoutrement sommaire, n'était pas une prise fort avantageuse. Peut-être jugeraient-ils préférable de l'échanger contre quelques objets moins encombrants et d'infiniment plus de valeur. Auquel cas ils étaient prévenus que, s'ils consentaient à équiper un radeau ou une pirogue et à me ramener sur l'autre

rive, je me ferais un plaisir de leur distribuer des cadeaux. La proposition, ajoutai-je, valait qu'on y réfléchît. J'attendrais leur réponse en toute patience, n'étant nullement pressé de quitter si bonne compagnie.

L'offre fit son effet et me valut tout de suite quelques attentions. Dans la case où je fus confiné sous bonne garde, on m'apporta une natte, une écuelle de maïs bouilli saupoudré de charqui, et même du tabac. A travers les interstices de la palissade, je distinguais l'aréopage cuivré occupé à délibérer sur mon sort, tout en dégustant le *caldo*, triple infusion de viande séchée, de citronnelle et de feuilles de coca. La séance se prolongea fort avant dans la nuit, à la clarté d'un feu de brande.

En dépit des émotions de la journée, de la fatigue, et malgré ma résolution de rester calme, je ne songeais guère au repos. Mille pensées bourdonnaient dans ma tête. Que devaient croire mes compagnons en ne me voyant pas reparaître? Ils pouvaient supposer qu'il m'était arrivé malheur, que j'avais été ou tué ou entraîné par mes agresseurs dans un de leurs villages. Dans le doute, hors d'état de me porter secours, combien de temps m'attendraient-ils? Peut-être s'étaient-ils déjà, en désespoir de cause, décidés à la retraite? En ce cas, le jour venu, si mes geôliers, à supposer qu'ils fussent disposés à me relâcher, n'apercevaient personne sur la rive, mes promesses seraient désormais pour eux sans valeur, et ils se croiraient joués. Qu'adviendrait-il alors? Enfin l'ivresse pouvait, d'un moment à l'autre, provoquer un brusque réveil de la brute féroce qui dort au fond de l'Indien, même civilisé. Autant de suppositions qui, pendant des heures démesurément longues, me tinrent éveillé. A la fin pourtant, l'épuisement, l'accablante chaleur eurent raison de cette surexcitation fiévreuse, et je m'endormis d'un profond sommeil.

A mon réveil, j'apprenais, non sans soulagement, que mon offre était acceptée, qu'on allait équiper une balsa et me reconduire sur l'autre bord.

Ma satisfaction cependant devait être de courte durée. Je remarquai d'abord que, la chose convenue, on ne se hâta point de passer de la parole

aux actes. La matinée entière s'écoula en allées et venues, en conciliabules tenus à voix basse et à l'écart, sans que toutefois la surveillance dont j'étais l'objet se relâchât une minute. J'étais libre de circuler tout à mon aise dans l'enceinte des cases; mais dès que je me rapprochais un peu de la lisière du bois et du sentier descendant au rivage, deux ou trois individus, venus là comme par hasard, sortaient nonchalamment de la feuillée et se plaçaient en travers de ma route. Il devait être près de midi lorsqu'on daigna enfin se mettre à l'œuvre. Les hommes tirèrent, perche à perche, d'un hangar, le radeau démonté, les amarres de cuir, les pagaies, et, chargeant le tout sur leurs épaules, se dirigèrent vers le fleuve.

Au premier regard jeté sur la rive opposée, j'eus peine à retenir un cri de joie. Le brave Pio Burga était toujours là. Ma petite troupe n'avait pas bougé depuis la veille : autour des bagages empilés, je voyais mes péons accroupis, résignés, la tête entre les genoux, se garant de leur mieux du soleil et des mouches; les mules, exténuées, les oreilles pendantes, la tête basse, dormant debout, prêtes à recevoir leur charge, plutôt que de s'étendre sur le gravier brûlant; non loin d'elles, mon cheval couché sur le flanc, immobile, semblable à une charogne jetée là par le courant.

Mes compagnons ne m'eurent pas plus tôt aperçu qu'ils accoururent au bord de l'eau en m'interpellant avec de grands gestes, sans que le bruit du flot me permît de saisir leurs paroles.

Les Indiens, cependant, commençaient à assembler les pièces de la balsa, lorsqu'un revirement fâcheux se produisit. Une autre bande de *montoneros,* une vingtaine d'individus, venaient d'apparaître sur les rochers. Ces indigènes appartenaient au village de Santo-Tomas et représentaient la race montagnarde dans son type le plus pur, d'une vigueur un peu brutale. Leur court poncho découvrait le cou assez fort, les bras musclés. Ils portaient le caleçon de grosse laine et des sandales en cuir de *llama;* chacun d'eux s'appuyait sur un énorme bâton, haut comme une lance, noueux comme une trique. La chevelure abondante retombait sur les épaules, la taille

était plus élevée, les traits plus durs, mais l'expression générale du visage moins louche, somme toute, que chez les Indiens de Tupen. Ceux-ci, intimidés par cette visite inopinée, interrompirent leur travail. Les perches furent retirées de l'eau, les amarres roulées, les pagaies liées en faisceau, et l'équipage fit mine de se retirer. En vain rappelai-je la promesse formelle donnée quelques heures auparavant. Les brutes répondirent avec impudence qu'ils n'avaient rien promis du tout, mais que, si je voulais m'en retourner comme j'étais venu, on me laissait libre.

L'escouade des montoneros s'était rapprochée sur ces entrefaites. Ces gens venaient de s'arrêter à dix pas de nous, et observaient silencieusement la scène.

Le mayoral, à qui je reprochais ses faux-fuyants, sa mauvaise foi, le sommant de tenir sa parole et de ne pas revenir sur les ordres donnés par lui le matin, s'obstinait à répéter très haut, mais sans me regarder en face, qu'il n'avait pas donné d'ordres. Comme j'insistais, le bandit s'emporta et s'écria, en frappant du pied :

« *Cusicusi!* Mensonge! »

L'injure ne m'atteignait pas. Elle ne pouvait cependant passer inaperçue, le silence, aux yeux des Indiens, équivalant à un aveu. Laissant de côté mon insulteur, je répondis, en désignant les nouveaux venus :

« Ces *Santo-Tomasinos* sont de braves gens, des hommes libres. Qu'ils disent lequel de nous est le menteur. Ils savent la différence qu'il y a entre la parole d'un *caballero* et celle d'un méchant péon d'hacienda qui a reçu plus de coups de bâton sur les reins qu'il n'a de cheveux sur le crâne! »

Ceux que je prenais ainsi à témoin ne soufflèrent mot. Mais évidemment, l'hommage rendu à leur caractère indépendant ne les laissait pas insensibles, et il me sembla voir passer, dans leurs yeux sombres, un éclair moqueur à l'adresse du mayoral.

Lui-même s'en aperçut, et reprit d'une voix rageuse :

« Eh bien! je puis t'envoyer avec eux. Ils t'emmèneront prisonnier à Santo-Tomas! »

J'avoue que ce nom fit courir dans mes veines un frisson. La lugubre réputation du village, le supplice du fonctionnaire lapidé par la populace me revenaient en mémoire, et j'augurais mal d'une captivité chez ces êtres, impassibles en apparence, mais capables de tout dans un moment d'ivresse ou de colère.

Le drôle, enhardi, m'avait saisi par le bras, appelant ses hommes à la rescousse. Le châtier était impossible. Seul, sans armes, je ne pouvais répondre à l'outrage par la violence : un geste eût déterminé la bagarre, et les conditions inégales de la lutte permettaient d'en prévoir l'issue. Si je levais la main, j'étais perdu. Le hasard, ou plutôt l'instinct machinal de la conservation me fit jeter un regard désespéré de l'autre côté du fleuve, comme si mes compagnons eussent pu me secourir. Ils suivaient avec attention tous nos mouvements, sans toutefois comprendre ce dont il s'agissait. Juan Burga se tenait en avant des péons, appuyé sur sa carabine dont le canon miroitait au soleil. Une idée folle me vint : là, peut-être, était le salut, l'unique moyen de confondre mon agresseur et de le tenir en respect sans coup férir. Je me dégageai doucement de son étreinte, et, lui montrant l'haccendado :

« Regarde là-bas, lui dis-je. Mayoral de Tupen, tu connais le maître de Ranbran; tu sais que sa main ne tremble pas, que son arme est bonne et que sa balle frappe toujours le but. Don Juan Burga ne te perd pas de vue; il n'attend qu'un signal de moi. Un mot de plus, et tu es mort! »

L'expédient eut un plein succès. Je n'avais pas achevé que le misérable s'aplatissait sur le sable et, tremblant de peur, gagnait en rampant l'abri d'une roche. Cette retraite précipitée l'acheva dans l'opinion de ses camarades, qui, d'ailleurs, en dépit de ses allures impérieuses, paraissaient faire assez bon marché de son autorité. Les *Santo-Tomasinos* en particulier se départirent pour la première fois de leur réserve, et prirent une attitude

plutôt conciliante. Le plus âgé de la troupe émit l'avis que le *Viracocha* [1] avait bien parlé, et proposa de porter lui-même mon message au chef Villacorta. J'acceptai avec empressement, lui demandant seulement de faire préparer la balsa et de venir avec moi querir le papier qu'il se chargerait ensuite de remettre à son adresse. J'irais attendre à Raubran le retour de l'émissaire.

Mais, cette fois encore, je n'obtins qu'un refus formel. Il n'était pas permis de communiquer avec la rive gauche du Marañon. On ne mettrait pas à l'eau la balsa. Je n'avais qu'à parler. Mes paroles seraient répétées au chef. La réponse arriverait dans trois jours; je devais l'attendre où je me trouvais, sinon il m'était loisible de regagner l'autre rive, mais à la nage. Le chef ne serait point avisé, et jamais ma caravane ne passerait le fleuve.

Il n'y avait décidément rien à espérer de ces gens-là. Comment se fier à leurs promesses? En admettant que ma demande fût transmise, on y répondrait Dieu sait quand, dans trois jours ou dans trois mois, l'Indien ayant moins que personne la notion exacte du temps. D'ici là, il me faudrait demeurer seul, désarmé, demi-nu, à la merci de gredins qui ne plaisantent guère et, sûrs de l'impunité, ne reculent pas devant un mauvais coup. Mieux valait, pendant qu'on me laissait libre, user de la permission et m'en retourner comme j'étais venu. De part et d'autre, le risque était aussi grand : si je me noyais, mon affaire, du moins, serait réglée en une minute, tandis que, livré à ces endiablés, il était à craindre que ce ne fût plus long! De nouveaux groupes d'indigènes venaient d'apparaître sur les pentes dominant l'hacienda. L'arrivée de ces renforts compliquerait la situation. Je n'hésitai plus.

[1] Le nom de *Viracochas*, « divinités », avait été donné par les indigènes aux conquérants espagnols, auxquels ils attribuaient une origine surnaturelle. Revenus de leurs illusions, ils n'en continuèrent pas moins à user du mot, pour flatter le vainqueur. L'expression aujourd'hui a complètement perdu son sens primitif : elle signifie seulement « un blanc », un *caballero*, et s'emploie concurremment avec celle de *Taïta*, « petit père ».

Muni d'une tige de bambou assez forte, enlevée le matin à la cloison de ma case, je me mis à l'eau, m'aidant de la perche pour résister au courant le plus longtemps possible. Mais bientôt, le bâton me fut arraché, je perdis pied et dus nager de toutes mes forces. Je me rapprochais rapidement de la rive et ne pouvais manquer de l'atteindre, à la condition de conserver mon sang-froid. Néanmoins, malgré mes efforts pour rester calme, peu à peu l'étourdissement me gagnait. Le grondement du fleuve dans le défilé devenait de plus en plus distinct, la berge fuyait avec une vitesse toujours croissante; je n'étais plus qu'à une dizaine de mètres du bord, et il me semblait que je ne franchirais jamais cet espace. J'éprouvai alors l'impression très nette de la mort inévitable, imminente; cette lucidité étrange avec laquelle, au moment du danger, on revoit soudainement tout le passé, les visages amis, la vie entière en une seconde; la révolte aussi, la rage de cette fin bête dans un gouffre quelconque, puis la conscience de la lutte inutile, le vague désir de l'anéantissement. Je fermais les yeux, prêt à m'abandonner, quand je heurtai le fond et, roulé par le flot, m'échouai sur le sable, où je demeurai quelques instants à bout de souffle, presque sans connaissance. En cinq minutes, le courant m'avait entraîné sur une distance de près d'un kilomètre.

Les Indiens étaient restés en observation, immobiles, peut-être avec le secret espoir d'assister à ma noyade, mais sans se livrer à aucune manifestation hostile. Ils ne poussèrent pas un cri, pas une pierre ne me fut lancée. Sans doute la présence de mon compagnon posté en face d'eux, sa carabine en main, n'avait pas peu contribué à protéger ma retraite. Quand je repris mes sens, je le vis qui accourait les bras ouverts, tout ému. Il y avait bientôt trente heures qu'il m'attendait dans cet enfer, en proie aux moustiques, n'ayant pris pour tout aliment que quelques bouchées de charqui pétries dans l'eau trouble du fleuve. « Je ne pouvais, me dit-il simplement, vous rejoindre ni vous prêter main-forte. Mais c'est moi qui vous avais conduit ici, et je n'en serais pas reparti seul. »

Le digne homme s'accusait à tort et n'en méritait pas moins toute ma gratitude. Si l'espoir dont il m'avait bercé n'aboutissait qu'à cette mésaventure, en revanche, lorsque, peu de jours auparavant, il se plaçait en travers de ma route, son intervention me sauvait d'une alerte autrement terrible et d'une mort certaine. Là du reste ne se bornèrent pas ses efforts en ma faveur. A peine rentrés à l'hacienda, après une douloureuse ascension de plus de sept heures, pendant laquelle nous dûmes traîner à la longe nos bêtes à demi mortes de faim, il parlait de se remettre en campagne, afin de rechercher quelque passage occupé par des gens moins intraitables. Le surlendemain même, il partait à la tête d'une dizaine de péons, laissant l'habitation à ma garde. La coutume veut que le visiteur, en pareil cas, tienne la place du maître. J'eusse désiré remplir mon rôle en conscience, surveiller les travaux, écouter les réclamations, et surtout maintenir la paix parmi mes administrés. Mais pendant les trois jours que dura son absence, je fus presque constamment cloué sur mon lit de camp par la fièvre. Mon bain forcé dans le Marañon, et surtout la violence des émotions par lesquelles je venais de passer, avaient occasionné cette crise qui heureusement ne fut pas grave. Le repos et le sulfate de quinine eurent raison de l'accès, et je me trouvais sur pied au retour de mon hôte.

Il s'en fallut de bien peu que ses démarches n'aboutissent, grâce au concours d'un homme énergique et dévoué, nommé Vicente Revoredo, dont la résidence, l'hacienda de Yagen, se trouvait à une journée de marche en aval. Ce dernier tenait à ma disposition un grand canot, des Indiens sûrs, connaissant admirablement la région, et se flattait de me faire atteindre Chachapoyas par des sentiers écartés. Une fois dans le quartier général de la rébellion, je n'aurais point de peine à démontrer mon caractère d'étranger neutre, et les chefs ne me refuseraient pas les moyens de poursuivre ma route vers l'est. L'essentiel était de déjouer la surveillance des bandes qui rôdaient sur la rive droite du fleuve, d'épier avec soin leurs mouvements et d'effectuer le passage à la faveur de la nuit. Au

jour et à l'heure dits, tout fut prêt. Les péons, de solides gaillards, quelques-uns porteurs de vieux fusils, tous munis de la *machete,* plus terrible entre leurs mains que l'arme à feu, étaient rassemblés à la chute du jour : les mules avaient reçu leur charge; nous allions nous mettre en selle et redescendre inaperçus vers le Marañon où l'embarcation attendait, lorsque des clameurs retentirent. Des hommes accouraient en désordre, débouchant du sentier qui montait de la vallée, la plupart effarés, le poncho déchiré, couverts de sang et de poussière. L'un d'eux, atteint plus sérieusement, était soutenu par deux de ses compagnons. Il raconta d'une voix éteinte que tout était perdu. Les indigènes de Tupen, qui se doutaient de quelque chose, étaient descendus en force sur leurs balsas, jusqu'au port de Yagen : ils avaient surpris et assailli les gardiens, coulé le canot, incendié les cases, puis s'étaient retirés en se vantant d'aller dans une prochaine expédition mettre le feu à l'hacienda dont ils massacreraient les habitants, maitres et serviteurs.

C'était le dernier coup : je regagnai Ranbran la mort dans l'âme. Depuis deux semaines, je piétinais sur place, et ce dernier incident prouvait combien il eût été naïf de s'obstiner davantage. Les *Santo-Tomasinos* tenaient parole. Jamais je ne traverserais le fleuve, au moins dans la partie de son cours soumise à leur surveillance.

Cependant mes forces étaient revenues, et avec elles la volonté bien arrêtée de poursuivre mon voyage, fût-ce en décrivant un immense détour dans la seule direction qui me fût dorénavant ouverte, celle du sud.

Le 22 juillet, je prenais donc congé du señor Juan Pio Burga, dont je n'oublierai de ma vie la touchante hospitalité, et, réduit à la société de mes péons taciturnes, je recommençais à gravir et dégringoler tour à tour les parois des ravins latéraux qui coupent la rive occidentale. L'amertume de cette retraite, l'indicible monotonie de ces longues journées où l'ampleur des horizons, les proportions démesurées des reliefs et des plans ne permettent guère d'évaluer la distance parcourue; où le voyageur, en dressant sa tente

le soir, après une étape de douze ou quatorze heures, retrouve, en face de lui, le paysage entrevu le matin ; ces mille ennuis de la route s'exaspéraient encore à l'obsédant aspect des montagnes voisines dont l'accès m'était interdit. Elles étaient là, sous mes yeux, toutes proches, à portée de la main, semblait-il. De loin en loin montait, d'un pli de terrain, une colonne de fumée marquant la place d'un hameau ou d'un camp. Ce massif, dont les gradins superposés s'étageaient à l'infini vers l'orient jusqu'aux crêtes neigeuses pareilles à des nuées, était l'unique barrière qui me séparât de l'Amazonie. Entre elle et moi, la déchirure ouverte par le torrent, rien qu'un fossé, mais au delà duquel veillait l'ennemi, toujours présent, jamais visible. Il serait fastidieux de transcrire ici mon journal de route durant ces mornes étapes, de redire les nuits passées en plein air, sur la bruyère déserte ou sous le chaume indien, dans le tambo enfumé, les menus épisodes, perpétuellement les mêmes, dont se complique une marche à travers la Sierra. Si je me suis attardé à celui qui précède, c'est qu'il résume à lui seul le genre d'émotions, de surprises et de retards auxquels doit s'attendre quiconque se hasarde au cœur de la région andine.

Notre course, dirigée droit au sud, nous ramenait sur le territoire de Cajamarca, dont il semblait que je ne dusse jamais sortir. Je retraversais Celendin, où le préfet d'Amazonas, entouré des réfugiés, espérait toujours les renforts demandés depuis un mois au gouvernement central, renforts qui, selon toute probabilité, n'arriveraient point de sitôt. Enfin, le 27, un peu avant la nuit, nous dépassions la zone dangereuse et mettions pied à terre devant le gué de Huanabamba. Le site était aussi désolé, la plage aussi aride que celle où nous avions campé huit jours auparavant. Mais sur l'autre bord, le faîte d'un toit de palmes pointant au-dessus d'un bouquet de verdure, une balsa amarrée au fond d'une crique, révélaient la présence de gens plus sociables. Je fis feu par trois fois en espaçant également les détonations. A cet appel, deux individus sortirent du bois : ils

hésitèrent un instant ; mais notre petit nombre, et surtout le mouchoir que j'agitais au bout de mon fusil comme un pavillon de parlementaire, témoignaient de notre caractère inoffensif. Les amarres furent larguées, et ils nagèrent de notre côté à grands coups de pagaies.

Cinq minutes plus tard, nous entrions en pourparlers sur le ton le plus amical. Ces hommes appartenaient à une petite colonie composée de deux familles d'Indiens originaires du village de Longotea, situé à une demi-journée de marche dans la montagne. Ils occupaient une *chacra*[1], à une portée de fusil du fleuve, et cultivaient un peu de riz, de maïs et de yucca, tant pour leur subsistance que pour en faire commerce avec Celendin et Cajamarca. Nous n'eûmes pas de peine à nous entendre. Ils ne pouvaient s'engager pour longtemps, mais consentiraient à m'accompagner pendant deux jours jusqu'au pueblo de Cajamarquilla.

La convention conclue, il ne me restait plus qu'à prendre congé des péons embauchés à Cajamarca. Je leur remis le complément du salaire stipulé, auquel j'ajoutai, afin de reconnaître la fidélité dont les pauvres gens avaient fait preuve durant trois semaines, quelques brimborions pour leurs femmes. Ils me comblèrent de bénédictions, et saisissant le pan de mon poncho, ils le portaient à leurs lèvres, avec le ravissement de dévotes baisant l'anneau d'un évêque. On entassa sur le radeau les harnachements et les bagages ; après quoi les animaux, alignés le long de la rive, furent poussés dans l'eau à coups de fouet et à coups de pierres. Le courant, assez fort, les entraîna pendant une centaine de mètres, et la vue de ces têtes effarées, surnageant à peine, emportées à la dérive en tournoyant, me faisait redouter une catastrophe. Mais les bêtes des Andes sont habituées à ce genre de sport qui leur est rarement fatal. Nous eûmes la satisfaction, en touchant la rive, de les voir prendre terre et galoper à notre rencontre, la « madrina » guidant ses cama-

[1] Hutte indienne. Le terme usité, aussi bien sur les rivières amazoniennes que dans les Cordillères, sert à désigner non seulement la maison, mais le terrain cultivé tout autour. Il est synonyme de *défrichement*.

rades avec de joyeux hennissements. C'en était donc fait. Peu m'importaient maintenant les mécomptes que me réservait l'avenir. Je foulais enfin la rive orientale du Marañon, cette terre promise que je poursuivais depuis un mois avec plus d'opiniâtreté que de bonheur !

Dès le premier pas dans l'abrupte vallée de Longotea, l'aspect sévère du



VALLÉE DE LONGOTEA. — CORDILLÈRE CENTRALE.

paysage s'accentue ; la nature du terrain, les contours des montagnes, avertissent que l'on entre dans un monde nouveau. On ne saurait imaginer deux régions plus disparates que la Sierra aux vastes plateaux ondulés et la Cordillère proprement dite. A la place de la pampa gazonnée, la roche concassée, constellée de schiste et de mica, découvrant, de loin en loin, quelques pieds carrés de terre végétale d'un rouge de sang ; des entassements de

blocs tombés : dans les interstices de la pierre, quelques touffes d'herbe grossière, cassante comme du bois mort, et deux espèces d'arbustes rabougris appelés *ccapu* et *ccaulli*, d'essence résineuse, le seul combustible de la chaîne centrale. Les formes géométriques des sommets qui enserrent la vallée ne sont pas moins remarquables. Ces cônes tronqués, ces trapèzes se détachant durement sur le ciel, ajoutaient à l'étrangeté du tableau. On n'y pressent pas l'homme. On se représenterait plutôt ainsi la surface de ces mondes planétaires où rien ne laisse deviner l'épanouissement de la vie, la présence de l'air et de l'eau.

Le hameau lui-même, qui renferme une dizaine de familles, est à peine visible. On pourrait le traverser sans en soupçonner l'existence. Les huttes, accotées contre les blocs éboulés, semblent faire corps avec le roc. Longotea est situé à l'extrémité supérieure de la vallée à laquelle il donne son nom. Un dernier couloir, incliné à 45°, aboutit à l'étroite arète d'un col d'où le regard embrasse un soulèvement confus, une danse folle de montagnes, le « sicut arietes » de l'Écriture, et, dominant ce chaos comme un phare battu des vagues, le pic glacé de Cajamarquilla. Le pueblo est planté presque en encorbellement, au flanc de la montagne, très peu au-dessous de la limite des neiges. J'y pénétrai à la nuit tombée, non sans avoir été forcé de rompre charge deux ou trois fois dans le dernier quart de lieue, vu l'exiguïté de certains passages et les chutes fréquentes des animaux dans les coulées de glaise détrempées par les infiltrations du glacier. Aux cris des péons, au bruit des fers sur le roc, les habitants sortirent en hâte de leurs maisons, et nous fûmes, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, entourés par une foule compacte. L'heure avancée ne permettait pas de lire sur les physionomies si nous allions être accueillis en bienvenus ou en trouble-fête. Nous fîmes halte, et l'un de mes hommes, s'improvisant mon héraut d'armes, informa la population attentive qu'un *taïta* était là, réclamant l'hospitalité.

Il n'avait pas achevé que les offres pleuvaient : « Viens par ici !... Ne

crains rien !... *Caïnacpi!... Mama carcati!...* » Ces invitations chaleureuses m'arrivaient de tous côtés. Par un de ces mouvements spontanés assez fréquents chez cette race singulière, c'était à qui se disputerait l'honneur de recevoir l'étranger. Un bras plus vigoureux que les autres parvint à saisir de haute lutte la bride de mon cheval, et je fus traîné plutôt que conduit au gîte par un hôte dont j'ignorais le nom et le visage.

La maison contenait nombreuse compagnie. Du reste, à en juger par la foule sur pied lors de mon arrivée, le chiffre de la population paraissait hors de proportion avec l'étendue restreinte du village. Beaucoup d'habitants paisibles du territoire d'Amazonas avaient fui le théâtre de l'insurrection et cherché asile dans la province voisine. L'unique pièce du logis était littéralement bondée. Une cinquantaine de personnes, de tout sexe et de tout âge, formaient le cercle autour d'un feu de broussailles disposé sur de larges pierres plates encastrées dans le sol battu. La fumée, faute d'autre issue, s'échappait par les fentes de la toiture et par la porte basse. A genoux, près du foyer, sur lequel un brouet quelconque mijotait dans un grand chaudron, une fillette attisait la flamme en soufflant dans un tube de bois. Sur le seuil, une jeune Indienne assez jolie, le sein nu, son enfant dans les bras, endormait le nourrisson en psalmodiant un chant de pâtre :

Chamui, urpi maillua,
Chaillua chucaraiqui.
Caï yagnos yaccupi
Mamai chaquinaiqui...

« Viens, ma petite colombe ; quitte ton nid, quitte ta mère. Je t'attends auprès du ruisseau... »

On me fit place d'assez bonne grâce. Les mules déchargées, ma literie installée dans un coin, je me fis conduire, sans plus tarder, chez le *Teniente-gobernador*. L'audience fut brève ; le fonctionnaire n'était pas en état de soutenir un entretien prolongé : je le trouvai couché, grelottant la fièvre. Et comme je m'étonnais que le mal pût sévir dans une localité aussi saine,

dans la pure atmosphère des hauteurs, il répondit que le cas était assez fréquent. La plupart des cultures se trouvant à de grandes distances du village, dans les bas-fonds chauffés du soleil, abrités du vent, les habitants avaient à subir presque chaque jour des variations de température qui éprouvaient les plus robustes. Il était, pour sa part, redevable de cet accès à un séjour d'une semaine dans sa chacra située au bord du Marañon.

Le malade me reçut d'ailleurs de la façon la plus bienveillante. Quand je lui eus donné lecture de mes recommandations officielles, et présenté le papier orné du grand sceau de l'État, il me promit d'user de tout son pouvoir pour me procurer des vivres et des hommes. Je n'en demandai pas davantage, et, après lui avoir fait accepter un peu de quinine, je me retirai, remettant à un autre jour l'enquête relative au passage qui existait jadis entre Cajamarquilla et la *Montaña*.

De retour au gîte, je trouvai la chambrée écuelles en main. Je déballai la vaisselle du voyageur, les assiettes découpées dans une calebasse, le couvert de fer, et fis honneur, comme les camarades, à une bouillie de pommes de terre et de maïs, dont l'apparence et la saveur rappelaient les *gaudes* des montagnards francs-comtois.

Le repas terminé, chacun s'accommoda de son mieux pour la nuit. L'air frais du soir, arrivant par la porte grande ouverte, avait balayé la fumée ; la pièce n'était plus éclairée qu'au centre par un rayon de lune. Un pot de borracha fut passé à la ronde, et bientôt les langues se délièrent. Un grand diable, mon voisin, racontait quelques épisodes de l'insurrection dont il avait été témoin, entre autres la capture de l'aide de camp du préfet La Torre, par les indigènes de Santo-Tomas. Il disait l'embuscade, les quartiers de roc détachés roulant en avalanche sur le sentier, l'escorte en fuite, le cavalier pris sous son cheval assommé ; puis le supplice sur la place du village, devant l'église, l'homme garrotté recevant la bastonnade :

« Pour ne pas le tuer trop vite, on mit de côté les bâtons, et tous, les jeunes gens, les vieillards, les femmes aussi, frappèrent de loin avec des

pierres, des tisons enflammés. Don Gil est tombé la face contre terre; mais le *padre* est arrivé : il a ordonné d'arrêter, disant qu'il ne fallait pas que l'autre mourût sans confession, comme un païen. On l'a relevé alors, et, comme il ne remuait plus, on lui versa un peu d'aguardiente sur les lèvres et sur le visage pour le ranimer; mais il a seulement rouvert les yeux, il a crié : « Jésus!... » et il est mort. »

Mon voisin détaillait ces horreurs froidement, sans commentaires, en dilettante. Puis, le sommeil le prit, comme les autres. On n'entendit plus que le souffle égal des dormeurs, le suintement du glacier, au loin, sur les roches, et, à deux ou trois reprises, les pleurs du bébé indien aussitôt apaisés par le refrain berceur :

..... Urpi maillua,
Chaillua chucaraiqui.....

« Quitte ton nid, petite colombe!... »



CHAPITRE IV

LA PUNA

I. Cordillère centrale. — Province de Pataz. — Climat de la *Puna*. — Description d'un mauvais gîte. — II. Villages et *pascanas*. — Un peu de médecine. — Un baptême. — III. Fêtes locales. — Tayabamba. — A la recherche de porteurs. — Départ pour la *Montaña*.

I

Cajamarquilla était jadis l'un des postes les plus avancés des missions franciscaines qui, de ce point, dirigèrent leurs expéditions sur le versant oriental par une *senda*, sentier de forêt ouvert à la hache, aboutissant au rio Valle, l'un des principaux affluents de gauche du Huallaga. De ce passage, il ne reste aujourd'hui aucune trace. La génération actuelle a perdu jusqu'au souvenir des relations établies de longue date entre cette partie de la Cordillère et la *Montaña*. Si vous parlez aux habitants des faits et gestes de leurs aïeux guidés par les missionnaires; de l'époque où les fils de Saint-François, franchissant le col qui s'ouvre au sud du pic neigeux, entraînaient à leur suite nombre de familles, et fondaient les premiers villages créés sur les rivières Huayabamba, Quillo et Valle, ils prêteront à ce récit la même attention qu'un cercle enfantin aux contes d'une grand'mère. On ne doute pas que tout cela ne soit arrivé, mais il y a si longtemps!... La tradition s'en est perdue : il est clair que la plupart n'ont jamais ouï parler de ces histoires anciennes. Le *teniente gobernador*, avec lequel j'eus de longs entretiens à ce sujet, m'écoutait gravement et se bornait à répondre :

« — Ce sont là de vieilles choses... Nous ne savons pas... Nos pères savaient peut-être... »

Aussi, tout en me promettant des hommes sûrs, disposés à me suivre pendant une ou plusieurs semaines, me déclarait-il sans ambages que pas un de ses administrés ne consentirait à m'accompagner dans un voyage de découverte; s'il ne s'agissait que de longer les crêtes, rien ne les rebuterait, ni les mauvais pas, ni les nuits passées sur la froide *Puna*. Rien, en revanche, ne pourrait les déterminer à dépasser, vers l'est, la ligne des forêts vierges, à s'éloigner du terrain découvert, des larges horizons, à mettre entre eux et leur village le redoutable inconnu des forêts.

Toutefois, à l'en croire, il n'était pas impossible que je rencontrasse, en avançant d'une quarantaine de lieues plus au sud, des populations moins timorées. Il avait entendu dire que les habitants des pueblos de Tayabamba et de Huancaspata se livraient, dans les bois de l'orient, à la recherche des résines et des plantes médicinales; que des défrichements assez étendus avaient même été pratiqués depuis quelques années pour y cultiver la canne et surtout le cocayer. Là seulement je pouvais espérer engager des porteurs pour descendre vers le Huallaga. Dans la région intermédiaire, les villages étaient rares; les gens ne se hasardaient jamais sur l'autre versant, et l'appât d'un salaire, si élevé fût-il, ne triompherait pas de leurs répugnances.

Il ne me restait qu'à reformer ma caravane et à me remettre en selle. Le départ est toujours laborieux : les arrangements conclus avec les arrieros, ceux-ci exigent d'ordinaire un jour ou deux pour vaquer à leurs préparatifs, empaqueter leurs provisions de route, le charqui et la coca, se confectionner des sandales neuves, et surtout prendre congé de leur famille. Cette cérémonie à laquelle sont conviés non seulement les parents, mais les amis, consiste à boire force rasades destinées à adoucir l'amertume des adieux. Enfin les dernières tasses sont vidées, les charges assujetties, les hommes se hissent sur les bagages, et nous voici hors de Cajamarquilla, gravissant

les maigres pâturages, la bruyère parsemée d'éboulis où tout vestige de sentier disparait.

Nous entrons dans une des régions les plus ignorées et les plus abruptes du Pérou, la sauvage province de Pataz où, jusqu'ici, l'Européen n'a guère pénétré. Raimondi est, je crois, le seul qui l'ait visitée en détail, en ait signalé les gîtes métallifères d'une richesse inouïe, mais que leur éloignement du littoral et l'absence de toute voie de communication directe ne permettent pas d'exploiter. Avec les moyens de transport actuels, les frais absorberaient les bénéfices. Le matériel devrait être amené à dos de mule, parfois même à bras, du port le plus proche, Chimbote ou Salaverry, soit un voyage d'une centaine de lieues : le produit total de la mine suffirait à peine à solder le coût des travaux préliminaires. La Cordillère abonde en trésors de ce genre, écrin merveilleux que, longtemps encore, les formidables escarpements de la chaîne centrale défendront contre la curiosité et les convoitises des spéculateurs.

Si habitué que l'on soit aux paysages montagneux, on demeure confondu devant cette nature convulsée. Aussi loin que le regard s'étende, impossible de découvrir une surface plane, un palier. C'est l'une des plus étonnantes poussées qui aient jamais soulevé la croûte terrestre. Nous cheminons, pour ainsi dire, sur l'épine dorsale de la Cordillère. De la chaîne principale se détachent une série de puissants contreforts aux arêtes vives, creusant autant de vallées parallèles. Les hasards de la route nous font passer tour à tour d'un versant à l'autre pour contourner un escarpement, une corniche dangereuse ou quelque lagune aux eaux noires formée par la fonte des neiges. D'une heure à l'autre le paysage se transforme, suivant que le couloir qui s'ouvre à nos pieds descend vers le Huallaga ou vers le Marañon. Ici, la roche nue, les grès rouges, les ravins brûlés de la Sierra; là, les défilés ombreux, les hautes herbes, les mille filets d'eau rayant les parois moussues, puis réunis dans un même lit, s'engouffrant avec fracas sous les broussailles entrelacées; au delà, la forêt infinie, crépue comme

une toison, ondoyante comme la mer, la forêt primitive qui s'étend des Andes à l'Atlantique. De ce côté, aucun obstacle n'arrête le regard, et les dernières ondulations de la chaîne se perdent à l'horizon dans les brumes dorées qui s'élèvent des rivières amazoniennes.

Je ne sache pas qu'il y ait au monde spectacle plus souverainement grand et d'une mélancolie plus poignante. Le voisinage de ces solitudes où la vie sous toutes ses formes s'élabore dans le mystère des forêts tropicales, l'éclatante lumière qui se joue sur les cimes pressées des arbres, la plainte continue des futaies, accusent d'une manière saisissante l'absence de l'homme, l'énormité de la tâche réservée au pionnier. Elles éveillent aussi dans l'esprit le souvenir de ceux qui, depuis deux siècles, s'élancèrent à la conquête de ce monde inexploré, missionnaires et savants, victimes illustres, morts ignorés. La végétation toute-puissante a recouvert leurs traces; la trouée ouverte à coups de hache s'est refermée derrière eux, comme le sillage d'une barque aussitôt effacé par le flot. Combien ont disparu pour jamais dans cet océan de verdure! Combien d'autres y dormiront!

Parfois, après plusieurs jours de marche sur les punas désertes, le voyageur verra luire, dans le creux d'une gorge exposée au couchant, les feux d'un pauvre village. Mais, vers l'orient, pas une fumée : çà et là seulement, de blanches vapeurs montant d'une cataracte invisible.

Nulle part peut-être les variations atmosphériques ne sont aussi soudaines que dans cette partie des Andes. On ne saurait concevoir, sous une même latitude, dans un rayon restreint, une plus surprenante variété d'aspects et de climats. Au fond des étroites vallées où l'air se renouvelle à peine, où la réverbération solaire entretient une chaleur de serre, s'épanouit la végétation des tropiques. Un peu plus haut apparaît la flore des régions tempérées, puis celle du nord, le court gazon alpestre, enfin le champ de neige labouré par l'avalanche. On passera, en quelques heures, de l'équateur au pôle. Il m'arriva de voir, dans la matinée, le thermo-

mètre s'élever, à l'ombre, à 40°, et de camper, le même soir, sur un sol où le mercure s'abaissait à 10° et 12° au-dessous de zéro.

Nous pensions atteindre, en trois jours, le hameau de Condomarca, le premier que l'on rencontre au delà de Cajamarquilla. Mais j'avais compté sans les aspérités du terrain. La nuit nous surprit en pleine montagne, à quatre mille six cent vingt mètres d'altitude, dans un vallon encombré de débris d'avalanches, de roches déracinées par les trombes ou concassées par la foudre. Pas une touffe d'herbe, pas un filet d'eau. Le souper fut vite expédié : quelques bouchées de charqui coriace et, pour boisson, une poignée de neige recueillie entre les pierres, maculée de détritus, que nous fîmes fondre sur ma lampe à alcool. Les bêtes passèrent la nuit debout, serrées l'une contre l'autre, frissonnantes. La bourrasque soufflait avec une telle force qu'il n'avait pas été possible de dresser la tente; jetée bas à deux reprises, peu s'en était fallu que le vent ne l'emportât. Nous avions dû chercher un abri contre une roche isolée, en forme de table, profondément excavée à sa base et dont le sommet surplombait comme un auvent.

Par 7° de latitude sud, les nuits sont longues : l'obscurité complète rend la soirée terriblement morose. Heureusement, dans la prévision d'accidents semblables, sachant en outre à quel point le combustible est rare sur la Cordillère et que, même dans la *Montaña,* au milieu des bois, les pluies abondantes ne permettent pas toujours d'allumer les feux de garde, j'avais fait fabriquer à Lima une lanterne solide divisée en deux parties s'emboîtant l'une dans l'autre. Elle se développait de façon à pouvoir contenir une bougie entière brûlant dix à douze heures. La cage octogonale était, non pas vitrée, mais garnie de lamelles en corne transparente; la monture métallique, réduite à son minimum d'épaisseur, disposition qui avait l'avantage de supprimer presque complètement les secteurs d'ombre. L'appareil me fut d'un grand secours et me paraît être le complément essentiel d'un attirail d'explorateur ou de botaniste dans l'Amérique intertropicale. Grâce à lui, notre camp, établi souvent dans

des conditions déplorables, notamment lors de ma descente du versant oriental, ne fut jamais visité par les animaux féroces. A défaut de brasiers protecteurs, sa clarté suffit pour les tenir à distance; le jour venu, je n'ai jamais constaté de traces suspectes dans un rayon de cent cinquante à deux cents mètres. La lumière enfin soutient le moral de l'Indien, si facilement impressionnable et superstitieux, pour qui l'ombre recèle une légion d'ennemis fantastiques. Les vagues terreurs, les pensées mauvaises nées du découragement, les velléités de désertion, ne lui viennent pas autour du feu de bivouac, mais lorsqu'il s'éveille un peu avant l'aube, à l'heure où les tisons s'éteignent, ou bien encore au milieu de la nuit, lorsqu'une brusque averse vient d'abattre la flamme.

Notre fanal allumé, les animaux entravés, les charges empilées devant nous en demi-cercle pour nous garantir tant soit peu du vent, nous n'avions pas tardé à nous endormir, brisés de fatigue...

« *Rittin!... Rittin!...* » « La neige!... La neige!... »

Ces exclamations me tirèrent de mon engourdissement. Le jour allait poindre : le vallon où nous avions fait halte la veille était méconnaissable. Les pentes hérissées d'aiguilles, les éboulis, les gros blocs épars sur le sol, disparaissaient sous une couche épaisse d'un demi-pied ; les mules, immobiles, ne formaient plus qu'une masse compacte, semblable à un animal étonnant, à quadruple tête, juché sur plusieurs paires de jambes, monstrueuse scolopendre au pelage éblouissant. La neige recouvrait les bagages et la place même où nous venions de passer la nuit. Enfoui dans mon sac en peau de mouton, je n'avais pas senti peser sur moi le blanc suaire qui m'ensevelissait jusqu'à mi-corps. Mes hommes, pas plus que moi, ne s'étaient doutés de la bourrasque, apaisée selon toute apparence depuis plusieurs heures, car la gelée avait déjà durci la neige. Le ciel était clair, le thermomètre tombé à 16°.

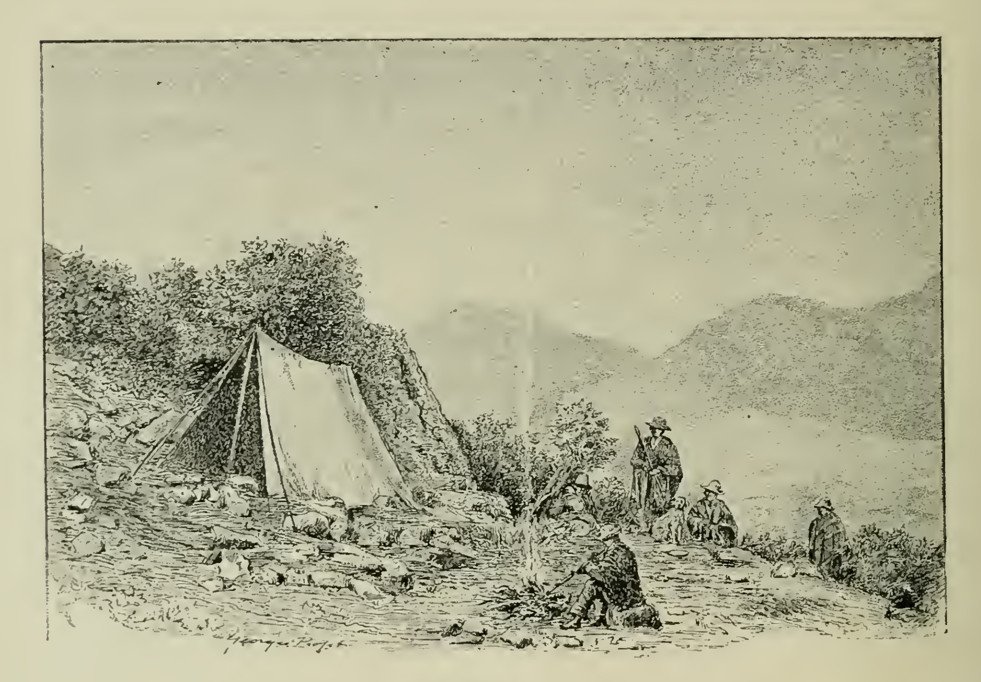
La première partie de la descente fut terrible. Les animaux épouvantés n'osaient avancer sur cette croûte unie qui crevait sous leur poids. Les

culbutes se succédaient. Deux mules tombèrent sur le flanc et firent une glissade de près de cent mètres, semant en route, avec leur harnachement mis en pièces, le plus clair de ma pacotille; une troisième s'abattit dans une fondrière que masquait une nappe de glace, et nous eûmes fort à faire pour la retirer du trou où elle était enfouie, la croupe la première, jusqu'au garrot. Il nous fallut plus de quatre heures pour parcourir moins d'une lieue et dépasser la limite des neiges. Le soleil était très haut quand nous pénétrâmes dans le village caché au plus profond de la vallée, au milieu des champs de canne et de maïs. Le thermomètre marquait alors 38°, soit, de l'aube à midi, un écart de 54 degrés.

Indépendamment de ces brusques tombées de neige, des tempêtes de grêle éclatent presque chaque jour dans la Puna. Les nuées semblent surgir de terre, s'étendent de cime en cime avec une rapidité qui tient du prodige, et l'air s'emplit d'une poussière glacée. Les grêlons s'abattent non sous la forme de grains, mais en menus cristaux, pointus comme des aiguilles, qui pénètrent dans les chairs. La violence extrême du vent dans l'atmosphère raréfiée rend la respiration de plus en plus pénible. L'ouragan ne dure souvent que quelques minutes, mais vous laisse grelottant, le visage meurtri, les lèvres tuméfiées, dans un état de prostration indicible.

Le pis est qu'aux intempéries s'ajoutent les accidents causés par l'effrayante nature du sol. On n'a pas idée d'un bouleversement pareil. Plus de sentiers frayés; nous avançons lentement, tantôt dans un marécage, tantôt le long d'une corniche effritée surplombant le précipice. Ici, nous nous engageons sur un talus où chaque pas détermine une avalanche de pierrailles; plus loin, il faut escalader une paroi presque lisse, ou bien des bancs de roches superposées comme les gradins d'un cirque. La mule choisit sa route; son instinct est le plus sûr guide. Jamais, avant de l'avoir vu, je n'aurais supposé que de tels parages fussent accessibles à des bêtes de somme. Seule la monture andine est capable de pareils tours de force,

auprès desquels les difficultés que présentent les sentiers les plus scabreux des Alpes sont jeux d'enfants. Encore, si habituée qu'elle soit à ce genre de gymnastique, devient-il nécessaire de la décharger plusieurs fois par jour pour lui faire franchir un pas particulièrement périlleux. Parfois même, malgré son adresse, une chute grave se produira, et l'animal, s'il



CAMPEMENT DANS LA PUNA.

n'est pas tué sur le coup, n'en sera pas moins hors de service. Vingt-quatre heures avant d'arriver à Tayabamba, je perdis de la sorte une de mes mules. La malheureuse s'était cassé les reins, et ses plaintes faisaient peine. Une balle de revolver abrégea son agonie; puis son fardeau fut réparti entre ses camarades et sa dépouille abandonnée à la voracité des condors.

Je ne sais, dans un voyage à travers les punas, lequel est le plus pénible

de l'effort physique ou de la fatigue morale. Le ciel blafard, l'herbe rachitique dont la teinte se confond avec celle du rocher, la tristesse de ce paysage décoloré, jettent l'esprit dans une sorte de langueur, émoussent la volonté la mieux trempée, enlèvent à l'être tout ressort, et jusqu'à la notion du temps. Il semble que l'on se meuve par impulsion irréfléchie, machinalement, comme en rêve. Cette impression n'a rien à voir avec celle que nous cause d'ordinaire la monotonie des grandes étendues, l'Océan ou le désert Je ne l'ai ressentie ni dans les longues traversées, ni devant les horizons du Far-West : les solitudes sahariennes elles-mêmes ont je ne sais quoi de vivant et d'harmonieux, qui manque aux régions élevées de la Cordillère. Nulle part peut-être la nature ne se révèle sous un aspect plus sombre et plus farouche : nulle part on ne se sent aussi loin du monde habitable, plus désespérément chétif et seul.

II

Le village même que l'on rencontre de loin en loin, dans une vallée latérale, ne met pas sur ce morne horizon la tache claire d'une oasis. Condomarca, Piaz, Buldibuyo, Parcoy, autant de pueblos dont le plus important fait, à première vue, l'effet, moins d'un groupe d'habitations humaines que d'un simple accident de terrain ou d'une touffe d'arbustes sauvages. Les maisons basses, difformes, assemblage grossier de perches calfeutrées d'herbes ou de cailloux roulés cimentés de glaise, sont jetées de-ci de-là, sans souci de l'aplomb et de la symétrie. Le cadre est partout le même : de petits champs plantés de maïs ou pommes de terre, une enceinte circulaire en pierres pour abriter le bétail pendant la nuit, et l'inévitable séchoir à charqui. En vain chercherait-on, aux alentours, une apparence de chemin battu. Les seuls sentiers qui rayent le flanc de la

montagne sont les pistes enchevêtrées tracées par les animaux au pâturage. C'est à croire que personne ne sort du village ou n'y arrive, que ses habitants naissent et meurent à la place où leurs pères ont vécu, oubliant, oubliés.

Cependant ces populations foulent une terre précieuse. Dans cette province de Pataz, il n'est guère de torrent dont les alluvions, traitées par le procédé primitif de la *battée,* ne donneraient au praticien le plus novice un bénéfice d'une piastre par jour. Les Indiens ne l'ignorent pas, mais ne songent pas à tirer parti de cette boue aurifère. Un soir que nous campions sur les bords du rio de Parcoy, je montrais à l'un d'eux quelques paillettes recueillies dans une écuelle, et lui demandais pourquoi il n'employait pas à ce travail une partie de ses loisirs : l'indigène exposa ses raisons en deux mots :

« — *Arca llanca* » « C'est beaucoup de peine. »

Est-ce à dire que cette indifférence dénote chez lui la passivité, l'intelligence épaisse, l'incurie propre aux races inférieures? L'Indien, aux yeux de bien des gens, n'est pas seulement un résigné, un contemplatif, mais encore un imprévoyant dont l'effort ne tend jamais au delà des nécessités de l'heure présente. Quand cela serait, je ne vois pas en quoi il mériterait qu'on le reléguât dans la catégorie des êtres mal venus et difficilement perfectibles. La vérité est qu'il a peu de besoins et ne travaille que juste assez pour y suffire : c'est le privilège du sage. Chaque fois que je me suis senti sur le point de prendre un peu trop en pitié le dénuement et la prostration de ces créatures accomplissant leur destinée avec une inconscience de bêtes de somme, je me reportais par la pensée vers certaines contrées du vieux continent où les lois de la concurrence vitale sont autrement dures. Je revoyais les *pays noirs,* les corons qu'emplit la poussière de houille, le porion qui vit douze heures sur vingt-quatre à deux mille pieds sous terre, et ne connaît que par ouï-dire les champs dorés par le soleil, les eaux vives, le frisson des feuillées. Et je me demandais lequel est le

plus à plaindre du paysan de la Cordillère ou du manœuvre européen.

S'il est vrai que l'organisation de la famille constitue l'un des éléments d'appréciation les plus sûrs pour juger équitablement le niveau moral d'une race, l'enquête, sur ce point, serait plutôt favorable à l'indigène. Dans la plupart des villages, l'observateur ne manquera pas d'être frappé du nombre des enfants. La marmaille qui grouille au seuil des cabanes atteste que la maxime : *Crescite et multiplicamini* est prise ici au pied de la lettre. Il remarquera l'autorité de la mère prépondérante au logis et, en général, la condition de la femme, dure, comme l'exigent les rigueurs de la vie pastorale, mais non pas rabaissée. Ce n'est plus l'humble servante d'un maître uniquement occupé de guerre ou de chasse. Si elle partage les labeurs de l'homme, celui-ci ménage les forces de sa compagne, prend pour lui les plus lourds fardeaux. Il n'est pas rare de le rencontrer, revenant des champs, la femme assise sur la mule, un marmot en croupe, le mari suivant, ployé sous la gerbe. Ces prévenances, il faut l'avouer, sont prodiguées de préférence à la nouvelle épousée, pendant la ferveur de la lune de miel; mais l'union du ménage ne se relâchera pas avec les années, et ni l'âge ni les infirmités ne feront perdre aux ascendants leur autorité indiscutée sur les plus jeunes membres de la famille.

A l'inverse de ce qui se passe trop souvent dans les milieux rustiques, où le vieillard, toléré plutôt que vénéré, est considéré comme une bouche inutile, les parents âgés, dans la plupart des communautés indiennes, sédentaires ou nomades, occupent une place d'honneur. Les anciens, toujours écoutés avec déférence, donnent les premiers leur avis dans les circonstances solennelles. A défaut du juge et du prêtre, ils jouent le rôle de magistrats, font la police du village, tranchent les différends. Si l'un d'eux tombe malade, rien ne saurait rendre le muet désespoir des siens, l'expression navrée des visages penchés sur le moribond. Un peuple, si dégénéré soit-il, n'est pas tombé au dernier degré de l'abjection lorsqu'il conserve encore intact le respect de l'enfant, de la femme et de l'aïeul.

Le mauvais renom de l'indigène est dû, en grande partie, à son humeur défiante et ombrageuse. Son caractère, comme sa physionomie, semble subir l'influence de la nature environnante. Son premier geste sera presque toujours une dénégation, sa première réponse, un refus laconique : «*Mana candju.*» «Non... il n'y a pas!» C'est là un refrain qui retentit souvent à l'oreille du voyageur. L'Indien, malgré ces dehors revêches, est, en réalité, serviable et facile à vivre, pourvu qu'il ne soit pas en état d'ivresse. Il ne faut pas grand'chose pour l'amadouer. Quelques brimborions distribués à la ronde vous concilieront tous les cœurs; la glace une fois rompue, la présence de l'étranger provoquera une allégresse générale. En quelques minutes, le village entier saura l'arrivée du *taita* qui, pour ces pauvres gens, est, de toute nécessité, un grand médecin, un sorcier auquel rien ne résiste, et c'est à qui viendra réclamer un remède, un spécifique quelconque, pour guérir n'importe quoi. La consultation ne laisse pas souvent que d'être embarrassante pour un profane. La diversité des cas et des sujets exigerait un savoir d'encyclopédiste. On réclamera indifféremment vos services, qu'il s'agisse de remettre sur pied un mulet boiteux, de ranimer un cataleptique ou d'assister une femme en couches. Un jour, on me conduisit auprès d'un individu dont le décès devait remonter à plusieurs heures : je me rappellerai toujours la consternation qui se peignit sur tous les visages lorsque je déclarai que le mal était sans remède. Jamais je n'ai autant regretté de n'être pas tout-puissant.

L'aventure la plus bizarre m'arriva dans une *pascana* isolée, deux jours après avoir quitté le hameau de Piaz.

Les habitants des villages andins, de même que ceux de nos vallées alpines, envoient, une partie de l'année, leur bétail pâturer sur les hauteurs. Llamas et moutons y restent abandonnés à eux-mêmes durant trois ou quatre mois. Parfois cependant la garde en est confiée à quelque gars solide et déterminé que la solitude n'effraye point. Son salaire, fort modique, lui est payé en nature. La campagne terminée, il recevra de la

communauté quelques jarres de chicha, un pot d'*aguardiente* et, sur la tonte du troupeau, la quantité de laine suffisante pour le tissage d'une cape neuve.

La hutte de berger, à proximité de laquelle nous avions établi notre camp, était occupée, — chose rare, — par un jeune ménage. L'homme, âgé de vingt ans à peine, de physionomie plus avenante que la plupart des individus de sa race, loin de se tenir sur le qui-vive, était venu à notre rencontre et nous signalait, à dix pas de chez lui, l'existence d'une source assez abondante. Cette dernière considération, plus encore que le voisinage de la case indienne, m'avait décidé à faire choix de l'emplacement pour y passer la nuit. Quant à la femme, retirée prudemment au fond de la cabane, l'obscurité croissante jointe à l'épaisse fumée que dégageait un feu de tourbe ne permettait pas d'entrevoir son visage.

La soirée s'avançait : il était plus de dix heures. Assis sur ma couchette, le carnet à la main, j'achevais de noter les incidents de la journée. La bise qui fraîchissait secouait ma maison de toile, et le thermomètre suspendu à l'entrée s'acheminait tout doucement vers zéro. Le corps transi, les doigts gourds, j'allais m'allonger dans mon sac, espérant que, la fatigue aidant, le sommeil ne se ferait pas attendre, lorsqu'il me sembla percevoir, derrière la cloison mouvante, des chuchotements accompagnés d'un frottement discret, comme si l'on eût gratté l'étoffe du bout des doigts. Puis, le rideau qui masquait l'entrée de la tente fut écarté avec précaution, et l'un de mes péons passa la tête par l'ouverture, timidement, en homme qui risque une démarche hasardée. Il parut tout heureux de me trouver éveillé. Je lui demandai, non sans inquiétude, ce qu'il voulait, les Indiens, à moins d'alerte sérieuse, n'ayant pas l'habitude, après une longue étape, d'être debout à pareille heure.

« — Le maître de la *pascana,* répondit-il, demande au *taita* un remède pour sa femme qui est malade, bien malade. »

Je me levai d'assez méchante humeur, sur le point d'envoyer au diable ce client malencontreux. Mais l'invitation ne pouvait être déclinée. En vain eussé-je allégué mon incompétence dans l'art de guérir : la défaite eût paru misérable. Ces gens admettent difficilement qu'un blanc n'ait pas la science infuse, et ne verraient dans le refus qu'une marque de dédain brutal. Impossible de vous dérober, sous peine de déchoir instantanément dans leur estime et, qui pis est, de perdre tout prestige vis-à-vis de vos serviteurs indigènes.

L'Indien m'attendait sur le seuil, assis sur ses talons : il ne m'eut pas plus tôt aperçu qu'il s'avança à ma rencontre dans l'attitude du plus profond respect, l'échine courbée, les mains jointes en marmottant un remerciement confus. Puis, prenant la lanterne des mains du péon, il nous précéda dans la cabane, toujours courbé en deux, sans interrompre ses formules propitiatoires débitées sur un ton de dévote expédiant son chapelet.

La femme, toute jeune, les traits assez réguliers pour une Indienne, était étendue dans un coin, sur un lit de mousse, le visage tourné du côté du feu. Elle nous laissa approcher, attentive, le regard fixe; puis, brusquement, cachant sa figure dans ses mains, se rejeta vers la muraille avec un petit cri d'animal effrayé.

Point n'était besoin d'être grand clerc pour établir le diagnostic, et j'eus peine à garder mon sérieux lorsque je demandai à l'Indien s'il ne se doutait pas un peu de quel mal souffrait sa compagne.

Il secoua la tête d'un air entendu, et répondit à demi-voix :

« — *Huarmi chichu.* » « La femme est grosse. »

Tout faisait prévoir, en effet, qu'avant que la nuit fût écoulée, la *pascana* compterait un hôte de plus. Il n'y avait qu'à l'attendre. Les choses, ajoutai-je, ne se passaient pas autrement dans mon pays; les plus éminents *taitas* ne possédaient aucun philtre assez efficace pour soustraire la femme, qu'elle fût blanche ou noire, impératrice ou bergère, à la loi commune, l'enfantement dans la douleur. Je m'étonnais pourtant que les

époux fussent restés seuls dans la montagne, loin de tout secours. L'homme répliqua qu'ils n'y vivaient pas seuls. Un de ses frères occupait une cabane, sur le même pâturage, à une heure de là : il venait de partir pour le village, querir une vieille fort habile, qui avait promis d'accourir au premier signal. Mais on s'y prenait un peu tard. Le village était loin : le garçon, quoiqu'il eût de bonnes jambes, n'y arriverait guère que le lendemain à l'aube, et ne serait pas de retour avec la commère avant deux jours. Le dénouement, selon toute apparence, ne se ferait pas espérer jusque-là : les temps semblaient proches.

Il y avait, du reste, cent à parier contre un que l'événement ne tournerait pas au tragique. Chez les êtres simples la naissance, comme la mort, est rarement pénible. L'Indien qui, résigné, expire sans lutte et sans longue agonie, vient au monde aisément. Aussi, presque assuré que nulle complication inopinée ne me mettrait dans la nécessité de confesser mon inexpérience, engageai-je mes gens à ne pas s'émouvoir et à patienter. J'aurais même volontiers regagné ma tente, si je n'eusse lu dans leur attitude un très vif désir de ne pas me voir battre en retraite, comme si ma présence eût pu être de bon augure et exercer une influence heureuse.

Cependant, puisque l'étiquette voulait que je présidasse la cérémonie, je crus devoir prendre mon rôle au sérieux et prescrire quelques améliorations dans l'aménagement du pauvre intérieur. A l'un des angles de la pièce, un tas d'herbe sèche servait de refuge à une famille de cochons d'Inde et à une douzaine de poulets étiques. Je fis déguerpir volatiles et rongeurs, et ajouter cette litière à la mince paillasse sur laquelle gisait la patiente. On lui accommoda un oreiller au moyen de deux couvertures et d'un tapis de selle plié en quatre ; un *aparejo* (bât de mulet capitonné de paille), solidement assujetti sous ses pieds, compléta le lit de misère. Ces dispositions prises, nous demeurâmes longtemps assis autour du feu, sans échanger une parole. On n'entendait d'autre bruit que la plainte continue

de la femme en mal d'enfant, le pétillement de la flamme et les pas des mules sur le sol gelé. L'une d'elles s'était aventurée jusque sur le seuil et, curieuse, considérait la scène tout en mâchonnant les brindilles tombées du toit.

Le jour était déjà levé quand, au fond de la hutte encore obscure, un cri retentit, cri d'angoisse, auquel, presque aussitôt, une autre voix répondit, bien faible, qui semblait venir de très loin, et dominait cependant les autres rumeurs, piétinement des bêtes, bruit du vent, chants de coqs saluant l'aurore.

Je me souviendrai toujours de la mine un peu déconfite du père, lorsqu'il eut constaté le sexe du nouveau-né : — « *Imilla !* » « Une fille ! » s'écria-t-il sur un ton de reproche, en me jetant un regard piteux, comme s'il n'eût tenu qu'à moi de lui épargner cette déconvenue. Toutefois sa mauvaise humeur fut promptement dissipée quand il me vit tirer d'un ballot une pièce de cotonnade bigarrée, dont je lui offris une quantité plus que suffisante pour draper l'enfant et la mère. J'y joignis, pour celle-ci, une paire de foulards à ramages et un chapelet fait de ces petites baies rouges et noires connues dans toute l'Amérique espagnole sous le nom de *colorines*. Ces libéralités mirent le ménage en joie et me valurent, au moment de prendre congé, une nouvelle marque de confiance à laquelle j'étais loin de m'attendre. La matinée s'avançait : nous avions levé le camp, les animaux étaient chargés et j'allais monter à cheval, quand je vis l'Indien s'approcher de mes hommes et entamer avec eux, à voix basse, un colloque des plus animés. Il était manifeste qu'il avait encore quelque chose à me demander ; rien que de très simple, du reste. Il exprimait timidement le vœu que le *taita* consentît à baptiser l'enfant ; cela lui porterait bonheur. Qui sait combien de temps s'écoulerait avant qu'on eût un prêtre sous la main ? D'ailleurs, le *taita* n'en savait-il pas aussi long qu'un *padre ?*

Le moyen de refuser ? Séance tenante, elle fut baptisée, la petite Indienne ; elle cria, ni plus ni moins que tout autre bébé chrétien, tandis

que je lui versais un peu d'eau sur le front en prononçant les paroles consacrées par le rituel de l'Église catholique. Cela fait, il me fut enfin loisible de partir. Nous avions quitté la place depuis un quart d'heure à peine, quand des pas rapides et le bruit d'une respiration haletante me firent tourner la tête. L'Indien s'était élancé sur nos traces, et nous eut bientôt rejoints. Il s'approcha de moi et, sans mot dire, relevant son poncho, me présenta gravement une poule et un cochon d'Inde attachés par les pattes, — mes honoraires! Craignant sans doute que son cadeau ne fût pas accepté, il le jeta en travers de la selle, fit demi-tour, et s'enfuit à toutes jambes.

III

Le terrible, c'est de tomber chez l'une de ces populations retirées, un jour de fête. Et Dieu sait si les solennités sont nombreuses! Sans compter que les réjouissances commencent d'habitude la veille ou l'avant-veille et durent jusqu'au lendemain, sinon davantage. En ces moments-là, n'espérez rien de vos hôtes; gardez-vous de leur demander quoi que ce soit. Le plus sûr est encore d'attendre que l'orgie ait pris fin, et de camper à quelque distance du hameau en liesse, bien heureux si l'on parvient à rester inaperçu. Toute tentative pour négocier au milieu de la surexcitation générale serait inutile, parfois même dangereuse.

L'Indien, déjà si défiant de sa nature, devient intraitable pour peu qu'il soit sous l'influence de l'alcool. Alors, il s'alarmera d'un rien, prendra pour une menace le mot, le geste le plus inoffensif. L'humilité craintive de la race disparait sous la poussée de l'ivresse. L'être passif et timide fait place à une brute insolente. Aucun recours possible; le *gobernador* et ses administrés, le *padre* et ses ouailles, le village entier, du haut en bas de l'échelle sociale, est secoué par le même vent de folie.

Si le malheur veut qu'on n'ait pu réussir à se tenir à l'écart et à se déro-

ber à l'attention des curieux, il faudra se résoudre à subir, dans une certaine mesure, les familiarités, les grossières plaisanteries de la foule, sans toutefois que votre condescendance puisse être taxée de faiblesse. Il y a là une nuance assez délicate à saisir : on ne saurait, à cet égard, tracer d'avance une règle de conduite; tout dépendra des circonstances. Le créole du Pérou, qui est un homme de cheval accompli, use pour indiquer la façon dont il convient d'agir avec les indigènes, d'une ingénieuse métaphore empruntée à son sport préféré : « *Tira y afloja.* » « Fais sentir le mors, et rends la main tour à tour. » Impossible de mieux dire ; encore le précepte est-il plus facile à formuler qu'à mettre en pratique.

A quoi bon décrire par le menu ces fêtes locales? Tout au plus rappellerai-je que, quoique placés sous des vocables chrétiens, la plupart procèdent, selon toute évidence, des traditions anciennes dont le souvenir se trahit par mainte cérémonie bizarre, telle que l'immolation d'animaux domestiques, chèvres ou brebis, et par des libations du sang de la victime accomplies devant la chapelle grande ouverte, au fond de laquelle l'ostensoir exposé rayonne comme le soleil. C'est la fête païenne dont on a changé le nom sans parvenir à en transformer complètement le caractère.

Les premiers missionnaires, pour conquérir l'âme de l'indigène, n'eurent garde de recourir aux procédés violents. Ce serait une erreur de croire que la religion du vainqueur, imposée par la force, fut brusquement substituée aux antiques croyances. Il y eut vraisemblablement une période de transition pendant laquelle les deux cultes coexistèrent juxtaposés, le prêtre dressant son modeste autel surmonté de la croix en face du temple consacré aux divinités nationales, célébrant la messe ou déclamant les litanies des saints tandis que retentissaient, à quelques pas de là, les hymnes en l'honneur du soleil, ou de Pachacamac, le génie de la terre. Peu à peu l'Indien s'accoutuma au nouvel officiant, s'intéressa à la cérémonie, en curieux d'abord, puis en fidèle, sans bien savoir lui-même à quel motif il cédait en délaissant les pratiques de ses pères pour le dogme étranger.

L'ingéniosité avec laquelle le christianisme a su prendre aux religions qu'il venait supplanter quelques-unes de leurs formes extérieures n'a pas peu contribué à lui rallier ici, comme ailleurs, les sympathies populaires. Les premières conversions furent d'autant plus solides qu'elles avaient été, pour ainsi dire, irraisonnées. L'Indien ne s'apercevait même pas qu'il adorait un dieu nouveau. Ne priait-il pas dans le même édifice, devant les mêmes emblèmes qu'une simple modification de détail avait permis d'utiliser? Une croix gravée dans la pierre au-dessus d'un relief représentant un quadrupède informe, et l'image devenait l'agneau symbolique. Quelques coups de ciseau faisaient du disque solaire un Saint Sacrement. Les nombreux fragments découverts à Santa, à Puno et au Cuzco, ne laissent aucun doute sur cette habile appropriation du décor. Le cadre restait le même, la fête continuait à être célébrée à sa date accoutumée; mais on en faisait honneur au saint dont le nom figurait ce jour-là sur le calendrier. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, chez les populations chrétiennes des Andes, les plus grandes fêtes sont consacrées à exalter des patrons plutôt modestes qui, dans le ciel chrétien, n'apparaissent que comme des constellations de deuxième grandeur.



INDIEN DE LA CORDILLÈRE EN TENUE DE FÊTE

L'expression du sentiment religieux se ressent du vague des croyances. L'isolement, les mœurs relâchées, l'ignorance d'un clergé recruté Dieu sait

comment, et dont l'instruction est tenue pour parfaite dès qu'il sait lire, contribuèrent à perpétuer des pratiques qui n'ont du christianisme que le nom. Les danses, les travestissements grotesques, font songer moins à une réunion pieuse qu'aux bacchanales d'une tribu sauvage. Le nomade des forêts transandines, Achuelo ou Campa, envierait à l'Indien soi-disant civilisé de la Cordillère la verve avec laquelle il ouvre la procession, en costume de gala, couvert d'oripeaux multicolores, le chef surmonté d'un cimier de plumes, et s'abandonne, dans la joie de son cœur, aux improvisations d'une chorégraphie telle qu'on n'en vit jamais de pareille, même en rêve.

L'assistance, il faut lui rendre cette justice, observe au début un certain décorum. Les premières heures de la matinée se passent en invocations au saint protecteur du village, adresses naïves où le postulant exprime ses vœux de façon très prolixe, avec force commentaires saugrenus, appelant, parfois d'un ton des plus impératifs, l'attention du bienheureux sur les êtres et les choses confiés à sa sollicitude, depuis les membres de la famille jusqu'au cochon, sans oublier le champ patrimonial. Le timbre des voix, l'accent de sincérité profonde des chanteurs, la sonorité même d'un idiome dont la phonétique n'a rien de commun avec les langues européennes, mais qui n'est pas pour cela dépourvu d'harmonie[1], donnent à ces improvisations barbares je ne sais quel charme.

Mais ce calme relatif est de courte durée. Les jarres de *çhiçha* mises en réserve pour la circonstance sont exhumées des silos. L'alcool fait des

[1] Dans le quechua et les dialectes dérivés, les traits caractéristiques semblent être : 1° la multiplicité des termes composés, l'allongement indéfini des mots arbitrairement soudés l'un à l'autre, au point qu'un seul mot, de dimensions anormales il est vrai, a la valeur d'une phrase complète ; particularité à laquelle la période indienne doit peut-être sa cadence uniforme et mélancolique ; 2° l'abondance des locutions formées par onomatopée, presque toujours de la manière la plus heureuse. L'auditeur le moins attentif saisira à la volée de jolis mots faisant image, tels que : *lloccla,* averse ; *atataou,* frayeur ; *alalaou,* douleur vive ; *guagua,* petit enfant ; *jururuta,* tourterelle ; *piaa,* vieille femme. Il semble qu'on entende le bruit des larges gouttes de pluie sur les feuilles, le vagissement du nouveau-né, le roucoulement de l'oiseau et la plainte importune d'une commère aigrie par l'âge.

siennes, et bientôt aux cantiques succéderont les cris inarticulés, aux génuflexions, les gambades, les fantaisies d'une mimique enragée, un sabbat de convulsionnaires. Les têtes s'échauffent : l'ivresse rallume les vieilles querelles, les haines de famille à famille depuis longtemps apaisées. Les champions s'interpellent avec violence, échangent les défis les plus extravagants, et la journée ne s'achève pas sans que l'on en vienne aux coups. Heureusement, les plus intrépides chancellent, et la lutte est peu dangereuse : il est rare que le sang coule ; les plus maltraités en sont quittes pour une lèvre fendue, un œil poché. La nuit venue, peu à peu tout rentre dans l'ordre. Les groupes se dispersent ; une sourde rumeur de bêtes à l'étable monte de l'ombre des cases : çà et là, auprès des feux mourants, quelques couples enlacés veillent encore. Puis, le dernier tison tombe en cendre, les voix s'éteignent ; seul le glapissement d'un chien indien au poil roux, au long museau de renard, trouble la paix du village assoupi.

De ce qui précède on peut juger s'il me fut facile, au pueblo de Tayabamba, de réunir les porteurs nécessaires pour la traversée du massif oriental. Les pourparlers occupèrent une semaine qui, du reste, ne me parut pas longue. Les heures que je n'employais pas en démarches pour recruter mon personnel furent consacrées à renouveler ma provision de vivres sous une forme appropriée aux conditions toutes spéciales d'un voyage dans l'humide et chaude région de la *Montaña*[1].

J'eus la chance, tandis que je procédais à mes préparatifs, de rencontrer

[1] L'un des meilleurs aliments dont on puisse se munir pour les longues marches à l'intérieur, est le *chuñu,* sorte de gruau de pomme de terre préparé de la manière suivante : le tubercule, exposé à l'air durant plusieurs nuits consécutives, jusqu'à ce qu'il soit complètement pénétré par la gelée, est ensuite lavé à grande eau pour le débarrasser de toutes les particules solubles. Après quoi, les Indiens le font sécher devant un brasier, ou au soleil sur des claies. Ces diverses opérations le réduisent au tiers de son volume primitif. Il est enfin broyé entre deux pierres et peut, enfermé dans une double enveloppe de cuir, ou mieux dans une boîte de fer-blanc bien close, se conserver indéfiniment. Avec une poignée de cette farine grossière et un peu de charqui dissous dans l'eau bouillante, on obtiendra, en quelques minutes, un brouet substantiel et d'une saveur agréable, surtout s'il est possible d'y ajouter, en guise de pain, des tranches de banane ou de yucca.

un auxiliaire inattendu en la personne d'un vieux Chinois dont la présence en pareil lieu m'eût stupéfié, si je n'avais su combien l'Empire du Milieu compte de ses nationaux disséminés sur toute l'étendue du territoire péruvien, depuis les villes du littoral jusqu'aux plus lointains défrichements de l'intérieur. Pendant plus de vingt ans, de 1849 à 1872, les immigrants jaunes ont afflué au Pérou. Du jour où la loi eut prohibé l'importation des coolies, nombre de ces derniers, leur engagement expiré, s'établirent dans le pays et employèrent le pécule péniblement acquis à l'installation d'un petit commerce. Puissamment secondés par la variété d'aptitudes et la ténacité qui sont les qualités dominantes de la race, ils se répandirent un peu partout et prirent pied, en dépit de l'animosité persistante de l'indigène et du métis. Les agressions violentes de la populace, pas plus que les mesquines tracasseries des autorités, n'entamèrent leur stoïque indifférence. Ils pliaient le dos devant l'orage, et se remettaient à la tâche avec une obstination d'insectes. Nulle vexation ne les rebuta. Ils se résignèrent même d'assez bonne grâce à la perte d'un appendice dont leurs compatriotes ont fait le palladium de la dignité humaine. Au Pérou, le Céleste a dû sacrifier sa longue natte : il apparaît vêtu du poncho de poil de chèvre, la chevelure en broussailles, les jambes nues, méconnaissable.

Mon Chinois avait nom Ah Fee, et s'était pris pour moi de véritable amitié. Perdu au milieu d'une population hostile, il semblait qu'il vît dans l'Européen isolé comme lui un allié naturel, et que la nécessité poussât les représentants de deux civilisations diamétralement opposées que le hasard rapprochait dans un hameau des Andes, à s'unir devant le péril commun Toujours est-il que, dans son vocabulaire cosmopolite, où l'espagnol et le quechua se mêlaient en égale proportion à l'idiome natal, il avait choisi pour m'exprimer sa sympathie, l'appellation familière de : *Mi paisano*, « Mon pays ! » Je le vois encore retirant pour moi de leur cachette ses marchandises de choix, la coca fraîche, les rouleaux de tabac de la dernière récolte, le riz d'une blancheur immaculée. Tout en me livrant mes emplet-

tes, il contait ses petites affaires, sa vie passée, comment, il y avait de cela bien des années, il était venu de Macao en compagnie de trois cents camarades dans l'entrepont d'un voilier; la dure existence à l'hacienda, la besogne excessive, les mauvais traitements, le cachot et la courbache, le long martyrologe du coolie rudoyé par le blanc, bafoué par l'Indien, sans une compagne, sans un ami; puis, les huit années du contrat écoulées, le paria d'hier devenu commerçant, rassemblant sa modique épargne et s'établissant au cœur du pays. Et toujours, à l'état d'idée fixe, la pensée de la patrie lointaine, la volonté bien arrêtée de regagner tôt ou tard la terre où dorment les ancêtres. Un jour viendrait où, du pont d'un steamer remontant la rivière des Perles, il reverrait Canton. Ce disant, son débit nasillard s'animait peu à peu, une flamme passait dans ses yeux gris; on eût juré qu'il apercevait déjà les rizières de Wampoa, le fleuve encombré de sampangs multicolores, les faubourgs de Honam, la ville bourdonnante, et la pagode à cinq étages, au loin, sur les hauteurs de Kun-Yam. Oui, il mourrait volontiers après avoir, une fois encore, contemplé tout cela, et aussi le bourg paternel, là-bas, sur la rivière de l'Ouest, près de Shiu-King, au pied des collines de marbre.

Le matin de notre départ, il nous accompagna jusqu'à une demi-lieue du village. Au moment de nous quitter, il s'approchait de moi d'un air mystérieux, et me glissait dans la main une petite boîte d'étain, en murmurant avec une grimace qui voulait être un sourire :

« — Du thé !... Du bon thé de Sai-Chiu. Mais ne le laisse pas voir aux autres; il n'y en a pas pour eux. C'est pour toi, *mon pays*, rien que pour toi ! »

Après huit jours de négociations assez laborieuses, j'étais enfin parvenu à réunir des porteurs. Les cinq individus les plus déterminés du village répondaient à mon appel. La perspective d'un gain tout à fait exceptionnel avait triomphé de leurs hésitations; je pouvais en effet, sans débourser un *centavo*, faire preuve envers eux d'une générosité qui dépassait leurs plus

hautes espérances. Tayabamba est situé, comme un nid d'aigle, à la limite extrême de la région accessible aux bêtes de somme. Force m'était donc de laisser derrière moi ma cavalerie. Les deux mules qui me restaient étaient encore en excellent état, et mon cheval, un animal superbe, aussi solide que le jour où je l'avais sellé pour la première fois, à Cajamarca. Des bêtes de cette valeur sont rares dans les sierras et, par cela même, fort appréciées : leur possesseur, s'il ne peut les utiliser sur place, a toujours chance d'en obtenir un prix élevé en les ramenant, sinon jusqu'au littoral, au moins sur les marchés de l'Entre-Cordillère. Aussi, lorsque je promis à ces gens de leur en assurer la pleine et entière propriété en échange de leurs services pour un laps de temps indéterminé, mais qui, vraisemblablement, ne dépasserait pas quinze jours, l'offre eut-elle un résultat décisif. Elle correspondait au centuple de ce qu'ils étaient en droit d'attendre et équivalait pour eux à une petite fortune.

Toutefois, afin de parer aux inconvénients que présente toujours, surtout avec l'Indien, un payement anticipé, je stipulai qu'ils n'entreraient point immédiatement en possession, mais seulement à leur retour. Jusque-là, les bêtes demeureraient sous la garde du *teniente gobernador*. Celui-ci ne s'en dessaisirait que sur la présentation d'un papier signé de moi et revêtu de mon cachet, attestant que mes compagnons avaient rempli leurs engagements avec une fidélité absolue. La mesure parut équitable, et ils n'élevèrent aucune objection. L'un d'eux cependant fit observer qu'un accident pouvait survenir sans qu'il y eût de leur faute. Qu'arriverait-il si je succombais? A défaut d'une attestation de ma main, quelle preuve fourniraient-ils de leur innocence et de leur dévouement?

La question, sans être insidieuse, dénotait chez son auteur un singulier sens pratique, ainsi qu'une appréciation très nette des responsabilités encourues.

« — Si je meurs, répondis-je, après une minute de réflexion, les hommes rapporteront mon corps. »

Le *teniente gobernador* approuva d'un signe de tête et ajouta ce commentaire consolant :

« — Il sera placé en terre sainte.

— C'est cela même. »



LE TENIENTE DE GOBERNADOR.

J'expliquai ensuite que là ne devraient pas se borner ses bons offices. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, il m'arrivait malheur, je le priais de faire parvenir la nouvelle à la côte par un émissaire auquel il confierait les papiers trouvés sur moi, afin qu'ils pussent être envoyés dans mon pays. Sur ce

point, comme sur les autres, je reçus les promesses les plus catégoriques et me retirai fort satisfait de nos conventions, encore que l'entretien eût pris, vers la fin, un tour tant soit peu macabre. Mais il n'est rien de tel pour avoir l'esprit libre et le corps alerte que de mettre ordre à ses affaires en vue de toute éventualité fâcheuse.

L'appât d'un salaire inespéré n'avait pas seul contribué à stimuler le zèle de mes hommes. Un autre motif les déterminait à m'accompagner à la recherche du rio Huallaga. Ils rencontreraient, leur disais-je, sur les bords de cette rivière, d'importants gisements de sel dont ils pourraient rapporter au retour une ample provision. La promesse était séduisante; le sel est, en effet, une denrée rare et chère sur les plateaux des Andes, où il vaut jusqu'à deux et trois piastres l'*arroba* [1].

Mes recrues embauchées, les adieux prirent deux jours. Ce furent, de maison en maison, des allées et venues continuelles, des clameurs, des chants, d'interminables libations, une bacchanale qui durerait encore si je n'eusse profité d'un instant de répit pour les enfermer avec moi dans le réduit que j'occupais, et dont je barricadai l'entrée en plaçant ma couchette en travers du seuil. C'était l'unique moyen de prévenir une rechute et de nouveaux retards.

Enfin, le 23 août, une heure après le lever du soleil, nous sortions de Tayabamba. L'étape qui commençait allait être, sans aucun doute, l'une des plus dures du voyage, et l'épreuve, peut-être au-dessus de mes forces. Mais devant la splendeur de cette matinée, comment se laisser aller aux pensées décourageantes? L'air était vif, avec cette saveur acidulée de la brise aux grandes altitudes, le ciel sans une tache, le sol poudré de givre, et mes gens, le ballot sur l'épaule, marchaient allègrement. Leur nombre m'avait permis de n'attribuer à chacun qu'un fardeau assez léger. La plus forte charge n'excédait pas vingt kilogrammes. Le moins âgé de la bande,

[1] Environ 2 francs le kilogramme.

un garçon d'une quinzaine d'années, presque un enfant, que ses camarades surnommaient *Jucucha* (le Rat), en raison de sa petite taille et de sa tournure fluette, avait reçu, pour sa part, la sacoche renfermant, avec une partie des munitions, mes cartes et mes carnets de notes, ce dont il se montrait très fier; il ne me quittait pas des yeux, réglait son pas sur le mien, et se donnait, vis-à-vis des autres, les airs d'un homme investi d'une mission de confiance. Le premier il était venu proposer ses services, spontanément, mû par cette ardeur à courir le monde qui, chez l'Indien comme chez le blanc, est le bel apanage de la jeunesse. Son exemple n'avait pas été sans influencer les bonnes volontés jusqu'alors hésitantes, et je lui étais un peu redevable de l'organisation relativement rapide de ma caravane. Aussi n'avais-je pas hésité à bien accueillir sa demande, en l'engageant malgré son jeune âge et l'anxiété évidente des parents.

Le départ donna lieu à une scène touchante, à une démonstration de douleur si vraie, que je regrettai un instant d'avoir cédé si aisément au désir du jeune chercheur d'aventures. L'Indien était l'aîné d'une nombreuse famille dont le chef était mort quelques mois auparavant. La veuve voyait avec appréhension s'éloigner celui qui désormais devrait remplacer au logis le père disparu, et faire vivre la maisonnée. L'occasion pourtant était trop belle pour qu'on la laissât échapper; de sa vie peut-être l'enfant n'aurait la chance de gagner en si peu de jours un salaire aussi élevé, de quoi assurer pour longtemps le bien-être des siens. La pauvre femme se résignait donc à une séparation qui, pour être de courte durée, n'en empruntait pas moins à la nature même du voyage, à l'ignorance du but à atteindre, aux incertitudes d'une marche dans la région redoutée des grands bois, un caractère solennel. Entourée de ses autres enfants, le plus jeune suspendu sur son dos dans un filet, elle nous attendait au seuil de sa cabane, assise sur ses talons, dans une attitude accablée. Au moment où nous passions, elle se dressa d'un bond, comme mue par un ressort, courut à son fils qu'elle saisit à pleins bras; puis, se retournant vers moi :

« — Taïta, s'écria-t-elle, sois bon pour lui ; ne lui fais pas de mal. Rends-le-moi comme je te le donne. C'est la lumière de mes yeux... Ne me laisse pas pour toujours aveugle ! »

Je la rassurai de mon mieux, lui mis quelques réaux dans la main, et aussitôt ses lamentations cessèrent. Mais longtemps encore, tandis que nous nous élevions lentement le long des pentes arides qui dominent le village du côté de l'est, je l'aperçus à la même place, immobile dans la poussière, la chevelure au vent, au milieu de sa marmaille en pleurs.



CHAPITRE V

LA MONTAÑA

I. Voyage à pied. — Aspect du versant oriental. — Cultures indigènes. — La *Coca*. — II. Dans les bois. — A la hachette. — Campements du soir. — Bruits nocturnes de la forêt. — III. Superstitions indiennes. — La *Chuchupa*. — Trois lieues en deux jours. — Plus de sel. — IV. Un accident. — Symptômes de défaillance. — Passage du rio Huacamayo. — Dans une île ! — Tentative de désertion. — Un déluge. — Empoisonnés. — Pisana.

I

23-26 *août*. — Je me trouvais à Tayabamba par 8° 37′ de latitude sud et 79° 35′ de longitude ouest, au sommet de l'un des angles les plus saillants de la chaîne centrale. Je me proposais d'atteindre la vallée du Huallaga à la hauteur de l'ancienne mission de Pampa Hermosa ou Pisana, fondée jadis chez les Indiens Cholones, aujourd'hui ruinée, mais dont l'existence était encore constatée dans les travaux géographiques du P. Sobreviela, en 1790. Il n'en détermine pas très exactement la position. Toutefois, d'une étude minutieuse de la carte dressée par l'illustre moine explorateur, il résultait pour moi que cette position devait être, à très peu de chose près, sur le 8e degré de latitude sud, et par 78° 40′ de longitude ouest. L'écart entre les deux points n'était donc, à vol d'oiseau, que d'une soixantaine de milles, et la direction indiquée est-nord-est. En tenant compte des détours imposés par les difficultés du terrain, la distance réelle pouvait être évaluée à cent quarante kilomètres. Je ne supposais pas que le trajet, qu'un train rapide franchirait en moins de trois heures, nous prît plus d'une semaine,

en ne perdant pas de temps et en travaillant neuf à dix heures par jour en moyenne. Il fallait en effet s'attendre dorénavant moins à une marche régulière qu'à un véritable travail de bûcheron, à une lutte corps à corps avec la forêt.

A peine a-t-on dépassé la ligne des crêtes, que l'on est saisi du brusque contraste entre la puna désolée et la puissante végétation du versant oriental. Mon dernier campement avait été installé à trois mille huit cent cinquante mètres, dans un site d'une âpreté extrême, en deçà d'un col auquel donnait accès une sorte de cheminée à demi comblée par des avalanches de pierres. A peine, çà et là, quelques maigres touffes d'herbe jaunie. Aux deux tiers de la pente, un lac minuscule, aux eaux d'un gris d'acier, sans un bouillonnement de source au centre ou sur les bords, sans une ride à la surface. Dans l'air, pas un bruit; vainement eût-on cherché dans ce paysage mort quelque chose qui remuât, une feuille emportée par le vent, un vol de moucherons, l'ombre errante d'un oiseau. C'était la mélancolie suprême, la fin de tout.

De l'autre côté du col, changement soudain : de hautes herbes trempées de rosée, des bouquets d'arbustes, un murmure d'eaux vives. La végétation devenait plus nourrie, les lianes festonnaient la broussaille; à quelques mètres au-dessous de nous un torrent grondait sous des arceaux de fougères arborescentes. A peine sorti de l'âpre défilé, j'étais en plein paradis tropical. Cependant, l'observation barométrique donnait alors la cote relevée moins de quatre heures auparavant dans le désert pierreux dont l'aspect faisait songer aux parages les plus abrupts des Alpes.

Ces dissemblances de climat entre les régions de l'Amérique méridionale baignées par le Pacifique, et la partie du continent qui s'étend des Andes à l'Atlantique, est toujours pour le voyageur un sujet d'étonnement. D'où proviennent, à latitude égale, des différences si marquées? L'opinion la plus accréditée les attribue à la configuration même de la chaîne des Andes dont le puissant relief ne présente que peu de dépressions appréciables,

rempart ininterrompu qui fait obstacle aux alizés du sud-est. Ces brises constantes, après avoir passé sur l'Atlantique, atteignent les rivages du Brésil : les vapeurs dont elles étaient saturées se résolvent en pluies sur les vastes plaines de l'intérieur, en neiges sur la grande Cordillère. L'alizé se brise contre cet écran gigantesque; au delà des crêtes, c'est à peine s'il se fait sentir. Ce n'est plus alors qu'un léger courant d'air sec qui tombe avant d'avoir atteint la côte. Sur le littoral, au contraire, l'action des courants atmosphériques oscille avec une régularité presque absolue entre nord et sud; le sol est uniformément sablonneux, et la réverbération du soleil sur les grèves entretient une température moyenne assez élevée pour empêcher la condensation des vapeurs aqueuses. De là l'absence presque complète de pluies dans la Sierra et sur la côte.

Les deux premières journées de marche, sans offrir encore aucune difficulté sérieuse, furent néanmoins pénibles. Le passage a été ouvert par les gens de Tayabamba et ceux de Huancaspata, village situé dix lieues plus au sud : il donne accès aux défrichements entrepris sur une étendue assez considérable pour la culture de la coca et du tabac. Le sentier est pratiqué pendant toute l'année, mais ce n'est autre chose qu'une *trocha,* une tranchée taillée à la hachette, juste assez large pour laisser passer un homme : elle suit toutes les sinuosités du terrain, sans dévier jamais pour éviter les obstacles de tout genre qui se succèdent à de courts intervalles. De plus, l'activité végétale est telle, qu'il suffit de quelques jours aux lianes pour renouer les mailles de leur filet et faire disparaître toute trace. Enfin, le suintement d'innombrables sources transforme trop souvent le sol en une pâte gluante où l'on a grand'peine à maintenir son équilibre, sans parler des ruisseaux impétueux qu'on est contraint de passer à gué plusieurs fois par heure.

Les défrichements dont l'altitude varie de 2,000 à 2,300 mètres, occupent une superficie de plus de cent hectares. Les plants de tabac et les cocayers croissent pour la plupart au beau milieu des abatis, dans

l'espace laissé libre entre les arbres couchés pêle-mêle à la place même où ils sont tombés. On s'est contenté de brûler les menues branches, laissant au lent travail des siècles le soin de désagréger ces squelettes de futaies aussi durs que la roche.

La culture de l'*Eritroxylon Coca* dans ces parages date de cinq à six ans, et les résultats obtenus par l'indigène montrent ce que l'on serait en droit d'attendre d'entreprises analogues conduites avec l'esprit méthodique et persévérant du pionnier européen. Le végétal, qui constitue l'un des articles d'exportation les plus importants du Pérou, mérite au moins une monographie succincte. Le lecteur ne m'en voudra pas de cette parenthèse justifiée par la valeur du produit sur les marchés des deux mondes, et aussi par une tentative que j'ai faite pour importer et acclimater l'arbuste dans nos possessions algériennes. Cette tentative n'a échoué qu'en raison de la catastrophe à la suite de laquelle le paquebot qui me ramenait en France fut englouti à quelques heures à peine du Havre.

Tout le monde sait le rôle considérable que joue la coca dans l'alimentation de l'habitant du Pérou. Vous ne rencontrerez pas un Indien sans sa pochette de cuir contenant la feuille précieuse, suspendue au cou ainsi qu'une amulette. Que cette substance agisse comme tonique ou comme anesthésique, qu'elle stimule, à de grandes hauteurs, les fonctions de l'appareil respiratoire, ou n'ait d'autre influence que d'insensibiliser l'estomac éprouvé par un long jeûne, elle n'en est pas moins d'un réel secours à quiconque, Indien ou blanc, entreprend de parcourir ces territoires accidentés. La thérapeutique s'en est emparée et en utilise l'alcaloïde, la cocaïne.

L'arbuste se rencontre à partir des pentes inférieures des Andes jusqu'à une altitude de 2,000 à 2,500 mètres. Le fruit est une baie rouge qui rappelle celle du sorbier : on enterre les baies par groupes de trois ou quatre en les protégeant contre les oiseaux au moyen de branches sèches, et l'on maintient cet abri jusqu'à ce que le jeune plant ait acquis assez de

vigueur pour résister à l'action du soleil. La première récolte s'obtient, suivant les cas, au bout d'un an ou dix-huit mois. La feuille, une fois recueillie, est séchée au soleil sur une aire en terre battue, puis enfermée dans des paniers de forme cylindrique. C'est de la sorte que la coca est dirigée, des hauteurs de la Cordillère vers la côte, à dos d'homme. Dans la province de Tacna, la valeur d'un de ces paniers, pesant vingt ou vingt-cinq kilogrammes, varie de neuf à douze piastres. Le produit moyen d'une culture en plein rapport peut être évalué à cent kilogrammes par hectare. Au Pérou, la récolte annuelle dépasse sept millions de kilogrammes.

Durant mon séjour à Lima, la légation de France avait reçu du ministère de l'agriculture une lettre la priant de faire parvenir à Paris des graines de coca. L'initiative de cette demande émanait du gouvernement général de l'Algérie, désireux de procéder à un essai d'acclimatation. Mais les promoteurs de l'expérience n'en soupçonnaient pas les difficultés. La baie de l'*Eritroxylon Coca* doit être semée fraîche, c'est-à-dire au plus tard un mois après la cueillette. Passé ce délai, elle ne lèverait point. Or, le transport des graines, de l'intérieur à la côte, exigerait à lui seul un mois : du littoral en Europe, par la voie rapide de Panama, il faudrait compter encore de trente à trente-cinq jours, soit un voyage total d'au moins deux mois. Dans ces conditions, la tentative était vouée à un insuccès certain. Aussi n'y fut-il pas donné suite.

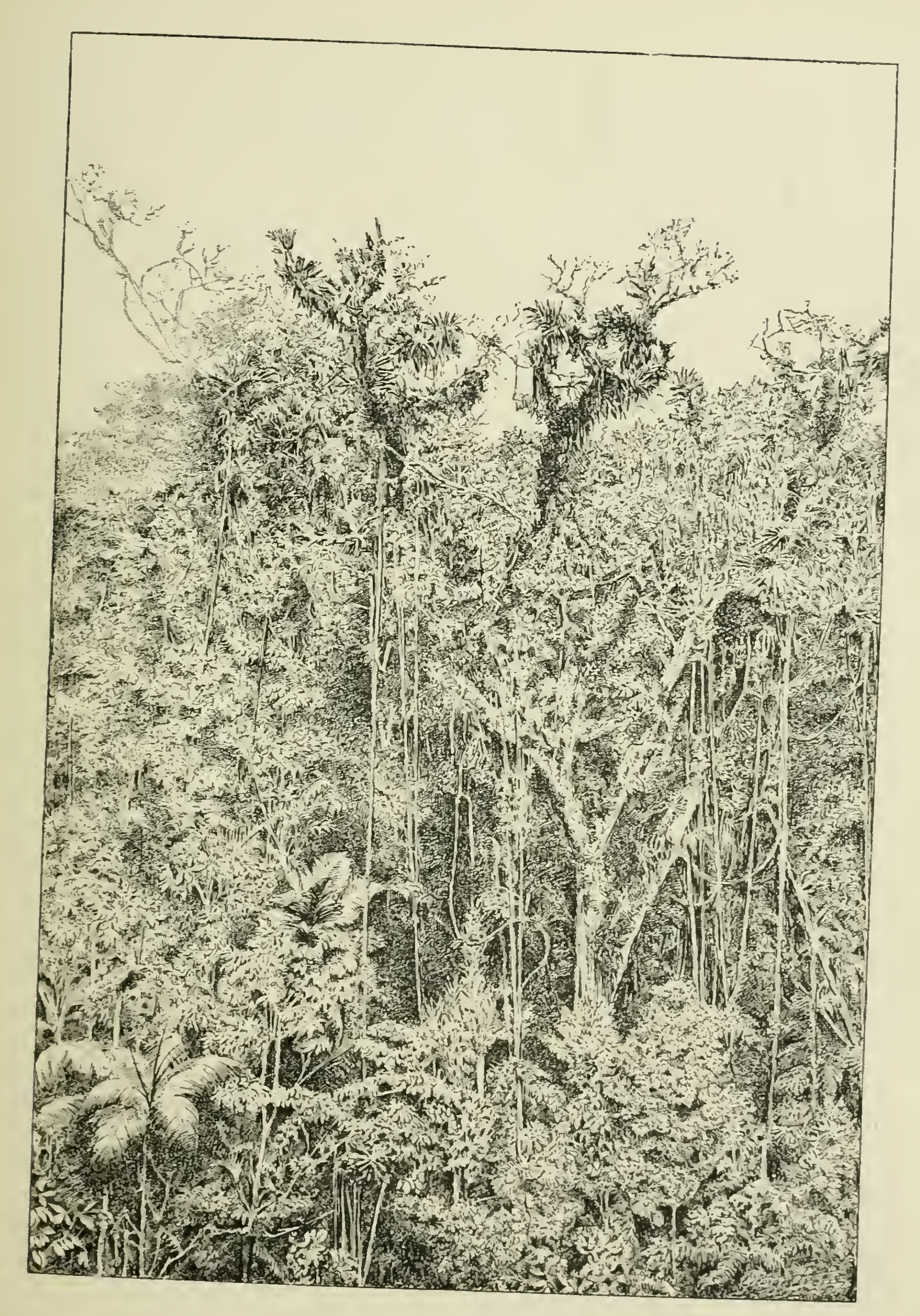
Longtemps après, lors de ma descente du rio Huallaga, l'incident me revenait en mémoire. A maintes reprises, j'avais été frappé de la force de résistance de l'arbuste à diverses altitudes et de la simplicité des procédés de culture : de la comparaison des terrains était née chez moi la conviction que l'acclimatation en pourrait être poursuivie avec succès sur plusieurs points de nos possessions africaines. Me trouvant au village de Juanjuy, où le cocayer croissait en abondance, je fis arracher un millier de tout jeunes plants que j'aménageai dans un large panier confectionné à cet effet par mes Indiens et rempli de terre végétale. Cet embryon de pépinière fut

arrimé sur mon radeau, et j'eus le bonheur de l'amener jusqu'à la côte brésilienne. Un tiers seulement des sujets avaient péri pendant le voyage : le reste fut mis en terre, en attendant mon départ pour l'Europe. Au moment de mon retour, en mai 1887, la collection comprenait plus de six cents plants déjà forts que je me proposais de confier aux soins du Muséum, jusqu'à ce que la saison permît de les faire parvenir en Algérie. Là, le repiquage en eût été aisément opéré, à peu de frais, par le personnel de l'administration forestière; des semis auraient pu être faits la même année, et, avant peu, une pépinière florissante eût été constituée.

Aussi lorsque, le 8 mai 1887, notre malheureux paquebot, la *Ville de Rio Janiero,* s'abîma à la suite d'une collision dans le brouillard, à quelques milles des côtes de France, la joie d'un sauvetage inespéré ne put me faire oublier la perte de ces arbrisseaux rassemblés à grand'peine et pour qui je rêvais de si belles destinées. L'expérience, néanmoins, avait été suffisamment concluante et me parut de nature à intéresser l'administration qui, une année auparavant, avait manifesté le désir d'importer dans nos provinces d'Afrique l'arbuste péruvien. Elle fut donc, de ma part, l'objet d'un rapport circonstancié, lequel, je n'en doute pas, jouit à l'heure actuelle du repos inviolé et poudreux réservé à ces sortes de documents dans la plupart des ministères de ce monde.

II

30 *août.* — En forêt, la machete en main, taillant, sabrant de l'aube à la nuit. Il semble que nous tentions de trouer un voile épais qui nous aveugle, mais dont, par je ne sais quel sortilège, la déchirure à peine ouverte se refermerait aussitôt. Le vert tissu renoue ses fils. La chaîne est formée des arbres au tronc lisse, droits comme des piliers de cathédrale, par les stèles minces des palmifères; la trame, par les lianes de mille espèces, ligneuses,



FORÊT DU VERSANT ORIENTAL.

fibreuses, feutrées de mousses ou hérissées de pointes, les unes tordues en spirales, donnant l'illusion d'un reptile, d'autres tendues comme des amarres.

Depuis quarante-huit heures, nous n'avons pour ainsi dire pas vu le soleil. Le jour entier n'est qu'un long crépuscule traversé çà et là d'un éclair. Sans la boussole, nous pourrions croire que nous marchons à tâtons dans les replis d'un inextricable labyrinthe.

Il n'est pas de terrain, si accidenté qu'on le suppose, comparable aux pentes orientales de la grande Cordillère. La végétation y recouvre un effrayant cataclysme. On dirait de gigantesques ruines, les débris amoncelés d'une ville de Titans. Seulement, les pariétaires et les ronces sont remplacées ici par des colosses dont les plus basses branches, chargées de parasites, sont à vingt mètres du sol, et dont le pied disparaît sous le fouillis d'une broussaille arborescente à travers laquelle il faut s'ouvrir passage avec la hache. Rarement un rayon de soleil y pénètre. Il y règne un demi-jour de crypte, une humidité chaude entretenue par les abondantes rosées nocturnes et les averses. Ajoutez à cela l'impossibilité presque absolue de relever sa route autrement qu'à la boussole, aucune brèche dans le feuillage ne permettant de découvrir un horizon suffisant, un point de repère quelconque.

De loin en loin pourtant, un brusque coup de lumière. Un cyclone a labouré la forêt, déracinant des centaines d'arbres: mais la joie de rencontrer enfin une clairière, de se sentir hors du taillis noir, sous le ciel embrasé, est chèrement payée par l'exercice violent qu'exige l'escalade des décombres. Il faudra souvent plus d'une heure pour franchir un espace de cinquante mètres dans l'entrelacement des branches mortes.

J'ai dû me résigner à marcher pieds nus; la chaussure offre moins d'utilité que de dangers : elle peut, sur les racines mouillées qui, presque partout, tapissent le sol, occasionner des glissades et des chutes fort graves. De plus, lorsqu'il s'agit de passer un gué ou quelque bas-fond spongieux, c'est

toute une affaire de l'extraire de la vase, où l'on enfonce fréquemment jusqu'à la poitrine. J'ai longtemps résisté, mais force m'a été de me rendre à l'évidence. L'essai au début fut, on le conçoit, assez douloureux; cependant le terrain, malgré sa nature mouvementée, ses escarpements et ses fondrières, est peu raboteux : les détritus végétaux ont recouvert l'ossature de la montagne d'une couche épaisse d'humus, et les roches en saillie, les cailloux tranchants sont en très petit nombre. Je m'en tirai donc avec d'insignifiantes écorchures causées par les épines plutôt que par les pierres. L'humidité constante de la forêt, les douches, que les larges feuilles de latanier nous prodiguaient à chaque coup de machete, jointes aux ablutions quotidiennes dans les torrents, suffirent à prévenir toute inflammation. Trois jours d'entrainement ont suffi pour insensibiliser les éraflures dont je suis zébré des épaules aux talons.

J'eus peut-être plus de peine à surmonter le dégoût et la crainte que m'inspiraient les reptiles. C'est là une appréhension familière à tous ceux qui ont traversé les forêts intertropicales. Il en est peu qui se dérobent à cette obsession de la première heure. Le péril pourtant n'est point aussi grand qu'on se le figure communément. On aurait une singulière idée de la réalité en supposant qu'il est impossible de faire dix pas dans la forêt amazonienne sans y rencontrer un animal venimeux ou féroce. Sans doute les serpents de toute taille abondent plus que partout ailleurs Encore n'attaquent-ils guère : ils se dérobent au bruit que fait la caravane en taillant sa route dans le fourré. Pendant près de trois semaines de voyage à pied, je ne fus témoin que de deux accidents survenus, le premier à l'un de mes porteurs, le second à mon chien. Au surplus, grâce à une cautérisation prompte, ni l'un ni l'autre n'eut de suites fâcheuses. Quant aux ophidiens de grande espèce tels que l'*anaconda* et son proche parent le *sycurudju,* énormes amphibies qui pullulent aux abords des rivières, les innombrables spécimens que j'ai aperçus ont rarement témoigné des dispositions agressives. Pour les félins, le *puma,* le conguar ou le chat-tigre

uturuncu, il me fut seulement donné, dans cette partie de mon voyage du moins, de relever leurs traces et de les entendre, dans le sabbat nocturne, mêler leurs voix au cri plus effrayant encore d'un animal inoffensif s'il en fut, le singe hurleur. Plus tard, il est vrai, du radeau ou de la pirogue, les Indiens me signalèrent plusieurs fois l'un de ces fauves débusquant au-dessus de la berge et traversant à la nage un bras de rivière. Pour toute la gent rampante et rugissante, la forêt est une bonne mère nourrice. Elle lui fournit à profusion le gibier, poil ou plume, et l'homme n'est pas souvent exposé aux attaques de bêtes pressées par la faim.

L'emploi de notre temps est réglé comme il suit, d'une manière invariable. Le camp est levé un peu avant le jour; on déjeune et, à six heures, on se met en marche. Aucune halte sérieuse durant l'étape. Les jours sont courts et, sous cette latitude, le crépuscule est de quelques minutes : aussitôt le soleil disparu, une obscurité complète envahit les bois. Il importe donc de ne pas s'attarder en route, d'autant plus qu'il est nécessaire d'arriver au campement en temps utile, c'est-à-dire de façon à disposer d'une bonne heure de jour pour préparer le gîte. C'est le minimum de temps pour tracer une enceinte d'une centaine de pieds, déblayer à l'intérieur la broussaille et les herbes, dresser deux tambos, l'un pour le chef, l'autre pour la troupe, allumer les feux et amasser une quantité de combustible suffisante pour les alimenter pendant la nuit.

On ne s'arrête donc que juste assez pour reprendre haleine et mâcher la coca, dont on corrige l'insipidité en piquant la chique avec une aiguille de bois trempée dans une dissolution de chaux. L'opération est, en même temps qu'un repos, une méthode originale et de beaucoup la plus répandue de calculer les distances. Dans toute la Cordillère, notamment dans les régions où l'on ne peut circuler qu'à pied, les indigènes ne compteront jamais par lieues ou par heures, mais par *cocadas*. Le procédé en vaut un autre; ces courtes pauses se suivent en effet à intervalles réguliers. L'influence tonique ou, si l'on préfère, calmante produite par la masti-

cation de la feuille, et dont la principale vertu consiste à rendre l'organisme insensible à la fatigue, à la soif comme à la faim, est essentiellement passagère. Elle atteint son maximum d'intensité en un quart d'heure, et s'éteint au bout de trente à quarante minutes. A ce moment, le piéton dépose sa charge et puise de nouveau dans la pochette de cuir qu'il porte pendue à son cou. J'ai observé maintes fois mes hommes, montre en main, et j'ai toujours constaté l'exactitude avec laquelle le chef de file s'arrêtait court à l'expiration du temps réglementaire, comme s'il eût obéi au déclic d'un ressort.

31 *août* — Une désespérante lenteur, mais aussi des heures exquises, le soir, lorsque, l'ombre venue, le bivouâc n'est plus éclairé que par la ligne des feux dont la lueur prête une apparence fantastique aux moindres objets, au groupe de mes compagnons endormis, à la silhouette de l'homme de garde allant et venant devant les brasiers. La nuit, de neuf heures à cinq, a été divisée en six factions, de cinq quarts d'heure chacune. La surveillance du camp ainsi répartie ne nous imposait qu'un surcroît de fatigue insignifiant, et permettait de dormir en toute sécurité. Je ne sais pas de termes pour rendre le charme de ces campements nocturnes, le complet abandon, l'inexprimable détente de tout l'être au moment où, les *fogadas* allumées, le souper fini, on s'étend sur sa couchette en suivant des yeux les colonnes de fumée et les flammèches volant parmi les hautes ramées comme des essaims de lucioles. Périls passés, misères prochaines, tout s'estompe, tout disparaît dans ce demi-sommeil où s'anéantit la pensée lasse. Instants délicieux; impression si fugitive qu'elle échappe à l'analyse, si pénétrante que le souvenir ne s'en effacera qu'avec la vie.

Les deux ou trois premières nuits, à dire vrai, sont plus agitées. Impossible de fermer l'œil. A peine le soleil couché, un vacarme étrange emplit les bois : cris gutturaux des pécaris, appels stridents des singes hurleurs, *lamentos* des sapajous, se mêlent aux voix des perroquets, au grincement de scie du *carpintero,* tandis que, de minute en minute, l'once



AU CAMPEMENT (FORÊTS DU RIO HUACAMAYO).

et le yaguarandi jettent dans le concert une note grave comme un bourdon de cathédrale. Le tintamarre, tour à tour rumeur de bataille et chant de fête, dure jusqu'à l'aube. Alors seulement et tout à coup, le tapage cesse; la forêt tropicale s'endort avec le jour. Mais le calme n'est jamais qu'apparent : pour peu que l'on prête l'oreille, on s'aperçoit que ce silence est fait de bruissements presque insaisissables, bourdonnements d'insectes, craquements de l'écorce fendue par la sève. Des frissons courent dans l'herbe mouillée, et la rosée sur les larges feuilles s'égoutte avec des sons métalliques.

III

Samedi 1er *septembre.* — On s'accoutume à tout, aux nuits passées en plein air, à cette humidité de serre chaude, aux morsures des lianes épineuses, à la nécessité de marcher vêtu, ou plutôt dévêtu comme l'indigène, les jambes nues, un lambeau d'étoffe autour des reins. Ces petits ennuis, communs à toutes les jungles des tropiques, ne constituent qu'une part des épreuves, la moindre sans contredit. Autrement graves sont les embarras suscités au voyageur par le caractère mobile et impressionnable de ses compagnons. Ceux-ci ne s'alarmeront pas des obstacles naturels qui, dès l'enfance, leur sont devenus familiers. Ils semblent se jouer des plus rudes besognes, s'accrochent aux lianes pour escalader ou descendre une paroi lisse : s'agit-il de construire une passerelle, ils auront vite fait de gagner la rive opposée en tirant parti, avec une agilité de clowns, de quelque maîtresse branche qui enjambe sur le torrent. Ils n'ont pas leurs pareils pour organiser le campement du soir; ils trancheront avec le même sang-froid, à coups de *machete,* la plante grimpante ou le reptile Un seul sentiment les trouble et les paralyse, la crainte de l'inconnu, de cette horde d'ennemis fantastiques dont leur imagination d'enfants peuple le mystère des grands bois.

L'Indien qui parcourt la *Montaña* ne se sent jamais seul. Des légions d'êtres lui font cortège : la nature entière, à laquelle il prête une âme, lui parle dans le bruit du vent, dans le grondement des cascades. Le singe espiègle, le daim qui détale effrayé, l'insecte comme l'oiseau, tout, jusqu'à la branche qui ploie trempée de rosée, possède pour lui un langage, une personnalité distincte. La forêt s'anime dans ses profondeurs, elle a ses caprices, ses colères; elle écartera le hallier sur les pas du chasseur, ou bien l'étreindra plus étroitement, l'attirera dans des marécages empestés, dans des fondrières sans issue où de misérables lutins épuiseront sur lui leurs maléfices, le changeront en quelque bête repoussante, à moins pourtant qu'ils ne préfèrent boire son sang jusqu'à la dernière goutte, en collant leurs lèvres pâles sur les blessures faites par les ronces. L'Indien sait tout cela; il connaît par leurs noms ces redoutables génies : les circonstances exigent-elles qu'il traverse une région boisée peu connue, il demeurera des journées entières sombre, préoccupé, obsédé par cette idée qu'un malheur le guette.

Cet état d'esprit n'est pas particulier à l'indigène des Cordillères : il se révèle également chez les peuplades riveraines de l'Amazone et de ses affluents. Partout, sous des appellations diverses, c'est la même diablerie, sorte de panthéisme vague dont tous les membres de la grande famille indienne, païens ou convertis, subissent plus ou moins l'inflence. Ici, l'esprit malin sera le *Curupira;* ailleurs, le *Jurupari;* plus loin, l'*Anhanga,* le démon à face humaine; la *Maï d'agua,* l'Esprit des eaux, l'ondine aux cheveux dorés, à la voix troublante, qui entraîne ses victimes au fond des gouffres. Des Andes à l'Atlantique, du Madeira à l'Orénoque, des plateaux du Pérou et de Bolivie aux *campos* brésiliens, la tradition a perpétué ces mythes vieux comme le monde, contes de nourrice qui bercent l'enfance des peuples. Toujours est-il qu'ils n'ont, à l'heure présente, rien perdu de leur toute-puissance, même parmi les populations chrétiennes qui, sans se l'avouer peut-être, attribuent à ces divinités embryonnaires un crédit égal

à celui des saints les plus authentiques. Mes hommes, j'en ai la conviction, y croyaient comme à leur ange gardien [1].

Dans cette partie des Andes, la plus redoutée est la *Chuchupa,* monstre rampant au groin de sanglier, couvert d'écailles ainsi qu'un reptile. C'est là du moins ce que j'ai cru comprendre aux descriptions fournies par des gens qui disaient la connaître, non *de visu,* mais par les récits de témoins dignes de foi, leurs amis ou leurs proches.

Le propre de la Chuchupa est de paralyser, par la seule vertu de son regard, l'infortuné auquel elle apparaît. A ce don magnétique elle joint la faculté, véritablement étonnante, d'absorber *à distance et sans coup férir* tout ou partie du sang de sa victime. Le narrateur insistait spécialement sur ce dernier point, et apportait, à l'appui de son dire, une preuve qu'il jugeait irrécusable. Un homme de son village avait rencontré une fois ce vampire d'un nouveau genre, au déclin du jour. La bête, dardant sur lui la flamme de ses prunelles, l'avait aussitôt rivé au sol, immobile, sans défense; puis, la saignée avait eu lieu, de loin, comme il a été dit plus haut. Le héros de l'aventure n'en était pas mort. Que dis-je! Recouvrant par un prodigieux effort de volonté l'usage de ses membres, il put même décocher une flèche au monstre qui rentrait sous bois. Le trait avait porté; un filet rouge coulait de la blessure!...

Et, comme je ne paraissais nullement surpris du fait, l'Indien reprit d'un ton convaincu :

« La Chuchupa rendait le sang qu'elle venait de prendre à l'homme! »

Sur ce, je ne pus réprimer un fou rire :

[1] Une autre croyance, non moins répandue chez nombre de communautés indiennes, est relative au pouvoir qu'auraient certaines gens, notamment les contrefaits, les infirmes, les vieillards, les veuves, de jeter des sorts. La particularité consiste en ce que, selon l'Indien, la malédiction lancée contre une personne peut dévier et en frapper une autre; car son effet n'est pas toujours immédiat : elle peut, croit-il, planer dans l'air durant des années, aux aguets, prête à profiter, pour fondre sur la première proie venue, d'une simple distraction du génie tutélaire ou de l'ange gardien. Cette singulière croyance se retrouve, avec de faibles variantes, dans quelques parties de l'Irlande et des pays scandinaves.

« — En vérité !... Comment sais-tu que ce sang n'était pas le sien?

— La Chuchupa *n'a pas de sang !!!* »

C'est le triomphe de la dialectique.

Lundi 3. — Dans ces conditions, on conçoit combien il est malaisé d'obtenir des indigènes un effort prolongé et de prévenir leur découragement, alors surtout qu'ils ne se rendent nullement compte du but et de la distance, et s'imaginent errer à l'aventure.

Pour comble de malechance, à mesure que nous avançons, la végétation s'épaissit de plus en plus. J'estime que, dans les deux jours qui viennent de s'écouler, nous avons parcouru tout au plus trois lieues Chaque pas exige un effort rendu plus pénible par le manque d'air, l'humidité pénétrante et les exhalaisons qui montent du sol jonché de végétaux en décomposition. Chaque jour un orage éclate, enflant en torrents furibonds les moindres ruisseaux; force nous est d'attendre, souvent pendant plusieurs heures, que le gué soit praticable. Le passage, du reste, s'effectue toujours avec une lenteur extrême, en sondant le fond à l'aide de longues perches. Ces bains forcés se renouvellent jusqu'à dix fois dans l'espace d'une journée; par bonheur la température de l'eau ne descend guère au-dessous de 20 degrés. Mais c'est grand hasard si l'on réussit à préserver de toute avarie les bagages et les armes que les porteurs sont obligés de tenir en équilibre sur leur tête. Dans bien des cas, en effet, on aura de l'eau jusqu'aux aisselles.

Un accident nous est arrivé hier, insignifiant en lui-même, mais qui n'a pas contribué à remonter le moral de mon monde. Un des hommes, au moment de prendre terre, glissa et laissa tomber son fardeau. Nous n'eûmes pas de peine à le repêcher; mais, dans la chute, la boîte contenant notre provision de sel avait disparu. Nous explorâmes la rive sur plusieurs centaines de mètres en aval, sans résultat. Désormais notre cuisine se passera d'assaisonnement.

Elle est assez variée, notre cuisine : depuis que nous sommes entrés dans

la *Montaña*, le gibier abonde. Si l'on campe près d'un ruisseau, il suffira de s'embusquer sur le bord, un peu avant la nuit; au bout de



UN GUÉ (RIO PEDERNAL).

quelques minutes débouchera à belle portée une troupe de daims ou de pécaris qui viennent boire et s'attardent sans défiance. La présence même

de l'homme ne les effarouche pas; pourvu qu'il reste immobile, ils défileront à dix pas de lui sans y prêter plus d'attention qu'au tronc d'arbre moussu penché sur l'eau.

Les oiseaux, non moins nombreux, sont plus difficiles à atteindre. L'arme à feu ne sert pas à grand'chose; l'effet d'une charge de plomb est annihilé par le réseau serré des branches. Seul l'Indien, avec sa vue perçante, est capable de distinguer le gibier à travers les interstices des feuilles. L'engin dont il use, la *pucuna* ou sarbacane, est le mieux approprié à ce genre de chasse. Le projectile, une aiguille de bambou dont la pointe est trempée dans le curare et l'extrémité inférieure garnie d'un bourrelet de coton, frappe sûrement et sans bruit. J'ai vu plus d'une fois le Nemrod indigène descendre du même rameau toute une famille de perroquets, un couple de singes. Les voisins de la victime la regardaient choir, et recevaient à leur tour le coup mortel avant d'avoir remué aile ou patte.

Ce soir, le camp à peine installé, l'un des porteurs nous a procuré un jeune quadrumane de l'aspect le plus grotesque, le dos et la poitrine recouverts d'une épaisse fourrure gris de fer, le crâne surmonté d'une houppe blanche, la face rubiconde encadrée de longs favoris. La bête, dépouillée séance tenante, fut grillée sur des charbons, et la troupe s'en régala. Je tâtai du rôti non sans quelque répugnance; la chair, sans être succulente, me parut mangeable et rappeler celle du chevreau : encore n'y touchai-je que du bout des dents. L'agonie de l'animal blessé, ses cris presque humains, les pleurs qui inondaient sa trogne de vieux pochard impénitent, m'avaient navré. Il me semblait que je prisse ma part d'un banquet d'anthropophages.

IV

Mardi 4. — La journée qui vient de finir a été particulièrement dure et fertile en incidents. Je ne crois pas que nous ayons gagné depuis

le matin plus d'une lieue.

Nous suivons, en nous maintenant à une assez grande hauteur, à flanc de coteau, un vallon profondément encaissé où serpente un torrent, lequel, si je ne me trompe, doit se déverser, à quelques milles d'ici, dans la rivière Huacamayo, important tributaire du Huallaga. A la gorge principale aboutissent plusieurs *quebradas*, brusques ressauts ou crevasses ouvertes à une époque indéterminée par les tremblements de terre et le travail des eaux. Assurément il serait possible, au risque d'un immense détour, de longer la berge du ravin jusqu'à son origine. Mais cette tâche est réservée à ceux qui, dans un avenir prochain, j'espère, entreprendront de relier par un sentier de mulet les plateaux de la Cordillère au bassin du Huallaga, l'une des régions les plus fécondes de l'Amazone péruvienne. Ce sera l'œuvre



DESCENTE D'UNE QUEBRADA.

des ingénieurs. Pour le moment, notre guide est la boussole, notre itinéraire, la ligne droite. Il ne saurait être question d'user un temps précieux et nos forces déjà surmenées, à tenter de contourner un obstacle dont nous ne pouvons soupçonner l'étendue. Le plus sûr est de le franchir à l'endroit même où il coupe notre route, fût-ce même au prix d'une gymnastique un peu rude. Le voyageur, puis les bagages sont descendus au moyen des longes qui servaient naguère à nos montures, solides cordes de crin nouées bout à bout. Pour l'Indien, le passage est un jeu; il rampe avec une prestesse de singe, s'aidant des lianes et des fentes de la pierre.

Vers midi, comme nous répétions pour la troisième fois cette manœuvre, l'Indien Juccucha fut mordu à la jambe par une grosse vipère tapie dans les feuilles mortes. Le pauvre Rat poussait des cris à fendre l'âme; il en fut quitte pour la peur : deux ligatures, suivies d'une cautérisation profonde, le mirent hors de danger. Toutefois, il n'y avait pas à espérer qu'il pût se mouvoir avant le lendemain. Je décidai de camper où nous étions, et cela malgré les camarades du blessé, que ce retard exaspérait. Ils ne se fussent pas fait scrupule de l'abandonner. L'affolement où les jette la hâte de toucher le but qu'ils supposaient plus proche, et qui maintenant semble fuir, fait taire en eux tout sentiment de compassion. Ils hésitaient même à obéir et faisaient mine de se remettre en marche. Je ne soufflai mot; mais j'avais la main sur mon revolver : peut-être lurent-ils dans mon regard que j'étais déterminé à en faire usage au premier symptôme de mutinerie; car ils revinrent sur leurs pas et jetèrent leurs ballots à terre en grommelant.

Il est à craindre que les protestations ne se renouvellent demain, quand il s'agira de répartir entre eux le fardeau de Juccucha, l'enfant ayant dorénavant suffisamment à faire de nous suivre clopin-clopant. Je n'entends pas, pour l'unique plaisir de gagner quelques heures, le laisser en pâture aux couguars et aux ours noirs. Puis, je vois encore la vieille Indienne au visage suppliant, agenouillée devant sa hutte, là-haut sur la bruyère de Tayabamba, me recommandant son Benjamin.



RIO HUACAMAYO

20.

Jeudi 6 et vendredi 7. — Mes prévisions se sont réalisées; le départ hier fut orageux. Il a fallu menacer pour que les hommes valides se partageassent la charge de leur camarade éclopé. J'avais d'ailleurs donné l'exemple en joignant à mon attirail plusieurs objets. Ils cédèrent en rechignant, mais, tout le jour durant, ne cessèrent de manifester leur mécontentement par des plaintes, des soupirs, des colloques très vifs, à voix basse. Le plus osé, me regardant manœuvrer la boussole et suivant avec méfiance le tremblement de l'aiguille aimantée, s'est écrié d'un ton dédaigneux :

« — Que lui demandes-tu, taïta?... Ne vois-tu pas que la petite bête ne veut plus répondre?... Elle est en colère, et nous sommes perdus! »

J'eus toutes les peines du monde à le rassurer. On est vite à bout d'éloquence et difficilement persuasif vis-à-vis de gens dont on parle très imparfaitement l'idiome, et avec lesquels il est impossible d'entrer dans des explications précises qu'ils ne sauraient saisir.

Vers trois heures de l'après-midi, nous arrivions au bord du rio Huacamayo. C'est certainement, avec le rio Chimbo dans la Cordillère équatorienne, la plus belle rivière de montagne qu'il m'ait été donné de contempler. Sa largeur ne dépasse guère vingt-cinq mètres; mais tel est le volume de l'eau, l'impétuosité du courant, que s'y risquer serait un suicide. Le torrent, dont les berges sont taillées à pic, file avec une vitesse de dix milles à l'heure, roulant pêle-mêle des quartiers de roche et d'énormes troncs d'arbres qui s'entre-choquent avec un bruit de canonnade.

Nous suivîmes longtemps la rive avant de trouver un emplacement convenable pour établir une passerelle. L'humeur des Indiens s'était calmée comme par magie; le plein jour, le soleil, l'air vif chassé par la rivière, avaient dissipé leurs idées noires. En présence d'un ennemi ou d'un péril tangible, ils recouvrent tous leurs moyens. Jamais équipe de pontonniers ne déploya plus d'agilité et de hardiesse. A cent mètres en aval, sur l'une et l'autre rive, deux roches en saillie paraissaient placées là

tout exprès pour servir de culées. Une demi-douzaine d'arbres furent abattus, puis poussés en travers du lit jusqu'au tiers de leur longueur; chacun d'eux solidement calé, chargé de lourdes pierres, fut rattaché à son voisin par des lianes. Sur cette première charpente on fit glisser et l'on assujettit de même trois autres pièces de bois, de grosseur moindre, dont les extrémités n'étaient plus qu'à trois ou quatre mètres de la berge opposée. Après quoi, les constructeurs, avançant à califourchon, amenèrent une dernière perche très légère, la dressèrent lentement et l'envoyèrent toucher la roche surplombante. L'opération ne réussit pas d'emblée. A plusieurs reprises, la branche s'abattit à faux, tomba dans l'eau, et disparut emportée comme un fétu de paille. Le contact établi, les Indiens, se suspendant par les mains, gagnèrent la terre un à un, et consolidèrent cette partie de l'ouvrage en jetant bas de nouveaux arbres.



TÊTE DU PONT SUR LE RIO HUACAMAYO.

L'établissement du pont a demandé près de deux jours. Il offrait toute la résistance que l'on peut attendre d'une construction volante; mais il oscillait terriblement, et je me crus, en le traversant, sur le point d'être saisi par le vertige, auquel pourtant je n'avais jamais été sujet dans mes courses en montagne.

Pisana, 11 *septembre*. — Aux trois dernières journées correspondent, sur

mon carnet, trois pages blanches. Si quelque chose m'étonne, c'est d'être encore là pour les remplir.

Le Huacamayo heureusement franchi, nous croyions être au bout de nos peines, lorsque, après deux heures de marche à travers un taillis très serré, nous débouchions devant un autre torrent, beaucoup moins impétueux, mais en revanche deux fois plus large que le précédent. Apparemment la rivière se scindait en deux bras, et nous avions atterri dans une île. Le désappointement fut grand. L'écartement des berges ne permettait plus de songer à édifier une passerelle : quant à s'assurer si le lit était ou non guéable, impossible avant le lendemain; la nuit tombait.

Je renonce à dépeindre notre découragement. Ce furent de nouvelles et pressantes adjurations de battre en retraite et, de ma part, de vains efforts pour ranimer la confiance. Le camp dressé à la diable, sur une petite plage de sable fin, la marmite fut mise au feu; mais à tous l'appétit manquait : le souper fut morne, et la soirée s'écoula dans un silence gros de menaces.

Je ne sais au juste quelle heure il pouvait être, quand de furieux aboiements m'éveillèrent. D'un bond je fus sur pied, le fusil à la main; la flamme des *fogadas* était tombée; mais la lune au plus haut de sa course éclairait la rive, et je pus voir mon chien s'élancer du côté du bois. Un coup d'œil me révéla la situation. Le camp était vide : les Indiens, désespérant de me décider à revenir sur nos pas, profitaient de mon sommeil pour s'enfuir. Trois d'entre eux n'avaient pas encore eu le temps de gagner l'entrée du passage frayé par nous le jour même. Leur silhouette se détachait en vigueur sur le sable blanc. Je leur criai d'arrêter et, afin de donner plus de poids à mes paroles, j'envoyai une balle dans leur direction, sans chercher à les atteindre, mais de façon que le projectile les effleurât. Ils obéirent, sans toutefois rétrograder. Je leur commandai de me rejoindre, et de se hâter, sinon j'allais redoubler; cette fois, la balle toucherait le but. La menace fit son effet, et ils s'exécutèrent. Les deux

autres ne tardèrent pas à reparaître : tous réintégrèrent l'enceinte des feux, assez penauds, craignant que je ne procédasse à quelque acte de justice sommaire. Tel n'était pas mon dessein : si vive que fût ma colère, le simple bon sens m'enjoignait de ne pas pousser à bout les coupables. N'étais-je pas, somme toute, entre leurs mains? D'ailleurs, il semblait qu'ils eussent agi, non sous l'empire d'une pensée réfléchie, mais dans une minute d'égarement. La désertion n'avait pas été préméditée : les bagages étaient intacts; pas un objet ne manquait. Les fuyards ne songeaient évidemment qu'à se mettre en sûreté : dans le cas contraire, ils ne se fussent pas retirés les mains vides.

Cette constatation me permit de fermer les yeux sur l'escapade, sans que l'indulgence parût faiblesse. Je ne leur en fis pas moins honte de leur conduite, et rappelai notamment en termes indignés à l'Indien Juccucha que, sans mon intervention, ses camarades n'eussent pas hésité à l'abandonner quelques jours auparavant. Le Rat reçut la semonce, la tête basse, et, sans répliquer, regagna son lit de feuilles. Les autres l'imitèrent : un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis la première alerte, que le calme régnait de nouveau dans le camp. Mais l'émotion avait été trop forte pour ne pas me tenir éveillé jusqu'au jour, et je n'exagère rien en affirmant que jamais nuit ne me parut plus longue. Mon chien, cependant, était venu se coucher tout contre moi : il grondait toujours sourdement, une patte posée sur mon bras, comme pour me dire : « Dors... Je suis là! » Sa vigilance m'avait sauvé la vie; car l'abandon en pareil cas, c'est la mort inévitable, à bref délai.

Notre position le lendemain ne fut guère moins critique. La rivière, peu profonde, avait été passée sans trop de difficulté. Mais plus nous avancions, plus il devenait malaisé de pratiquer une brèche dans le rempart de verdure : la forêt se faisait plus inextricable encore, multipliant les palissades d'arbres déracinés, les lianes résistantes, les palmiers où chaque pli de feuille recélait une pointe barbelée. La tempête s'en mêla; un

véritable déluge, qui dura près de trente heures sans désemparer, nous réduisit presque au désespoir. Impossible d'allumer le soir les feux de garde. Il fallut camper sous l'averse, souper d'un lambeau de venaison crue, n'ayant pour tout fanal protecteur que notre lanterne pendue à une branche.

Le 9, vers une heure, épuisés, nous avions fait halte près d'un ruisseau. Un des Indiens me tendit une baie dépouillée de sa coque, qu'il venait de cueillir tout en marchant et dont ses compagnons et lui croquaient les pépins, graines rondes, d'un blanc nacré, enveloppées d'une pulpe juteuse. J'y goûtai sans l'ombre de défiance, les indigènes en général connaissant mieux que personne les produits de la *montaña* et n'en usant qu'à bon escient. La saveur en était extrêmement amère, et je l'eusse rejetée aussitôt, n'eût été le plaisir de mâcher quelque chose de frais. A la fin, le dégoût l'emporta; mais quelle ne fut pas ma surprise en constatant que ma salive était noire comme de l'encre! Un peu inquiet, j'interrogeai les Indiens, demandant qu'on m'apportât une des noix dans sa coque.

« — Va!... Le fruit est bon, répliquèrent-ils... C'est un remède : les gens de la côte nous l'achètent. »

La réponse ne me satisfit qu'à demi, un remède n'étant pas de toute nécessité un aliment inoffensif. Sur ces entrefaites, on me présentait une noix recouverte d'une écorce jaune, lisse et cassante. Je pensai m'évanouir de terreur. Le fruit, — le remède! — dont l'amertume soudain exaspérée me brûlait maintenant le palais, c'était la plus redoutable des strychnées, la noix vomique! Nous étions bel et bien empoisonnés.

Instinctivement je me précipitai vers le ruisseau et, me jetant à plat ventre, absorbai à longs traits l'eau tiède et bourbeuse, avec l'espoir de la voir agir comme un émétique. Mes hommes durent penser que je perdais l'esprit, surtout lorsque, me relevant, je leur ordonnai, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, de faire comme moi sous peine de la vie. Ils obéirent intimidés, sans comprendre. Puis, nous reprîmes la marche,

trempés, couverts de fange, et de minute en minute, chaque fois que nous rencontrions une flaque d'eau saumâtre, un pli de terrain que l'orage transformait en rivière, nous nous gorgions jusqu'à provoquer des nausées. L'expédient nous sauva; néanmoins, les sensations éprouvées ne me laissaient aucun doute sur la nature du toxique : mes tempes étaient serrées comme dans un étau, les muscles de la mâchoire et du cou se contractaient dans une raideur douloureuse, des secousses semblables à celles de la pile électrique ébranlaient tout mon être, tandis qu'une sueur glacée m'inondait la face [1].

Frissonnants, chancelant comme des hommes ivres, nous étions presque hors d'état de nous mouvoir dans le réseau végétal qui nous emprisonnait. Un éblouissement brouilla ma vue, une faiblesse étrange m'envahit; il me sembla un instant que, cette fois, tout était fini et que nous allions mourir là!

Quelques milles, — trois ou quatre au plus, — nous séparaient du Huallaga. Il fallait les franchir le jour même. Si la nuit nous surprenait en cet état, cette nuit-là serait pour nous sans lendemain. Je fis ensevelir armes et bagages sous une brassée de palmes. Ainsi allégés, n'ayant conservé que nos coutelas et mon revolver, nous recommençâmes à tailler notre chemin dans le fourré. Le soir approchait, menaçant, et nous poursuivions sans échanger une parole. Les Indiens eux-mêmes n'élevaient plus la voix pour récriminer : ils paraissaient comprendre que les moments étaient précieux, et montraient une énergie vraiment admirable de la part de pauvres hères chez qui une velléité de révolte ou de défaillance suprême eût été bien excusable.

Enfin, une bouffée d'air nous apporta, mêlée aux exhalaisons de la jungle ruisselante, une odeur de fumée. D'où venait-elle? Annonçait-elle le voisinage d'un ami ou d'un ennemi? — Que nous importait! Elle était la

[1] Ces phénomènes s'atténuèrent par degrés; mais je devais en ressentir les effets pendant quelques jours. Ils ne disparurent complètement qu'au bout d'une semaine.

bienvenue : il faut avoir désespéré de toute aide humaine, pour comprendre l'émotion que peut causer la vue d'un simple ruban de fumée, dans les bois.

Moins d'une heure après, nous arrivions sur un terrain découvert où les derniers rayons du jour permettaient de distinguer deux cases de paille et de bambou. A l'entour, les feux flambaient. Nous hélâmes pour avertir de notre présence, et, avant même que l'on eût répondu, nous venions nous laisser tomber près de la flamme bienfaisante.

Il n'y avait là qu'une famille d'Indiens *Cholones,* le père, la mère et trois enfants, vivant de chasse et de la pêche dans le Huallaga qui coulait à deux cents mètres de là, masqué par les arbres. Leur surprise fut grande lorsque nous apparûmes du côté opposé à la rivière, sur la lisière de ces bois d'où, pour la première fois peut-être, ils voyaient surgir un être humain. Mais leur attitude était plutôt sympathique : je n'eus qu'à me louer de leur caractère doux et hospitalier. Je me trouvais, à les entendre, à deux milles environ au-dessous du point que je m'étais proposé d'atteindre, l'ancienne mission de *Pampa Hermosa,* depuis longtemps abandonnée, reconquise en partie par la forêt; ils étaient les seuls représentants de la population dispersée.

Il y a trois mois, presque jour pour jour, que je suis parti de la côte, éloignée, à vol d'oiseau, d'environ cent cinquante lieues; mais en raison de l'immense circuit que j'ai dû décrire, le trajet total équivaut à un peu plus de 1,400 kilomètres. Désormais le voyage par eau sera autrement rapide. J'ai escaladé la grande muraille de la Cordillère; les plus mauvais jours sont passés. Il était temps; ces deux semaines de voyage pédestre à travers bois, l'effort physique, la continuelle tension d'esprit, enfin et surtout les péripéties de la dernière journée, m'ont mis dans un état pitoyable.

Le soir même de notre arrivée, la crise se produisait; je passai la plus grande partie de la nuit en proie à une fièvre ardente et au délire. Dans

mon cauchemar revenaient confusément les horizons, les visages entrevus dans ce long voyage à travers les Andes : Quito, Lima, des volcans, des bruyères, moines et cholas, processions défilant au bruit des cloches, Indiens emplumés battant leurs entrechats au son de la flûte et du tambour. Puis, c'était la mer, la mer Pacifique, au loin, dans le couchant doré. Le navire glisse sans secousse; tout à coup voici qu'il s'abîme, et je me débats dans les vagues furieuses... Mais non... ce n'est plus la mer, c'est un torrent bondissant sous une voûte de verdure d'où pendent les lianes fleuries traînant sur l'eau; je cherche à les saisir, et elles cassent comme du verre...

Je m'éveille alors, et me retrouve couché sous un hangar de paille, à quelques pas d'un feu près de s'éteindre. Auprès de moi, mes Indiens dorment d'un mauvais sommeil, enfiévrés eux aussi, hantés par les rêves. Au dehors, la nuit paisible. Un souffle tiède courbe les longues palmes; le croissant de la lune se montre au-dessus des bois, et j'entends, couvrant de sa voix puissante les mille rumeurs nocturnes, le Huallaga qui bientôt m'emportera vers l'Amazone et l'Atlantique.

Juin-septembre 1886.



TROISIÈME PARTIE

AMAZONIE

CHAPITRE PREMIER

I. L'Indien Chumbe et sa famille. — Tocachi. — Les vampires. — La balsa et son équipage. — II. Dans les rapides. — Rencontre d'un Européen. — Un *Outlaw*. — Juanjuy. — III. L'Indienne Marie. — La montagne de sel. — Chasuta — Pongo d'Aguire. — Une tombe au milieu des bois. — Yurimaguas.

I

Il ne me manquait, pour descendre le Huallaga, que des mariniers.

La navigation du plus important tributaire du Marañon exige des hommes éprouvés. Mon hôte, l'Indien Chumbe et sa famille, ne remplissaient en aucune façon les conditions requises. Le père, il est vrai, connaissait la rivière dans ses moindres détours; mais il n'était plus jeune et, d'ailleurs, ne pouvait à lui seul manœuvrer un radeau. L'aîné des enfants, un garçon d'une douzaine d'années au plus, d'apparence assez chétive, n'était pas un auxiliaire suffisant. l'équipage devant compter au moins trois pagayeurs vigoureux. Je devais donc aller recruter mon personnel au village de Tocachi, situé à deux journees de marche en amont.

C'est à dessein que je dis « de marche » ; car, bien que le courant entre les deux points ne soit pas des plus impétueux, encore sa vitesse est-elle assez considérable pour qu'il soit impossible à un canot dirigé seulement par deux rameurs de lutter contre elle, même en longeant de fort près la berge.

Mais pour gagner la partie supérieure de la vallée, il fallait au préalable se transporter sur la rive droite; la gauche est impraticable. Au-dessus de

Pisana, le terrain est coupé de profonds marécages créés par les crues combinées du Huallaga et du Huacamayo. De plus, de ce côté, le passage est intercepté par cette dernière rivière dont le volume, dans le voisinage de son confluent, est tel, qu'on ne saurait la traverser à gué, encore moins au moyen d'un pont volant.

Mon premier soin, le lendemain de notre arrivée, fut de me rendre au bord du Huallaga. La distance était courte, le sol uni ; un excellent sentier reliait la *Chacra* de Chumbe à la crique servant d'embarcadère aux pirogues. Cependant, le trajet qu'un enfant eût aisément parcouru en quelques minutes, me prit près d'une heure. Au réveil, je m'étais senti si brisé que le moindre mouvement me causait une douleur aiguë. A deux reprises j'essayai de me lever, et retombai tout de mon long, sans force. Une troisième tentative fut plus heureuse ; mais à peine debout, j'eus comme un éblouissement et dus me retenir à la hâte à l'un des poteaux de la case. J'aurais remis la promenade à un autre jour, n'eût été la nécessité de réagir contre cette langueur envahissante. Un effort de volonté était indispensable pour rétablir l'équilibre des organes et activer la convalescence. En pareil cas, celui qui s'abandonne est un homme perdu. J'enfilai donc le sentier, traînant la jambe et me servant de mon fusil comme d'une canne.

En arrivant en vue de la rivière, je ne pus retenir une exclamation. Le grondement lointain des eaux qui, toute la nuit, m'avait poursuivi à travers les hallucinations de la fièvre, me préparait à un imposant spectacle ; mais ce que j'avais sous les yeux dépassait de beaucoup mon attente. Le Huallaga, gonflé par les derniers orages, justifiait plus que jamais son nom [1]. Large de deux cents mètres environ, il roulait entre deux murailles de verdure ses flots épais, nuancés de rouge par les terres diluées, hectares de sol végétal qui, déposés mille lieues plus loin, accélèrent l'éternelle

[1] *Huallaga,* dans le dialecte quechua-aymara, signifie « le Grand ».

poussée du continent de l'ouest à l'est. A considérer pendant quelques secondes ces troncs gigantesques, ces fragments de halliers qu'un torrent de boue féconde charrie à une vitesse de huit milles à l'heure, on a conscience du travail ininterrompu des molécules terrestres, bouillonnement de la matière dans le creuset, qui, d'une période à l'autre, modifie les reliefs du globe, les contours des rivages, effrite les monts, comble le lit des mers.

Aucune embarcation n'aurait affronté impunément le heurt de ces vagues courtes, creusées soudain en d'irrésistibles tourbillons. Les décombres flottants qui s'entre-choquaient l'eussent broyée avant même qu'elle fût parvenue au milieu du courant. Des masses de débris s'accumulaient le long de la rive ; parfois un arbre entier venait à angle droit crever la berge qui s'effondrait sous ce coup de bélier. Aussi la flottille du pêcheur, composée de deux longues pirogues en bois dur, avait-elle été halée sur des rouleaux au sommet d'un tertre, à une distance respectueuse de son port d'attache.

L'Indien ne tarda pas à me rejoindre et, après mûr examen, déclara que, depuis la veille au soir, la rivière avait encore monté d'une palme. Puis, détachant une branche d'un revers de *machete,* il entra dans l'eau jusqu'aux cuisses et enfonça solidement son piquet dans la vase. Lorsque le niveau se serait abaissé au-dessous de cette marque, alors seulement, disait-il, nous pourrions sans danger effectuer le passage.

Pendant vingt-quatre heures, la crue continua, lente, mais sans temps d'arrêt. Après quoi, le flot commença à se retirer insensiblement. Trois journées passèrent, que j'employai à reprendre des forces et à m'entraîner de nouveau par de fréquentes allées et venues du défrichement à la rivière. Entre temps, je m'occupais à nettoyer mes armes que l'humidité de la forêt avait, malgré tous mes soins, recouvertes d'une épaisse croûte de rouille ; je réparais tant bien que mal les diverses pièces de mon équipement, et procédais au raccommodage d'une garde-robe très délabrée.

La compagne de Chumbe et les enfants me vinrent en aide avec infiniment de bonne grâce, sinon toujours avec beaucoup d'adresse, prodiguant les reprises à grands points dans l'étoffe déchiquetée par les ronces, et même me confectionnant un habillement neuf dans une pièce de cotonnade tissée de leurs mains. Les morceaux en étaient ajustés avec un art un peu fruste ; la coupe eût rendu rêveur un tailleur de village. Le tissu, qui plus est, égayé de mouchetures écarlates de la dimension d'un écu, me donnait une vague ressemblance avec un pensionnaire de cirque forain en tenue de travail; mais ma couturière paraissait très fière de son œuvre, et pour rien au monde je n'eusse atténué sa joie par une critique intempestive.

Il ne se peut rien rêver de moins compliqué que l'existence de ces familles séparées du reste du monde par l'immensité des bois. L'horizon, pour la femme du moins, est circonscrit dans les étroites limites du défrichement. Depuis le jour où son mari l'amena en canot de son lointain village, Chinchao, sur les confins de la province de Huanuco, elle n'a vu autre chose que les quelques arpents de terre déblayés autour de leurs cases, plantés de yucca, de bananiers, de cotonniers, poussant pêle-mêle parmi les souches carbonisées ; ses journées sont remplies par les travaux domestiques, fabrication des filets, des hamacs, des nattes, filage du coton, tissage d'étoffes grossières où madame taille indifféremment les sacs destinés à renfermer le maïs et la coca, et les chausses de son seigneur et maître.

L'homme mène une vie moins sédentaire, passe son temps à la pêche, à chasser au lacet ou à la sarbacane, et, deux fois l'an, se joint aux habitants de Tocachi pour aller récolter la cire et le caoutchouc, ainsi que le sel, dont il existe des gisements importants, une dizaine de lieues en amont. Le produit de ces expéditions, qui durent plusieurs semaines, fait l'objet d'un trafic avec les indigènes de la basse rivière, Hibitos, Lamistas, Cocamas, les marchands de Yurimaguas et les factoreries échelonnées à

partir de cet entrepôt jusqu'au Marañon. Les principaux articles obtenus en échange sont le curare, des armes de pacotille, de la poudre et des cotonnades à grands ramages de provenance anglaise. Chez ces populations clairsemées, dernier vestige des douze tribus établies naguère dans la vallée du Huallaga, ces absences répétées donnent satisfaction aux instincts du nomade, à l'esprit d'aventure qui s'accuse toujours avec plus ou moins de force sous les dehors paisibles de l'Indien de mission. Leur accoutrement emprunte à ce genre de trafic un singulier alliage de civilisation et de barbarie; sous la chemise, par-dessus la blouse importées d'Europe, la plupart ont conservé la parure nationale, les colliers, les bracelets de peau d'iguane, de graines séchées, d'os de poisson.

Mes porteurs de Tayabamba, de leur côté, tout en se remettant de leurs fatigues, ne restaient pas inactifs. Ils fabriquaient de vastes paniers de forme cylindrique, où ils entassaient des blocs de sel enveloppés dans des feuilles de bananier, afin de les préserver de la pluie. Quarante-huit heures après notre arrivée, ils me quittaient avec force protestations d'amitié, pour retourner à leur village en suivant, à une allure plus vive cette fois, la *senda* que nous venions d'ouvrir avec tant de lenteur et de peine.

Le 15 septembre, je me mettais en route, accompagné de Chumbe et de l'aîné des enfants. Depuis la veille, l'eau avait laissé à sec le jalon planté par l'Indien trois jours auparavant : nous touchâmes sans accident l'autre bord, bien que le courant fût encore d'une violence extrême et que notre canot décrivît, en dérivant, des voltes inquiétantes.

Je laissais à Pisana le gros de mes bagages, n'emportant, avec mes armes, que mon hamac et ma moustiquaire passés en sautoir. Mes compagnons s'étaient chargés des vivres, qui consistaient en un demi-régime de bananes, un quartier de venaison salée et une quantité raisonnable de *massato*[1] enveloppée dans des feuilles.

[1] Le *massato* n'est autre chose que la racine de yucca, broyée entre deux pierres. On use de cette pâte en la pétrissant dans un peu d'eau. L'aliment, légèrement acidulé, a la blancheur et la

Bien que la distance de Pisana à Tocachi soit de sept lieues à peine, on ne peut la franchir en moins d'un jour et demi. La différence de niveau n'est que de quelques mètres; les accidents du terrain sont insignifiants. Mais la difficulté provient précisément de son peu d'élévation au-dessus de la rivière dont les crues ont excavé profondément les terres. Les eaux, en se retirant, tracent de nombreux sillons qui, d'année en année, agrandis par les inondations successives et par les pluies, se sont transformés en autant de canaux tortueux rappelant, toutes proportions gardées, les *furos* et les *igaripés* de l'Amazone. Le moindre de ces fossés a deux mètres de large, autant de profondeur : même en temps de sécheresse, un peu d'eau y séjourne, dissimulée sous le bois mort et les feuilles tombées. Une heure sur trois, en moyenne, est consacrée à piétiner dans cette fange où grouille toute la vermine aquatique.

Nous avons, veillant à tour de rôle, passé une assez triste nuit près d'une petite rivière aux ondes limpides, le rio Cedro. Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, nous faisions halte à l'extrémité d'un banc de roche basaltique qui avance dans le Huallaga comme un môle naturel. En face, dans une échancrure de la forêt, se dressait un hangar sous lequel des pirogues reposaient la quille en l'air. Tel est le port de Tocachi : le village est situé à plus de deux lieues dans les terres. Seules, deux ou trois familles résident près de l'embarcadère, sur un défrichement que les arbres nous cachaient.

Aux appels de Chumbe, ponctués de deux coups de feu, des voix répondirent, et bientôt une dizaine de personnes, des femmes, apparurent sur la rive. Trois d'entre elles, avec une dextérité rare, redressèrent l'une des embarcations, la poussèrent à l'eau et, jouant des pagaies,

consistance d'une crème épaisse : il n'a pas son pareil pour apaiser à la fois la soif et la faim. C'est le viatique de l'Indien des plaines. Celui-ci, quels que soient le motif et l'urgence du voyage, ne se décidera pas à partir avant d'avoir longuement élaboré une ample provision de sa nourriture favorite.

nous eurent vite rejoints. Quant à Chumbe et à son fils, après m'avoir confié aux bons soins des bateliers, ils reprirent, sans plus tarder, le chemin de Pisana.

La population du port se montra très empressée, sans trahir pourtant sa curiosité par des questions importunes. On me conduisit dans l'une des meilleures cases, dont une moitié me fut abandonnée : les maîtres du logis transportèrent discrètement leurs ustensiles de ménage à l'autre extrémité; cela fait, le cercle se reforma à distance convenable, et, le regard interrogateur, mais bouche close, on attendit.

L'élément féminin dominait. Le sexe fort n'était représenté que par deux vieillards perclus, la face ridée comme une figue sèche, et par une dizaine d'adolescents à la frimousse éveillée, qui faisaient tous leurs efforts pour se donner des airs graves. Tout ce monde était assez court-vêtu : les hommes, d'un caleçon et d'une veste flottante, sans manches, laissant à découvert le torse et la poitrine; les femmes, d'une jupe de cotonnade bleue que plusieurs relevaient entre leurs jambes comme les grègues bouffantes des Mauresques. Les plus jeunes portaient une espèce d'écharpe nouée autour de la taille et rejetée sur l'épaule; les douairières, en revanche, exhibaient leurs charmes flétris avec une ostentation fâcheuse. Les coiffures étaient à l'avenant, depuis la double natte, luisante d'huile de palme, jusqu'à la crinière en coup de vent. Le plus grand nombre avaient quelque bijou : celle-ci, un collier, un bracelet de graines écarlates; celle-là, un chapelet dont la médaille ou le crucifix de cuivre luisait entre les seins.

Des renseignements obtenus, il résultait que je n'avais en face de moi aucune des autorités. Les hommes étaient à la pêche sur la rivière Cayumba; le chef résidait au village où je devais me rendre pour embaucher des mariniers, en admettant que les gens ne fussent pas occupés au loin à la récolte de la cire.

En attendant, je m'installai de mon mieux pour la nuit, qui fut mau

vaise; malgré la fatigue, c'est à peine si je parvins à dormir deux heures consécutives. D'abord, mes voisins et voisines, avec la fougue d'une jeunesse qui ne se sent pas surveillée, excités d'ailleurs par de copieuses libations de *caldo*, se livrèrent à un sabbat d'enfer. Les danses, les chants entremêlés de propos très lestes, ne prirent fin que longtemps après minuit. Alors, comme la lune se levait, ce fut le tour des batraciens de toute catégorie, tapis dans les roseaux ou sur les branches, assourdissante fanfare que dirigeait avec maestria la grenouille géante de l'Amazonie, espèce singulière qui ne quitte guère la cime des arbres et dont le cri ressemble au bramement d'un cerf dans la saison du rut.

De plus, des nuées de chauves-souris nichées dans la toiture ne cessèrent de tourbillonner à grand bruit jusqu'à l'aube, s'empêtrant parfois dans la moustiquaire, où elles firent, en se débattant, force accrocs. Agacé, je sautai à bas du hamac et en abattis quelques-unes à coups de bâton; mais cette exécution ne me procura qu'un court répit, et les hideuses bêtes recommencèrent leurs rondes. Presque toutes appartenaient à l'espèce dite vampire-spectre (*Phyllostoma spectrum*), si répandue dans l'Amérique intertropicale, des plaines de l'intérieur jusqu'aux régions les plus élevées de la Cordillère. Je ne l'avais rencontrée que trop souvent, à l'Équateur comme au Pérou, et mes bêtes de somme subirent plusieurs fois ses attaques; mais jamais je n'avais été harcelé par un vol aussi nombreux et de dispositions plus agressives. Mon chien, cette nuit-là, fut la victime désignée. Je l'aperçus, le jour venu, baigné dans son sang qui continuait à couler par deux blessures dont l'orifice, découpé nettement comme à l'emporte-pièce, avait au plus deux millimètres de large. L'animal était si affaibli qu'il chancelait sur ses pattes. Il avait été saigné sans qu'il s'en aperçût, les sujets attaqués par le vampire ne s'éveillant jamais pendant l'opération, au sujet de laquelle les avis diffèrent. Beaucoup prétendent que le monstre procède en usant l'épiderme par le frottement de sa langue; cet organe est en effet très rugueux, fort développé, susceptible

de s'allonger et terminé par une rangée de papilles en forme de ventouses. Suivant les Indiens, au contraire, il se servirait d'une de ses canines, aiguës comme la pointe d'un stylet, tout en éventant doucement sa victime avec ses ailes, pour la maintenir dans un profond sommeil.

Cette variété est la seule qui s'attaque à l'homme. Elle ne pratique pas ses incisions sur toutes les parties du corps indifféremment, mais le plus souvent aux orteils et aux mains : du reste, le moindre voile, rideau ou simple moustiquaire de gaze, est une protection suffisante. Fait digne de remarque, dans le même village, sous le même toit, tels individus seront constamment mordus et d'autres toujours indemnes. Il en est, dit-on, pour qui le vampire marquait une prédilection si fâcheuse, qu'ils ont dû s'expatrier et s'établir dans un district que n'infestent pas ces carnivores ailés. L'assertion m'eût semblé fantaisiste si elle ne m'eût été renouvelée, plusieurs mois après, au Brésil, par des personnes dignes de foi.

Le spécimen que j'avais abattu mesurait vingt centimètres de long sur soixante-dix d'envergure; le corps était d'un gris foncé, strié de blanc, la lèvre supérieure surmontée d'une excroissance charnue qui donnait à la bête, vue de face, un aspect diabolique.

Le 17, dès qu'il fit clair, je me dirigeai vers le village, par un joli sentier serpentant à travers des futaies d'une incomparable magnificence. Cette promenade de plus d'une heure, seul, dans la fraîcheur matinale, sous le demi-jour tombant du dôme mouvant des feuilles sur les lianes moussues, les grappes de fleurs, bégonias argentés, calcéolaires jaunes maculés de pourpre, m'a laissé un souvenir ineffaçable.

Les cases sont bâties au sommet d'une éminence isolée dont on a rasé la broussaille. Elle commande un panorama immense de monts, de rivière et de forêt : vers l'est, le Huallaga se dessine au loin, miroitant au soleil comme une coulée de métal; au delà, à perte de vue, les bois que n'a jamais frappés la hache, la Pampa du Saint-Sacrement qui s'étend jusqu'à l'Ucayali. Si je me retourne, j'aperçois le massif des Andes, tout proche,

dont les crêtes neigeuses étincellent, parure d'émeraudes piquée de diamants et d'opales.

Il ne s'agit point ici d'un village au sens rigoureux du mot : les maisons plantées sur la colline n'abritent qu'une demi-douzaine de familles, entre autres celle du *gobernador*. A l'orient des Andes, la communauté indienne se constitue rarement en groupes compacts, mais en demeures séparées. Établies sur le même territoire, chacune d'elles est souvent à une ou deux heures de marche de sa voisine. Les efforts des anciens missionnaires pour accoutumer l'indigène à une conception plus élevée de l'état social n'ont pu triompher de cet esprit d'indépendance qui pousse chaque famille à s'isoler, à former une petite tribu dans la grande. Ceci explique les longs délais requis pour rassembler des mariniers ou des porteurs, alors même que l'on s'est assuré le concours bienveillant du chef et des subordonnés.

Tel était le cas. Le *gobernador* me reçut fort bien et paraissait tout disposé à satisfaire sans retard à mes demandes. L'arrivée d'un Européen éveillait en lui de vieux souvenirs. Il avait, très jeune encore, accompagné le lieutenant Herndon, de la marine des États-Unis, qui descendait le Huallaga en 1851. Son père, ajoutait-il, chasseur émérite, pagayeur sans rival, avait également passé plusieurs saisons au service des blancs et conduit leurs balsas sur les rivières du sud qui se déversent dans l'Ucayali. Peut-être faisait-il ici allusion à l'expédition entreprise en 1834 par les Anglais Smyth et Lowe, à l'effet de rejoindre cette dernière rivière en reconnaissant le cours du rio Pachitea, ou bien encore à l'exploration du rio Pozuzo, organisée six ans plus tard par les missions d'Ocopa sous la conduite du P. Antonio Chimini; à moins pourtant qu'il ne s'agît de la descente de l'Urubamba accomplie par le comte de Castelnau en 1846, exploration qui coûta la vie à l'un des plus héroïques pionniers de la France dans ces parages, le P. Bousquet.

Quoi qu'il en soit, ces traditions de famille expliquaient en grande partie

l'accueil sympathique fait au voyageur. J'emportai donc la promesse que trois hommes, réputés entre les plus habiles, connaissant parfaitement la rivière dont ils avaient franchi plusieurs fois les rapides, manœuvreraient ma balsa jusqu'au village de Juanjuy, où je recruterai facilement un nouvel équipage. Le voyage, sauf accidents imprévus, n'exigerait pas une semaine. Les *balseros* seraient à mes ordres dès le lendemain; une journée leur suffirait pour abattre, écorcer, faire sécher et assembler sommairement les perches : nous irions compléter l'esquif à Pisana. Là seulement, en effet, croissait en abondance l'espèce de bambou connue au Pérou sous le nom de *caña brava* que les Indiens emploient pour échafauder la plate-forme du radeau.

Les trois jours en firent quatre. Enfin, le 20 dans l'après-midi, les bois étaient accouplés, et nous démarrions. Mes rameurs, très excités, se déclaraient prêts à voguer avec moi jusqu'où bon me semblerait.

L'entrain même de ce départ ne me rassurait qu'à demi. Pour peu que l'Indien bavarde, il est urgent d'ouvrir l'œil : morne et taciturne de sa nature, il ne devient expansif que sous l'influence de l'ivresse. Le cas est à prévoir, notamment après la cérémonie, toujours fortement arrosée, des adieux. Alors, ne vous fiez plus à sa vigilance; ne comptez guère sur son adresse pour éviter l'écueil. La vue brouillée, la bouche fendue par un sourire béat, les bras mous croisés sur l'aviron, il s'abandonne à la dérive, sans souci du péril.

Peu s'en fallut que notre navigation ne s'achevât de façon tragique, une demi-heure après avoir quitté le port.

Le Huallaga, entre Tocachi et Pisana, est rien moins qu'accidenté : aucun rapide, pas une roche. La rivière, peu profonde, s'étale décrivant des courbes d'un rayon très étendu : les seuls obstacles sont les arbres échoués qui dressent leurs branches dénudées au-dessus du niveau des plus hautes crues. Parfois cependant, l'épave affleure à peine, ou même se dissimule entre deux eaux. Ces sortes d'écueils sont les plus à craindre; on

les reconnaît difficilement de loin : leur présence est révélée par des ondulations très légères que l'on serait tenté d'attribuer à l'action de la brise ou d'un remous. Tandis que nous dérivions à une vitesse moyenne de trois lieues à l'heure, je surveillais l'horizon avec ma jumelle : bientôt je signa-



MON ÉQUIPAGE.

lai aux pagayeurs un bouillonnement suspect. L'avis ne troubla pas leur quiétude, et lorsque, sur mes injonctions réitérées, ils se décidèrent enfin à faire force de rames pour éviter l'obstacle, il était trop tard; la balsa, accrochée au passage, virait brusquement sur elle-même et se plaçait en travers

du courant. La position était terrible; l'eau nous aveuglait. La violence du choc avait culbuté deux des Indiens qui, à demi submergés, se cramponnaient désespérément à une amarre; le troisième était tombé à la renverse auprès de moi. Je lui passai ma hachette; il parvint à trancher quelques liens, les autres cédèrent, et nous fûmes assez heureux pour nous dégager en abandonnant un morceau du radeau. Le tout n'avait peut-être pas pris plus de temps qu'il n'en faut pour l'écrire; mais la frayeur qui nous avait saisis lors de l'accident durait encore deux heures après, quand, à la nuit tombante, nous prîmes terre en face du sentier aboutissant à Pisana.

En arrivant à la case de Chumbe, quel ne fut pas mon étonnement en constatant que, dans le court trajet de la rivière à la *Chacra*, un de mes Indiens avait disparu! Vainement on l'appela : étourdi sans doute sous l'effet combiné de l'alcool, de la secousse nerveuse et du froid, il gisait dans la broussaille, au risque d'être écharpé pendant la nuit par les carnassiers. Munis de longues torches de roseaux, nous reprîmes le chemin de la berge, battant les buissons sans résultat.

Mon personnel s'émiettait. Si l'homme ne reparaissait pas, je ne pouvais compter sur ses camarades. Ceux-ci, découragés par les incidents de la journée, lesquels, je l'avoue, étaient d'un exécrable augure, ne se gênaient pas pour dire qu'ils n'iraient pas plus loin. Même à trois, ils n'étaient décidément pas en nombre pour diriger la balsa. Ah! si Chumbe voulait se joindre à eux, peut-être se tirerait-on d'affaire. Chumbe n'avait pas son pareil comme pilote; il était capable de conduire le radeau, les yeux fermés, jusqu'à Juanjuy, et même au delà, s'il le fallait.

Des pourparlers furent entamés avec Chumbe séance tenante. Afin de prévenir toute hésitation par l'offre d'un salaire hors de pair, je lui proposai, s'il consentait à nous prêter main-forte, de lui compter quinze *soles*, payables non en marchandises, mais en argent. L'Indien avait trop souvent négocié avec les blancs pour ignorer l'écart de valeur qu'il y a entre le

métal et les estimations fantaisistes du trafiquant des factoreries. La somme représentait, pour un travail de quelques jours, un profit au moins égal à celui d'une longue campagne de chasse ; il eût cédé à moins bon compte le produit d'une saison passée à récolter la cire ou la salsepareille. Aussi la proposition fit-elle luire dans ses yeux un éclair de convoitise. Je n'eus garde d'en affaiblir l'effet par d'inutiles commentaires, et le laissai à ses réflexions.

Le marché eût été conclu sur-le-champ, sans la femme, qui ne se souciait pas de voir son homme s'embarquer pour un voyage dont elle savait les risques. Durant une bonne partie de la nuit, la question fut débattue entre Chumbe et sa compagne assis gravement devant les tisons. Je ne pouvais saisir leur colloque ; mais à l'instant où le sommeil me prit, le mari décontenancé ne paraissait plus faire valoir ses arguments que d'une voix molle.

II

Juanjuy, 29 septembre. — Mon troisième rameur s'est retrouvé. Il venait de passer la nuit dans le hallier, à dix pas de la rivière, sans avoir été inquiété par les fauves. C'est à croire qu'il y a réellement, comme l'affirme le dicton populaire, un dieu pour les ivrognes !

En revanche, Chumbe me déclarait, d'un air embarrassé, qu'il ne pouvait me servir de pilote. Il était âgé, perclus de douleurs, et ne maniait plus la pagaie comme autrefois. Puis, si la descente de Pisana à Juanjuy n'exigeait pas plus de trois ou quatre jours, le voyage de retour, en suivant la rive encombrée d'une végétation épaisse, ne durerait pas moins de deux semaines ; il lui répugnait de quitter les siens pour aussi longtemps, surtout à cette époque de l'année, aux approches de la saison des pluies.

Je tins ses raisons pour excellentes, et n'insistai pas. Les Indiens, revenus

de leur alarme de la veille, travaillaient avec ardeur à l'achèvement de la balsa. Le radeau, long de sept à huit mètres, est formé des tiges de dix jeunes arbres dépouillées de leur écorce et reliées à trois barres transversales par de solides attaches en lianes. L'avant seul présente une section régulière ; à l'arrière, les bois sont laissés de toute leur longueur avec leurs



CONSTRUCTION DE LA BALSA.

menues branches : cette disposition a probablement pour but de contre-balancer le poids des pagayeurs qui prennent place à l'autre extrémité, accroupis sur un rang. Le milieu de la balsa est occupé par la *barbacoa*, plate-forme à claire-voie que supportent des piquets entre-croisés. On y arrime les bagages, les vivres, en réservant un étroit espace au voyageur qui, de ce poste élevé, surveille la manœuvre, comme un commandant sur sa passerelle.

En avant de la barbacoa, j'avais dressé un petit mât de bambou où j'arborais nos trois couleurs lorsque nous arrivions en vue d'un village. La manifestation n'avait de sens que pour moi ; mais dût cet aveu faire sourire, je ne saurais dire le plaisir que j'éprouvais à voir flotter au vent l'emblème de la patrie.

Le 21 au soir, l'embarcation était parée, la cargaison à bord. Le 22 au soleil levant, nous avions perdu de vue la plage de Pisana, dépassé le rio Mixollo qui se jette dans le Huallaga un peu au-dessous de l'ancienne mission, et descendions à une allure vertigineuse le rapide *Huairuro*.

Les rapides et les défilés qui ont valu à la rivière un renom perpétué aussi bien par les traditions indigènes que par les récits des premiers missionnaires, sont au nombre de quarante-deux. Une trentaine sont particulièrement redoutables[1]. Ils se divisent en deux séries séparées par un long intervalle d'eaux calmes. La première et la plus importante est comprise entre 8° 14′ et 7° 50′ de latitude sud. On peut dire, sans exagérer, que la navigation s'y effectue dans une anxiété continuelle. D'énormes blocs jonchent le lit tortueux, le courant se précipite avec une impétuosité de cataracte. Sa vitesse, sur une distance de cent cinquante kilomètres, est tour à tour de cinq, sept et même de neuf milles à l'heure. Tantôt le radeau se cabre et bondit comme un cheval épouvanté, tantôt il est retenu captif pendant des heures dans un *raudal* (tourbillon), prêt à se disloquer sous la violence du mouvement giratoire.

La largeur du lit varie de cent cinquante à trente mètres, sur un parcours de quelques milles ; la profondeur n'est jamais inférieure à trois mètres

[1] En voici la liste :

1° De Pisana à Juanjuy :

Huairuro. — Armallari. — Chonta. — Marona. — Polvora. — Flores. — Syott. — Corazon. — Balsayaccu. — Matallan. — Murga. — Guacamayo. — Limon. — Picote. — Chamicha. — Campanas. — Cuchiyaco. — Benga. — Tambor. — Chomté. — Chapicha — Zabaloyaccu. — Cachihuanuchica. — Tonta. — Sumanso. — Trampa.

2° De Juanjuy à Yurimaguas :

Estero. — Chumia. — Vaquero. — Rio Blanco. — Pongo d'Aguire.

Les berges, presque partout élevées, sont soutenues par des assises de roc qui souvent s'avancent en forme d'éperon, et rendent l'atterrissage assez difficile. Parfois aussi, la végétation exubérante en défend les approches; les branches chargées de parasites débordent, masquant complètement la rive. De loin en loin pourtant, au fond d'une crique où l'eau reposée a des transparences de cristal, une petite plage s'arrondit, disposée à souhait pour le campement. Sur le sable fin, le sabot mignon de l'antilope, la patte velue du léopard, ont laissé leur empreinte. Des trouées dans le hallier marquent la route que les hôtes de la forêt ont suivie pour se rendre à leur abreuvoir. Aucune trace de lutte; le lieu semble un terrain neutre : on croirait que la paix de l'Éden règne encore dans ces solitudes. Plus bas, un village de fourmis géantes alignera sur la grève ses huttes coniques, d'un ciment si compact qu'il résiste à la hache. Des centaines d'échassiers, aigrettes, flamants blancs et roses, rangés au bord de l'eau, se retirent lentement au bruit des pagaies et, nullement effrayés, vont reprendre leur pêche vingt pas plus loin. Des vols de colibris montent comme des fusées, et sur les branches mortes les *tunquis*[1] au plumage éclatant mettent une floraison nouvelle.

Le matin du 23, rencontre inattendue. La nécessité de consolider le radeau déjà fort démantibulé nous retenait à terre une heure plus tard que de coutume. Tout à coup, l'un des hommes, relevant la tête, poussa une exclamation répétée aussitôt par ses camarades. Ils interrompirent leur travail et gagnèrent en courant l'extrémité d'un banc de roche d'où l'on découvrait le lit entier de la rivière. Je les suivis, et ne pus à mon tour retenir un cri de surprise. Une balsa était en vue, dérivant rapidement en plein courant : six hommes la montaient, dont il n'était possible de distin-

[1] *Rupicola Peruviana.* — Cette espèce, l'une des plus remarquables de l'Amazonie, abonde sur le Huallaga. L'oiseau, de la taille d'un gros coq, a le corps écarlate et les ailes noires; la tête est surmontée d'un panache cramoisi. C'est le roi de la gent emplumée; le *toucan* lui-même, de pourpre et d'or vêtu, ne saurait lui être comparé.

guer à distance ni l'accoutrement ni les traits. L'aspect de la cargaison, — de longs paniers de jonc recouverts de feuilles vertes, — les mouvements souples des rameurs, les sarbacanes que tenaient à la main deux des individus juchés sur la barbacoa, tout révélait des voyageurs indigènes. Mes Indiens croyaient reconnaître en eux des Hibitos du village de Sion qui revenaient d'une expédition de pêche.

Le camp fut levé en toute hâte : nous espérions pouvoir naviguer de conserve et régler notre manœuvre sur la leur pour passer les rapides Matallan et Murga. Mais si précipité qu'eût été le départ, les nouveaux venus avaient pris trop d'avance : nous quittions à peine notre mouillage qu'ils disparaissaient à un brusque détour, et nous ne les revîmes plus de la matinée.

Ces dangereux passages heureusement franchis, mes gens se dirigeaient, afin de reprendre haleine, vers une petite baie dans laquelle se jette la rivière de Sion. Le premier objet que j'aperçus fut la balsa indienne, délestée et tirée sur le sable. L'équipage se séchait autour d'un grand feu, avant de gagner, le ballot sur l'épaule, le village qu'une *senda* de deux lieues relie au Huallaga. Les deux troupes fraternisèrent, Cholones et Hibitos se trouvant être de vieilles connaissances. Mais qu'on juge de ma stupéfaction quand l'un de ces derniers, s'approchant de moi, me souhaita le bonjour… en anglais !

Le teint bronzé, la face glabre de mon interlocuteur, me l'eussent fait prendre pour un Indien; il n'avait, comme ses compagnons, pour tout vêtement qu'un pagne de cotonnade et une blouse sans manches serrée à la ceinture par une lanière en peau de daim. Mais sa haute stature, ses yeux bleus, quelques mèches d'un blond ardent éparses dans sa chevelure grise, dénotaient l'homme du Nord, le Breton ou le Yankee. Il venait à moi, les mains tendues, très ému, flageolant sur ses longues jambes marbrées de nombreuses cicatrices, dans un état de faiblesse et de misère qui faisait peine. Évidemment, il se croyait en présence d'un compatriote.

Le seul article de ma garde-robe qui eût résisté aux intempéries d'un voyage de plusieurs mois, — un casque insolaire de fabrication anglaise, — autorisait cette méprise.

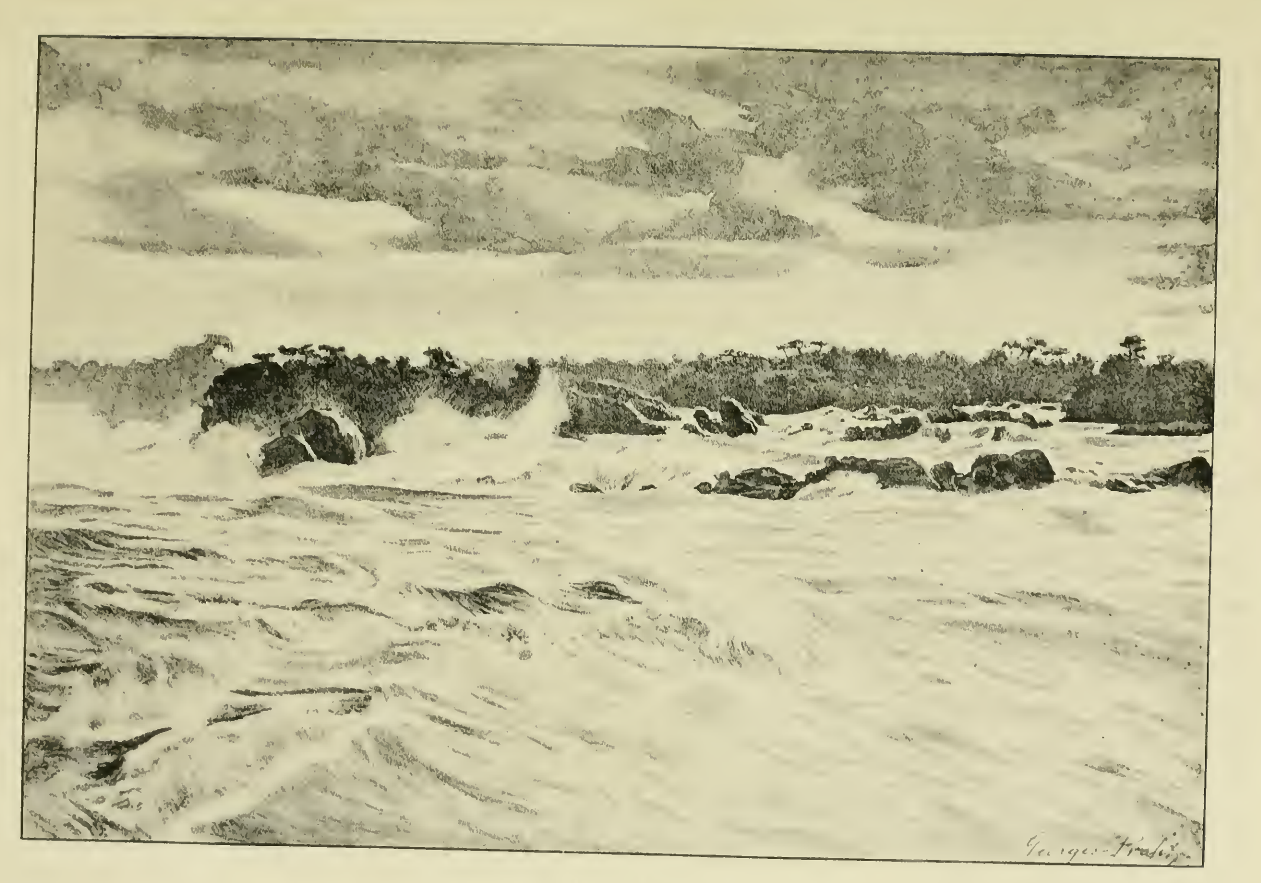
D'où venait l'homme? A la suite de quelles aventures se trouvait-il en pareille compagnie? Était-ce un voyageur comme moi, ou ce qu'on nomme vulgairement un *frère de la côte,* quelque malfaiteur fuyant la justice, quelque marin déserteur? Toutes les hypothèses m'étaient permises, d'autant qu'il semblait déterminé à ne fournir sur sa personne et ses antécédents aucun renseignement précis. Une étrange histoire de départ pour l'intérieur, dans l'espoir naïf d'y faire fortune, de misères endurées dans les pueblos de la sierra, dans les forêts du versant oriental, où il avait erré pendant des semaines, vivant de fruits et de miel sauvages, passant la nuit sur les arbres, crainte des bêtes fauves; son sauvetage inespéré par des chasseurs indiens de Tingo Maria qui l'avaient recueilli et nourri durant cinq mois, ce fut à peu près tout ce que j'en tirai. Il exprimait, en terminant, l'intention de se rapprocher des factoreries de l'Amazone, où il pourrait trouver du travail et les moyens de retourner plus tard dans son pays. Une occasion s'était offerte de descendre deux cents milles de rivière sur la balsa des Hibitos; mais ceux-ci étaient maintenant arrivés à destination. Dieu sait combien de temps il devrait rester leur hôte! La vie indienne ne l'effrayait pas, pourvu qu'il parvînt à tirer quelque profit de ses peines; mais, dans le haut pays, tout ce qu'on pouvait espérer, c'était de vivre au jour le jour, sans entrevoir un avenir meilleur. Il me demandait donc de lui permettre de prendre passage sur mon radeau, au moins jusqu'à ce que nous eussions atteint un village en relations plus fréquentes avec les postes occupés par des blancs.

Quel que fût son passé, une chose était certaine, c'est qu'il avait beaucoup souffert; à ce titre seul, en pareil lieu, il éveillait ma sympathie. Je n'en exigeai pas davantage, et lui fis place auprès de moi. Si louche que parût le personnage, sa venue rompait agréablement la monotonie de mon

existence : depuis près de trois mois, je n'avais eu d'autre société que des Indiens d'humeur peu communicative ; sans trop souffrir de cet isolement, encore n'étais-je pas fâché d'échanger quelques paroles avec un homme de ma couleur.

Une fois en route, soit qu'un sentiment de gratitude, ou simplement la joie d'avoir vu sa prière si vite exaucée, l'emportât sur la prudence, soit qu'il cédât lui-même à ce besoin d'entendre sa propre voix, de parler sa langue maternelle, dont sont tourmentés tous ceux qui ont vécu dans la solitude, il se départit un peu de sa réserve. J'appris qu'il était originaire de Darmouth, dans le Devonshire ; qu'il avait quitté l'Angleterre cinq années auparavant à bord d'un brick faisant voile pour la côte du Pacifique. En qualité de passager ou de matelot? Il n'eut garde de préciser. Mais à la façon dont il observait les pagayeurs, à quelques remarques qui lui échappèrent, relatives à la manœuvre, à la force du courant, à la présence probable des bas-fonds ou des écueils, il était aisé de deviner un homme de mer. Quoi qu'il en soit, il avait quitté son navire au Callao, et pris le chemin de l'intérieur. On le retrouvait successivement à la Oroya, travaillant sur les chantiers de la voie ferrée, puis dans divers pueblos de la Sierra, à Jauja, à Tarma et dans les mines d'argent du Cerro de Pasco. Après deux ans de cette vie, excité, disait-il, par les récits qu'il entendait colporter au sujet de la Montaña, un désir fou le prenait de descendre vers cet Orient si proche et plein de mystère. Que ce fût ou non le vrai motif pour lequel il avait préféré aux exploitations minières l'inconnu des forêts, toujours est-il qu'il s'était jeté à l'est, dans la région boisée de la province de Huanuco, où il avait failli trouver la mort.

Tandis que l'aventurier contait ses misères, nous franchissions coup sur coup quatre rapides, Cuchiyaco, Benga, Tambor et les grands tourbillons que provoque l'afflux d'un des principaux tributaires du Huallaga, le rio Valle. La nuit nous prit au sortir du défilé de Chomté, près de l'embouchure du rio Luna.



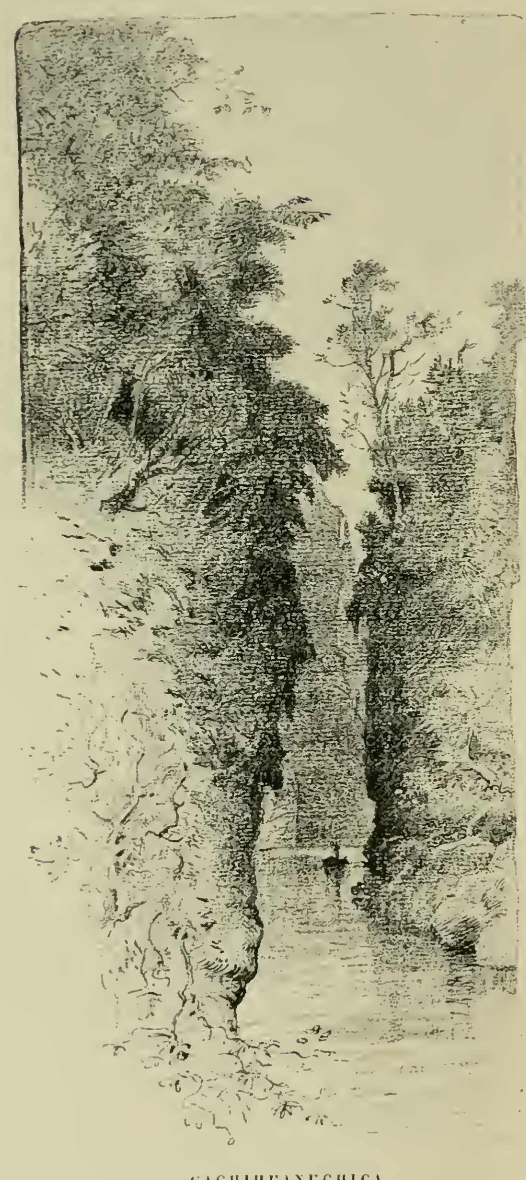
RAPIDE ZABALOYAGGU.

La journée du 24 me réservait d'autres émotions. Sortis sains et saufs du mauvais passage de Chapicha, où des monolithes gigantesques se dressent au milieu de la rivière, nous fûmes, malgré les efforts désespérés des *balseros,* entraînés dans l'impétueux courant Zabaloyaccu, qui clôt la première série des rapides. C'est de beaucoup le plus terrible ; aussi les Indiens cherchent-ils à l'éviter au moyen d'un portage, sans toujours y réussir. J'ai vu les plus célèbres déclivités des rivières américaines, celles de l'Oswego, du Saint-Laurent, du Saguenay, du Colorado. Aucune n'est comparable à ce long saut du Huallaga. Un seul courant pourrait en donner l'idée, celui de la rivière Niagara, entre les cataractes et Lewiston (Ontario).

Le danger vous surprend en pleine accalmie, au milieu d'un de ces instants de répit si rares dans cette navigation accidentée. Soudain, un grondement retentit, lointain d'abord, mais qui se rapproche avec une prodigieuse vitesse. Le courant s'accélère, sans qu'un seul frisson agite la surface. Tout au plus s'enfle-t-elle en molles ondulations d'une ampleur de houle. En vain cherchons-nous à rallier la rive ; nous sommes emportés de plus en plus vite jusqu'au moment où, au delà d'une courbe, à cent mètres de nous, la rivière entière disparaît sous un rideau de vapeur. Les berges s'escarpent, le radeau glisse à travers un dédale de rocs épars qui le mettraient en pièces au premier choc. Il n'est plus question de le diriger. Nous nous abandonnons à la dérive, cramponnés tous les cinq à la plate-forme centrale.

Tout à coup, il me sembla que nous étions projetés dans le vide; la nappe immense se précipitait en écluse d'une hauteur de trois mètres. Sans doute, nous ne dûmes notre salut qu'à la violence même du courant qui, en vertu de la vitesse acquise, au lieu de tomber suivant la verticale, décrivait dans sa chute une courbe allongée. Cela permit à la balsa d'arriver intacte au pied du rapide; mais, échappés contre tout espoir à un désastre, notre position n'en restait pas moins critique. Les eaux, reprenant brusquement leur niveau, bouillonnaient et se soulevaient en vagues menaçantes.

A deux reprises, nous fûmes presque engloutis; lorsqu'enfin nous parvînmes à prendre terre, deux milles plus bas, il était temps. Les amarres de lianes, en partie rompues, maintenaient à peine le frêle assemblage de perches sur lequel je venais de passer des minutes qui compteront parmi les plus émouvantes de ma vie.



CACHIHUANUCHICA.

A Zabaloyaccu, succède le défilé de Cachihuanuchica. On ne saurait imaginer contraste plus complet. Si quelque chose avait pu me faire oublier la tourmente d'où nous sortions, c'était l'aspect de cette onde apaisée coulant, dans une pénombre d'église, entre des parois de porphyre hautes de six cents pieds. Des arbres au tronc puissant s'y arc-boutent, formant l'ogive; des grappes de fleurs pendent comme des lustres; les lianes accrochent leurs lourdes draperies aux moindres aspérités du roc dont le flot bat la base avec un bruit de cloche.

A l'issue de cette gorge longue de trois lieues, le Huallaga, grossi de l'importante rivière Huayabamba, s'élargit pareil à un lac, moucheté d'îles. La grande Cordillère fuit vers le nord-ouest ; à l'est, la pampa du Saint-Sacrement se déroule par une pente insensible jusqu'aux crêtes arrondies des collines qui nous séparent de l'Ucayali. Des toits de paille pointaient au-dessus des herbes; des canots chargés de maïs et de cannes faisaient la navette entre les îlots et la terre ferme; devant nous s'ouvrait le vaste et fertile bassin de Juanjuy.

Il y aura tout à l'heure cinq jours que je suis dans ce village. C'est beaucoup, au gré de mon impatience; bien peu, si je songe aux lenteurs que nécessitent, en pays indien, les négociations les plus simples. Je laisse ici les mariniers embauchés à Tocachi; la basse rivière leur est peu connue. D'ailleurs, ils ne mettront guère moins de quinze jours pour refaire à pied, à travers bois, les cinquante lieues qui les séparent de leur village : exiger plus serait excessif. La nouvelle équipe comprendra quatre pagayeurs au lieu de trois : la balsa elle-même devra être reconstruite avec des bois plus forts et augmentée de quelques pièces, modifications rendues indispensables par le volume croissant des eaux.

Le chef du village m'avait logé dans sa maison ou, pour parler plus exactement, sous son toit : la demeure n'était qu'un tambo, mais solidement charpenté et de dimensions assez vastes. A l'en croire, les choses ne traîneraient pas. Les hommes avaient été mandés, et, grâce à sa toute-puissante intervention, le marché fut conclu le jour même. Cependant, nos conventions arrêtées, les Indiens s'étaient aussitôt éclipsés, sous prétexte de vaquer à leurs préparatifs; je ne les avais plus revus de quarante-huit heures. Le gouverneur multipliait ses protestations de dévouement personnel, déplorant ces retards dont il n'était en aucune façon responsable. Mais ne fallait-il pas laisser aux gens le loisir de prendre congé de leurs familles, d'apprêter vivres et munitions, de façonner leurs pagaies, de couper et ébrancher les arbres supplémentaires? Je me suis tenu pour

satisfait, toute marque d'impatience trop manifeste allant diamétralement à l'encontre du but qu'on se propose. La notion du temps échappe à ces natures primitives, qui mesurent leurs désirs aux besoins de l'heure présente; l'immuable sérénité de la vie les dispense de compter les heures. Une journée, une semaine, un mois, mots sans valeur si ce n'est pour l'homme des vieilles sociétés qu'éperonnent les inexorables lois de la concurrence vitale. J'occupai donc de mon mieux mes loisirs, mettant en ordre



MAISON DU GOUVERNEUR (JUANJUY).

mes notes, et chassant l'outarde au bord de la rivière : le soir, toute la jeunesse, garçons et filles, y pataugeait dans un simple appareil ou, montée sur les canots, m'offrait le spectacle d'une naumachie.

Mais la longanimité la plus robuste finit par s'user. Je ne pus maîtriser mon dépit lorsque je surpris ces hommes que le gouverneur disait être absorbés uniquement par les soins du départ, dans un hangar servant de pressoir, occupés à fabriquer le *caldo* pour la consommation de ce fonc-

tionnaire. Trois d'entre eux manœuvraient nonchalamment les cylindres de bois; le quatrième, allongé à plat ventre, poussait bout à bout les tiges de cannes fraîchement coupées, tout en fumant une énorme cigarette roulée dans une feuille de maïs. Peut-être rendis-je compte de ma découverte avec une mauvaise humeur trop peu déguisée; mais le chef me reçut assez mal et, s'emportant lui aussi, riposta d'un ton moqueur que, puisque j'étais si pressé, rien ne m'empêchait de poursuivre à pied mon voyage.

La réponse ne se fit pas attendre. Je ne pouvais mieux marquer ce que je pensais du procédé qu'en déclinant désormais son hospitalité. Il n'avait pas achevé que je commençais mon déménagement. D'un coup de pied j'envoyais mon lit de camp hors du tambo et m'apprêtais à enlever mes sacoches. L'autre, tout déconcerté, essayait de me retenir, me prenait le bras en riant :

« — Ne t'en va pas. Ce n'est rien, cela. Je suis ton ami.

— Et c'est ainsi que tu me parles, à moi, ton hôte! Non, non, je n'accepte plus rien de toi. J'irai dans une autre maison, sur ma balsa, s'il le faut. »

Une lutte comique s'ensuivit. Le *gobernador* désolé me suppliait de lui épargner cet affront, s'emparait de mes effets au fur et à mesure que je les déplaçais, et les reportait dans son logis. Ce manège aurait pu durer longtemps si je n'eusse été bien aise de céder : je ne résistais que pour la forme. Finalement la paix fut faite, et nous redevînmes très bons amis. Ce petit orage eut du moins pour résultat d'éclaircir la situation et de brusquer le dénouement. Une heure après, les Indiens se mettaient à l'œuvre avec une telle ardeur, que le nouveau radeau devait être prêt à naviguer dès le lendemain.

Je ne pouvais malheureusement pas en dire autant de mon compagnon. L'Anglais, logé dans une case voisine de la mienne, avait été, la nuit même de notre arrivée, pris d'une forte fièvre; je le trouvais, le matin, dans le plus lamentable état, les jambes enflées, la peau rouge et luisante

comme si le pauvre diable eût été atteint d'un commencement d'érysipèle. Le mal dont il souffrait est bien connu de tous ceux qui ont séjourné quelque temps dans la Montaña. Au nombre des mouches de toute espèce qui, jour et nuit, harcèlent le voyageur, il en est une qui dépose ses larves dans les interstices des pores ou, plus fréquemment, dans les blessures occasionnées par les épines. Il suffit en général, pour prévenir le développement du parasite et les accidents graves qui peuvent en résulter, de préservatifs très simples, savoir : des soins minutieux de propreté, la douche dans les torrents matin et soir, et des lotions par tout le corps avec une éponge imbibée d'eau phéniquée. Pour peu qu'on néglige ces précautions, le ver grossira et pénétrera profondément dans les chairs : — j'en ai enlevé à mon chien qui atteignaient les dimensions d'un ver à soie ; — des tumeurs inflammatoires se produiront, qui exigeront l'intervention du chirurgien.

Tel était le cas chez mon coureur des bois. L'enflure avait, en quelques heures, fait de tels progrès, qu'une issue fatale était à craindre si l'on ne réussissait à calmer l'inflammation. Il souffrait cruellement et me suppliait de tenter quelque chose, quoi que ce fût, dût-il en mourir. Mon embarras était grand ; je ne possédais dans ma modeste pharmacie de voyage, d'ailleurs fort dégarnie, rien qui pût enrayer le mal. Je me souvins alors d'un expédient qui m'avait réussi deux ans auparavant, sur l'Iraouaddy, pour vaincre l'irritation causée par la présence d'un entozoaire très commun aux Indes et en Birmanie, le *ring-worm* (ver anneau). A défaut d'autre émollient, j'avais eu recours à l'eau pure. Mes *boys,* munis chacun d'un baquet, arrosaient pendant quatre ou cinq heures consécutives la jambe endolorie. Au bout de deux jours de traitement, l'inflammation avait totalement disparu. J'employai de nouveau cette médication élémentaire. Je demandai qu'on traînât jusqu'à la cabane un des canots halés sur la berge, et le fis remplir d'eau : puis j'installai auprès du malade la femme et la fille de son hôte, avec des jarres de grès dont elles versaient le contenu à tour de rôle,

ne s'arrêtant que lorsque la pirogue était vide. Encore avaient-elles soin d'envelopper alors les membres avec des feuilles de bananier toutes fraîches.

Les Indiens, je dois l'avouer, surveillaient la cure d'un œil tant soit peu sceptique. Il était évident que ce lavage ne constituait pas pour eux une vraie médecine. Seule, la déférence due au savoir d'un *taïta* les empêchait d'exprimer tout haut leur avis.

Bonne ou mauvaise, ma médecine fit merveille. Quelques lotions aiguisées d'acide phénique achevèrent de circonscrire l'inflammation dont le foyer, par malheur, subsistait toujours. L'un des abcès était situé au pli du jarret, et je ne me souciais guère d'y pratiquer une incision, de peur d'estropier mon sujet. D'un autre côté, si l'on n'y touchait pas, l'irritation, sous l'influence de la température élevée, se propagerait de plus belle, et la rechute serait funeste au patient. Celui-ci s'en rendait bien compte, car il insistait pour que l'opération eût lieu immédiatement.

« — Mais ce n'est pas mon métier! lui dis-je. Si j'allais vous trancher une artère...

— *Never mind!*... Mourir de façon ou d'autre, peu importe. Si la chose tourne mal, vous n'aurez fait qu'avancer ma fin de quelques heures. Je n'ai qu'une chance pour me tirer d'affaire... *Go on!*... »

Ainsi mis en demeure, j'obéis. J'eus plus de bonheur que n'en méritait mon inexpérience : la lame ne plongea pas trop avant dans les chairs; deux jours après, la plaie dûment pansée était en voie de guérison. Nous pouvions repartir. Comme j'allais avertir l'étranger que nous poursuivrions notre voyage le lendemain au lever du jour, je le trouvai debout. Il venait au-devant de moi, appuyé sur un bâton, boitant légèrement, mais, somme toute, avec les allures d'un homme en pleine convalescence. A mon grand étonnement, il m'annonça qu'il ne m'accompagnerait pas plus loin. Il avait changé d'idée; il se décidait à accepter les offres de ses hôtes qui lui proposaient de demeurer avec eux, et le traitaient déjà en ami. Il ne quitterait pas le village, du moins pour l'instant.

Je lui rappelai ce qu'il m'avait dit peu de jours auparavant, son désir de se rapprocher des factoreries. J'ajoutai que je m'engageais non seulement à le conduire aux premiers établissements, mais encore à le garder sur mon radeau jusqu'à ce que nous eussions rencontré un des vapeurs de l'Amazone. Je me faisais fort de lui obtenir son passage pour Manaos et le Para, et de négocier son rapatriement auprès des agents anglais.

Il m'écouta attentivement, mais déclara persister dans sa résolution.

« — Réfléchissez encore, lui dis-je. Bien des mois peuvent s'écouler avant que vous retrouviez une occasion de descendre la rivière.

— C'est possible, répondit-il. Mais rien ne presse.

— Au moins me direz-vous votre nom. Peut-être avez-vous quelques parents en Angleterre. Je leur ferais parvenir de vos nouvelles.

— Des amis, des parents? Non, je n'ai rien de tout cela. Qui je suis?... Un homme auquel, sans le connaître, vous avez rendu service et qui ne l'oubliera jamais. Adieu, et puissiez-vous regagner heureusement votre pays! »

Nous étions, tout en parlant, arrivés au bord du Huallaga. La nuit venait limpide, étoilée. La silhouette de la balsa, ses amarres tendues, prête à appareiller, se détachait durement sur l'eau grise. Il se tut. De mon côté, j'étais à bout d'arguments. Après que nous eûmes fait quelques tours sur la berge, je lui montrai une dernière fois le radeau d'un geste interrogateur. Mais, pour toute réponse, l'inconnu se contenta de secouer la tête, et se mit à siffler un air quelconque. Puis, il me prit la main, la serra avec une énergie toute britannique et, pivotant sur ses talons, disparut dans l'ombre.

III

3 *octobre.* — Notre passager a été remplacé par une passagère, l'Indienne Maï (Marie), femme d'un de mes rameurs. Celui-ci m'a demandé de

l'emmener jusqu'à la Laguna, le dernier village de la vallée, à dix milles seulement du point où le Huallaga se réunit au Marañon. L'endroit est habité par des Indiens Cocamas catéchisés, naguère, par les missions d'Ocopa. Marie appartient à cette nation. Elle est malade et veut retourner chez ses parents qu'elle n'a pas revus depuis plusieurs années. Cela ne peut manquer de la guérir.

J'étais loin de partager cette confiance en l'efficacité du remède. Le mal est de ceux dont on ne se débarrasse pas par un changement d'air. L'Indienne, à n'en pas douter, se meurt de la poitrine. Contrairement à l'idée que beaucoup de personnes se font des pays tropicaux, les maladies les plus communes en ces parages ne sont peut-être pas les fièvres, mais les affections pulmonaires résultant des soudaines variations de température entre le jour et la nuit; à ces causes, il convient d'ajouter l'existence amphibie que mène la population établie le long des rivières. La pauvre femme avait évidemment peu de chance d'arriver jusqu'au hameau paternel ; je laissai entendre au mari qu'elle ne me paraissait guère en état de supporter un long voyage. Il s'obstina, expliquant qu'elle n'était pas très forte, mais se remettrait vite au milieu des siens. Je n'avais rien à objecter et consentis de grand cœur à laisser les époux voguer de compagnie. Marie s'est installée à l'arrière, avec son petit bazar, une collection de paniers de toute taille contenant des hardes, des fruits, des amulettes et du coton dont elle file d'interminables écheveaux. Tout le jour, elle manie le fuseau et la quenouille, ne s'interrompant que pour donner à manger à un vieux perroquet qui ne quitte pas son épaule ; elle le gave de bananes et de *massato,* et lui tient à demi-voix de longs discours que l'oiseau, ramassé en boule, les yeux clos, semble écouter avec un recueillement profond.

Souvent aussi, surtout vers le soir, la fièvre la prend, une fièvre que la quinine est impuissante à éteindre. Alors, elle divague, et, toute la nuit, le camp retentit des éclats de sa voix d'enfant, phrases sans suite, coupées de

rires et de sanglots. Le 2, elle se trouvait si mal que nous prîmes terre vers midi. Quelque ennui que me causât ce nouveau retard, je me résignai à ne pas aller plus loin ce jour-là, par égard pour la moribonde. La crise ne l'a pas tuée pourtant ; la voici debout, ce que le mari, toujours optimiste, n'a pas manqué d'attribuer à l'influence déjà sensible de l'air natal. L'homme, au fond, n'est pas sans inquiétude ; il voudrait bien obtenir de moi, à défaut d'une panacée infaillible pour guérir sa compagne, une parole rassurante ; mais je me ferais scrupule de lui donner quelque espoir. Question d'humanité d'abord, afin de lui épargner une fausse joie ; affaire de prudence ensuite : l'événement pourrait, d'une minute à l'autre, démentir mes pronostics favorables, ce qui ne ferait point honneur à ma clairvoyance et compromettrait cette réputation de haut savoir dont les indigènes gratifient si volontiers les blancs. Je ne lui dissimule donc pas que sa femme est gravement atteinte et que je ne puis, à mon grand regret, rien pour elle.

Ce n'est certes pas une beauté, Marie. Elle n'a guère à son actif, comme la plupart de ses compatriotes, que les yeux qui sont superbes ; mais elle est jeune, non sans grâce, et son mari lui prodigue les soins les plus touchants. Le soir, il lui prépare, tout près du feu, un tambo dont les palmes savamment jointes ne laisseront passer ni la pluie ni la rosée ; dans la journée, déposant son aviron, il vient s'asseoir près d'elle et, une branche verte à la main, écarte les moustiques. Il a établi au-dessus de la plate-forme une cahute en feuillage dressée sur quatre piquets qui nous garantit de la chaleur. La tranquillité du courant permet ce surcroît de charge ; la balsa, presque abandonnée à elle-même, descend au fil de l'eau. S'approche-t-elle un peu trop de la rive ? un coup de pagaie la redresse ; puis les rameurs s'allongent de nouveau sur les perches, les mains sur les yeux, le ventre au soleil, et le radeau glisse dans la paix du plein jour sur la rivière silencieuse.

5 *octobre*. — Le Huallaga, au delà de Juanjuy, traverse pendant une centaine de milles une plaine d'alluvion où pas une éminence n'arrête la

vue. La rivière, dont la largeur atteint, par places, un quart de mille, est peu profonde, assez cependant pour qu'une chaloupe à vapeur ne calant pas plus de 80 centimètres puisse y naviguer sans danger. Le fond est de vase ; aucun banc de roche, aucun écueil isolé ne se dresse au milieu du chenal. Les rives, sans être élevées, sont généralement à l'abri des hautes eaux ; la coupe du terrain met à découvert une couche d'humus de plus d'un mètre ; la végétation, toujours luxuriante, est moins touffue que dans la partie supérieure de la vallée. De vastes espaces apparaissent couverts de gazon, piqués d'arbres isolés.

Toute cette région, comprise entre les deux séries de rapides, est aisément cultivable, d'une extrême fécondité et tout à fait salubre. Les eaux dormantes, les lacs, les marécages y sont rares, et, par suite, les fièvres peu fréquentes. Indépendamment de la pneumonie qui fait quelques victimes, la maladie la plus répandue est une affection cutanée se manifestant par de larges taches brunâtres ou bleu foncé disséminées sur toutes les parties du corps. Elle ne revêt presque jamais un caractère aigu ; les individus qui en sont atteints vaquent à leurs occupations comme si de rien n'était : un de mes hommes, bien que tatoué de la sorte de la tête aux pieds, n'en paraissait pas autrement incommodé. Un mal à peu près identique sévit avec bien plus d'intensité dans d'autres contrées du continent, notamment au Mexique et dans les républiques voisines, Guatemala, San-Salvador, Costa-Rica, où il a valu à toute une catégorie d'indigènes le nom significatif de *Pintos*. Ici, il est dû sans doute à une alimentation défectueuse, presque exclusivement composée de venaison et de poisson séché ; il est vraisemblable qu'il disparaîtrait moyennant quelques concessions aux règles les plus élémentaires de l'hygiène.

Les inconvénients résultant de la présence des reptiles et des moustiques s'atténueraient au fur et à mesure que de larges trouées auraient été pratiquées dans les forêts environnantes. Il est bien rare qu'on en souffre au milieu d'un vaste défrichement. Peu de localités, en définitive, dans la

zone intertropicale, m'ont semblé mieux faites pour recevoir des populations sédentaires et agricoles, fussent-elles originaires des climats tempérés. Ceci ne veut pas dire que la colonisation en soit prochaine. Longtemps encore, des causes multiples pourront détourner du Pérou le courant de l'émigration; mais sitôt que les plateaux de la Sierra seront occupés par les colons venus d'Europe, des entreprises sérieuses ne tarderont pas à être dirigées vers la vallée du Huallaga. Des voies muletières, des routes peut-être, traverseront la Cordillère; d'autres contourneront ces rapides dont l'industrie, quelque jour, utilisera les énormes forces perdues. Par la richesse du sol, la douceur relative du climat; par sa position à mi-chemin du Pacifique et du Brésil, ces territoires semblent destinés à devenir tôt ou tard une admirable base d'opérations pour la mise en valeur des possessions péruviennes situées à l'est des Andes. Actuellement, vous n'y relèverez, sur une distance de cinquante lieues, que trois ou quatre *chacras* occupées par des familles indiennes ou métisses.

La rivière, semée d'îles et de bancs de sable, après s'être étalée jusqu'à donner parfois l'illusion d'un horizon de mer, se resserre à la hauteur du rio Mayo ou Moyobamba. C'est par ce cours d'eau que, pour la première fois, en 1561, les conquérants espagnols arrivèrent au Huallaga : l'expédition, conduite par Pedro de Ursoa, avait pour but la recherche du fabuleux « El Dorado », situé, disait-on, sur les bords de l'Amazone, au pays des Omaguas.

J'imagine que les aventuriers, lorsque leurs canots eurent doublé le promontoire boisé au-dessous duquel est établie aujourd'ui l'*estancia* de Chapaja, durent jeter un cri de triomphe. Les trésors de la légende étaient là, devant eux, et la réalité dépassait le rêve. De l'or? Mieux que cela, de hautes falaises de diamant, curieusement fouillées, découpées en arceaux, en pilastres, striées de jaune et de rouge, étincelantes. La rive droite du Huallaga, sur une longueur de cinq lieues, présente ce spectacle extraordinaire, la montagne de sel de Pilluana. Les eaux l'ont profondément

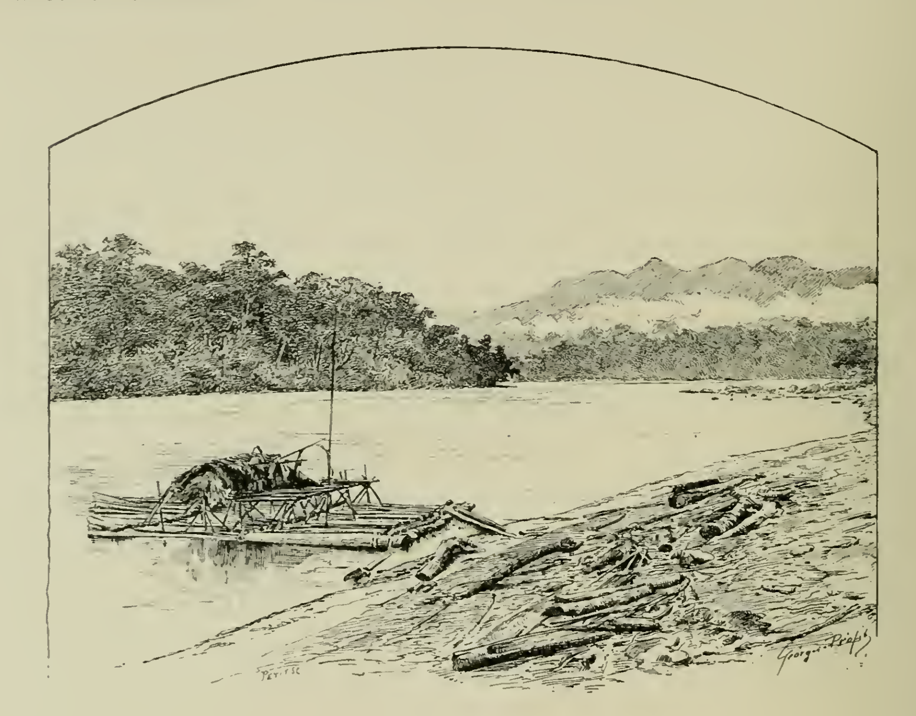
ravinée, ne laissant çà et là que quelques morceaux de la croûte végétale, hérissés de buissons, frangés de fougères dont la verdure sombre donne, par contraste, un chatoiement plus vif aux cristaux.

Peut-être l'amertume de la déception ne fut-elle pas étrangère aux discordes qui amenèrent la perte d'Ursoa, assassiné par l'un de ses compagnons. Aujourd'hui encore, le nom du traître sert à désigner le dernier défilé du Huallaga, le Pongo ou Salto d'Aguire.

Grossie du rio Mayo, la rivière s'engage dans les quatre rapides Estero, Chumia, Vaquero et rio Blanco, si rapprochés qu'ils n'en forment en réalité qu'un seul, mais des plus périlleux. Dans ces gorges dont l'ouverture n'est, en certains endroits, que de vingt mètres, s'engouffre une masse d'eau d'un volume égal à celui du Rhin au pont de Cologne. Elle se précipite, à une vitesse de huit et dix milles à l'heure, par une série de plans inclinés. Au bas de ces écluses naturelles, un remous d'une violence inouïe retint la balsa prisonnière pendant quarante mortelles minutes, tantôt la poussant contre le rocher, tantôt l'attirant dans un tourbillon où elle virait sur elle-même comme une toupie, s'enfonçant parfois d'un demi-pied sous l'eau. Un orage terrible qui éclatait au même instant rendait notre position plus critique. Ballottés en tous sens, aveuglés par l'averse, nous descendions au gré du flot, et je m'attendais, à chaque seconde, au choc suprême.

La balsa avait tellement souffert, qu'il fallut, au sortir du défilé, atterrir au plus vite, puis la démonter et la rajuster pièce à pièce. Cela nous contraignit de relâcher un jour entier sur la plage de Chasuta, la seule agglomération méritant le nom de village que l'on rencontre entre Juanjuy et Yurimaguas. La population, qui compte environ cinq cents âmes, est composée de métis et d'Indiens appartenant à l'ancienne tribu des *Motilones* ou *Lamistas*. Ce sont des travailleurs paisibles, industrieux; ils passent pour les plus adroits mariniers du Huallaga. Leur spécialité est le commerce de la cire et la préparation du curare, dans laquelle ils sont passés maîtres. Le poison est renfermé dans des tubes de bois pesant une livre environ.

Chaque année, une flottille de canots, venue des rivières qui se déversent dans le Marañon, du Pongo de Manseriche à l'Ucayali, amène à Chasuta une clientèle à peau cuivrée : elle apporte de la poudre d'or, des plantes médicinales, et reçoit en échange la pâte noirâtre destinée à tremper les lances et les flèches.



LE HUALLAGA, A CHASUTA.

Les *Chasutinos* se livrent aussi, non sans succès, à la culture et au tissage du coton, dont ils trafiquent avec les autres villages de la région, notamment avec Tarapoto, pueblo situé à une douzaine de lieues, dans la direction de Mayobamba.

En suivant cette voie, douze à quatorze jours de marche, par des sentiers affreux, il est vrai, suffisent pour arriver aux plateaux de Chachapoyas,

d'où l'on peut atteindre en une semaine la vallée supérieure du Marañon, Celendin et Cajamarca. C'est par là que je devais effectuer la traversée des Andes, si l'insurrection ne m'eût barré la route.

Je recueillis à Chasuta quelques renseignements sur les faits de guerre survenus dans la Sierra depuis mon passage. Les rebelles, malgré une résistance opiniâtre, avaient eu le dessous, et le préfet La Torre, à la tête du détachement expédié de Lima, venait de reconquérir de haute lutte le siège de son gouvernement. J'appris avec plaisir que le digne « caballero » était sain et sauf. La tournure prise par les événements, à l'époque de notre rencontre, ne me permettait pas d'espérer un dénouement aussi heureux.

De Chasuta à Yurimaguas, la distance n'est que de soixante-cinq milles. Le seul passage accidenté est le Pongo d'Aguire, où le Huallaga coupe les derniers contreforts de la Cordillère orientale. Les difficultés en ont été singulièrement exagérées par plusieurs voyageurs qui en parlaient par ouï-dire, ou n'avaient pas eu l'occasion de les comparer à celles que présente la rivière en amont. Malgré la plupart des cartographes qui l'indiquent en gros caractères de préférence aux autres rapides, celui-ci est de tous le moins important. Il ne mérite surtout à aucun titre l'appellation de « Salto » d'Aguire que certains lui décernent : on n'y rencontre pas un seul *saut,* et nulle part la vitesse du courant n'est supérieure à deux milles à l'heure. La passe, fort belle, n'a rien de redoutable; les pirogues mêmes s'y aventurent sans danger, sauf au moment des grandes crues.

Au delà du Pongo d'Aguire, le Huallaga, dont la largeur moyenne est de 300 mètres, est libre de tout obstacle sérieux. Point d'autres écueils que les arbres échoués çà et là. Il y aurait peu de chose à faire pour que la rivière devînt accessible aux embarcations à vapeur : des chaloupes dirigées avec prudence pourraient, dès à présent, y naviguer impunément.

6 *octobre*. — A huit milles en aval du Pongo, nous avons pris terre sur la rive droite, à l'embouchure du rio Chipurana, l'un des nombreux canaux

naturels qui sillonnent les Pampas du Saint-Sacrement. Pendant six mois de l'année, ses eaux se confondent avec celles d'une autre petite rivière, la Santa Catalina, qui se déverse dans l'Ucayali, à quelques milles de l'ancienne mission de Sarayaccu, transformant toute la partie septentrionale de ces vastes plaines en une île dont la superficie égale à peu de chose près le quart de la France et qui, mieux que toute autre, mériterait le surnom d'Ile Enchantée. Tous les explorateurs qui l'ont entrevue en ont parlé avec un enthousiasme qu'on pourrait croire exagéré, s'il n'était l'expression fidèle de la réalité. On a peine à trouver des termes suffisants pour rendre la sensation éprouvée devant une telle nature. L'homme le plus positif, l'âme la moins prompte à s'exalter, seront saisis à son aspect d'une émotion presque religieuse. Humboldt, La Condamine, Castelnau et leurs émules ont depuis longtemps prédit à cette contrée de hautes destinées. C'est probablement la plus féconde du globe, celle à coup sûr où la végétation des tropiques acquiert son maximum d'intensité. Rien de ce que j'ai vu, soit aux Indes, soit à Ceylan ou dans l'archipel malais, ne dépasse en splendeur ce joyau de l'Amazonie péruvienne.

La Pampa sommeille encore dans le silence de la forêt primitive; mais avant peu, sans doute, le feu et la cognée y mettront à nu de larges espaces : des milliers de bras la défricheront. Selon toute probabilité, les nouveaux venus ne seront pas des fils de la vieille Europe : celle-ci, ce me semble, n'a point encore apprécié à sa juste valeur cette portion du continent reliée à l'Océan par le plus merveilleux réseau de fleuves qui soit sous le soleil, où l'homme blanc n'a point à conquérir le sol sur une race hostile; elle dirige ses efforts vers des pays moins propices aux entreprises coloniales et dont la séduction réside, en grande partie, dans le mystère qui les couvre. Le continent noir qui a déjà fait tant d'illustres victimes est la région à la mode, la proie guettée par les nations en mal de colonie. Qui sait s'il ne sera pas donné au Yankee, mieux avisé, de s'implanter sur cette terre que les traditions historiques, les travaux

accomplis depuis trois siècles, semblaient promettre en apanage à la race latine? Des indices sûrs permettent d'affirmer que la spéculation nord-américaine songe très sérieusement à mettre la main sur ce trésor. Avant que le siècle ait pris fin, peut-être sera-ce un fait accompli : des flottilles de steamboats, taillés sur le modèle des palais flottants du Mississipi et de l'Hudson, fendront ces eaux que trouble seul aujourd'hui le bruit de la pagaie ou l'écroulement d'une berge minée par le courant; des quais, des docks s'élèveront sur les ruines de la futaie géante, et quelque cité affairée alignera ses édifices à l'endroit même où le paisible affluent du Huallaga sort de la pampa inviolée.

En attendant, nous y creusons une tombe. L'Indienne est morte cette nuit : nous l'avons trouvée ce matin sous son toit de feuilles, froide déjà, dans l'attitude d'un enfant qui repose, un bras replié sous la tête, l'autre allongé hors de sa couche, sur le sable. La contenance du mari fut assez curieuse : elle révélait moins la douleur que la surprise; il lui fallut quelques instants pour se convaincre qu'il n'était remède ni sorcellerie capables de ranimer sa compagne. Il demeura longtemps à considérer le cadavre, sans qu'une larme brillât dans ses yeux, sans qu'un seul muscle de son visage tressaillît sous la secousse de l'émotion intérieure.

L'indigène, quoique peu démonstratif, est cependant accessible autant que quiconque aux sentiments de pitié et de tendresse. Celui-ci, en dépit de ses efforts pour paraître impassible, était visiblement ému; mais à sa réserve naturelle s'ajoutait cette sorte d'appréhension vague que l'Indien a des trépassés, respect mélangé de crainte superstitieuse, effarement devant l'inconnu. Il s'était penché vers le corps, sans y oser porter la main, inquiet pourtant, comme travaillé par une pensée qu'il n'osait exprimer. Je ne sais pourquoi l'idée me vint qu'il songeait à conserver quelque souvenir de la morte : celle-ci portait au cou, retenue par une rangée de verroteries, une médaille de cuivre dont l'empreinte, à demi effacée, représentait un saint, à moins que ce ne fût la Vierge. L'Indien possédait un ornement du même

genre. Sans songer à lui demander si j'avais deviné sa pensée, machinalement presque, je fis l'échange des deux bijoux : j'enlevai à la défunte sa médaille et la remplaçai par celle du mari. C'était bien cela qu'il voulait. Lorsque je lui tendais le collier, il me prit la main d'un air pénétré, en baissant la tête en signe d'acquiescement.



BAIE MARIE (RIO HUALLAGA).

La fosse a été creusée à cent pas du camp, au pied d'un arbre, au-dessus du niveau des hautes eaux. Les hommes ont confectionné, avec des tiges de *caña brava*, un long panier dans lequel on déposa Marie. Les vides furent remplis avec des pierres, et, le trou une fois comblé, nous recouvrîmes la terre remuée avec de gros blocs, afin de protéger la tombe contre

les fouilles des carnassiers. On planta auprès une croix grossièrement taillée, mais assez grande pour être aisément aperçue d'une embarcation descendant ou remontant la rivière. Puis, les amarres furent larguées, et la balsa allégée reprit sa route. L'ara apprivoisé, qui passait ses journées perché sur l'épaule de la passagère, nous a faussé compagnie : au moment d'embarquer, un des hommes a voulu le saisir, mais l'oiseau s'est réfugié sur une haute branche, et il n'a pas été possible de le ravoir. Tandis que nous gagnons, à grands coups de pagaies, le milieu du courant, nous l'apercevons un instant encore, immobile sur son rameau, comme s'il attendait sa maîtresse.

Le Huallaga, après avoir reçu le rio Chipurana, décrit une courbe très accentuée : bientôt le confluent des deux rivières se dérobe, l'entrée de la petite baie où nous avons laissé l'Indienne va disparaître; elle disparaît. Adieu, Marie! Dors en paix dans ton cercueil de paille, au fond des bois!

8 *octobre*. — Seize heures plus tard, grâce au clair de lune qui nous a permis de voyager toute la nuit, nous dépassons la longue île de Yurimaguas. Un peu au delà, sur la rive gauche, au sommet d'un escarpement de deux cents pieds, se dresse le village. Il marque la limite de la navigation à vapeur; mais il n'existe, bien entendu, aucun service régulier. Les steamers venant du Para ou de Mañaos font leur apparition à des époques indéterminées, six ou huit fois l'an. Parfois aussi, des chaloupes appartenant aux établissements du Marañon, Parinari, San Lorenzo, ou à ceux de l'Ucayali, viennent jeter l'ancre au pied de la falaise. Mais nul n'était en vue : le dernier avait relâché quinze jours avant mon arrivée, et l'on n'en espérait pas d'autre avant la fin de novembre.

Je poursuivis donc mon voyage en radeau après un repos d'une journée, durant laquelle l'administrateur du district me combla d'attentions et me logea dans sa maison, insistant pour m'y faire élire domicile jusqu'à la venue du prochain vapeur. Ce fonctionnaire, un blanc, de manières distin-

guées, plus instruit que nombre de ses collègues des villes de la côte, a le rang de sous-préfet. Son autorité s'étend sur un territoire immense, tous les villages ou factoreries de la région, du Pongo d'Aguire au Marañon, sont soumis à sa juridiction. Il fait également fonction d'agent postal, et expédie, par des Indiens d'une fidélité éprouvée, les rares correspondances que les steamers apportent des stations péruviennes du haut Amazone, Loreto, Iquitos, Nauta, à destination des pueblos de la Sierra et du littoral. Il cumule ces attributions plus honorifiques que lucratives avec les soins du négoce. Sa maison, une solide construction en briques, qui contraste heureusement avec la simplicité des demeures voisines, est un entrepôt où s'accumulent les produits de la Montaña, ainsi que les marchandises importées d'Europe, armes à feu, poudre et cotonnades.

Yurimaguas, par sa position géographique qui commande à la fois les plaines du Saint-Sacrement, le cours inférieur du Huallaga et la région montagneuse qui s'étend jusqu'aux Plateaux, constitue l'un des postes les plus importants du Pérou oriental. Par malheur, ces avantages sont presque annihilés par la difficulté des communications. Aucun sentier ne le relie à la Sierra : le poste n'est accessible que par eau. Les pirogues peuvent, à leur choix, remonter soit le Huallaga jusqu'à Chasuta, d'où un sentier passable conduit à Moyobamba, soit l'un de ses tributaires, le Paranapura, qui se jette à cinq cents mètres en aval du village. Par cette dernière voie, on atteindrait en trois ou quatre jours le hameau de Balsapuerto, point de départ d'une *senda* extrêmement raide et, en certains passages, assez dangereuse pour qu'il soit à tout jamais impossible d'y hasarder une bête de somme.

De louables efforts ont été tentés, afin de remédier à cet état de choses. D'intrépides pionniers, au premier rang desquels il convient de citer un prélat, l'évêque de la province d'Amazonas, Mgr Ruiz, ont, dans ce but, multiplié les explorations et risqué maintes fois leur vie. Les tentatives n'ont pu aboutir, faute de capitaux suffisants. Les révolutions, la guerre



LE HUALLAGA A YURIMAGUAS.

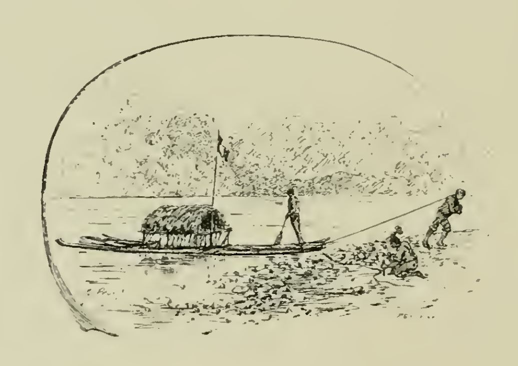
étrangère ont empêché jusqu'ici les hommes d'État péruviens de tourner leurs regards vers cet Orient qui recèle la vraie mine inépuisable où le pays doit récupérer au centuple ses trésors gaspillés.

La vue, du haut de la falaise, est d'une grandeur incomparable. Le Huallaga, large d'un demi-kilomètre, descend, pareil à une coulée de métal, au milieu de la forêt infinie. L'impression ressentie tient du vertige, si l'on songe que des navires de haute mer pourraient flotter sur cette nappe d'eau, profonde de douze brasses. Nous sommes encore cependant à 90 milles de son confluent avec le Marañon, et à 4,400 kilomètres de l'Atlantique. On se rendra compte de la déclivité presque insensible du bassin de l'Amazone, si l'on rapproche de ce dernier chiffre la cote d'altitude, qui est seulement de *cent trente-sept mètres* au-dessus du niveau de la mer!

La rivière, au-dessous de Yurimaguas, ralentit sa course. Son courant, naguère si désordonné, n'est plus que de trois milles à l'heure. Le lit se resserre : l'écartement des berges varie de trois à quatre cents mètres; la sonde, en revanche, donne des fonds de trente mètres. Sur un parcours de quarante lieues, nous apercevons trois établissements d'assez pauvre apparence, Santa Maria, Santa Cruz, Santa Lucia; puis le village de la Laguna, habité par des Indiens *Cocamas*. La population qui nous entoure, pendant notre courte escale, n'est composée que de vieillards, de femmes et d'enfants. Tous les hommes valides sont occupés au loin à la récolte du caoutchouc. Le type cependant, à n'en juger que par les misérables échantillons que je passe en revue, m'a semblé remarquable. La taille est élevée, assez bien prise, le front haut et large, les pommettes saillantes, les yeux noirs, très grands et très doux; la chevelure, épaisse, un peu rude, tombe sur les épaules. L'aspect général n'est pas sans présenter quelque analogie avec les plus belles races rouges de l'Amérique septentrionale.

Enfin, le 7 au matin, voici qu'à l'horizon une traînée rougeâtre se dessine, barrant l'eau grise. C'est donc là le Marañon, l'humble torrent de montagne que je traversais, il y a tantôt trois mois, au gué de Choro-

bamba ! Tandis que nous faisons force de rames vers la rive gauche pour atteindre la factorerie de San Lorenzo, une émotion indéfinissable, je ne sais quelle langueur s'empare de moi. Un flot de sang me monte au visage; il me semble que mon pouls bat plus vite et que, Dieu me pardonne, une larme a roulé sur ma joue. Maintenant le courant, large d'une demi-lieue, fuit droit à l'est. Il se hâte, le fleuve colossal, vers le Brésil, le Para, vers l'Océan dont la vague bat les rivages de la patrie lointaine !...



CHAPITRE II

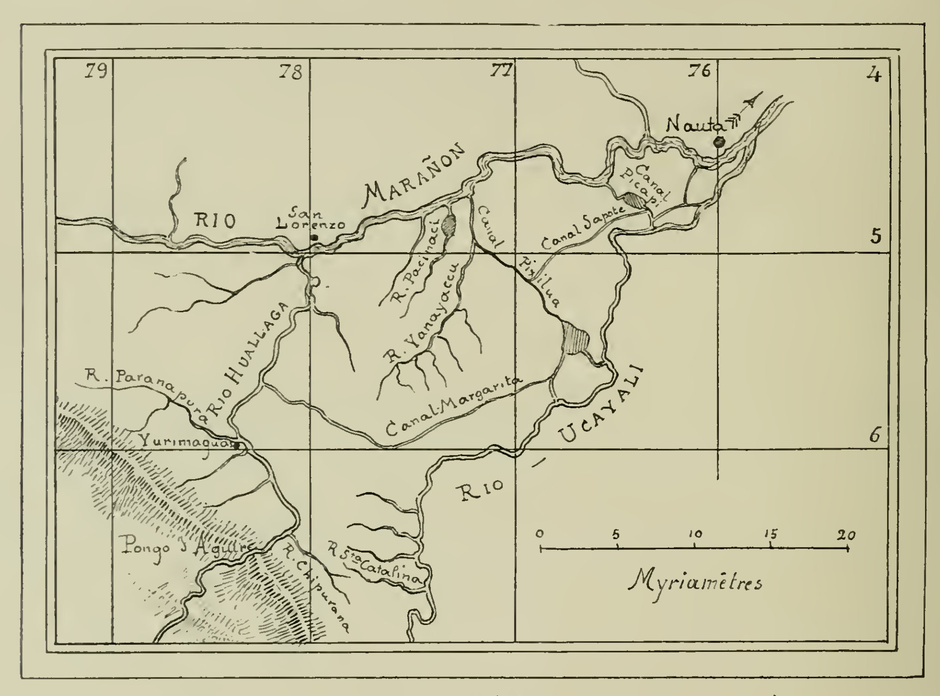
I. Pampas du Saint-Sacrement. — Le présent et l'avenir. — Le blanc et l'Indien. — Un commerce hasardeux. — Comment on traite une affaire. — II. San Lorenzo. — En chaloupe. — L'île du Cèdre. — Les Espagnols sur le Marañon. — Ruine des premiers établissements. — Sepultura. — San Antonio. — Le Pastaza. — Notre pilote. — Un abordage. — Canal et lac Rimachuna. — Chez les Muratos. — Attaque. — Échouage. — III. Du Huallaga à l'Ucayali. — Nauta. — L'Amazone. — Iquitos. — Une capitale au berceau

I

Je viens de suivre le cours du Huallaga pendant près de six cents kilomètres. Je n'ai pas compté moins de cinquante-deux affluents, seize sur la rive droite, et trente-six descendant de la Cordillère. Dans le nombre, plusieurs, tels que les rios Valle, Huayabamba et Mayo, sont praticables toute l'année pour de grands canots sur une longueur de quinze à vingt lieues. Malgré la double chaîne de rapides qui ferme la rivière à la navigation à vapeur, en amont du 6ᵉ degré de latitude sud, son importance ne saurait être contestée. L'extraordinaire fécondité de la région qu'elle arrose, l'élévation des terres, presque partout à l'abri des inondations, la facilité de rattacher un jour l'une à l'autre les sections navigables, par des chemins établis le long des berges, lui assurent un magnifique avenir.

Enfin, elle forme la limite occidentale de ces Pampas du Saint-Sacrement baignées au nord par le Marañon, à l'est par l'Ucayali, et sillonnées de canaux naturels qui font communiquer entre elles ces diverses rivières. Rien d'étrange comme ces eaux mortes que voile une ombre éternelle. Je devais avoir, un mois plus tard, l'occasion d'y faire une excursion d'une

journée, sur le canal Parinari qui débouche près de la factorerie du même nom, à cent trente milles de San Lorenzo. Sa plus grande largeur ne dépasse pas vingt mètres : lorsque l'embarcation s'y engagea, le brusque passage de la clarté à la pénombre fut saisissant. Encore éblouis par la réverbération solaire à la surface du fleuve, nous distinguions à peine les contours des



PAMPAS DU SAINT-SACREMENT (PARTIE SEPTENTRIONALE).

objets, les tiges des grands arbres inclinés dont les branches se rejoignaient à vingt mètres au-dessus de nos têtes, ne laissant pénétrer qu'une lueur glauque. On se représente ainsi volontiers quelque paysage sous-marin, un entrelacement d'algues et de coraux entrevu dans le demi-jour tamisé par les vagues. Peu à peu nos yeux s'habituaient à ce crépuscule, et nous apercevions, je ne dirai pas les rives, mais leurs contours qu'estompaient les mousses, les plantes sarmenteuses, les fougères brouillées comme les fils

d'un écheveau aux mille couleurs. Pas d'autres bruits que le plongeon d'un caïman, le craquement d'une branche pourrie que nul écho ne répercute ; pas un souffle de brise : les herbes et les feuillages ont la rigidité du métal. Quelquefois, au point de rencontre d'un autre canal, s'arrondit un petit lac au centre duquel un rayon, tombant de la coupole disjointe des ramées, met une flamme. La reine des Nymphéacées, la Victoria Regia, y étale ses feuilles de vingt pieds de tour, et fait émerger sa fleur énorme, mais si frêle, qui naît avec le jour, se fane et tombe au fond de l'eau quand vient le soir.

Et quelles futaies ! Acajous, jacarandas, palissandres, bois de rose, une infinie variété d'essences indestructibles. J'ai vu des troncs complètement dépouillés de leur écorce, échoués depuis des siècles peut-être dans la vase, sur lesquels le fer de la hache s'émoussait sans laisser une entaille. Le jour où une armée de pionniers entreprendrait de déblayer le sol, la valeur des arbres abattus et débités payerait au centuple les frais du défrichement. L'exportation en serait aisée : le fleuve est là, et les radeaux peuvent descendre jusqu'au Para sans rompre charge.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que cette région unique au monde ait attiré l'attention des spéculateurs. Un puissant syndicat s'est même constitué il y a quelques années aux États-Unis, à l'effet d'obtenir du gouvernement péruvien la cession de ce vaste territoire. Les négociations entamées à ce sujet ont été poursuivies sans relâche, surtout au lendemain des désastres causés par la guerre du Pacifique. Les avantages pécuniaires offerts par les Américains étaient considérables ; ils fourniraient, insinuait-on, au pays le moyen de compenser, et au delà, la perte des provinces confisquées par le vainqueur, et de rétablir ses finances. D'autre part, les concessions sollicitées équivalaient à un abandon de souveraineté pur et simple ; monopole de la navigation sur les rivières et les canaux, faculté d'entretenir une force armée, soi-disant pour protéger la colonie contre les indigènes ; c'était en fait l'annexion, l'influence nord-américaine implantée au cœur de l'Amérique latine.

Le Pérou, malgré les difficultés du moment, ne pouvait consentir à cette abdication. Quels qu'aient été les hommes à qui les hasards des révolutions confièrent ses destinées, ils ont sagement compris que l'exploitation fructueuse et la colonisation de la région transandine pouvaient être obtenues à meilleur compte. L'affaire n'a donc pas eu de suites, et, bien que ses promoteurs n'aient pas renoncé à leurs espérances, tout permet de supposer qu'elle n'est pas près d'être conclue.

La tentative vaut pourtant qu'on s'y arrête ; car elle indique clairement la voie à suivre pour assurer la mise en valeur de ces contrées qui, — on ne saurait trop le répéter, — ne réserveraient que tribulations et mécomptes au colon isolé. Si l'initiative individuelle peut et doit réussir dans les zones tempérées, sur les plateaux de la Sierra, dans le sud du Brésil, à la Plata, au Chili, il n'en va pas ainsi dans les forêts tropicales où l'obstacle naît de la richesse même du sol et de la végétation qui l'encombre. On s'en convaincra vite, pourvu toutefois qu'on ne se borne pas à contempler de loin, du pont d'un steamer, ces séduisantes solitudes. Il faut les toucher du doigt, y pénétrer, s'y débattre pendant des jours et des semaines, jusqu'à sentir ses forces décroître et sa volonté défaillir, pour comprendre la déception cruelle d'un crédule émigrant d'Europe qui, réduit à ses seules ressources, entreprendrait de défricher la plus petite parcelle de son nouveau domaine. Une dure et prompte expérience lui révélerait le néant de cette propriété qu'il suffit d'occuper pour acquérir l'inanité des statistiques et des chiffres ; il apprendrait qu'on risque, si étrange que cela paraisse, de mourir de faim sur cette terre dont cependant un hectare, planté de canne, peut donner, par la seule exportation de l'alcool, un rendement annuel de deux mille cinq cents à trois mille francs.

Mais s'il est puéril d'admettre, sur la foi d'essais malheureux, que ces plaines superbes resteront à jamais impropres aux entreprises agricoles, il convient aussi de reconnaître que les moyens d'action employés jusqu'ici furent insuffisants.

Qu'est-ce que la factorerie amazonienne? Au bord du fleuve, sur un arpent de terrain défriché à la diable, quelques hangars s'élèvent au milieu des souches carbonisées. Là, s'emmagasinent les plantes médicinales, la cire, l'ivoire végétal, le caoutchouc apportés par la pirogue indienne.

A ne considérer que les prix de revient des articles d'échange importés d'Europe ou des États-Unis, armes de rebut, poudre, coutellerie, tissus de couleur, et la valeur marchande des produits indigènes, on oublie trop souvent, devant l'énormité apparente du bénéfice, combien les transactions sont, par le fait, aléatoires. Voyons, par exemple, ce qui se passe pour la salsepareille. Cette racine se paye à l'indigène à raison de quatre *varas* (3^{m},55) de cotonnade les cent livres. La valeur moyenne de ces quatre varas est de vingt-cinq *cents* ou d'un schelling sur les marchés de Liverpool et de New-York, et tout au plus de soixante *cents,* soit une piastre, rendues à la factorerie. En revanche, les cent livres de salsepareille vaudront, à Manaos ou au Para, de vingt à vingt-cinq piastres, et plus du double en Angleterre.

L'opération a néanmoins ses risques. On le comprendra si l'on réfléchit que le mécanisme des échanges n'est plus le même avec l'Indien de l'Amazone qu'avec le noir de la côte d'Afrique. L'Indien se fait presque toujours régler d'avance : il vient à l'*estancia* les mains vides, et s'en retourne avec ses emplettes représentant le payement d'une livraison *à venir;* il reparaîtra avec le chargement promis au bout de trois ou quatre mois, sinon plus, à moins pourtant qu'il ne s'avise de le céder à quelque autre établissement riverain, à seule fin de toucher deux fois le prix de sa peine.

La façon de procéder est des plus simples. Un canot indien lourdement chargé descend la rivière. On le hèle : s'il n'est pas à portée de la voix, on hisse au bout d'une perche une loque blanche. Le signal fait toujours son effet ; l'embarcation accoste. On cause. Le maître de céans demande aux bateliers, tout en leur versant quelques rasades d'eau-de-vie, qui ils sont,

d'où ils viennent, où ils vont, ce qu'ils transportent. L'alcool leur délie la langue : ils déclarent sans hésiter quelle est leur tribu, leur village, l'habitation où ils conduisent une cargaison de caoutchouc. L'endroit se trouve le plus souvent à une distance considérable.

« — Pourquoi aller si loin? leur dit-on. Autant vous en défaire ici et retourner chez vous un mois plus tôt.

— Oui... Mais c'est qu'elle est déjà vendue.

— Qu'importe!

— Et payée.

— Raison de plus. Te plaindrais-tu si l'on te payait deux fois? »

L'Indien ne répond pas. Il est évident que le raisonnement le séduit. Le tentateur reprend :

« — Allons!... Traitons ensemble, et je ne t'offrirai pas, comme on a dû le faire là-bas, de la mauvaise eau-de-vie, des couteaux qui ne coupent pas, des miroirs fendus, de la poudre gâtée, mais de beaux *soles* reluisants. »

Ce disant, il est allé prendre un sac d'écus de toute provenance et de tous millésimes, dont il verse le contenu dans une corbeille; puis il fait tinter et passer le métal sous le nez des indigènes qui, du coup, n'hésitent plus. La pirogue est déchargée, le caoutchouc empilé dans le magasin, et le marché scellé par une nouvelle distribution de *borracha*. Lorsque nos gens commencent à se sentir la tête un peu lourde, alors seulement ils songent au départ. C'est alors que le blanc triomphe.

« — Est-ce que vous allez, leur dit-il, rentrer chez vous comme cela, les mains vides?... Que diraient vos femmes?... Regardez! J'ai là de jolis colliers, des bagues, des étoffes comme nul autre ne vous en vendra. Que dis-je, vendre!... Je les donne, parce que vous êtes de braves Indiens et que je veux vous engager à revenir. Je les donne... pour la moitié de ce qu'elles valent. Faites votre choix. »

Et il énumère les prix.

L'Indien n'écoute plus. Il est tout à la contemplation des merveilles

étalées devant lui; il les tourne et les retourne, les tripote une à une, déplie les mouchoirs, les cretonnes imprimées, fait jouer la batterie des vieux mousquets à pierre : il finit par se persuader de très bonne foi qu'il a besoin d'une foule de choses et que jamais, au grand jamais, il ne rencontrera occasion pareille. D'achat en achat, les belles piastres repassent lestement dans la sacoche du marchand, et l'Indien s'en va, voleur volé, mais enchanté de l'aubaine, tandis que, à cent lieues de là, le destinataire attend vainement la cargaison promise.

Je me suis, par parenthèse, demandé souvent ce que l'aborigène pouvait bien faire de ces colifichets reçus en payement. Presque jamais on ne lui voit porter cette quincaillerie, ces tissus bariolés; hommes et femmes s'en tiennent à la cotonnade unie, blanche ou bleue, éprouvée par un long usage. La vérité est qu'il y a chez lui l'étoffe d'un collectionneur : foulards, écharpes, miroirs sont à ses yeux autant d'objets d'art : il les enferme précieusement dans un coffre en bois dur, ne les exhibant qu'aux jours de grande fête ou pour éblouir son hôte. Alors, sa joie est sans mélange. Jamais parvenu faisant à un visiteur de marque les honneurs de sa galerie n'eut sur les lèvres et dans le regard une plus désopilante expression de vanité satisfaite.

Il n'en est pas moins vrai que lorsqu'on a affaire à une clientèle professant, en matière d'engagements, des idées aussi larges, les bénéfices sont très problématiques. Le fait seul d'évaluer les marchandises européennes à 200 pour 100 au-dessus de leurs prix sur les marchés de Manaos et du Para ne suffit pas à assurer au bout de l'année un bel inventaire.

Il va sans dire aussi que ces pratiques mises en honneur par certains blancs constituent pour l'homme des bois une singulière morale en action. Du reste, le trafiquant de factorerie n'a rien d'un apôtre. C'est généralement un bon diable, hospitalier envers le voyageur, lui procurant volontiers des hommes et des vivres, surtout s'il ne flaire pas en lui un concurrent probable.

Uniquement absorbée par ces transactions hasardeuses, la race blanche n'a pas encore donné ici sa mesure. Elle ne s'assure les services de l'indigène qu'en provoquant chez lui des besoins factices; elle lui communique de la civilisation, non le vernis, mais les verrues. L'Européen ne fait que passer; il amasse et il part. Il part, laissant derrière lui la terre en friche, l'Indien brûlé par l'alcool. Le pays méritait mieux : il possède, à un plus haut degré que d'autres contrées intertropicales, ce qu'il faut pour devenir une colonie non seulement d'exploitation, mais aussi de peuplement. Le pionnier peut y être doublé d'un colon, la race blanche se fondre avec l'indigène, une collectivité nouvelle surgir, capable d'utiliser sur place les ressources naturelles accumulées par les siècles. Ce ne sera pas l'œuvre d'un jour; plusieurs générations y prendront part. Les blancs y gagneront plus qu'à perpétuer les errements du passé en butinant à l'aventure; ils auront importé dans ces solitudes l'article le plus rare et le plus avantageux, — le consommateur. Un jour viendra où, par les efforts de l'association et du capital, sous l'impulsion de compagnies puissantes disposant de milliers de bras, cette terre défrichée et peuplée livrera à l'homme plus de richesses que n'en eût recélé l'El Dorado de la légende, dont le décevant mirage allumait les convoitises du Conquistador espagnol.

II

L'habitation de San Lorenzo se distingue des établissements similaires par sa toiture; le chaume de palmes est remplacé par des tuiles qui mettent dans le paysage une note civilisée. La disposition intérieure n'est pas moins originale. A l'inverse des autres constructions de l'Amazonie, le hangar principal est surélevé d'un étage. Le rez-de-chaussée sert de magasin; en haut sont réunis dans une même pièce les hamacs, la cuisine, le moulin à broyer la canne. Le moteur est un bœuf amené à grands frais du

Para sur un vapeur : il vit également au premier étage où il fut hissé à l'aide d'un palan. On ne le descend jamais de peur qu'il soit dévoré par les fauves ou par les caïmans qui pullulent dans le fleuve et sur les berges, bien qu'à ma connaissance, ces derniers n'attaquent pas le bétail. Je me



SAN LORENZO.

souviens d'avoir vu à l'Équateur, sur les bords du rio Guayas, des troupeaux paitre en liberté et venir boire sans être inquiétés par les sauriens vautrés au soleil, dans la vase.

J'ai été fort bien reçu, par d'excellentes gens, originaires de la côte, établis ici depuis de longues années; leur industrie a peu de chose à voir avec l'exploitation des produits de la forêt. L'entreprise est plutôt agricole.

Ils étendent de jour en jour leur défrichement, où ils cultivent la canne pour en extraire l'alcool dont ils expédient tous les ans au Brésil des milliers de jarres. Ils ont cependant beaucoup exploré le pays et causent volontiers : privé, comme je viens de l'être, de toute société, je prends un vif plaisir en leur compagnie.

J'ai le choix entre plusieurs alternatives : je pourrais patienter jusqu'à l'apparition d'un steamer arrivant du bas Amazone ; il me reste aussi la faculté de continuer la descente sur ma balsa, à moins que je ne mette à profit la présence d'un canot à vapeur appartenant au poste de San Antonio, pour remonter le Marañon jusqu'à ce dernier établissement ; il est situé sur la rive droite, à une huitaine de milles au-dessus de l'embouchure du Pastaza, où je serais très désireux de pénétrer, dussé-je n'explorer cet affluent peu connu que dans la partie inférieure de son cours.

J'entrai en pourparler avec le propriétaire du canot, un métis nommé Juan José, dans le but d'affréter l'embarcation pour un mois. Nous tombâmes d'accord, non sans quelque hésitation de sa part : ce serait la première fois, disait-il, qu'une chaloupe à vapeur s'aventurerait sur le Pastaza, visité seulement en pirogue par les chercheurs de caoutchouc ; la rivière était mauvaise, les parages infestés d'Indiens rôdeurs. Cependant, tout bien pesé, l'expédition valait la peine d'être tentée et pouvait réussir avec un bon pilote. Il y avait précisément à San Antonio un Indien Aguaruna, nommé Huangasa, qui passait pour connaître parfaitement la rivière et avoir noué des relations amicales avec les tribus riveraines. L'homme ne demanderait pas mieux que d'entrer à mon service. Cette considération acheva de me décider. Il fut convenu que, le voyage achevé, la chaloupe me ramènerait à San Lorenzo, où je reprendrais ma balsa si, à mon retour, aucun vapeur n'était encore signalé.

Le 15 octobre, avant le jour, la petite machine était sous pression et, le soleil levé, nous larguions les amarres. Un quart d'heure plus tard, nous laissions sur la gauche l'embouchure du Huallaga. L'action combinée des

deux courants détermine, à la hauteur du confluent [1], de grands remous; la sonde donne des fonds de trente à quarante-cinq mètres.

L'équipage se composait du métis José et de deux Indiens *Muratos* de San Antonio. Ce sont des mariniers consommés : toutefois, leur habileté se révèle mieux dans la conduite d'une pirogue que dans celle d'un engin à vapeur, et il est prudent d'avoir l'œil sur eux, si l'on tient à éviter des avaries de machine. L'embarcation avait huit mètres de long, avec un tirant d'eau de soixante-dix centimètres; elle était donc des plus maniables. La seule complication consistait dans la nécessité de stopper plusieurs fois par jour, pour renouveler le combustible. Sans doute, le bois mort amoncelé par les crues abonde le long des rives : encore faut-il le tailler de la longueur voulue, opération qui entraîne une perte de temps considérable.

A dix milles du confluent, nous dépassons l'île du Cèdre et quelques cases occupées par une quarantaine d'Indiens Cocamas de la Laguna. Ils ne demeurent sur cette plage qu'une partie de l'année, pour s'y livrer à la pêche et chasser dans les forêts voisines, fort giboyeuses; ils regagnent leur village au début de la saison pluvieuse. *Cedro Isla* est le seul endroit habité que l'on rencontre jusqu'à San Antonio, sur une distance de près de cent milles. Dans cette région, comprise entre le Huallaga et le Pongo de Manseriche, s'élevaient naguère plusieurs établissements fondés à la fin du siècle dernier par les Espagnols. C'est aujourd'hui un désert : les incursions des Huambizas et des Muratos ont saccagé tour à tour les pueblos de Borja, Santa Teresa, Limon, Barranca, Aripari, San Antonio. En 1857, les familles survivantes se réunirent pour bâtir un nouveau poste à l'embouchure du rio Cahuapanas, et lui donnèrent le nom tristement prophétique de Sepultura; la plupart, en effet, devaient y trouver bientôt la mort. Trois ans après, les malheureux étaient relancés dans leur retraite; les assaillants massacraient les hommes, emmenant prisonniers les femmes et les

[1] Position : 5° 40′ lat. S. — 77° 58′ long. O.

enfants. Actuellement, la population entière, composée des métis nés des unions entre les Indiens envahisseurs et leurs captives, ne s'élève pas à plus de trois cents âmes.

L'histoire est celle de tous les postes avancés. Ces établissements clairsemés n'ont pas seulement à compter avec la mauvaise foi de leur clientèle indigène, mais aussi avec la visite soudaine de l'*Indio bravo*, l'Indien insoumis et pillard. L'agression, il est juste de le reconnaître, a quelquefois un caractère de représailles. Il faut n'avoir jamais pénétré en pays sauvage, pour ignorer que l'aborigène le plus redoutable est celui qui s'est trouvé en contact avec l'homme civilisé ou soi-disant tel. Trop souvent, en effet, la civilisation se sera manifestée à lui sous son aspect le moins engageant : à mainte reprise il aura été dupé, bafoué ou même traqué comme un animal féroce. Il y aurait beaucoup à dire au sujet des procédés souvent peu scrupuleux auxquels recourent certains maîtres de factoreries pour augmenter leur personnel. Qui saura combien de fois une chaloupe armée en guerre est partie pour une expédition louche à travers les méandres d'une petite rivière sans nom? Une fumée lointaine trahit la présence d'un camp indien. Le canot stoppe, et l'on attend. La nuit est venue, les heures passent : alors, étouffant leurs pas, à la faveur des mille bruits de la forêt, cris d'oiseaux, hurlements de singes, qui redoublent aux approches de l'aube, des hommes se glissent auprès du camp; voici que tout à coup retentissent des coups de feu, des clameurs d'épouvante, des gémissements, le tumulte d'un hameau surpris par l'ennemi. Dans la bagarre, les chasseurs de gibier humain ont la partie belle et ramènent à bord qui un enfant, qui une fillette : le coup fait, l'embarcation fuit à toute vitesse et se perd dans la nuit.

Les conséquences de tels actes sont aisées à prévoir. Si la vengeance se trompe parfois d'adresse, frappant des innocents et laissant la plupart du temps les coupables impunis, les exécuteurs de cette aveugle justice ne sont pas tout à fait sans excuse. A Dieu ne plaise que je veuille rééditer ici



INDIENNES ET MÉTISSE (SAN ANTONIO).

la légende de l'Indien poétique et chevaleresque. Encore dois-je déclarer que si j'ai eu à me mettre en garde contre ses mauvais instincts, souvent, en revanche, j'ai rencontré chez lui abnégation et dévouement. Dans toute société humaine, fût-ce à l'état barbare, il y a de braves et de méchantes gens. C'est pour avoir méconnu cet axiome élémentaire, pour s'être laissé entraîner à considérer les enfants de la forêt comme autant de bêtes malfaisantes, contre lesquels tout est licite, que des aventuriers ont été les fauteurs indirects de tant d'actes de férocité commis par le sauvage, du meurtre de trafiquants paisibles, de la ruine de maint établissement. L'Indien a une longue mémoire; il attendra son heure pendant des mois et des années, et n'hésitera pas à faire payer à un voyageur inoffensif la dette de sang contractée par un autre.

J'en devais avant peu faire l'expérience sur le Pastaza, où je fus arrêté par une démonstration hostile d'Indiens Achuelos, qui firent pleuvoir sur le canot une grêle de traits. L'alerte n'eut heureusement pas de suites graves; mais lorsqu'il m'eut été possible d'entrer en relation amicale avec les mêmes indigènes, j'acquis la preuve, par certains détails de costume et d'ornements, que cette fraction de tribu avait été en rapports suivis avec les blancs auxquels peut-être elle gardait rancune de quelque procédé vexatoire.

San Antonio, situé sur la rive droite du Marañon, à sept milles environ au-dessus de l'embouchure du Pastaza, a été réédifié sur l'emplacement de l'ancien poste détruit par les Muratos. Il compte au plus vingt cases et une centaine d'habitants des deux sexes, presque tous de races indiennes. On y centralise le caoutchouc récolté sur le Pastaza, le Morona et le Potro, par ces mêmes Muratos, aujourd'hui revenus à des sentiments plus pacifiques. Le climat est assez bon, le sol d'une extrême fécondité, la chaleur tempérée par le voisinage de la Cordillère dont les cimes se dressent vers l'ouest, pareilles à des nuées courant sur l'horizon des forêts.

Après un jour d'attente, le 17, nous embarquons l'Indien qui doit nous piloter. Ses conditions n'ont rien d'exagéré : dix varas de cretonne et

un fusil, tel fut le salaire stipulé. L'arme, spécialement établie comme article d'échange, était de fabrication belge et à un coup; je l'avais payée six piastres (vingt-quatre francs), à San Lorenzo. Chaque fois que son possesseur se disposait à en faire usage, je me sentais assez mal à l'aise et maudissais les dimensions étroites de notre esquif. Mais aucune explosion ne se produisit, et, pendant les trois semaines que nous vécûmes côte à côte, Huangasa, comme en se jouant, exécuta avec cette lamentable carabine des coups dont le moindre eût suffi pour asseoir la réputation d'un tireur. Adroit pilote avec cela; bon enfant en dépit de sa face patibulaire qu'une cicatrice ancienne coupait d'un trait livide, et du cimier en plumes de toucan planté sur sa crinière inculte. Il avait pris place à l'avant avec sa provision de coca, son arc, ses flèches, son cher fusil, et, silencieux, appuyé contre le bordage, donnait du geste la direction.



MON PILOTE.

Le Pastaza se déverse par trois bouches séparées par des bancs de sable et des palissades d'arbres morts. Le courant, refoulé par celui du Marañon qui arrive à angle droit, forme une barre dangereuse; la plus grande profondeur n'atteint pas quatre brasses.

Si j'avais pu concevoir quelques doutes sur l'identité de la rivière, son aspect seul les eût dissipés. Sa couleur cendrée, la quantité de pierre ponce qu'elle charrie, indiquent que ce cours d'eau est bien le même dont j'apercevais, il y a sept mois, les sources sur le plateau équatorien, au pied du volcan Tunguragua. L'éruption, à en juger par ces scories flottantes, n'a rien perdu de sa violence.

A douze milles de l'embouchure, nous faisons escale, pour prendre du bois, à l'île de Rauna, habitée par une dizaine de familles échappées au massacre de la population de Santander, village qui s'élevait il y a peu d'années à quelques lieues en amont. Tout ce monde est activement occupé à la fumigation du caoutchouc. La sève, lorsqu'elle jaillit de l'incision pratiquée dans l'arbre, a la blancheur du lait : on la recueille dans de petits vases de terre attachés au tronc ; le contenu de ces récipients est ensuite versé dans un grand baquet, à proximité d'une *fogada* alimentée au moyen des feuilles et de la noix concassée d'un palmier d'espèce particulière nommé *uassu*. Ce combustible dégage une fumée très épaisse. L'opérateur, armé d'une mince pelle de bois enduite de glaise, plonge son outil dans le liquide, puis le présente à la fumée. Quand la première couche est suffisamment coagulée, il en ajoute une seconde et ainsi de suite, jusqu'à ce que la planche caoutchoutée ait dix à quinze centimètres d'épaisseur. Après quoi, on la fend pour retirer le moule, et on la laisse exposée au soleil pendant un jour ou deux pour la durcir.

La *plancha* est payée à l'Indien civilisé à raison de huit *soles* (ving-cinq à trente francs) l'arroba. La valeur lui est comptée en marchandises, cotonnades, armes, boissons alcooliques. Quant à l'indigène engagé au mois, son salaire varie de huit à dix *soles* suivant les localités.

Au delà de Rauna, pas une âme. Sur la rive gauche apparaissent les vestiges d'un défrichement, des cases effondrées, des charpentes noircies par le feu, le tout à demi recouvert déjà par la broussaille. C'est tout ce qui reste du poste de Santander, détruit par les tribus alliées des Muratos et des Huambizas Puis, c'est de nouveau le désert, la rivière bordée par la forêt impénétrable d'où partent à tire-d'aile des milliers d'oiseaux qu'effare le souffle bruyant de la machine.

Le Pastaza, d'une navigation très difficile malgré le volume de ses eaux, semble faire exception à la loi générale qui régit les rivières amazoniennes. Il n'a pour ainsi dire pas de chenal régulier, pas de lit fixe ; il s'éparpille

en une infinité de courants, envahissant les rives plates. C'est une inondation continue, un perpétuel travail d'excavation et, dans le fond formé de sable fin, un soulèvement de dunes mouvantes déplacées à la moindre crue. Il est indispensable de n'avancer qu'avec une extrême prudence, en jetant la sonde de minute en minute, tant à l'aller qu'au retour; quelques jours suffisent pour changer complètement la configuration du lit et faire surgir un bas-fond à la place d'un gouffre.

Enfin, aux obstacles fixes s'ajoutent les écueils flottants, les nombreux arbres en dérive, à fleur d'eau, si bien que la plus active surveillance ne vous met pas à l'abri d'une catastrophe, surtout la nuit, au mouillage.

Dans la nuit du 17 au 18, nuit très sombre, une de ces épaves nous aborda, de façon si malheureuse, qu'un instant je crus tout perdu. L'arbre nous avait heurtés à l'avant; l'une de ses maîtresses branches, engagée en travers de l'amarre, exerçait une pesée telle que la chaloupe s'inclinait sur la bande, prête à chavirer. Je tranchai le câble d'un coup de hachette, et l'embarcation se redressa, mais pour être aussitôt emportée en plein courant. Par bonheur, nous avions seulement couvert les feux; nous ne tardâmes pas à obtenir de la pression. Mais comment rallier la rive? Impossible, dans l'obscurité encore épaissie par une brume opaque, de guetter un emplacement favorable pour atterrir. Tout ce que nous pouvions faire était d'essayer d'équilibrer la force de notre moteur avec celle du courant, et de rester en quelque sorte stationnaires, à attendre l'aube. L'heure qui s'écoula avant qu'elle vînt nous parut terriblement longue. J'entendais les menus débris frapper notre coque, en songeant qu'un autre choc pouvait se produire, déterminer une voie d'eau et envoyer au fond du Pastaza l'esquif avec son équipage.

A soixante milles de Rauna, nous pénétrions dans le premier affluent de la rive droite, le rio Rimachuna, qui sert d'écoulement au lac du même nom, éloigné d'une vingtaine de milles. Mon intention était de pousser jusqu'à cette nappe d'eau, l'une des plus étendues de la région et qui n'avait

encore, au dire de mes compagnons, été visitée par aucun vapeur. Les eaux du Rimachuna, comme celles de la plupart des tributaires du Pastaza, sont d'une teinte très foncée, couleur de thé fort. Le courant est modéré,



CANAL RIMACHUNA.

le chenal praticable, avec de grandes précautions, pour des chaloupes ne calant pas plus de trois pieds. Il est, en beaucoup d'endroits, aux trois quarts obstrué par des buissons échoués et des troncs d'arbres. A un

moment même, l'étranglement devint tel, qu'il n'eût pas été possible de virer de bord, et nous pensions à battre en retraite en faisant machine arrière. Aussi le trajet, qui sur des eaux libres n'eût pas demandé plus de quatre ou cinq heures, nous prit-il une journée entière.

Le lac Rimachuna peut avoir cinquante kilomètres de long et douze dans sa plus grande largeur. La profondeur, assez faible, varie de deux à six brasses : les rives sont basses, très boisées. Par la rive occidentale entrent trois petites rivières que je n'ai vues marquées sur aucune carte ; les Indiens les nomment Silay, Chiripa et Chuindra ; ils assurent qu'on peut les remonter pendant trois ou quatre jours en pirogue, ce qui, d'ailleurs, ne leur donnerait pas très long cours. Il faut, dans ces évaluations, tenir compte de l'extrême lenteur avec laquelle on avance par suite de l'encombrement du chenal. Au surplus, la direction constante des affluents de droite du Pastaza ne permet pas de leur attribuer un développement considérable ; ils descendent des hauteurs qui séparent ce bassin de celui du Moroña ; or, les deux cours d'eau ne sont guère séparés que par un écart de vingt lieues, moins de quarante milles, à vol d'oiseau.

La seule de ces rivières où je pus entrer et dont le peu de profondeur nous obligea à rebrousser chemin au bout de deux milles, est le rio Chiripa. Sur la rive droite, à une portée de fusil de l'embouchure, au centre d'un petit défrichement, s'élevaient quelques cases habitées par des Muratos. Apparemment, ils avaient pris peur à notre approche, car la place était vide. Cependant, les pirogues amarrées, des guenilles séchant au soleil, des tisons encore fumants, témoignaient que les habitants n'étaient pas loin.

Je fis stopper et descendis à terre, malgré les observations de mes hommes qui auguraient mal de ce silence et redoutaient une attaque ; mais en admettant que les Indiens eussent de mauvais desseins, le terrain était assez découvert pour que l'ennemi ne pût se glisser jusqu'à nous inaperçu ; cependant je me gardai de m'éloigner de la rive, et n'avais qu'un saut à faire pour atteindre la chaloupe. Je me contentai de déposer par terre,

bien en vue, quelques brimborions, des couteaux, de petits miroirs enchâssés dans du plomb, des écheveaux de fil rouge ; puis j'attachai aux branches d'un arbuste une paire de foulards d'indienne dont les tons criards ne pouvaient manquer d'attirer l'attention sur mes cadeaux. Le tout disposé, je rejoignis mes gens, et nous nous laissâmes dériver pendant deux ou trois cents mètres jusqu'en deçà d'un coude de la rivière ; là, nous demeurâmes à l'attache près d'une heure, afin de donner aux Indiens le temps de regagner leurs logis et de constater qu'ils n'avaient pas sujet de s'alarmer de notre visite. Ce temps écoulé, je fis de nouveau machine en avant très doucement ; mais ceux que je voulais surprendre étaient aux aguets, et ma feinte ne réussit qu'à demi ; ils détalèrent, avec moins de précipitation toutefois, s'arrêtant sur la lisière du bois.

J'en comptai seize : dans le nombre, six femmes tenant des enfants par la main ou sur leurs épaules. Autant que j'en pouvais juger à distance, leurs traits ne différaient pas sensiblement de ceux de mes mariniers Cocamas ; la taille était peut-être une idée plus élevée, la carrure plus forte. Ils portaient les cheveux très longs, réunis en deux grosses nattes ; les deux sexes avaient pour vêtement un *tanga,* sorte de tablier très étroit en jonc tressé ; au-dessous du jarret et au-dessus du coude, une cordelette très serrée faisait saillir la chair en un bourrelet des plus disgracieux, mode baroque en honneur chez la plupart des tribus indépendantes pour qui elle constitue le dernier mot de l'élégance.

Je fis jeter la planche et montai de nouveau sur la berge, tenant à la main d'autres mouchoirs d'indienne, espérant que l'espoir de me voir réitérer mes petits présents triompherait de leur timidité. Ils s'avancèrent en effet, et n'étaient plus qu'à vingt pas de nous, lorsque je jugeai prudent de ne pas me laisser serrer de près par toute la troupe. Je fis de la tête un signe de dénégation énergique qui les arrêta ; en même temps, je levais la main, en repliant tous les doigts sauf l'index, ce qui, en style de pantomime, voulait dire que je préférais m'aboucher avec un seul. Après une minute

de consultation, le délégué se détachait, un gaillard taillé en athlète. Sa démarche ne manquait pas d'une certaine noblesse ; il marchait à pas lents et n'avait d'autre arme que sa *pucuna,* qu'il maniait négligemment comme un bâton.

Il n'était plus qu'à deux mètres de moi quand soudain, de la chaloupe, partit un strident coup de sifflet. Que s'était-il passé? Quelqu'un avait-il, par mégarde, tiré la tringle actionnant le signal d'alarme, ou bien cette diversion préméditée trahissait-elle les inquiétudes de mon équipage qui, dès le début, montrait la plus vive répugnance à entrer en relation avec ces indigènes? Je ne sais; mais l'effet en fut instantané : l'ambassadeur faisait un bond en arrière et battait en retraite vers la forêt où ses camarades l'avaient déjà précédé, effrayés par le jet de vapeur. Ils ne reparurent plus : au bout d'une heure d'attente, je perdais patience et me décidais à repartir, fort mécontent de l'incident, au sujet duquel d'ailleurs je ne pus obtenir aucune explication satisfaisante. Ma conviction est que mes gens avaient cédé à une panique. Il n'est pas rare de constater chez l'Indien domestiqué des factoreries cette folle frayeur de ses congénères indépendants ; ceux-ci pourtant, à en juger sur la mine, n'étaient rien moins que des foudres de guerre.

Après avoir longé la rive occidentale du lac, nous arrivions à l'entrée d'un autre chenal beaucoup plus large que les précédents ; je fus frappé de l'aspect de ses eaux, dont la couleur cendrée rappelait à s'y méprendre celles du Pastaza. Je pus bientôt me convaincre que ce que nous avions pris d'abord pour un quatrième affluent n'était en réalité qu'une dérivation de la grande rivière, communication ouverte à une époque relativement récente, à voir les nombreux troncs d'arbres encore enracinés qui donnaient à cette passe l'apparence d'une forêt noyée.

Le Pastaza est ce que l'on nomme un rio *desplayado.* Ses rives basses, à chaque instant submergées, s'usent sous le frottement des crues; des dépressions s'y forment peu à peu : puis, d'année en année, le terrain

fléchit, un nouveau chenal s'établit, soit pour rejoindre plus bas la branche principale et découper une île, soit pour aller se perdre sous bois dans des marécages. Ces marais eux-mêmes, agrandis par les inondations successives, confondront quelque jour leurs eaux avec celles d'une lagune ou d'une rivière voisines. C'est, sur une très petite échelle, ce qui s'est produit pour l'Orénoque et le rio Negro, reliés aujourd'hui par un canal ininterrompu, le Cassiquiare. Il est possible qu'ici le chenal, de formation récente, disparaisse à l'époque des basses eaux ou, tout au moins, devienne impraticable. Enfin le courant qui, lors de mon passage, se déversait dans le lac, pourrait fort bien, lorsque le Pastaza est à l'étiage, changer de direction et servir de second écoulement au Rimachuna. C'est ce qu'il ne m'a pas été permis de vérifier.

Le 24, nous avions regagné le Pastaza et relâchions, pour embarquer du bois, en face d'une *aldea* (petit village) d'Indiens Uchucas. Mal nous en prit : les relations, entamées d'abord sur le ton le plus amical, grâce à notre pilote qui parlait couramment leur idiome, devinrent, au moment du départ, assez tendues. Une dizaine d'entre eux s'étaient offerts à charger le combustible. Lorsqu'il s'agit de les payer, je remis à chacun le prix stipulé, un paquet de grosses aiguilles, un peloton de fil et un couteau; j'ajoutai même quelques verroteries pour leurs femmes, ce dont ils parurent ravis. Un seul s'avisa de réclamer, demandant que je lui fisse cadeau... de mon fusil. La prétention était tellement exorbitante, que je crus d'abord qu'il plaisantait : il insista. J'étais descendu à terre pendant que l'on procédait au chargement, et maintenant l'Indien, debout sur la planche, me barrait le passage. Je lui fis signe de s'écarter; il ne broncha pas : mes hommes, de leur côté, l'apostrophèrent, sans plus de succès. La situation ne pouvait se prolonger sans péril; au bruit de l'altercation, la population, composée d'une soixantaine d'individus des deux sexes, s'était attroupée sur la berge et, de curieuse, pouvait d'un moment à l'autre devenir agressive. Mon équipage semblait inquiet; il fallait en finir. Mettant le pied sur la planche,

je marchai vers l'Indien d'un air indifférent : voyant qu'il persistait à ne point bouger, j'allongeai le bras, sans mettre dans le mouvement la moindre menace, mais uniquement pour le faire reculer jusque dans la chaloupe. Au même instant, le drôle brandit une grosse bûche qu'il avait gardée à la main : peut-être lui non plus ne voulait-il pas frapper; mais le geste pouvait être interprété comme un signal par la bande postée derrière moi, et provoquer la bagarre. Saisissant mon revolver, je fis feu; l'homme, atteint au défaut de l'épaule, tomba à la renverse dans l'eau, tandis que je m'élançais à bord pour gagner aussitôt le large. Le blessé, immédiatement secouru par les siens, avait été hissé dans une pirogue : je pus le voir, une minute plus tard, se diriger vers sa case d'un pas assez ferme. La blessure était certainement peu grave : il n'eût tenu qu'à moi de lui casser la tête; mais la leçon suffisait. Du reste, pas une imprécation ne fut proférée; les Indiens se contentèrent de procéder sans commentaires au sauvetage de leur camarade, dont les torts n'étaient que trop manifestes.

L'aventure cependant assombrit pour moi cette journée. C'était la première fois, au cours de ce long voyage, que j'usais de mes armes contre un être humain. A coup sûr, j'avais eu raison d'agir ainsi et n'en éprouvais aucun remords : toute hésitation de ma part eût mis en danger non seulement ma vie, mais celle de mes compagnons. Je n'en demeurai pas moins, pendant les heures qui suivirent, d'assez méchante humeur. Aujourd'hui même, je n'évoque pas ce souvenir sans tristesse. Heureux celui qui, dans une expédition de ce genre, ne laisse derrière lui ni un regret ni une tache de sang!

Du 24 au 29, je n'ai pu parcourir plus d'une centaine de milles. Nous avons relevé six affluents, tous venant de l'ouest : la rive orientale n'est creusée que de quelques *furos,* sans écoulement apparent. Ces affluents sont les suivants : 1° Uitayaccu; 2° Chimara, que mes Indiens disent communiquer avec un lac alimenté par les deux petites rivières Carunta et Paloma, impraticables aux canots; 3° Yanayaccu; 4° Manchari; 5° Chungachi;

6° Huagaza. Ces deux derniers ne sont pas navigables : les quatre autres, s'il faut en croire mes hommes, peuvent être remontés en pirogue, non sans difficulté, pendant dix et même quinze jours. Ces renseignements, je le répète, sont sujets à caution, et ne permettent guère de calculer, fût-ce



RIVES DU PASTAZA.

de façon approximative, la distance parcourue, celle-ci variant d'une journée à l'autre de dix ou quinze milles à un quart de lieue, suivant que le chenal est plus ou moins encombré.

Ces parages, notamment les abords des rios Manchari et Chungachi, sont habités par les Achuelos qui, seuls parmi les indigènes de la région, ne travaillent pas à l'extraction du caoutchouc. Leur présence nous fut révélée par une volée de menues flèches de sarbacane lancées sur notre embarcation. Nous n'étions qu'à une dizaine de mètres de la rive, que masquait un impénétrable rideau de verdure. La démonstration ne fit, par bonheur, aucune victime : un seul de mes compagnons avait été touché à

la jambe ; la blessure, immédiatement cautérisée, était insignifiante et ne s'envenima pas.

Nous avions, sur ces entrefaites, gagné le milieu du courant. Bientôt, un long canot se montra, glissant sous les branches pendantes, et faisant force de pagaies pour atteindre l'entrée d'une crique. Je mis le cap droit sur lui : la pirogue était montée par huit individus qui parurent saisis d'épouvante en voyant notre chaloupe fondre sur eux. Supposant que nous voulions les couler bas, ils se dressèrent debout, prêts à plonger. Mais au moment de les aborder, je fis donner un violent coup de barre, et les deux embarcations se trouvèrent presque bord à bord. Un de mes Indiens avait saisi mon fusil, et j'eus grand'peine à l'empêcher de faire feu. Rassemblant en une poignée les fléchettes qui jonchaient notre pont, j'enveloppai le faisceau dans un foulard d'indienne rouge et jaune, et jetai le tout dans le canot ennemi avec un geste vague qui signifiait : « Vous m'avez envoyé ceci. Moi, je vous rends cela ! » La leçon fut-elle comprise? Je l'ignore ; mais afin de lui donner plus de poids, je fis par-dessus bord un nouvel envoi composé d'un collier de verroteries et d'un couteau. Bientôt des relations cordiales s'établirent, au point que ces bateliers tout à l'heure si agressifs demandèrent à venir à tour de rôle visiter le miraculeux bateau qui avançait sans le secours de la pagaie et que, dans leur langage imagé, ils appelaient le *mutum-mutum*, imitant par cette onomatopée le bruit d'un vapeur luttant contre le courant. La visite terminée, je leur jetai une remorque et les traînai pendant près d'un demi-mille ; après quoi, émus sans doute de cette vitesse inaccoutumée, ils rompirent l'amarre et disparurent sous les arbres de la rive.

Cette rencontre fut la seule de ce genre ; les autres groupes d'indigènes que j'aperçus à la hauteur des affluents semblaient d'un naturel plutôt timide. A la moindre manœuvre exécutée pour nous rapprocher d'eux, ils gagnaient la forêt et se refusèrent obstinément à toute communication.

Il ne me parut pas possible, avec les faibles moyens dont je disposais,

de poursuivre mon excursion au delà de l'embouchure du rio Huagaza. La lutte contre un courant de plus en plus violent me faisait appréhender qu'un accident ne survînt dans la machine déjà vieille, mal entretenue et éprouvée par de nombreux services. Je virai donc de bord, non sans avoir reçu de mes Indiens l'affirmation précise que, de ce point, six jours au plus suffisaient pour atteindre en pirogue l'embouchure du rio Bobonassu : la navigation de cet affluent, bien que difficile, est possible avec de petits canots jusqu'au village de Canelos, dernier point atteint par le voyageur allemand Tschudi qui, parti de la Cordillère de Quito, explora en 1874 la partie supérieure de cette vallée. Ce serait là peut-être l'itinéraire le plus pratique pour reconnaître le bassin dans son ensemble. L'expédition serait exposée à moins de retards qu'en prenant pour point de départ les plateaux équatoriens où, comme j'en ai eu la preuve, il est souvent très malaisé d'organiser une caravane.

L'exploration complète du Pastaza reste à faire. Alors que les travaux d'Osculati, Crevaux, Orton, Simpson, Wiener, Coudreau nous ont fait connaître en détail la plupart des affluents au nord de l'Amazone, Morona, Tigre, Napo, Iça, Yapura, rio Negro, il est le seul sur lequel les documents précis manquent encore. A part la tentative de l'infortuné missionnaire Raimondo au siècle dernier, et en 1845 celle du P. Castrucci, à qui l'hostilité des indigènes ne permit pas de dépasser le village d'Andoas, rien ou presque rien n'a été fait. Les renseignements recueillis par les coureurs des bois, combinés avec les résultats des seules expéditions dignes de ce nom entreprises aux deux extrémités de la vallée du Pastaza, ont permis aux géographes d'en tracer le cours d'une façon à peu près correcte ; mais sur la région elle-même, on n'a que des données très vagues : le peu que j'en ai pu observer durant une excursion de trois semaines sur la rivière suffit à me démontrer l'intérêt que présenterait cette étude poursuivie avec un personnel et un outillage suffisants.

Ce n'est pas, en effet, sans compagnons européens, avec une embarcation

déjà vieille, montée par un équipage de hasard dont il faut surveiller les moindres mouvements, qu'un voyageur, absorbé à la fois par le soin de la manœuvre et le souci d'une agression toujours possible, peut mener à bien un travail de cette importance. Son unique mérite, si toutefois c'en est un, sera d'avoir fait voguer pour la première fois un canot à vapeur sur des eaux sillonnées seulement jusqu'ici par la pirogue indienne. Encore l'épreuve, à mon sens, est-elle rien moins que concluante ; s'il m'a été donné d'y réussir, la nature même des obstacles rencontrés sur cette importante rivière me fait douter qu'elle devienne de longtemps accessible, d'une façon régulière, à des steamers[1], au moins avec les engins défectueux dont disposent la plupart des factoreries installées sur l'Amazone et ses tributaires. Presque toutes ces embarcations, construites sur les chantiers d'Angleterre ou des États-Unis, semblent plutôt convenir à la mer qu'à la navigation fluviale. Leur tirant d'eau trop fort les expose à de fréquents échouages ; elles sont en général mues par une hélice à trois ailes, à laquelle s'accrochent et s'enroulent les longues herbes, les branches flottant entre deux eaux. Le fait se produit surtout la nuit, au mouillage, les débris charriés par le courant étant beaucoup plus nombreux dans le voisinage des rives. Leur enlèvement fait perdre chaque jour beaucoup de temps ; on doit, en effet, y procéder depuis le bord au moyen de gaffes et de crochets. Il ne serait pas prudent de faire entrer un homme à l'eau, fût-ce seulement jusqu'à la ceinture ; il risquerait d'être saisi par un caïman ou déchiqueté par les *pirañas,* hideux poissons, l'espèce la plus vorace et la plus dangereuse de toutes celles qui pullulent dans les rivières amazoniennes.

Le type qui me paraîtrait devoir rendre les meilleurs services est le bateau à quille plate, muni d'une roue unique à l'arrière, tel qu'on l'emploie sur plusieurs cours d'eau de l'Amérique du Nord, et en Australie

[1] Le fait est d'autant plus regrettable que, de toutes les régions arrosées par les affluents du Marañon, la vallée du Pastaza est la plus riche en caoutchouc. L'arbre (*siphonia elastica*), très vigoureux, y atteint communément une hauteur de quatre-vingts à cent pieds.

sur les rivières Darling et Murray. L'hélice pourrait être également adoptée sans inconvénient, à la condition qu'il s'agisse d'une hélice à deux branches, et que l'on prenne soin, à chaque escale tant soit peu prolongée, de ramener les ailes du propulseur dans l'axe de l'étambot.

La descente, vu la rapidité du courant, ne fut guère moins laborieuse que la montée. Si nous ralentissions la machine, l'embarcation n'obéissait plus à la barre ; si nous marchions à pleine vitesse, nous courions risque d'échouer faute de pouvoir observer à temps l'obstacle. Nous sommes restés de la sorte en détresse sur plus d'un banc de sable, d'où nous eûmes grand'peine à sortir en faisant machine arrière à toute vapeur. Un jour, entre autres, la nécessité de forcer ainsi la pression occasionna la rupture d'un tube. L'avarie était bien légère, et des hommes du métier ne se fussent pas troublés pour si peu ; il n'en était pas de même pour des mécaniciens d'occasion. Nous n'avions aucune pièce de rechange, et des notions très succinctes sur l'art d'opérer une soudure. Il fallut y procéder cependant tant bien que mal ; mais lorsqu'on ralluma les feux, je ne pus me défendre d'une certaine inquiétude. Comment s'opérerait le retour dans le cas où nous ne réussirions pas à renflouer notre canot désemparé ? Jamais médecin au chevet d'un malade ne compta les battements du pouls avec plus d'attention que je n'en mis à suivre les oscillations du manomètre.

L'accident, heureusement, ne se renouvela pas. Après avoir refait en moins d'une semaine le trajet qui nous en avait pris deux à l'aller, je me retrouvais dans les eaux profondes du Marañon, et vingt-quatre heures plus tard, le 5 novembre, j'étais de retour à San Lorenzo.

Aucun vapeur n'est attendu avant les premiers jours de décembre ; le seul qui ait paru pendant mon absence est une chaloupe appartenant à une maison d'Iquitos ; elle remontait le fleuve, se dirigeant vers Aripari, l'un des derniers postes du Marañon navigable, situé à quarante milles en amont de San Antonio. Mon radeau est toujours là, intact, à l'endroit où je l'ai laissé il y a trois semaines ; le mieux est de continuer ma route. La saison

pluvieuse approche : d'ailleurs, ma traversée des Andes accomplie, le but que je me proposais est atteint, le voyage virtuellement achevé ; je ne songe plus qu'à gagner au plus vite la côte. Depuis six mois bientôt, je vis sans nouvelles des miens ; eux-mêmes ignorent si je suis encore de ce monde : j'ai hâte d'arriver au Para où m'attendent sans aucun doute des lettres, des journaux d'Europe, où le câble va me permettre de communiquer avec ceux dont j'ai été séparé durant deux ans. Le fleuve immense me fait déjà l'effet de la mer ; entre eux et moi rien qu'une nappe d'eau, de trois mille lieues, il est vrai ; mais que m'importe ? Une singulière illusion d'optique restreint pour moi la distance aux limites de l'horizon visible ; il semble que la France soit là, toute proche, cachée seulement par la courbure du fleuve, au point où sa ligne ondoyante touche le ciel.

J'ai obtenu sans difficulté trois hommes dont je m'engage à payer le voyage de retour depuis Iquitos sur le premier vapeur en partance. Le 8, j'ai pris congé de mes hôtes ; bientôt je perds de vue pour toujours San Lorenzo et l'embouchure de ce turbulent Huallaga sur lequel j'ai ressenti les plus fortes, mais aussi les plus stimulantes émotions de ma vie.

Lorsque la balsa eut atteint le milieu du lit, les hommes cessant de ramer l'abandonnèrent au courant. A la distance où nous sommes de la rive, on croirait que nous restons immobiles ; nous dérivons pourtant à raison de trois milles et demi à l'heure. Nous voyagerons jour et nuit : le soleil tombé, un grand feu est allumé à l'avant sur une plate-forme en madriers recouverts d'une épaisse couche de glaise. Sa chaleur combat la pénétrante humidité dont l'atmosphère est saturée, l'influence morbide de la rosée, tellement abondante, qu'au réveil, nos hardes trempées collent à la peau. Ce fanal enfin servirait, dans le cas peu probable où nous croiserions un vapeur, à ne point passer inaperçus et, ce qui vaut mieux encore, à nous garantir d'un abordage.

Mais le fleuve est désert ; sauf les vols de flamants et de perroquets qui tout le jour l'animent de leurs cris aigres, le caïman collé sur un tronc

d'arbre avec lequel il semble faire corps, l'échine luisante d'un lamantin dont les ébats soulèvent une grosse houle, rien de vivant n'apparaît sur ces eaux dont les profondeurs comme les bords recèlent la vie sous toutes ses formes. Le soir, des myriades de mouches lumineuses passent en longues traînées d'une rive à l'autre, semblables à une poussière d'étoiles, à un fragment de voie lactée emporté par le vent. Mes gens sont censés veiller à tour de rôle, se relevant toutes les trois heures; mais, passé minuit, l'homme de garde lui-même, le front sur les genoux, décampe pour le pays des rêves. Que craignons-nous? Le lit est si large que nous pourrions voguer longtemps avant de nous mettre à la côte. Et moi aussi, étendu sur la *barbacoa,* voici que je m'endors, sans lutte, avec délices, dans une sécurité inexplicable, un abandon absolu de tout mon être. Je ne me souviens pas de l'avoir éprouvée, cette sensation étrange, fût-ce à la mer, à bord d'un grand paquebot, sous la garde d'un équipage vigilant, dans la douce chaleur de la cabine éclairée par la lampe électrique, avec la même intensité que sur cette frêle carcasse s'en allant dans la nuit, à l'aventure.

Le 9, nous avons dépassé la factorerie d'Elvira ; le 12, celle de Parinari, et le 13, dans la matinée, nous abordons à Nauta, à six milles de l'Ucayali. Le poste est situé sur la rive gauche du Marañon, au sommet d'une éminence d'où l'on voit distinctement se mêler les deux rivières dont la réunion forme l'Amazone [1]. Il compte six à huit cents habitants, dont les deux tiers sont des familles d'Indiens Cocamas venus de la vallée du Huallaga. Bien que sa fondation date d'une cinquantaine d'années et que sa situation parût lui assurer dans l'avenir une importance capitale, les résultats ont démenti ces prévisions ; il se dépeuple de jour en jour au profit d'Iquitos. Cette décadence prématurée doit être attribuée aux changements survenus

[1] Telle est, du moins, la division adoptée par la plupart des géographes. Au Brésil seulement a prévalu le vieil usage qui réserve le nom d'*Amazonas* au cours inférieur du grand fleuve, du rio Negro à l'Atlantique, et désigne sous celui de *Solimoes* la partie comprise entre l'Ucayali et le rio Negro.

dans le lit du fleuve : le courant s'est peu à peu déplacé vers le sud, créant en avant du village une ceinture de bas-fonds et laissant à découvert un long banc de sable ; celui-ci s'étend de plus en plus et comble l'ancien chenal. Actuellement, les chaloupes seules peuvent accoster à Nauta ; les grands vapeurs sont forcés de se tenir au large.



CONFLUENT DU MARAÑON ET DE L'UCAYALI.

L'emplacement de beaucoup le plus favorable eût été la grande île qui commande le confluent ; malheureusement, son peu d'élévation l'expose à être envahie en partie au moment des crues ; elle est aujourd'hui encore complètement déserte, sauf une ou deux fois l'an, lorsque les pêcheurs du Marañon et de l'Ucayali y campent pour procéder à la salaison du *paichi*. Ce poisson, le plus succulent de l'Amazonie, constitue l'un des principaux articles de consommation ; il s'exporte en quantités considérables jusque sur les marchés du bas fleuve, Santarem, Obydos et le Para.

On s'est demandé, et la question est encore débattue, lequel du Marañon ou de l'Ucayali était l'artère principale du système amazonien. Au premier abord, on a quelque peine à prendre parti : les deux rivières sont de largeur égale ; leur volume semble le même. Cependant, je réfléchis qu'à l'époque où je les ai vues et qui, dans le sud, correspond à la saison des pluies, l'Ucayali devait être en pleine crue ; son rival en revanche, dont tous les affluents, à part le Huallaga, descendent du nord, était encore à l'étiage. Cette raison me déciderait à assigner à celui-ci le rôle prépondérant, si la masse des eaux suffisait à elle seule pour déterminer l'importance géographique et commerciale d'une rivière. La question de navigabilité a, pour le moins, autant d'intérêt. A cet égard, le premier rang appartient sans conteste à l'Ucayali, puisque des embarcations à vapeur ont pu le remonter jusqu'au delà du 9e degré de latitude sud, tandis que le Marañon n'est navigable que sur une longueur de quatre cent quarante milles au plus, et devient absolument impraticable, autrement qu'en balsa, en amont du Pongo de Manseriche.

De Nauta à Iquitos, où je débarquais le 14, on compte soixante-huit milles. Quoique la différence de niveau ne soit que de sept mètres, la vitesse du courant est de deux milles et demi à trois milles à l'heure.

Fondée en 1862 sur la rive gauche du fleuve divisé par une grande île de six lieues de long, la *Commandancia general de Iquitos* [1] emprunte son nom à la tribu dont elle occupe l'ancien territoire. Hier simple campement d'Indiens, ce n'est pas encore une ville ; elle n'en a que la façade. A l'extrémité d'un plateau aboutissant à une falaise de grès rouge haute de vingt mètres dont le courant ronge le pied, dont les pluies d'orage ont raviné la paroi, s'élève la *Commandancia,* massif bâtiment en briques blanchi à la chaux, flanqué de deux ailes servant de magasins et d'arsenal ; sur la même ligne, bordant le fleuve, une dizaine de maisons composées d'un simple rez-de-

[1] 4° 28′ 30″ lat. S. — 73° 41′ 39″ long. O. — Altit. 96m.

chaussée et d'une toiture en terrasse; trapues, solides, abritant leurs moindres ouvertures derrière d'épais volets et de forts barreaux, moitié comptoirs, moitié bastions. Cette rangée de constructions est coupée par deux amorces de rues, bâties seulement sur une longueur de cent à cent cinquante mètres. En arrière de ce décor sont dispersées, jusqu'à la lisière de la forêt, les cases d'un village indien habité par un millier d'indigènes appartenant à toutes les nations voisines, Iquitos, Omaguas, Orejones, Pebas, Tacunas, chasseurs, pêcheurs, chercheurs de plantes et de résines, bateliers travaillant pour le compte des blancs.

Le poste est la résidence d'un gouverneur. Le pays soumis à son autorité, appelé Département fluvial de Loreto, du nom du dernier village péruvien sur la frontière brésilienne, s'étend du 4e degré de latitude sud au 8e, et entre les 72e et 78e parallèles. Sa superficie dépasse celle de la France. La position, au point convergent d'un immense réseau de rivières navigables, rend la surveillance et l'exploration de ce magnifique domaine relativement aisées. Le développement de cette capitale naissante est cependant, comme à Nauta, contrarié par un déplacement très appréciable du principal courant de l'Amazone; celui-ci tend à se reporter vers le sud, ne laissant entre Iquitos et l'île du même nom qu'un chenal ensablé et d'accès difficile pour de grands vapeurs. Ces changements dus aux alluvions déposées à leurs embouchures par les deux rivières Itaya et Nanay, qui se jettent en amont et en aval d'Iquitos, ont assez d'importance pour qu'il ait déjà été question de transporter le poste à quelques milles de là, dans un endroit plus favorable.

Il est à remarquer que la propriété de toute cette rive de l'Amazone, de la frontière du Brésil au 80e parallèle, est contestée au Pérou par la république Équatorienne. La revendication d'ailleurs est restée jusqu'ici purement platonique; dans ces parages, le titre le plus sérieux est celui de premier occupant, et la maxime : *Beati possidentes,* a force de loi. Or, il n'est pas douteux que seul le Pérou a, jusqu'à présent, fait des efforts suivis pour

coloniser la contrée. La mesure la plus récente et la plus sage a été la nomination, comme gouverneur, d'un des plus intrépides pionniers qui, dans ces dernières années, explorèrent les affluents supérieurs de l'Ucayali, M. José Saamanez y Ocampo. J'avais eu le plaisir de faire sa connaissance à Lima ; à peine remis des fatigues endurées pendant un voyage de seize mois sur les rios Apurimac, Ené, Tambo et Urubamba, il s'apprêtait à rejoindre son poste. Cet homme, d'une haute culture d'esprit, patriote ardent, renonçait une fois encore aux douceurs de la vie civilisée ; il disait un adieu éternel peut-être à ses nombreux amis et s'éloignait, jaloux de servir son pays sur ce champ de bataille où le soldat qui succombe n'a même pas, pour adoucir son agonie, le frisson admiratif des foules, l'illusion réconfortante de la gloire.

Un détail suffira pour donner une idée des conditions de cet exil volontaire, et de l'état actuel des communications entre la côte du Pacifique et le territoire oriental. Le nouveau gouverneur a dû, pour se rendre dans sa province par la voie la plus rapide, qui ne suit point ici la ligne droite, gagner d'abord Panama, traverser l'isthme de Darien, la mer des Antilles, contourner la Colombie, le Venezuela, les Guyanes, et remonter l'Amazone du Para à Iquitos, soit un voyage de plus de deux mois. Alors que le trajet de Lima à Loreto par la Cordillère ne dépasse pas, à vol d'oiseau, quinze cents kilomètres, il en avait parcouru, afin de gagner du temps, environ *dix mille cinq cents,* plus du quart du méridien terrestre !

La flottille amarrée au pied de la falaise d'Iquitos se composait d'une centaine de canots ou de balsas et de quatre petits vapeurs ; mais aucun ne s'apprêtait à descendre le fleuve : deux se dirigeaient vers l'Ucayali, le troisième vers le Marañon, et le quatrième était pour le moment hors de service, par suite de la rupture de son arbre de couche.

Je ne me trouvais plus qu'à trois cents milles du rio Javary, frontière brésilienne, et l'on m'affirmait que j'avais les plus grandes chances d'y rencontrer à cette époque de l'année quelque bateau à destination de

Manaos ou du Para. Les hommes ne faisaient pas défaut; la campagne était finie, et beaucoup d'Indiens, leur paye reçue, ne demandaient qu'à rallier leur village. Je traitai avec trois vigoureux Tacunas des environs de Loreto et, le 18, je disais adieu à Iquitos : j'avais eu la joie d'y entendre, pour la première fois depuis bien longtemps, une voix française. Une maison de commerce de Manaos avait pour agent un de nos compatriotes à qui je dois l'une des plus agréables surprises de ma vie. Le matin du départ, comme j'achevais d'embarquer ma provision de vivres pour deux semaines, je le vis arriver porteur d'un assez volumineux paquet dissimulé dans un sac de toile bise, qu'il déposa à côté des tranches de *paichi* salé et des boîtes de conserve.

« Qu'est-ce que cela? » lui demandai-je.

Il eut un sourire énigmatique, et répondit :

« Cela, c'est le dessert! »

Deux pains!... Deux bonnes grosses miches campagnardes, voilà ce qu'il contenait, le bienheureux sac. L'attention, d'une délicatesse exquise, m'alla au cœur. Nul cadeau, assurément, n'eût pu me faire alors autant de plaisir; ceux-là me comprendront sans peine qui, dans leurs voyages au pays du manioc, de la yucca, des goyaves, des blonds ananas et des bananes, dans la profusion des jardins d'Éden, ont soupiré pendant de longs mois après la friandise savoureuse entre toutes, le pain quotidien!





MANAOS.

CHAPITRE III

I. D'Iquitos à Tabatinga. — Le Napo. — Orellana. — Les commencements d'une légende. — Indiens Pebas. — Loreto. — La frontière brésilienne. — Le Javary. — Un vapeur en vue! — II. La vie à bord d'un paquebot amazonien. — Les passagers et l'équipage. — Les escales. — Récolte des œufs de tortue. — Une épave. — Le rio Negro. — III. Manaos. — Le bas Amazone. — Obydos. — Le canal de Breves. — Marajó. — Une nécropole indienne. — Para. — La *Mer Blanche*.

I

18-28 *novembre*. — Dix jours encore sur l'eau grise démesurément étalée, ne laissant parfois apercevoir des rives que deux lignes au ras de l'horizon, deux fils tendus entre cette mer et le ciel. Dix nuits de dérive à la merci du grand fleuve dont la nappe, reflétant le ciel étoilé, a des phosphorescences singulières, de soudaines blancheurs d'aurore. De longues heures d'un silence imposant que troublent seuls le clapotement du flot, le grincement d'une amarre, ou le chant monotone d'un Indien appuyé sur son aviron.

Nous ne descendons à terre que pour faire du feu et nous sécher après

l'orage. Chaque jour il pleut, mais par grains; ce n'est plus le déluge de l'Afrique équatoriale ou la mousson asiatique se déversant en cataractes pendant des semaines consécutives, sans qu'un rayon perce la brume, sans qu'un souffle de brise descende sur la terre accablée. Ici, l'averse est passagère; au plus fort de la saison pluvieuse, il n'est pas de journée absolument mauvaise; le soleil se montre pendant plusieurs heures dans un ciel immaculé, un courant d'air continu se fait sentir sur le fleuve, et les nuits sont d'une exquise fraîcheur. Ces conditions atmosphériques, remarquables en pays tropical, s'observent sur la totalité de l'immense bassin de l'Amazone, des Cordillères à l'Atlantique. De là pour l'Européen, s'il veut s'astreindre à une hygiène convenable, la possibilité de s'acclimater assez vite et d'échapper à l'influence énervante particulière aux terres chaudes. Aussi blancs et métis, établis dans les rares villages ou factoreries que nous dépassons sur un parcours de trois cents milles, Pebas, Cochiquina, Caballo-Cocha, Loreto, semblent-ils n'avoir rien perdu de leur vigueur et en état de résister autant que l'indigène aux fatigues de la vie forestière.

Je n'ignore pas qu'en voulant réagir contre une opinion préconçue et démontrer que ces régions ne sont pas, comme trop de gens se le figurent, composées uniquement de jungles pestilentielles, on risque de tomber dans l'excès contraire. En pareille matière, une extrême réserve est toujours de rigueur, et, de ce que le climat est supportable, on ne saurait conclure à sa parfaite innocuité. Il est difficile de garder son sang-froid devant cette exubérante nature; sur la foi de descriptions sincères, des naïfs pourraient s'imaginer qu'ils trouveront ici la terre promise, où l'émigrant est assuré de réaliser pour lui et les siens les rêves de bien-être, sinon de fortune, vainement poursuivis sur le sol natal. Dans la pratique, il faut en rabattre. La vérité est qu'en aucun pays neuf il n'est aussi difficile de s'improviser pionnier. La tâche exige un entraînement préalable; trop lourde pour un seul, elle n'aurait chance de réussir qu'aux mains d'une collectivité nombreuse et résolue. Nulle part enfin, s'il faut tout dire, le



FACTORERIE AMAZONIENNE (COCHIQUINA.)

nouveau venu ne se sentira plus dépaysé, plus loin des horizons familiers; l'isolement lui paraîtra moins supportable peut-être dans ce désert de verdure et d'eaux murmurantes, que dans la prairie morne et nue du Far West.

Elle me plaît pourtant, cette solitude infinie. Est-ce l'habitude, l'effet de ces longs mois de vie contemplative et nomade? Je ne sais, mais je trouve un charme inexprimable à ce pays sans passé, page blanche où le regard s'arrête avec autant de curiosité que sur les chroniques des sociétés vieillies. Il n'est pas jusqu'à l'absence de l'homme qui ne prête à ce paysage un attrait mystérieux. Les *Conquistadores,* les chercheurs d'or, les explorateurs ont passé, sans que rien ait changé dans la forêt primitive. Mais ils semèrent sur leurs pas ces légendes, récits d'aventures extraordinaires, où la réalité coudoie la fable et que répercutent encore, à défaut de la rumeur des cités, du bruit des chantiers et des machines, les échos des rives amazoniennes.

C'est Orellana descendant au Napo, à l'embouchure duquel je m'arrête à la nuit tombante, non loin d'un campement d'Indiens Pebas. Sa petite troupe est l'avant-garde d'un corps d'armée de treize cents hommes, soldats d'Espagne et guerriers indigènes, que Gonzalo Pizarro, le frère du conquérant de Pérou, conduit à la conquête de l'El Dorado. Ils sont partis des plateaux de Quito, marchant droit à l'est à travers la *Montaña,* à l'aventure, luttant contre les peuplades hostiles, contre la forêt plus redoutable encore que l'ennemi. Ils vont ainsi durant des mois, dans l'humide chaleur du hallier, trempés par les orages et la rosée des nuits, jonchant de cadavres leur voie douloureuse. La fièvre les décime : des files entières de porteurs sont balayées au passage des torrents furieux; les malades épuisés s'affaissent, attendant la mort sous les griffes d'un carnassier ou les horreurs d'une agonie solitaire. Leurs compagnons s'éloignent, acharnés plus que jamais après la proie qui se dérobe, ce fabuleux pays de Manoa dont le monarque, *El Dorado,* le Roi Doré, le corps enduit d'essences précieuses, est saupoudré

chaque matin par ses esclaves d'une nouvelle couche de poussière d'or. Cependant, les provisions s'épuisent; on a abattu les chevaux, mangé les chiens : les malades sont de plus en plus nombreux, les hommes se traînent en guenilles, demi-nus. Et cette horde de spectres, dont les rangs s'éclaircissent d'heure en heure, marche toujours, pareille à ces personnages des vieilles danses macabres se hâtant derrière la mort qui les entraîne aux sons de la viole.

Les voici sur le bord d'une grande rivière; plus d'un millier d'hommes ont succombé. On tient conseil : quelques Indiens prisonniers laissent entendre que ce fleuve se jette dans un cours d'eau plus large encore; le pays qu'il arrose est fertile, là-bas les affamés trouveront des vivres en abondance. On décide de construire un bateau qui s'en ira à la découverte. Pizarre en confie le commandement à son aide de camp Francisco de Orellana, gentilhomme de Truxillo, lequel s'adjoint cinquante soldats, le moine dominicain Gaspar de Carvajal, et un jeune écuyer de Badajoz, Hernando Sanchez de Vargas.

Après avoir descendu la rivière pendant deux cent cinquante ou trois cents milles, l'avant-garde se consulte à son tour. Rejoindra-t-elle le gros de la troupe? A peine si elle-même a trouvé de quoi se nourrir. Dans l'état de faiblesse où sont les hommes, comment remonteraient-ils cet impétueux courant? Le mieux est de consolider la barque et de continuer leur route jusqu'à l'Océan. C'est l'unique chance qu'ils aient de sauver leur vie et de s'illustrer par de nouvelles découvertes. Deux voix seulement s'élèvent pour protester contre ce lâche abandon, celles du moine et de Vargas. Orellana riposte en les menaçant, puisqu'ils tiennent tant à retourner vers l'armée, de les jeter tous deux sur la rive. Libre à eux alors de battre en retraite.

L'argument était irrésistible. Le P. Gaspar, j'imagine, se résigna sans trop de peine, en songeant qu'il aurait l'insigne honneur d'être l'historiographe de l'expédition. Il nous en a laissé le récit circonstancié : nous

savons par lui comment les aventuriers arrivèrent en vue d'un fleuve immense qu'ils supposèrent être la « Mer Blanche », dont un demi-siècle auparavant, Cousin de Dieppe et Pinzon, entraînés vers l'ouest par le courant équatorial, avaient constaté l'existence ; comment ils atteignirent l'Océan non sans avoir eu à se défendre contre une multitude de tribus guerrières. L'une d'elles, à l'en croire, était composée exclusivement de femmes. Il donne le signalement de ces Amazones : la taille est élevée, les membres un peu forts, la nuance de la peau moins foncée que chez l'Indien, la chevelure divisée en longues tresses : elles n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture en plumes de diverses couleurs ; pour parures, des colliers de graines et des anneaux de même nature serrant la cheville et la jambe ; leur arme est l'arc, dont elles se servent avec une habileté surprenante.

L'histoire ne trouve pas d'abord grand crédit. On n'y voit qu'une fantaisie de voyageur désireux d'attirer sur lui la faveur des grands et la curiosité sympathique des foules. Mais ces âmes du seizième siècle avaient un faible pour le merveilleux ; c'était le temps où les plus sages s'intéressaient aux incantations des sorciers, au grand œuvre des alchimistes. La légende reprenait bientôt faveur : de graves écrivains la commentent ; l'historien Herrera et, plus tard, le recteur de l'Université de Cuença, Christobal de Acuña, appuient de leur autorité le témoignage d'Orellana et de ses compagnons. On précise ; on donne la latitude du pays, le nom du cours d'eau au bord duquel campe la tribu féminine, c'est la rivière Cunuriz. Les Amazones vivent entre elles, chassant, guerroyant sans le secours d'aucun homme. Elles reçoivent pourtant de loin en loin la visite d'un peuple voisin, les Guacaris, qui seuls sont admis dans leur village. Des enfants nés de ces unions passagères, on n'élève que les filles : tout garçon est impitoyablement immolé.

Pendant deux siècles, l'ancien et le nouveau monde crurent fermement à ces contes. Par une sorte de choc en retour, la légende, revenue à son

point de départ, s'implantait désormais à l'état de tradition chez les peuplades sud-américaines. La Condamine, qui l'y retrouvait lors de son voyage à travers le continent de Quito à l'Atlantique, en concluait qu'une tribu de ce genre avait dû exister au temps d'Orellana, puis s'être fondue peu à peu avec les tribus environnantes.

Mais, chose étrange, si les récents progrès de l'ethnographie ont mis à néant les assertions des premiers voyageurs, elles démontrent, en revanche, leur absolue bonne foi. L'explorateur anglais Wallace, qui visita la plupart des nations établies sur les affluents nord du grand fleuve, et, tout récemment, l'éminent naturaliste brésilien, M. Barboza Rodrigues, que j'eus le plaisir de rencontrer à Manaos, ont cru reconnaître dans les Indiens Uaupés le prototype des Amazones dépeintes par le moine espagnol. L'accoutrement, la coiffure, la démarche efféminée, expliquent surabondamment sa méprise. Bien d'autres ont pu la commettre. Quels que soient les indigènes à qui l'on a affaire, il n'est pas toujours facile de discerner de prime abord le sexe d'un individu. Hommes et femmes portent les mêmes ornements; souvent même, l'Indien est plus paré que sa compagne. Celle-ci suit la tribu à la guerre comme à la chasse, manie la lance et l'aviron. Qui donc se tient là, sur la berge, la sarbacane en main, le carquois au flanc? Est-ce une chasseresse, un jeune guerrier? Diane ou bien Actéon? Il est permis de se le demander, alors même qu'on ne serait pas myope.

Et moi qui rêve à tout cela, assis sur le sable, devant un feu de palmes, à l'embouchure du Napo, à l'endroit même peut-être où, il y a de cela trois cent cinquante ans, le reitre espagnol contemplait pour la première fois les flots troubles de l'Amazone, sais-je seulement si ces Pebas, qui vont et viennent autour de nous dans la pénombre, sont hommes ou femmes? Ils ressemblent plutôt à des divinités des eaux, à des tritons vêtus d'algues. Toute leur garde-robe est faite d'herbes sèches, dont l'une des extrémités est nouée à une cordelette, l'autre flottante : les plus longues sont disposées en forme de jupe descendant jusqu'à mi-jambes, le reste en colliers,

en bracelets. Les cheveux, masquant la moitié du front, tombent librement sur les épaules. Aucun objet de provenance européenne, étoffe ou verroterie. Ces indigènes ont pourtant fait depuis longtemps leur soumission ; la plupart sont au service des blancs. S'ils ont, en renonçant à la vie sauvage, conservé leur costume primitif, c'est moins amour du pittoresque ou pieux attachement aux coutumes des ancêtres, que parce qu'il les protège à merveille contre les moustiques, extrêmement nombreux dans ces parages. L'homme, ainsi affublé, peut vaquer en paix à ses occupations ; son vêtement, que le moindre geste fait flotter au vent comme une crinière, lui tient lieu de chasse-mouches. Pour le moment, mes tritons édifient sur la rive d'énormes piles de bois, qu'ils vendront au premier vapeur à court de combustible.



INDIEN PEBA.

Le 27, nous laissons sur notre gauche Loreto, le dernier établissement de l'Amazone péruvien. Le poste, bien qu'il ne date pas d'hier, est de peu d'importance et contient tout au plus cent habitants indiens ou métis : ces derniers, venus du Brésil pour la plupart, font le trafic de la salsepareille et du caoutchouc. Les indigènes appartiennent à la tribu des Ticunas; ils sont réputés pour la préparation du curare, qu'ils vendent aux chasseurs des peuplades voisines, Yaguas, Pebas, Orejones, dans de petits vases de terre de la dimension d'un gobelet. Loreto, resserré entre la forêt et le fleuve, ne paraît pas s'être développé depuis sa fondation : le défriche-

ment à peine ouvert est déjà reconquis par la broussaille ; la place a un air d'abandon. Elle se dépeuple au profit d'un village de création plus récente, Caballo-Cocha, situé vingt milles plus haut, sur la rive droite, à une portée de fusil du fleuve, au bord d'un lac enchanteur, quoique infesté de caïmans, où les plantes aquatiques, notamment la *Victoria Regia*, atteignent des proportions colossales.

Une ruine aussi, ou peu s'en faut, le fort brésilien de Tabatinga, où nous abordons dans la matinée du 28. Trois grands corps de logis blanchis à la chaux s'élèvent à cent mètres de la berge que couronne une redoute en terre. Du sommet, le lit du fleuve, large de dix-huit cents mètres, est visible sur une longueur de six lieues. A l'est, l'horizon est fermé par un groupe d'îles boisées disséminées à l'embouchure du Javary. Les embrasures sont vides; le seul vestige d'artillerie est un vieux canon de fonte enfoui dans l'herbe au pied de son affût démantibulé. Quant aux bâtiments, un seul est habitable; les deux autres n'ont plus ni fenêtres ni toiture : à travers leurs ouvertures béantes, on entrevoit la forêt voisine qui déjà envahit les décombres. Le fort n'est occupé que par une dizaine d'hommes et leurs familles, sous le commandement d'un officier, ou sous-officier, je ne saurais dire au juste ; car supérieur et subordonnés, en manches de chemise et en chapeaux de paille, paraissaient vivre sur le pied de l'égalité la plus parfaite. D'ailleurs, une forteresse, au sens précis du mot, n'a pas ici de raison d'être. Une paillote au centre d'une redoute, c'eût été plus qu'il n'en fallait pour abriter la garnison et tenir en respect les Indiens maraudeurs. La visite, une ou deux fois l'an, d'une des petites chaloupes à vapeur composant la flottille de l'Amazone ancrée à Manaos, eût complété le système de défense. Mais, comme il arrive trop souvent dans les pays neufs, on a voulu faire grand, à l'européenne. Cette caserne monumentale sur la lisière d'une forêt vierge me semble une image assez exacte de ces immenses États du nouveau monde, où l'activité politique et commerciale n'a guère dépassé

encore le voisinage des côtes : — un portique superbe ouvrant sur le vide.

J'appris du chef de poste qu'un vapeur venant du Javary avait relâché la veille au soir pour prendre les lettres et faire viser ses papiers de bord. Il devait être encore mouillé à l'embouchure de la rivière, devant la factorerie Rocha, et appareillerait le jour même à destination de Manaos.

Je me rembarquai au plus vite : peut-être arriverais-je à temps. De Tabatinga au Javary la distance n'est que de quatorze milles, et la vitesse du courant dépasse quatre milles à l'heure. Mes Indiens rament éperdument. Un demi-mille au plus nous sépare du confluent, quand je vois la coque sombre du bateau surgir du promontoire. Il part, il va franchir la barre et disparaître. Combien de jours, de semaines, s'écouleront avant qu'il en vienne un autre? Il faut qu'il nous voie! Mais notre radeau est si peu de chose sur cette nappe d'eau miroitante, large d'une demi-lieue! Une tache noire, un tronc d'arbre descendant à la dérive, rien de plus. J'ai hissé mon petit pavillon et, debout sur la *barbacoa*, je brûle mes dernières cartouches. Mes hommes de leur côté se sont dressés brandissant leur pagaies, hélant le fuyard de toute la force de leurs poumons. Appels et coups de feu ont été entendus. Voici qu'il stoppe, il vire de bord et se rapproche lentement de terre...

Quelques minutes plus tard, nous accostions; mes hardes, mes armes passaient du radeau sur le pont, et j'abandonnais, pour toujours cette fois, la vaillante petite balsa qui m'avait porté pendant cinq cents lieues[1]. J'en veux pourtant conserver un souvenir. Je détache d'un coup de hachette un éclat de bois; puis je décroche du mât de bambou le chiffon d'étamine trico-

[1] Rio Huallaga	de Tocachi à Yurimaguas	320	milles de 60 au degré.
	de Yurimaguas à San Lorenzo	100	—
Rio Marañon	de San Lorenzo à l'île Nauta (embouchure de l'Ucayali)	244	—
Amazone	de Nauta à Iquitos	61	—
	d'Iquitos au Javary	315	—
		1,040	milles = 1,926 kilom.

lore que j'ai vu flotter tour à tour sur les rapides du Huallaga, sur les eaux cendrées du Pastaza, dans le calme et dans la tempête, devant la factorerie hospitalière et sous les flèches des Achuelos.

II

28 *novembre* — 7 *décembre*. — Du moment où il a mis le pied sur un vapeur, le voyageur n'a plus d'histoire; il s'identifie avec le paquebot qui l'emporte, sans souci des heures écoulées, de la distance parcourue entre deux levers de soleil. L'impression m'est d'autant plus sensible que la transition de l'existence agitée au calme plat a été plus prompte. Après les fatigues, les émotions endurées, la continuelle tension de la pensée et des nerfs, cette inaction n'est pas sans douceur. Ne plus vouloir, ne plus prévoir, se laisser bercer par le bruit régulier de la machine, le balancement rythmé du navire en marche, c'est une des voluptés du voyage et non la moindre, bien qu'elle n'ait rien d'intellectuel. Que de gens, sans la connaître, déblatèrent contre cette vie maussade du bord, à laquelle cependant les plus impatients se font si vite!

La mélancolie de la mer est peu de chose, comparée à cet horizon monotone. Le paysage est d'une implacable uniformité; des centaines de milles de rives indistinctes, à demi noyées, invisibles parfois, ou, quand le lit se resserre, lorsque le steamer s'engage dans les canaux d'un archipel, l'inévitable forêt se dressant comme un mur, les palmes et les fougères penchées sur l'eau, les buissons déracinés tournoyant dans le courant; des débris de futaies accumulés en palissades le long des berges, des bandes innombrables d'oiseaux rayant le ciel, et, mettant dans l'harmonie lumineuse du tableau la note funèbre, l'urubu, le grand vautour noir en faction à la cime des arbres. Mais notre bateau, le « *Vieiro da Cunha* », son équipage, mes compagnons de route, ne ressemblent à rien de ce que j'ai vu sur les eaux douces ou salées.

Les bâtiments amazoniens sont établis d'après un plan tout particulier qui correspond à la fois aux exigences du climat et aux habitudes de leur clientèle. Celui-ci, qui peut jauger 250 tonneaux, a deux ponts reliés par une charpente de fer à claire-voie. Le bas est réservé aux machines, à l'équipage et à la cargaison; l'étage supérieur appartient à l'état-major et aux passagers. L'aménagement est des plus simples : ni cloisons ni cabines; pas d'autre mobilier que de forts crochets glissant sur des barres fixées dans la toile en tôle. C'est là que chacun suspend son hamac et reste étendu des heures entières, les yeux mi-clos, sous l'aveuglante chaleur de midi; là, que le soir des voyageurs reposent pêle-mêle dans la nuit tiède où le courant d'air, soulevé par le bateau filant à toute vitesse, vous caresse comme le battement d'un éventail invisible.

Il va sans dire que le service et la discipline ne rappellent qu'imparfaitement la belle régularité d'un paquebot transatlantique. On part quand on veut, on arrive quand on peut; les escales sont plus ou moins longues suivant la quantité de combustible à embarquer. Nous naviguons indifféremment jour et nuit sous la conduite de pilotes indiens qui, forts d'une longue expérience, n'ont que faire de cartes et connaissent tous les détours du fleuve, les méandres des archipels et des bancs de sable, sur une distance de onze cents milles, d'Iquitos au rio Negro. Mais, en moyenne, nous ne sommes guère en route que douze heures sur vingt-quatre. Le reste du temps est consacré à faire du bois dont les indigènes riverains préparent à l'avance de grands tas sur les points où la berge haute, taillée à pic, rend l'atterrissage plus facile. Tous mettent la main à l'œuvre, femmes et enfants, vieillards dont le corps tatoué et labouré de profondes cicatrices atteste qu'ils ont connu les temps héroïques; c'est un spectacle étrange que ce défilé de personnages aux longs cheveux, vêtus d'un pagne de cotonnade ou d'écorce, évoluant à la clarté des torches, et dont l'épiderme luisant a les reflets du bronze.

La société est peu nombreuse et d'apparence plutôt rude. Les gens qui

m'entourent sont pour la plupart des *Mamelucos :* on désigne ainsi sur l'Amazone l'enfant né du blanc et de l'Indienne; natures énergiques, sobres, insensibles aux privations, aux fatigues, aux misères de la vie des bois. Le *Mameluco* est le courtier par excellence, l'intermédiaire le plus actif entre les établissements du littoral et les tribus de l'intérieur. Rusé autant qu'on peut l'être, hardi comme pas un, il sait tous les dialectes, les traditions indigènes, se fait affilier à la tribu, y possède une case, parfois même une famille à laquelle il rend visite à de rares intervalles, à moins que ses affaires ne l'obligent à en fonder une autre chez une peuplade différente. Apre au gain, ne craignant Dieu ni diable, il considère le pays indien comme un fief dont il n'entend partager la suzeraineté avec âme qui vive. Autant et plus que l'Indien, c'est le roi de la forêt, majesté farouche dont le règne n'est pas près de finir.

Ceux-ci reviennent de la haute vallée du Javary où ils ont échangé leur pacotille contre un chargement de caoutchouc, de cire, de résine durcie. Ils passent leur temps dans le hamac à fumer des cigarettes et de longs *charutos* de fabrication indienne, ou bien, la carabine en main, s'amusent à tirer les caïmans. Ils ne s'animent un peu qu'aux heures des repas, dont le menu invariable se compose de *feijões,* haricots durs comme des balles, accommodés au lard rance, de viande salée et de poisson; en guise de pain, la farine de manioc contenue dans une terrine où chacun puise à son gré, si mieux il n'aime plonger directement le morceau dans cette chapelure, avant de le porter à sa bouche, — parfois après. Comme boisson, l'eau du fleuve rafraichie et clarifiée dans des jarres de terre poreuse. La conversation n'est jamais générale; l'un des convives narre d'une voix lente, par phrases hachées, un récit de chasse ou de voyage; l'auditoire se contente de marquer son attention par des monosyllabes ou de simples signes de tête. Le repas terminé, chacun reprend sa sieste ou son affût, sans plus s'occuper du voisin.

En bas, on est beaucoup plus bruyant. A l'exception du commandant et

de son second, l'équipage n'est composé que de métis et d'Indiens appartenant, les uns à diverses tribus riveraines, d'autres aux populations habitant les vallées du Tocantins ou du Tapajoz ; mariniers consommés, habitués dès l'enfance à manœuvrer la pirogue dans les rapides, et volontiers causeurs pour peu que l'alcool les mette en verve. Tout ce monde se réunit le soir à l'avant, jase, fredonne, ou bien, assis en cercle autour du doyen de la bande, écoute d'interminables histoires tout en dévorant des bananes. Le narrateur, sûr de son public, ne se met pas en frais d'imagination ; son répertoire se borne aux légendes les plus connues de la théogonie indienne, les exploits du *Curupira*, du *Jurupari*, de la *Mai d'Agua*, de l'ondine *Oiara*.

Il dit la naissance merveilleuse, l'existence éphémère et la transfiguration de Mani, l'enfant à la peau blanche, né d'une vierge fille de chef.

Le père veut connaître le nom du séducteur : il convoque les anciens du village et fait amener devant eux la coupable. Celle-ci se lamente, implore, proteste de son innocence : elle jure par *Rüda*, le dieu d'amour, par *Caïrë*, l'astre des nuits, que jamais elle n'eut de relation avec aucun homme. Prières et serments sont de nul effet ; on décide qu'elle ne doit pas survivre à son déshonneur ; elle mourra le lendemain au lever du soleil.

Et voici que, pendant la nuit, le chef eut un songe. Il lui sembla qu'un homme blanc, environné de lumière et dont les yeux brillaient comme des étoiles, se tenait debout à l'entrée de la case. Et le fantôme parlait ainsi : « Chef, ne tue point ta fille ; elle a dit vrai. Prends soin de l'enfant qui va naître. Il se nommera Mani et sera le génie protecteur de ta race. »

Le chef, éclairé par le songe, a pardonné. Mani vient au monde ; c'est une délicieuse créature, plus blanche que la fleur de l'icicariba. La surprise fut grande, non seulement dans la tribu, mais chez toutes les nations voisines, qui accoururent pour admirer cet enfant d'une race inconnue.

Pour comble de miracle, le nouveau-né marchait et parlait. Il parlait d'une voix si grêle que vous eussiez dit un piaulement d'oiseau tombé du

nid. Mais quand les anciens se baissèrent pour prêter l'oreille, ce qu'ils entendirent les émerveilla. L'enfant annonçait les destinées de la tribu; il disait aux chefs les périls à venir, l'ennemi probable, la victoire certaine...

Puis, avant même d'avoir achevé sa première année, sans que rien eût fait présager sa fin, Mani mourut. Sa mère l'enterra au milieu de la case suivant la coutume indienne et, brisée de douleur, se coucha sur la tombe, où elle s'évanouit. Alors, l'enfant mort lui apparut et lui dit:

« Mère, ne pleure pas. Je ne suis pas parti tout entier; je t'ai laissé mon cœur pour qu'il serve d'aliment à mon peuple. »

Revenue à elle, il lui sembla voir, de la terre fraîchement remuée, poindre une plante, laquelle grandit, se couvrit de graines que venaient picorer les oiseaux du ciel. Et voici qu'un beau matin la terre se fendit au pied de l'arbuste. Les gens étonnés creusèrent le sol et découvrirent une racine succulente qui fut appelée *Mani oca* (le cœur de Mani).

Parfois le récit tourne à l'apologue; il met en scène les types les plus répandus de la faune amazonienne, l'once, le singe, l'*urubu,* le perroquet et surtout le *jabuti* (la tortue) qui, pour le fabuliste barbare, symbolise la ruse, la malice, la revanche de l'esprit sur la force. Nous apprenons comment le jabuti se tire des passes les plus critiques, échappe tour à tour aux griffes du félin, aux serres de l'oiseau de proie; comment, traité de haut en bas par l'antilope, il ose la défier à la course et, qui plus est, gagne la gageure [1].

[1] La plupart de ces contes ne sont pas seulement populaires sur les bords de l'Amazone, mais, à quelques variantes près, sur tous ses affluents, du Purus au Xingu, et dans le Brésil entier. Un des plus intrépides explorateurs de ces régions, M. le Dr Couto de Magalhães, aujourd'hui retiré à San Paulo, où j'eus l'avantage de lui être présenté, les a retrouvés dans les provinces de Matto-Grosso et de Corrientes. Il en a reproduit un certain nombre dans l'idiome original *Tupi-Guarani,* à la suite de sa très curieuse grammaire de la *Lingua Geral.* Le résumé des observations recueillies dans ses longs voyages a été publié en 1876 à Rio de Janeiro, sous ce titre : *O Selvagem.* C'est, je crois, l'étude la plus sérieusement documentée qui ait jamais été consacrée au langage et aux coutumes de l'aborigène.

La légende originale n'est, le plus souvent, qu'un simple canevas sur lequel le narrateur brode au gré de sa fantaisie. Reste-t-il court? Tout lui sera bon. Il imitera le rugissement du léopard, les jongleries du macaque, l'allure rampante de la tortue, excité par les spectateurs qui feront chorus aux endroits pathétiques.

Lorsqu'on navigue pendant la nuit, si le temps est beau, le firmament étoilé, il n'est pas rare d'entendre, à l'heure où l'on croit tout le monde endormi, une voix s'élever du poste de l'équipage, entonnant sur un rythme lent quelque complainte où l'improvisateur fait intervenir pêle-mêle la lune, les astres, ses souvenirs personnels, les menus incidents de la journée. Ses camarades reprennent le refrain d'un ton traînant. Il en est une chère à tous les mariniers des vapeurs et des lourdes *montarias* à voile qui naviguent entre le Para et Manaos; elle débute ainsi :

A lua esta sahindo,
Mai, Mai!...
As estrellas estão chorando,
Mai, Mai!...

« La lune se lève, — Mère, mère!... (Ces derniers mots repris par le « chœur.) — Les étoiles pleurent, — Mère, mère! etc., etc. »

La mélopée peut se prolonger de la sorte à l'infini : elle n'a d'autre limite que l'épuisement du chanteur qui, d'ordinaire, termine au refrain par un ronflement sonore comme un point d'orgue. Puis le vapeur poursuit sa route, tantôt par le chenal principal, tantôt par les canaux naturels qui, çà et là, permettent d'éviter quelques grands coudes du fleuve. On ne perçoit plus que le ronflement de la machine ou le fracas d'une berge sapée par le flot, qui s'effondre, entraînant dans sa chute un pan de forêt : la secousse souvent se propage de proche en proche, et les éboulements se succèdent au loin, dans la nuit, pareils à des décharges de mousqueterie.

Nous avons touché les quatre escales de San Paulo d'Olivença, Tonantins,

Fonteboa, Teffé situé en face de l'embouchure du Yapura ; modestes villages éloignés les uns des autres de cent cinquante milles. Le plus important ne compte que quarante maisons alignées entre la forêt et le fleuve, comme des soldats à la parade. Tous pourtant, vus du large, font assez bon effet. La structure des bâtiments n'est plus la même que dans les établissements de l'Amazone péruvien ; la brique, recouverte d'un badigeon clair, a remplacé la construction indienne où n'entre ni un clou ni un boulon, et dont les solives sont assujetties dans les mortaises par des courroies en peau de lamantin. Ici prévaut la tradition européenne ; l'installation a un caractère plus définitif qui, de loin, fait illusion. En réalité tout cela est fort précaire : murailles de brique ou hangars de pierre, un campement et rien de plus. Peut-être même accorderais-je, pour mon compte, la préférence à la paillote, plus saine parce qu'elle est aérée. La pièce maçonnée, que l'humidité ronge, est un admirable laboratoire de fièvres, un asile inexpugnable pour les cent-pieds, les cancrelats et les scorpions.

A cette époque de l'année, ces villages sont à peu près déserts : il n'y reste que les vieillards ou les malades. Toute la population est encore occupée pour quelques jours à récolter les œufs de tortue et à en extraire l'huile qui est l'un des principaux, sinon le plus important article d'exportation. Il ne s'en expédie pas moins de huit à dix mille jarres contenant chacune une dizaine de litres, et l'on estime la totalité des œufs détruits chaque année sur le Solimões au chiffre énorme de quarante-huit millions. La grande tortue de l'Amazone, qui atteint trois pieds de long sur deux de large, dépose ses œufs sur certaines plages et les enfouit dans le sable, édifiant de la sorte une série de dunes aisément reconnaissables du large ; on les nomme *taboleiros*. Chaque village a son champ d'action parfaitement délimité et ne peut empiéter sur celui du voisin. Les uns et les autres, du reste, disposent d'une section de fleuve suffisamment étendue, mesurant souvent cinquante à soixante lieues. Pour plus de sûreté, pendant toute la récolte qui commence en septembre et se prolonge jusqu'aux premières pluies de décembre,

une chaloupe de la flottille de Manaos, dépêchée par le président de la province, croise sur l'Amazone afin d'empêcher les conflits.

Nous avons passé une nuit à l'ancre, à l'entrée du rio Ipixuna, devant un de ces villages improvisés, à embarquer des jarres d'huile. On l'obtient de la façon suivante :



RÉCOLTE DES OEUFS DE TORTUE.

Les œufs de la dimension d'un œuf de poule, une fois déterrés des *taboleiros,* sont jetés dans des canots vides tirés à cet effet sur la plage ; puis on les brise à coups de bâton. Souvent aussi des jeunes gens, des enfants complètement nus, prennent plaisir à battre des pieds et des mains cette immense omelette, dans laquelle ils se démènent avec une ardeur de vignerons foulant la vendange. Lorsque la pirogue est remplie aux deux tiers, on y ajoute un peu d'eau et on laisse le tout exposé au soleil pendant quelques heures. La chaleur fait monter à la surface les matières grasses que l'on chauffe ensuite dans de grands chaudrons pour les épurer. Après quoi le

liquide est transvasé dans les jarres et expédié par le plus prochain vapeur.

La récolte des *taboleiros* est pour la population européenne, indienne ou métisse des villages amazoniens, la grande distraction de l'année : elle correspond à ce que sont chez nous la vendange et la moisson. C'est une occasion de réjouissances naïves, danses et chansons, où les vieilles traditions portugaises se mêlent aux coutumes indiennes.

Ce temps de fêtes, qui dure jusqu'aux premières grandes crues, est aussi la saison des échouages, et les bâtiments qui s'aventurent dans les canaux latéraux doivent redoubler de précautions. Un steamer que nous apercevons cloué sur un îlot de sable assez élevé, à l'entrée du Furo Aruparana, nous avertit du danger. Cette épave est l'*Amazonia* qu'un imprudent pilote a mise au plein il y a trois mois. Le navire accomplissait son premier voyage qui risque fort d'être le dernier : la quille se trouve en ce moment à cinq mètres au-dessus de l'eau, l'avant engagé profondément dans le sable, la poupe en l'air. Il est à craindre, lorsque le flot montera, que des éboulements se produisent et que la coque se rompe en deux. En attendant, dans l'espoir d'un renflouage possible, deux gardiens ont été laissés à bord.

Au moment où nous approchions, un pavillon blanc fut hissé : nous jetâmes l'ancre, tandis qu'un canot se dirigeait de notre côté; il était monté par un seul rameur qui venait demander au commandant des vivres et un homme, son compagnon ayant succombé la nuit précédente à un accès de fièvre. Il fut fait droit à sa requête; une dizaine d'entre nous l'accompagnèrent afin de rendre les derniers devoirs au défunt. Le cadavre roulé dans un prélart avait été traîné à une centaine de mètres du bateau en détresse, et gisait sur le sable près d'une fosse commencée. Notre arrivée mit en fuite un vol de hideux urubus, qui avaient déjà lacéré le grossier linceul et arraché des lambeaux de chair. Les funérailles furent brèves : on se hâta d'achever le trou et d'y pousser le corps déjà décomposé sous l'action de la chaleur. Le commandant, tirant de sa poche un

petit livre de prières, lut le service des morts. La nuit était venue, une nuit d'orage, très sombre; notre groupe n'était éclairé que par un falot qu'un Indien tenait auprès de l'officier.

« — *Requiescat in pace!...* »

Oh! oui, bien en paix, dans cette île sans nom que demain recouvrira le fleuve; dans l'inviolable paix des eaux!...

Le 6 au soir, nous avons laissé sur notre droite l'embouchure du rio Purus qui naît sur les confins de la Bolivie, au delà du dixième degré de latitude sud et est navigable pendant près de trois mille kilomètres; nous longions l'île de la Patience dont le nom nous annonce que cette navigation morose touche à son terme : le *Vieiro Da Cunha* s'engage à petite vapeur dans le canal Manacapuru qui communique avec le rio Negro, et le 6, au jour, nous jetons l'ancre dans la sombre rivière, en face de Manaos.

III

La ville, appelée aussi Barra do Rio Negro, ou tout simplement Barra, est située sur la rive gauche, à environ dix milles de l'embouchure. Le rio Negro, dans la dernière partie de son cours, s'étend en une série de lacs tellement larges que, du mouillage, on distingue à peine la rive occidentale; ce vaste horizon donne à la place une apparence de port de mer. N'est-ce donc point un port, et le plus sûr de tous, bien qu'il soit à neuf cent vingt-sept milles de l'Océan? Les plus grands bâtiments pourraient évoluer sans danger sur cette nappe d'eau douce d'une profondeur de quatre-vingts brasses, capable de contenir les flottes du monde entier. Mais pour le moment le mouvement maritime se réduit à deux lignes mensuelles, l'une anglaise appartenant à la *Red Cross Line Company*, l'autre américaine, reliant la capitale de l'Amazone à Liverpool et à New-York. J'ai le regret de ne pouvoir y signaler aucun service français : la

Compagnie des Chargeurs réunis, qui avait un instant songé à diriger l'un de ses paquebots sur Manaos, a même dû suspendre son service régulier entre le Havre et Para, la concurrence anglaise ayant fait baisser le prix du fret dans des conditions qui rendaient la lutte insoutenable.

Manaos en revanche, grâce à sa position au centre du merveilleux réseau fluvial amazonien, est le point de ralliement de tous les vapeurs ou canots desservant le Madeira, le rio Negro, le Purus, le Jurûa, le Jutahy, un bassin grand comme la moitié de l'Europe continentale. Chaque année, à l'époque des hautes eaux, des embarcations, parties de la frontière de Bolivie, touchent à Manaos, remontent le rio Negro, pénètrent dans le Cassiquiare et atteignent le cours de l'Orénoque, après avoir parcouru sans rompre charge une distance égale à celle de la Seine au Niger.

C'est une jolie petite ville, propre, dont les maisons badigeonnées, les magasins, les entrepôts solidement bâtis, s'élèvent sur un plateau légèrement incliné vers la rivière. Un quai, une belle avenue plantée de palmiers et de flamboyants qui font rêver aux promenades de Calcutta et de Rangoon, lui donnent une apparence assez coquette C'est la première ville digne de ce nom que l'on rencontre en arrivant de l'intérieur; malgré ses proportions restreintes, elle produit une vive impression sur le voyageur qui vient de passer six mois loin du monde civilisé. La population n'est que de quinze mille âmes : c'est peu pour une cité âgée de plus de deux siècles, surtout dans ce nouveau monde où quelques années suffisent pour transformer un camp de pionniers en capitale d'État.

Le lent développement d'une localité dont l'incomparable situation fut signalée par La Condamine, Humboldt, Castelnau, Maury et tant d'autres voyageurs, ne doit être attribué qu'à l'abandon systématique des entreprises agricoles pour la recherche exclusive des produits de la forêt. Ici, comme dans toute l'Amazonie, le pays n'a pas de pire ennemi que sa richesse qui entraîne les habitants à préférer aux labeurs du défrichement la vie insouciante du coureur des bois. L'industrie du caoutchouc, qui fait la

fortune de quelques-uns, ne suffit pas à développer les ressources du pays. Loin de souhaiter la venue de l'immigrant, les possesseurs de factoreries établies sur les rivières ne voient rien au delà de l'état de choses actuel qui leur assure le monopole des transactions avec l'indigène. Le système a cependant ses abus et ses dangers. Je n'en veux pour preuves que les scènes sanglantes qui ont désolé pendant plus d'un quart de siècle une région située à quelques heures seulement de Manaos, la vallée du Jauapery. On ne saurait les taire, car elles démontrent jusqu'à l'évidence que les atrocités commises par certaines tribus indiennes ont, la plupart du temps, pour causes les exactions, les injustices, les cruautés même dont celles-ci furent victimes de la part du blanc et du métis. L'histoire, qui plus est, me fournira l'occasion de rendre hommage à la courageuse initiative d'un homme dont le Brésil, et notamment la province des Amazones, ont droit d'être fiers, d'un savant naturaliste, M. João Barboza Rodrigues, le pacificateur des Indiens Crichanas.

Depuis 1855, cette tribu jadis paisible multipliait ses attaques contre les postes établis à proximité du confluent du Jauapery et du rio Negro; elle avait plusieurs fois saccagé le village de Moura qui n'est qu'à douze heures de Manaos. Les premières hostilités furent provoquées par les méfaits d'individus qui, sous prétexte d'aller trafiquer avec ces sauvages, se proposaient en réalité de recruter de force des travailleurs. Ils pénétrèrent en armes sur le territoire de la tribu, incendièrent des villages, emmenèrent en captivité des enfants, des femmes, et firent feu sur les malheureux qui tentaient de défendre leurs cases contre les envahisseurs. De ce jour, la guerre fut allumée, incessante, implacable. Les massacres se succédèrent : l'Indien aux aguets fondait sur le chasseur, criblait de flèches empoisonnées le canot du pêcheur, assaillait les villages pendant la nuit, pillant, brûlant, soumettant les prisonniers à d'effroyables tortures; repoussé parfois, il est vrai, traqué à son tour à travers bois, mitraillé sans pitié.

En 1884, M. Barboza Rodrigues, qui, par dix années d'explorations,

avait acquis une connaissance intime du caractère indigène, conçut le périlleux projet de mettre un terme à ces horreurs. Il obtenait d'abord du gouvernement provincial que l'accès du rio Jauapery fût interdit : une chaloupe de guerre embossée à l'entrée reçut l'ordre de ne laisser passer aucun canot. Puis lui-même partit dans une pirogue avec des présents pour les Indiens; il emmenait avec lui comme interprète un jeune garçon qui était resté longtemps prisonnier des Crichanas, dont il parlait assez couramment la langue. Il remonta pendant plusieurs jours la fatale rivière et parvint en vue de l'ennemi. Son apparition fut saluée par des cris de mort; les Indiens se précipitaient sur la petite plage où l'embarcation venait d'aborder; les haches de pierre furent brandies sur la tête de l'audacieux voyageur. Celui-ci, impassible, présentait à ces furieux les gages de paix, l'étoffe bariolée, le couteau ou le miroir. Peu à peu, les vociférations s'apaisèrent; l'étranger, conduit au village, fut traité comme un ami. Quelques jours plus tard, la paix était conclue solennellement; un double serment était échangé. Les Indiens ne seraient plus désormais inquiétés; eux, leurs femmes, leurs enfants pouvaient aller et venir en toute sûreté dans les bois, sur la rivière; en retour, ils promettaient d'oublier leurs anciens griefs, de respecter les personnes et les biens.

De semblables traités ne mettent pas en émoi le monde des chancelleries; ils n'ont besoin ni de protocoles, ni de signature; le grand public les ignorera. La chose s'est passée loin des villes, au bord d'une rivière inconnue : la scène cependant ne manquait pas de grandeur. Le négociateur ne parlait pas au nom d'une nation, mais de la race blanche tout entière, et sa parole avait conquis ces cœurs barbares. Comme il se rembarquait, l'un des anciens de la tribu lui prit la main et lui dit : « Je suis déjà vieux : je ne sais si je te reverrai jamais; je vais mourir : si je le pouvais, je descendrais avec toi la rivière. Mais mes enfants iront un jour vers toi. L'homme blanc est bon; les Crichanas ne l'oublieront pas[1]. »

[1] Extrait du Rapport de M. Barboza Rodrigues : *Pacificação dos Crichanas* (1885).

Les Crichanas n'ont point eu besoin de se rendre à Manaos, où leur visite eût été sans doute assez mal accueillie. Mais, au cours des deux années qui suivirent, le pacificateur est retourné plusieurs fois chez les riverains du Jauapery. A chacun de ses voyages, il leur portait des instruments de travail, les initiant peu à peu aux occupations de l'homme civilisé. Ces gens qui, il y a trois ans, vivaient nus, creusaient leurs pirogues en troncs d'arbres avec des pierres rougies au feu, rivalisent à l'heure qu'il est d'adresse avec les tribus les plus avancées. Les femmes tissent, façonnent d'élégants paniers; les hommes, à la place des huttes en branchages, ont élevé des cases, de solides charpentes recouvertes de palmes. La nation a franchi en quelques mois la distance qui sépare l'âge de pierre des temps modernes. Les collections rapportées de ces expéditions par le naturaliste attestent chez ses élèves une faculté d'assimilation, une bonne volonté surprenantes. Rien d'intéressant comme son petit musée érigé par le gouvernement en établissement de l'État, et dont il a bien voulu me faire les honneurs avec une parfaite courtoisie. Je conserverai de l'homme et de l'œuvre un souvenir ineffaçable.

12-18 *décembre.* — De Manaos au Para, le trajet s'effectue en cinq jours.

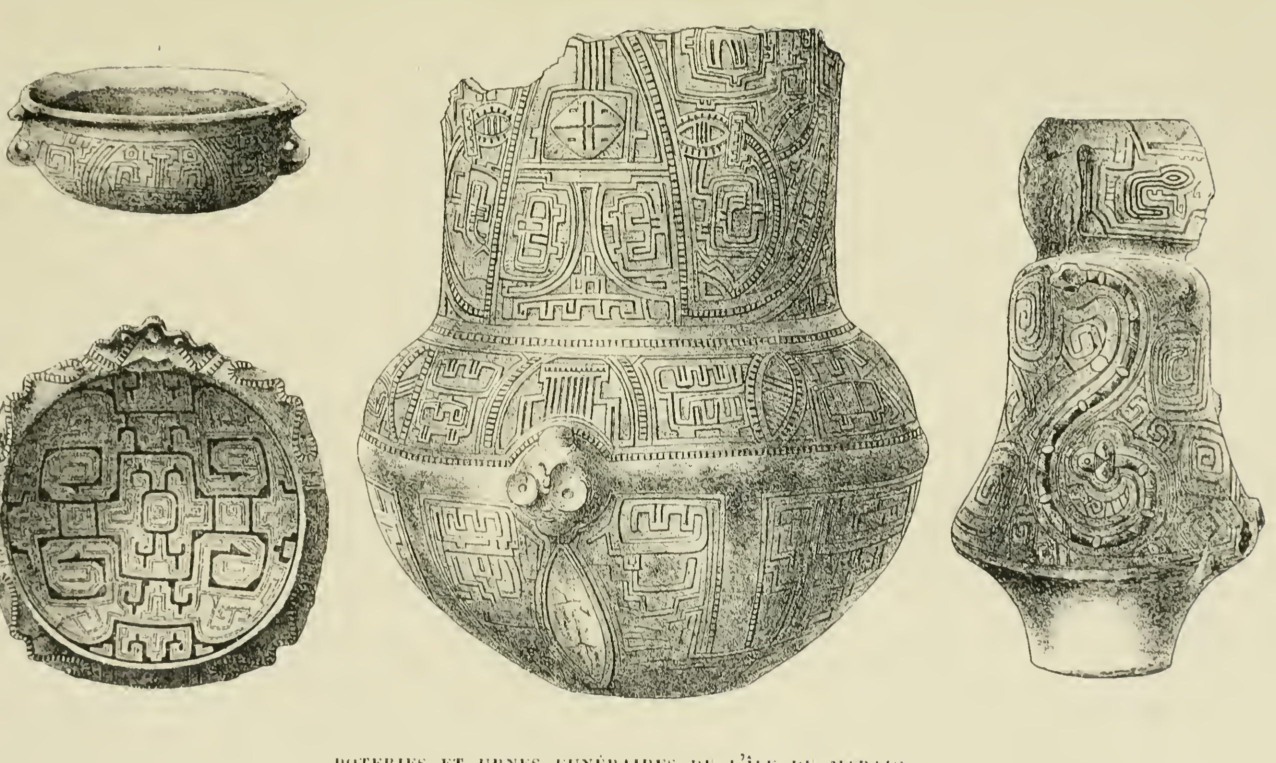
Notre première escale est Itacoatiara (la Pierre peinte), petit village qui doit son nom à une roche couverte d'hiéroglyphes grossiers tracés par les anciens aborigènes. Les habitants, tout en se livrant dans la forêt à l'extraction du caoutchouc, de la gomme et des résines, cultivent le cacao et le manioc. Dans le voisinage, un Américain a créé une plantation aujourd'hui en plein rapport et dont l'aspect soigné contraste heureusement avec les éphémères cultures qui l'environnent. La place commande l'entrée du rio Madeira; elle acquerrait de l'importance du jour où de sérieuses tentatives seraient faites pour coloniser la vallée qu'arrose cette grande rivière. Les rapides qui, sur une longueur de plus de cent lieues, font obstacle à la navigation, devront au préalable être contournés au

moyen d'une voie ferrée, tâche colossale dont les études, demeurées jusqu'ici sans résultat, ont déjà englouti des millions et fait de nombreuses victimes.

Au delà d'Itacoatiara l'Amazone redevient solitaire. La trace de l'homme ne reparaît qu'en approchant d'Obydos, où nous entrons dans la province de Para. De la vieille citadelle, Gibraltar amazonien, le regard découvre un panorama grandiose : le fleuve, tout à l'heure étalé comme une mer, se resserre entre deux collines; dans cette passe large seulement de 1,800 mètres se précipite une masse d'eau que Von Martius évaluait à 550,000 pieds cubes par seconde. Au delà, vers le sud, s'étend la *Varzea*, zone incertaine, mouvante, où les deux éléments se font équilibre, où les infiltrations creusent mille petits canaux enchevêtrés; vers le nord se pressent les crêtes bleuâtres de la sierra d'Almeyrim qui confine aux monts de Guyane.

Les rives se peuplent : voici Santarem, Villa-Franca devant l'estuaire du Tapajoz, Monte-Alegre assis au pied de la sierra d'Éréré, des plantations de cacaotiers et de tabac, des forêts qui flambent pour faire place aux défrichements. La nuit venue, le fleuve, aux reflets rougeâtres de ces incendies, a l'air de rouler du sang. Peut-être le voyageur arrivant en sens inverse, qui vient de quitter à peine les cités du littoral, le bruit de la foule, serait-il moins frappé de cette animation. Mais pour celui qu'environnaient hier encore les silencieuses solitudes, les horizons mornes de l'intérieur, l'impression est bien différente; je crois me réveiller d'un long rêve, je rentre parmi les vivants.

Puis de nouveau tout s'efface, les demeures, les cultures, les grandes volutes de fumée. La forêt recommence, encadrant le fleuve diapré d'îles. L'Amazone, avant de se perdre dans l'Océan, semble s'acharner sur le continent, fouille, arrache, dévore, fait surgir et submerge tour à tour des archipels entiers, entraînant insensiblement vers la mer ces fragments détachés avec leur faune et leur flore Toute la côte sud, à partir du con-



POTERIES ET URNES FUNÉRAIRES DE L'ÎLE DE MARAJO

(Musée national de Rio de Janeiro).

fluent du Xingu, est sillonnée par ce qu'on appelle les *Parana-Mirims*, innombrables canaux par lesquels les embarcations n'ayant qu'un faible tirant d'eau peuvent éviter le lit du fleuve large de cinq lieues. De fréquents ouragans l'agitent, et la marée, qui se fait sentir jusqu'à Obydos, sur une distance de plus de cinq cents milles, détermine aux approches de l'embouchure une sorte de mascaret, le *Pororoca*, d'une violence extraordinaire.

Nous voici successivement dans le canal Jaburu, puis dans celui de Breves par lesquels une faible partie des eaux de l'Amazone se déverse dans l'estuaire du Tocantins ou du Para. Cinquante lieues sur une rivière tranquille, profonde, dans une absolue solitude, à l'ombre de forêts comparables à celles de la Pampa du Saint-Sacrement. Le chenal court presque constamment en ligne droite pendant près de cent milles ; on dirait que l'on avance sous une nef indéfiniment prolongée, aux piliers de laquelle s'accrocheraient les fougères géantes, les orchidées, les lianes à fleurs pourprées. Il semble que la nature amazonienne, avant de rendre le voyageur à l'Océan, veuille se montrer une dernière fois à lui dans sa plus éclatante parure.

A notre gauche s'étend l'île de Marajo ; jadis habitée par des tribus nombreuses, c'est aujourd'hui une nécropole. L'exploration des tombeaux qui couvrent cette île, grande comme l'Irlande, a révélé chez les peuplades anciennes un état de civilisation relativement avancé. A coup sûr, aucun des Indiens qui occupent actuellement le bassin de l'Amazone ne serait capable de modeler ces belles urnes funéraires, ces poteries, où le caprice du dessinateur indigène s'est exercé avec une ingéniosité remarquable et parfois avec un instinct très sûr de l'ornementation. Un naturaliste de grande valeur, M. Rumbelsperger, a consacré plusieurs saisons à visiter et à fouiller cette île des Morts. Les objets de toute nature rapportés par lui forment l'une des plus précieuses collections du Musée national de Rio de Janeiro, la plus remarquable peut-être pour ceux qu'intéresse l'histoire si obscure encore de l'aborigène sud-américain. Sur la côte boisée de l'Atlan-

tique, sur les mornes grèves du Grand Océan, le mystère est le même L'homme d'autrefois a gardé l'anonyme ; nul déchiffreur d'hiéroglyphes ne lui a encore arraché son secret.

Au sortir du canal de Breves, nous entrions dans les eaux du Para, ou plutôt dans sa partie méridionale, le chenal Goajara, compris entre un chapelet d'îles et la terre ferme. La rivière se couvre de voiles : nous dépassons des navires étranges, les massives *montarias* à la poupe élevée en forme de jonque chinoise ; elles mettront près de deux mois pour accomplir le trajet que nous venons de parcourir en cinq jours. Enfin, à l'horizon, des campaniles, des coupoles, des rangées d'édifices lavés de nuances claires, montent lentement au-dessus de l'eau. Des fumées d'usines traînent sur les bois : des vapeurs de rivières, de longs paquebots, des voiliers sont à l'ancre, et le vent qui, depuis le matin, a sauté à l'est, m'apporte un parfum que je n'ai pas senti depuis huit mois, la saine odeur alcaline des grandes brises soufflant du large. Cette ville si longtemps désirée, c'est la vieille colonie de Santa Maria de Belem : c'est Para.

Belem ou Para, — on lui donne indifféremment les deux noms, — est situé à quatre-vingts milles de l'Océan, sur la rive droite du rio Para, que beaucoup de gens prennent à tort pour l'une des bouches de l'Amazone, tandis qu'elle est en réalité un prolongement de l'estuaire du Tocantins L'aspect est celui de la plupart des cités brésiliennes : murs enluminés de badigeon ou blanchis au lait de chaux, toitures en tuiles rouges, maisons entourées de larges vérandas. La ville en définitive, surtout vue de la rade, est d'un assez bel effet par le contraste entre l'animation du port et des quais, le bariolage des édifices, et le monotone horizon de forêts qui se déploie au sud et à l'ouest.

Je ne sais trop l'impression qu'elle peut produire sur l'étranger qui débarque d'Europe ou des métropoles du sud, Rio ou Buenos-Ayres : peut-être cette animation lui paraîtra-t-elle médiocre. Pour moi, l'avouerai-je? après ce long voyage dans l'intérieur, ce que j'ai admiré, ce n'est ni le



Phototypie Berthaud — 9, Rue Cadet, Paris

PORT ET RADE DE SANTA MARIA DE BELEM

(PARA)

Largo de Polvora, la superbe Estrada de Mangubeiras, la route charmante de Nazareth, les anciens couvents, ce n'est pas la population où, chose rare au Brésil, l'élément noir et ses dérivés sont en minorité, avantageusement remplacés par les types indigènes : ce sont les tramways remorqués au galop par les mules, les haquets, les appels des marchands, les jurons des portefaix, le mouvement et le bruit de la rue. Ce vacarme m'étourdit, cette foule m'intimide : je crains à chaque instant d'être renversé par un véhicule, bousculé par les passants affairés. Machinalement, je bats en retraite vers Ponta da Pedra, vers le port; mais là aussi je me heurte à une cohue, une bousculade indienne où éclatent tous les jargons parlés sur l'Amazone. Un millier d'individus sont en train de procéder au déchargement des canots et des chalands : c'est un amoncellement de cacao et de manioc, de vanille et de caoutchouc, de balles de fruits et de poisson séché. Je me sauve.

Para, me dit-on, n'est cependant pas à son avantage en ce moment : la fièvre jaune y sévit. Je m'en suis aperçu en débarquant : le premier hôtel où je me présentai avait toutes ses ouvertures hermétiquement closes; sur la porte, une pancarte surmontée d'une croix avertissait la clientèle que l'établissement resterait fermé pendant un temps indéterminé, le propriétaire et sa femme, atteints par l'épidémie, ayant eu le malheur de décéder la veille au soir. Aussi est-ce avec joie que j'apprends l'arrivée du paquebot-poste américain *Para* à destination de Rio de Janeiro; il vient d'entrer en rade et doit repartir le surlendemain. J'ai retiré au Consulat le paquet de lettres qui m'attendait depuis trois ou quatre mois; je me suis procuré une défroque plus présentable : rien ne me retient plus à terre. La transition a été trop brusque; j'ai besoin, pour me ressaisir, de quelques jours passés sur l'Océan : le bruit de la mer accoutume au bruit des hommes.

22 *décembre*. — La terre est loin. Le dernier village aperçu a été Collares, à demi caché sous des futaies de manguiers. Maintenant, nous avons pris le large, secoués par une forte houle dont la cadence accélérée trahit le choc de ces deux puissances, l'Amazone et l'Atlantique.

La nuit est venue : étendu sur ma couchette, dans l'atmosphère calmante de la mer qui chante contre mon hublot la plus irrésistible des berceuses, je ne puis dormir. Mille pensées confuses se pressent dans ma tête. Je recommence mentalement mon étrange odyssée : les bons comme les mauvais jours reparaissent avec une netteté singulière; en faisant le compte, j'estime que ceux-ci ont été largement compensés par ceux-là. Je n'ai ni regret ni rancune vis-à-vis des êtres ou des choses : je n'en veux ni à l'Indien sournois, ni à l'humide forêt; je pardonne à la Puna glacée, à la rivière où j'ai pensé périr. Tous en somme se sont montrés cléments envers le voyageur isolé : je leur dois les plus douces et les pires heures de ma vie, les plus profondes et les plus fortifiantes émotions que j'aie jamais ressenties ou soupçonnées.

Je songe enfin à la curieuse destinée de ces contrées depuis si longtemps découvertes, aujourd'hui encore, sinon désertes, exploitées du moins d'une manière si superficielle. L'impression qui s'en dégage, c'est le vide. Des Andes jusqu'au rio Negro, de rares défrichements, des hangars, des paillotes, une dizaine de hameaux décorés par leurs habitants du nom de villes, quelques milliers d'individus pour une région qui nourrirait aisément vingt millions d'hommes. Quand et comment se peuplera-t-elle? Quelles associations puissantes y amèneront les masses indispensables pour défricher cette terre que sa fécondité même et l'exubérance de sa végétation rendent redoutable au colon sans appui? Questions téméraires. Sur ce sujet, plus encore que sur d'autres, il est imprudent de prophétiser. Les plus habiles ont été convaincus d'erreur, et leurs calculs établis sur les données les plus sérieuses n'ont point hâté la solution du problème.

Au moins est-il permis d'espérer que, le jour où ces vastes territoires jusqu'ici délaissés attireront, non plus seulement le coureur des bois, le chercheur d'or, d'essences précieuses ou de caoutchouc, corrupteur et despote de l'indigène, mais le cultivateur, la France participera dans une

juste mesure à la mise en valeur d'un pays qui, depuis trois siècles, a servi de champ d'étude à ses explorateurs et à ses savants.

Je n'ignore pas les préventions, jusqu'à un certain point justifiées, qui s'attachent actuellement chez nous aux entreprises coloniales. Mais l'avenir dont nous parlons est assez éloigné pour que, d'ici là, les opinions et la mode aient le temps de se modifier, sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Enfin, si légitime qu'ait été le mécontentement provoqué par de récentes et ruineuses aventures, un pays tel que la France ne saurait se désintéresser impunément des efforts tentés par les nations rivales pour asseoir leur prépondérance politique, commerciale et industrielle sur les jeunes continents. Cette suprématie ne s'acquiert pas uniquement par l'afflux des capitaux, mais par un apport de main-d'œuvre. Les peuples s'accroissent, a-t-on dit, par cela même qu'ils essaiment : l'axiome est banal à force d'être vrai. Notez qu'il ne s'agit ici que de l'accroissement numérique, le plus important d'ailleurs, en notre siècle de fusils à répétition et de poudre sans fumée.

Je me souviens qu'un soir, au campement, un Indien m'interrogeait curieusement sur mon pays. Quand je fus parvenu, à force de comparaisons et de périphrases, à lui donner une idée de la distance énorme qui nous séparait de la France, le sauvage devint rêveur, et, après un silence d'une minute, il me dit : « La terre est donc bien mauvaise dans ton pays, que tu es venu si loin ! »

J'aurais pu lui répondre qu'il est peu de terres plus fécondes, aucune où la vie soit plus douce ; mais il n'est nation si prospère et si richement dotée qui ne trouve profit à regarder au delà de ses frontières, à reculer par la pensée les limites de son horizon ; elle s'exposerait à de pénibles réveils en s'endormant dans la contemplation complaisante de son bien-être.

Depuis douze heures nous sommes en route : le jour va poindre. Je ne puis reposer dans cette couchette dont j'ai perdu l'habitude : me voici sur le pont ; la mer est un peu tombée, quoique grosse encore. Mais est-ce bien

la mer, cette onde limoneuse dont je ne connais que trop la nuance? Elle roule pêle-mêle des troncs d'arbres morts, des branches chargées de feuilles, des paquets de lianes et, çà et là, des fragments de ponce vitreuse, scories vomies par les lointains volcans des Andes...

A plus de soixante-dix lieues de la côte, le fleuve géant lutte encore.

Septembre-décembre 1886.



Cinq mois plus tard, un matin de mai. La *Ville de Rio de Janeiro* qui me ramène en Europe stoppait hier soir par le travers du feu de Roscoff pour prendre le pilote de la Manche. Les falaises du Cotentin, un instant visibles à l'aube, s'estompent, puis disparaissent dans la brume devenue plus dense à mesure que le jour grandit. La France est là, toute proche, dans cette blancheur que traverse de loin en loin la fine silhouette d'une barque de pêche en train de relever ses chaluts ; la France que plus d'une fois j'ai cru ne jamais revoir.

Accoudé sur la lisse, immobile sous la buée pénétrante, je pense au chemin parcouru pendant près de trois ans par le soleil et la bourrasque, à travers les populeuses cités d'Asie, les monuments de civilisations éteintes, les halliers de la forêt primitive... C'est l'Inde sommeillant dans sa splendeur hiératique, le pays birman, l'Iraouaddy bordé de pagodes, la grande fourmilière chinoise, le Japon cocasse. C'est Java, la mer bleue des Célèbes, les archipels de coraux, les sombres côtes de la terre australe; puis, surgissant du Pacifique, la Cordillère andine avec ses pics neigeux crachant la flamme. Enfin, ces longs mois de vie indienne, les campements dans la Sierra, le tambo de palmes, la frêle balsa de l'Amazonie.

Jours d'enchantement, heures de doute et d'angoisse, tout cela est loin à présent. Je vais revoir les miens, les visages amis, la maison familière telle que je l'ai laissée. Après des années de vie errante et libre sur tous les

océans, sur les fleuves infinis, dans la prodigieuse nature équatoriale, je vais être de nouveau ressaisi par les mille liens de nos conventions sociales, par cette existence européenne, un peu étroite peut-être, mais enveloppante et douce.

Comme la brume s'est épaissie! C'est à peine s'il reste un demi-mille d'horizon visible. Notre sifflet d'alarme résonne de minute en minute; d'autres lui répondent : parfois une grande ombre passe : un steamer nous croise de si près que l'on perçoit la vibration des machines, le bruit des voix sur le pont, le jaillissement de l'eau sous l'hélice.

Soudain, un strident coup de *sirène;* un autre encore, plus rapproché. Puis, de grandes vergues carrées, deux hautes cheminées rouges émergent du brouillard, à tribord. J'entends ce cri :

« — Le transatlantique!... Il vient sur nous!... »

Le paquebot n'est plus qu'à cent mètres; on aperçoit sa coque très élevée sur l'eau, ses ponts noirs de monde. Il manœuvre pour nous éviter. Mais déjà son taille-mer a croisé le nôtre... Un choc terrible. La *Ville de Rio* s'incline comme si elle avait chaviré. Elle a pénétré comme un coin dans le flanc du transatlantique, puis s'affaisse, mutilée elle-même, l'étrave rompue, prête à couler : une vague immense l'a recouverte aux deux tiers; le tout n'a pas pris quarante secondes.

Le bâtiment avec lequel nous venons de nous rencontrer est le paquebot-poste de New-York, la *Champagne;* je lis le nom sur son avant pendant que les deux navires sont bord à bord. Elle est sérieusement atteinte; l'eau pénètre abondamment par la blessure en coup de hache qu'elle a reçue. J'aperçois des centaines de passagers sur le pont supérieur, dans les coursives. De part et d'autre pas un cri, pas un geste : la stupeur des grandes épouvantes.

Puis les deux bateaux se séparent et se perdent de vue dans la brume. Le nôtre s'est relevé un peu; mais son avant reste presque complètement noyé, et l'eau envahit déjà les machines.

Le sauvetage s'organise à la hâte, mais avec l'ordre le plus parfait. Les

passagers sont peu nombreux, une cinquantaine en tout ; les embarcations ne manqueront pas. Par malheur elles ont été, le matin même, et suivant l'usage lorsqu'on approche du port, amenées sur le pont. Comment les relever rapidement et les passer par-dessus bord sans l'aide du treuil à vapeur? Les feux sont éteints. Il faut renoncer à mettre à l'eau les grandes chaloupes ; on se rabat sur les canots, plus que suffisants du reste pour embarquer les voyageurs et l'équipage. Tout le monde s'attelle aux palans. L'eau gagne toujours, mais lentement ; les cloisons étanches, bien qu'ébranlées, tiennent encore. Par bonheur la mer est calme ; une houle très légère : le navire fatigue peu.

Une heure s'est écoulée durant laquelle nous attendions à chaque minute le plongeon suprême. Les signaux de détresse ont été hissés, le pavillon mis en berne. Le brouillard se lève peu à peu ; deux vapeurs passent à l'horizon, mais sans nous voir. Enfin, les chaloupes sont à l'eau et l'embarquement commence : les femmes, les enfants d'abord, puis le reste des passagers avec les quelques effets qu'ils ont pu retirer des cabines, des domestiques du bord, et jusqu'à mon chien. La pauvre bête, depuis l'accident, ne m'a pas quitté, comme si elle flairait le danger et protestait d'avance contre un abandon possible. Je l'ai jeté du haut de l'échelle dans le canot où il s'est blotti sous un banc, sans un cri.

A ce moment un troisième paquebot sort de la brume. Celui-ci nous a vus ; c'est encore un transatlantique, la *Ville de Bordeaux*, faisant route pour les Antilles ; il s'approche, et en quelques minutes met toutes ses embarcations à la mer. Cela va nous permettre de sauver nos menus colis de chambre ; quant aux bagages de cale, ils sont déjà sous l'eau. J'ai enlevé de ma cabine ce qui m'est le plus précieux, la valise contenant mes carnets de notes, mes croquis et quelques clichés. J'y retourne chercher le petit appareil photographique qui m'a servi pendant tout mon voyage ; peut-être pourrai-je, de la chaloupe ou du pont de l'autre vapeur, prendre une dernière vue de notre navire à l'agonie.

Je n'oublierai jamais cette rapide visite à ce réduit qui fut ma demeure pendant près d'un mois, l'aspect du salon, si coquet il y a quelques heures. La violence du choc a tout brisé, les cristaux, les glaces, les marbres des consoles arrachés des meubles et réduits en pièces, les lampes dégorgeant leur huile sur les tapis. On dirait un logement saccagé par l'ennemi.

Un quart d'heure plus tard nous étions tous réunis sur le pont de la *Ville de Bordeaux,* dont le commandant, M. Brilhouin, fit preuve à notre égard de la plus exquise courtoisie, se félicitant en termes émus d'être arrivé à temps pour nous tirer de peine.

La *Ville de Rio* s'enfonçait lentement de l'avant; l'eau arrivait maintenant au pied de la passerelle. Le commandant, resté le dernier, descendit dans son canot. Toute la ménagerie du bord, bœufs et moutons, dont les matelots avaient ouvert les cages avant de gagner les chaloupes, afin que les pauvres animaux pussent du moins mourir en liberté, s'était réfugiée à l'arrière et poussait des clameurs désespérées. Le navire se souleva une dernière fois, montrant la plaie béante de sa proue, puis retomba : un à un les panneaux sautèrent, des gerbes d'eau jaillirent jusqu'aux vergues, la poupe se dressa laissant voir l'hélice, et tout s'engouffra. Il était cinq heures du soir; depuis le moment de la collision, survenue un peu avant midi, notre épave entraînée par le courant avait dérivé de douze milles vers l'ouest. La *Ville de Bordeaux,* virant de bord, remettait le cap sur le Havre où nous devions mouiller sur rade dans la nuit.

Le sinistre se réduisait à des pertes matérielles. La *Champagne,* malgré sa grave avarie, avait réussi à s'échouer sur le banc de Courseules; le magnifique steamer fut heureusement renfloué quelques jours après. Il avait à son bord plus de douze cents passagers, dont six à huit cents émigrants : sauf une trentaine de ces derniers qui, saisis de panique, se ruèrent à l'assaut d'une embarcation et tombèrent à la mer, tout ce monde, grâce à la prompte décision du commandant et à la belle discipline de l'équipage, en avait été quitte pour la peur. Les naufragés étaient recueillis à peu

près en même temps que nous par un vapeur anglais, le *Vultur*, et nous précédaient au Havre où courait déjà le bruit de notre perte totale.

Et parmi tant de gens miraculeusement préservés, nul plus que moi peut-être ne sentait l'étrange ironie de ce naufrage au port.

Au nombre des passagers de la *Ville de Bordeaux* se trouvait une famille anglaise se rendant au Mexique. Le père, un « clergyman », homme aimable d'ailleurs, avec lequel j'avais lié conversation pendant le dîner, était de ceux qui ont toujours en réserve un texte biblique pour servir d'épigraphe aux moindres incidents de la vie. Le « tract », cette fois, fut bien en situation. Dans la soirée, à l'heure du thé, nous étions assis dans le salon, lui lisant, moi rêvant aux événements de la journée. Il vint à moi et, sans mot dire, me tendant sa Bible ouverte, m'indiqua du doigt ce verset du psaume CVI :

« *Ceux qui s'en vont sur les navires, à la mer, et trafiquent sur les vastes eaux, verront les œuvres du Seigneur et les merveilles de l'abîme...* »



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA CÔTE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

DEUXIÈME PARTIE

LA CORDILLÈRE

CHAPITRE PREMIER

DE LA CÔTE A CAJAMARCA

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

LA PUNA

CHAPITRE V

LA MONTAÑA

TROISIÈME PARTIE

AMAZONIE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

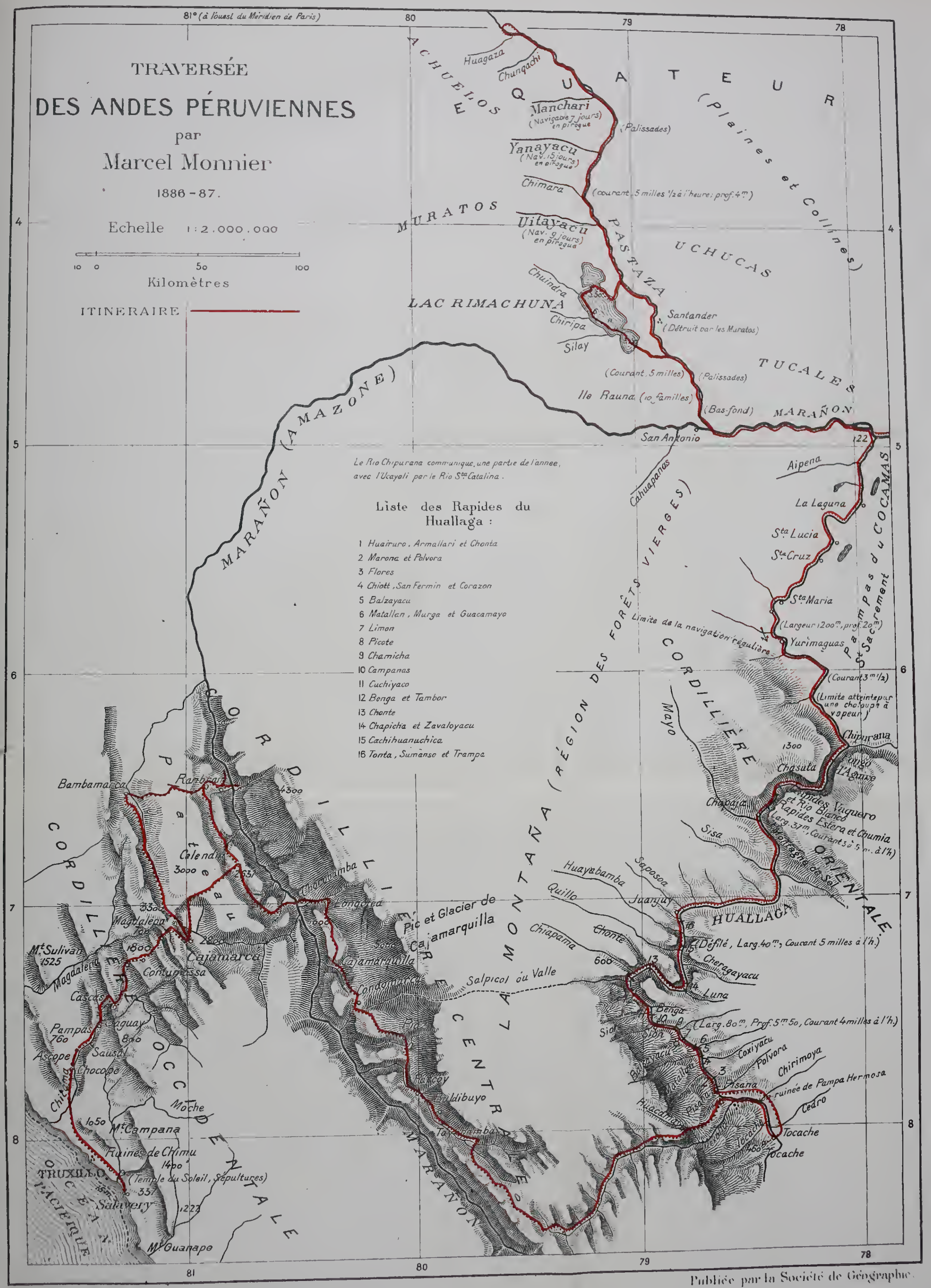
CHAPITRE III

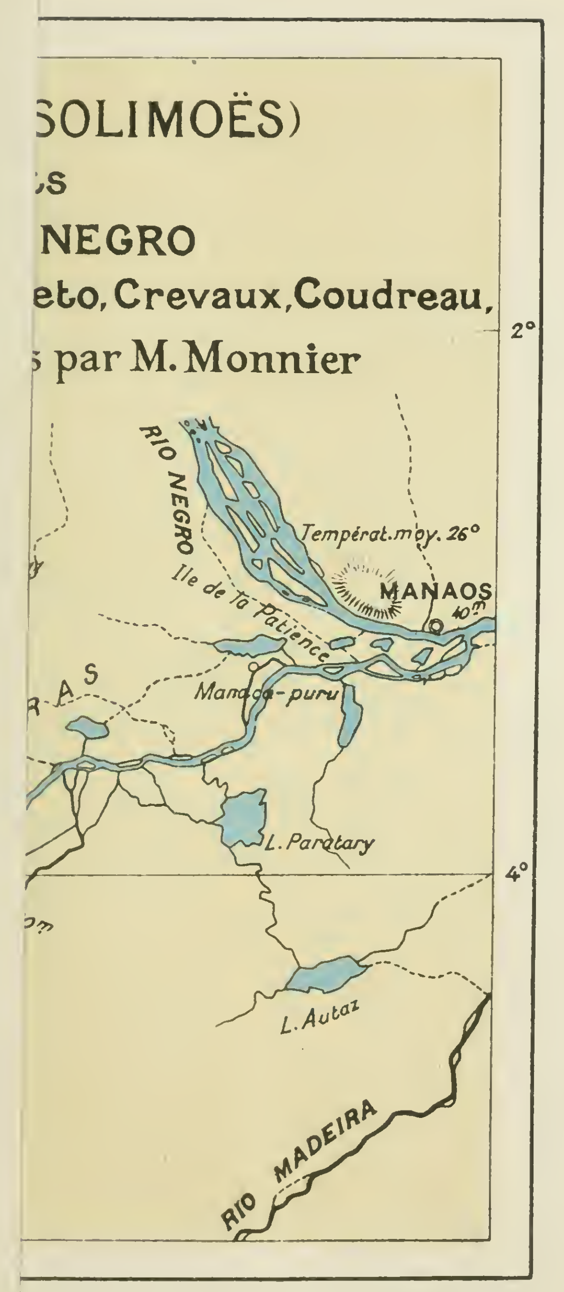
CARTES.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

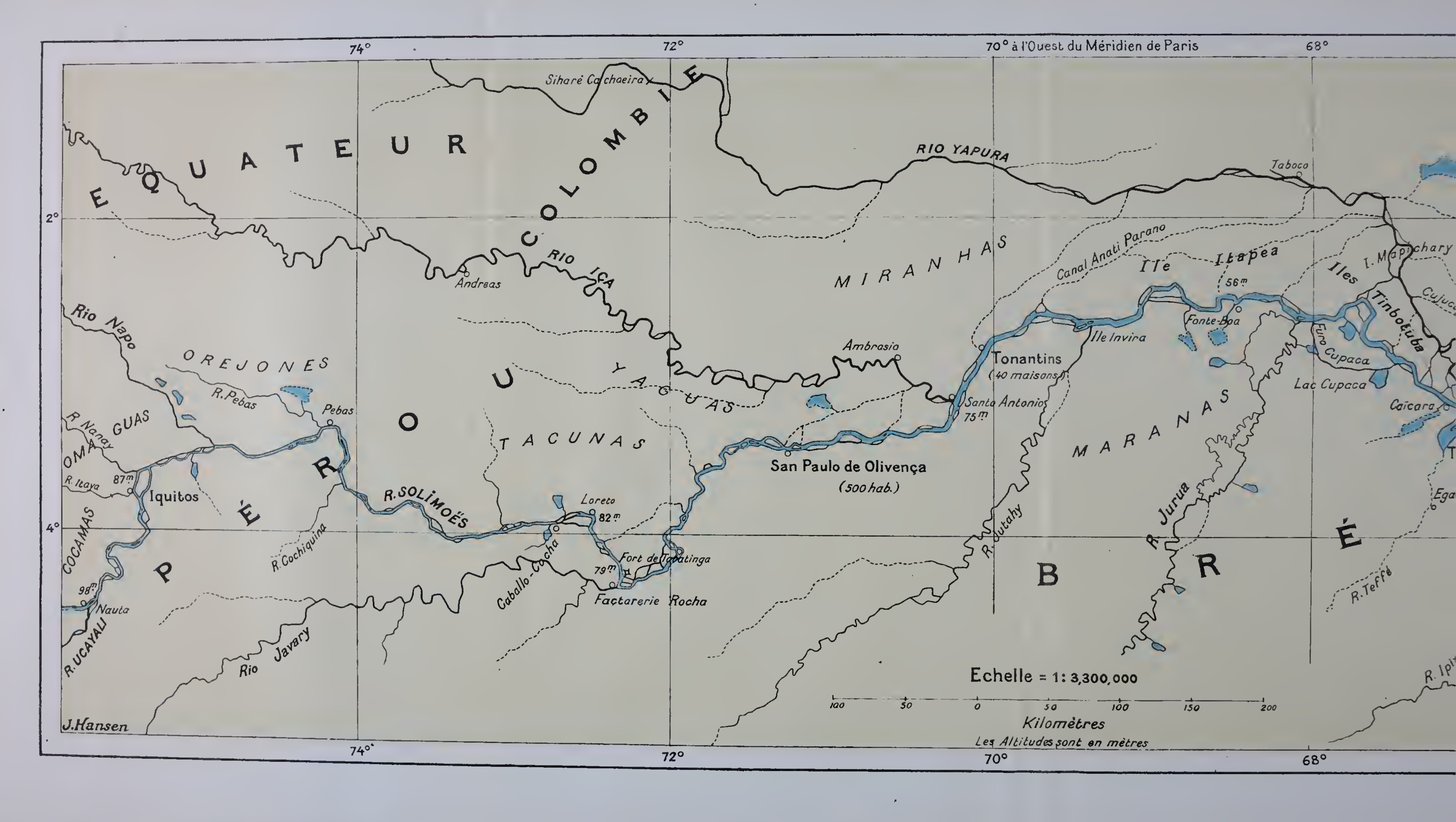
DES AN

Ma

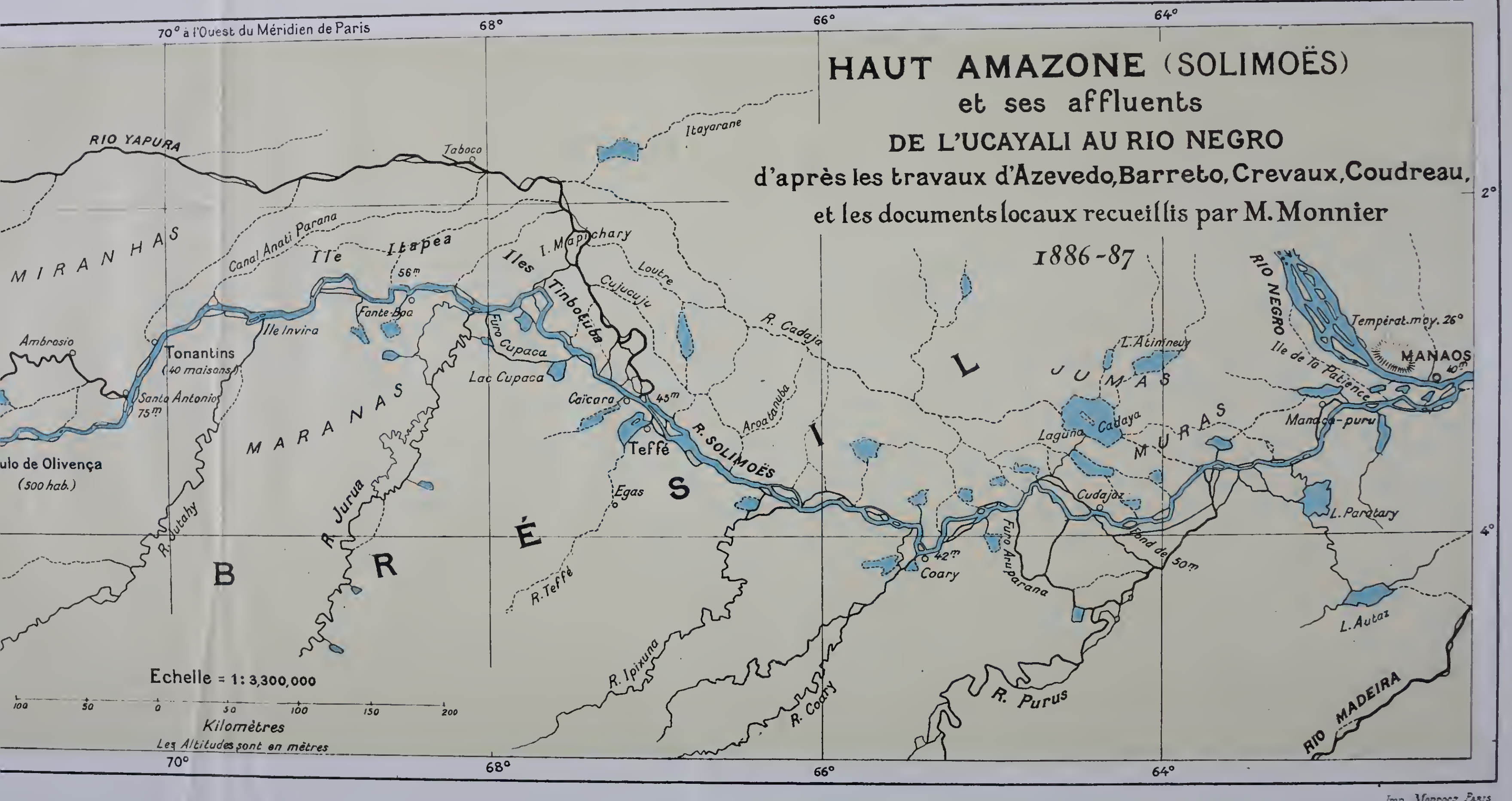

TRAVERSÉE
DES ANDES PÉRUVIENNES
par
Marcel Monnier
1886-87.
Echelle 1:2.000.000
10 0 50 100
Kilomètres
ITINERAIRE
81° (à l'ouest du Méridien de Paris)
EQUATEUR (Plaines et Collines)
ACHUELOS
MURATOS
UCHUCAS
TUCALES
PASTAZA
LAC RIMACHUNA
Huagaza
Chunqachi
Manchari (Navigation 7 jours en pirogue)
(Palissades)
Yanayacu (Nav. 15 jours en pirogue)
Chimara
(courant 5 milles 1/2 à l'heure; prof. 4m)
Uitayacu (Nav. 9 jours en pirogue)
Chuindra
Chiripa
Silay
Santander (Détruit par les Muratos)
(Courant 5 milles)
(Palissades)
Ile Rauna (10 familles)
(Bas-fond)
MARAÑON
MARAÑON (AMAZONE)
San Antonio
Cahuapanas
Aipena
La Laguna
Sta Lucia
St Cruz
Sta Maria
Pampas du Sacrement
COCAMAS
(Largeur 1200m, prof. 20m)
Yurimaguas
Limite de la navigation régulière
(Courant 3m 1/2)
(Limite atteinte par une chaloupe à vapeur)
Chipurana
Chasuta
1300
Pongo l'Aguirre
Chapaja
Rapides Vaquero et Rio Blanco
Rapides Estera et Chumia
(Larg. 37m, Courant 3 à 5 m. à l'h.)
Montagne de Sel
Sisa
Mayo
CORDILLIÈRE ORIENTALE
LA MONTAÑA (RÉGION DES FORÊTS VIERGES)
Le Rio Chipurana communique, une partie de l'annee, avec l'Ucayali par le Rio Sta Catalina.
Liste des Rapides du Huallaga :
1 Huairuro, Armallari et Chonta
2 Marona et Polvora
3 Flores
4 Chiott, San Fermin et Corazon
5 Balzayacu
6 Matallan, Murga et Guacamayo
7 Limon
8 Picote
9 Chamicha
10 Campanas
11 Cuchiyaco
12 Benga et Tambor
13 Chonte
14 Chapicha et Zavaloyacu
15 Cachihuanuchica
16 Tonta, Sumanso et Trampa
Huayabamba
Saposoa
Juanjui
Quillo
HUALLAGA
Chonte
Chiapama
600
(Défilé, Larg. 40m, Courant 5 milles à l'h.)
Cheragayacu
Luna
Salpicol ou Valle
Benga
(Larg. 80m, Prof. 5m 50, Courant 4 milles à l'h.)
Coxiyacu
Polvora
Chirimoya
ruinée de Pampa Hermosa
Pisana
Cedro
Tocache
Huacamayo
CORDILLIÈRE CENTRALE
Pic et Glacier de Cajamarquilla
Cajamarquilla
Condomarca
Chorobamba
Longotea
Bolibuyo
MARAÑON
4300
PLATEAU
Bambamarca
Rambran
Celendin
3000
3300
Magdalena
2800
Cajamarca
Contumassa
1800
Mt Sulivan
1525
Cascas
Pampas
760
Saguay
800
Sausal
Ascope
Chocope
Chicama
CORDILLIÈRE OCCIDENTALE
Moche
1050
Mt Campana
Ruines de Chimu
1400
(Temple du Soleil, Sépultures)
TRUXILLO
Salavery
337
1223
Mt Guanape
OCEAN PACIFIQUE
Dressée par J. Hansen.
Publiée par la Société de Géographie.



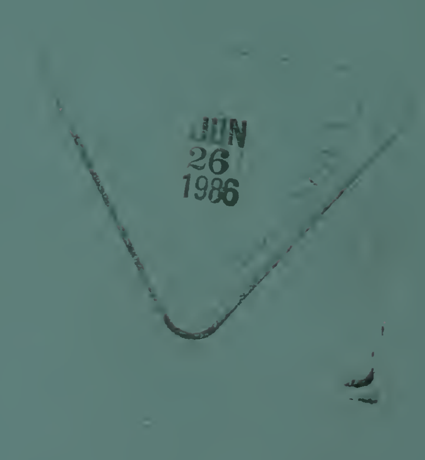
Imp Monrocq, PARIS



74°
72°
70° à l'Ouest du Méridien de Paris
68°
2°
4°
EQUATEUR
COLOMBIE
Siharé Cachaeira
RIO YAPURA
Taboco
MIRANHAS
Canal Anati Parano
Ile Itapea
56m
Iles
I. Mapichary
Tinbotuba
Rio Napo
OREJONES
R. Pebas
Pebas
RIO IÇA
Andreas
Ambrasio
Tonantins
(40 maisons)
Santa Antonio
75m
Ile Invira
Fonte-Boa
Furo Cupaca
Lac Cupaca
Caïcara
YAGUAS
TACUNAS
R. Nanay
OMAGUAS
R. Itaya
87m
Iquitos
COCAMAS
98m
Nauta
R. UCAYALI
PÉROU
R. SOLIMOËS
Loreto
82m
Fort de Tabatinga
79m
Caballo-Cocha
Factarerie Rocha
R. Cochiquina
Rio Javary
San Paulo de Olivença
(500 hab.)
MARANAS
R. Jutahy
R. Jurua
BRÉSIL
R. Teffé
Ega
Echelle = 1: 3,300,000
100 50 0 50 100 150 200
Kilomètres
Les Altitudes sont en mètres
J. Hansen



Imp. Monrocq, Paris


JUN
26
1986



LABOR
IMPROBUS
OMNIA
VINCIT